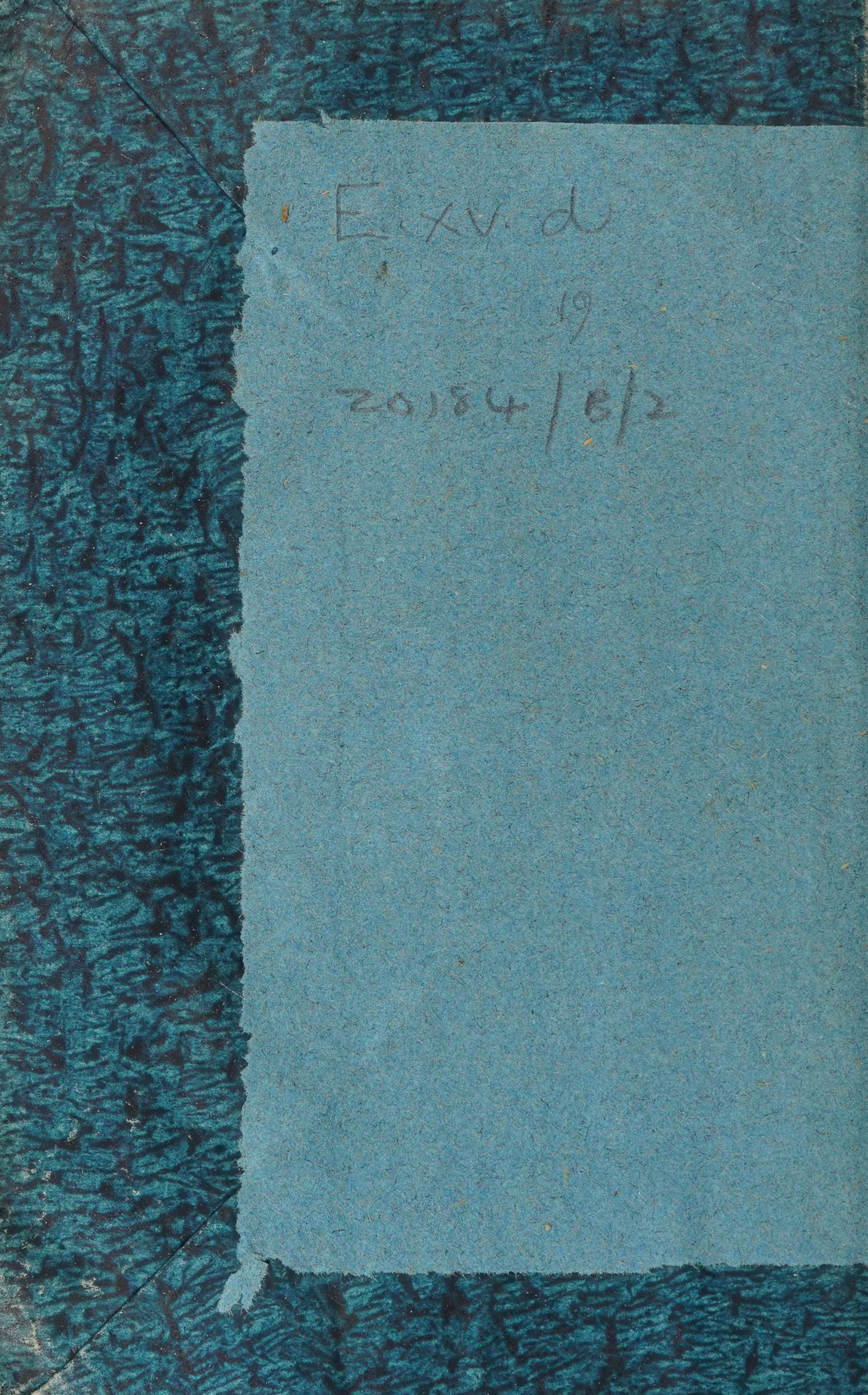



E. xv. d
19
20184 | B/2

53.03.5 23837

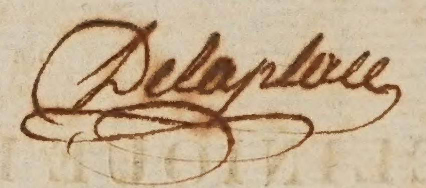
COURS
THÉORIQUE ET PRATIQUE
DE
CLINIQUE EXTERNE.

I.



AVIS.

Je place cet Ouvrage sous la sauve-garde des lois protectrices des propriétés littéraires, déclarant que je poursuivrai suivant toute leur rigueur tous ceux qui se permettroient de le contrefaire. Tout exemplaire qui ne seroit pas signé de ma main sera regardé comme contrefait.



1809

COURS
THÉORIQUE ET PRATIQUE
DE
CLINIQUE EXTERNE,

PAR PH.-J. DESAULT,
CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HÔTEL-DIEU DE PARIS;

OU

EXTRAIT DE SES LEÇONS,

RÉDIGÉES ET PUBLIÉES

PAR J.-J.-J. CASSIUS,
Docteur en Médecine, Professeur de Physique, de Chimie, d'Histoire Naturelle, et Directeur de l'Ecole Centrale du département de la Creuse; de l'Athénée des Arts, de la Société Académique des Sciences; de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Paris; de la Société Galvanique; de la Société des Sciences de Douai, etc.

TOME PREMIER.

DROIT, MÉDECINE & LITTÉRATURE

ABONNEMENT DE LECTURE
avec facilité d'emporter les Volumes chez soi.
HÉROÛART
15 Rue Gozlin, (ancienne Rue Ste Marguerite-St Germain)

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

Droit. - Deux francs par mois
Médecine - Trois francs par mois.

Littérature :
Par mois - Deux francs.
Par Volume. 15, 20 & 25 centes pour huit jours.
On trouvera en Location toutes les Nouveautés : Romans, Histoires, Théâtres & ouvrages sérieux

Nota. MM. les Abonnés trouveront toujours dans l'Établissement tous les Ouvrages de Droit & Médecine indispensables à tous les Examens, ainsi que tous les Ouvrages de Thèses et de Doctorat, d'anciennes et récentes éditions.
Achat, Vente & Echange de Livres neufs & d'occasion.
— Librairie, Papeterie & Articles de Dessin

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

PRÉFACE.

CABINET DE

L'OUVRAGE que je présente au public est exactement le mien, quoique le fond en appartienne au célèbre DESAULT, l'honneur de la Chirurgie française. J'ai eu l'avantage d'être, avec *Bichat*, qu'une mort prématurée a enlevé aux sciences (1), un de ses élèves, pendant les dernières années de sa vie. Choisis tous les deux par lui pour rédiger ses leçons jour par jour, nous rendions compte aux élèves de sa méthode et de ses procédés dans l'art de guérir. Notre but étoit de faire connoître sa doctrine particulière. Cette rédaction étoit lue publiquement dans l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, soit en la présence de DESAULT, soit en celle de

(1) *Voyez* l'*Eloge de Bichat*, prononcé dans l'amphithéâtre de l'Ecole de Médecine de Paris, par *P. Sue*, professeur de cette école, le 14 germinal an XI, et inséré dans le *Magasin Encyclopédique*, an VIII, tome VI, page 325.

son premier suppléant; c'étoit pour les élèves une seconde leçon infiniment utile.

Ce sont ces fragmens, qui tenoient au plan d'un grand ouvrage, que je publie aujourd'hui. Forcé par les lois révolutionnaires de quitter la capitale, je me suis vu dans l'affligeante nécessité de me séparer en même temps de mon maître. Assis auprès de lui, dans l'amphithéâtre, avec les élèves internes, j'écrivois le récit de plusieurs opérations avec une exactitude, peut-être minutieuse, mais précieuse pour les progrès de l'art. Chargé plusieurs fois de la conduite des malades de Desault au-dehors, je me trouvois dans le cas de rédiger ses dictées, pour en former un *Cours théorique et pratique* de sa clinique externe. A cette époque, j'avois moi-même déjà enseigné, pendant un grand nombre d'années, particulièrement la physique et l'anatomie; j'étois déjà honoré de plusieurs titres recommandables dans la carrière des sciences.

Lors de ma retraite, un grand nombre de mes manuscrits resta entre les mains de Desault, de *Manoury* et de *Bichat.* L'article des plaies de tête, qui fait environ la moitié du premier volume des *OEuvres Chirurgicales* de Desault, publiées par *Bichat*, est une partie de mes rédactions. Pendant mon exil, livré entièrement à l'exercice de l'art de guérir, il me fut impossible de penser à mettre en ordre les manuscrits qui me restoient; plusieurs n'étoient encore que de simples notes qui avoient besoin d'une rédaction plus exacte. Attaché en l'an IV à la bibliothèque de l'Ecole de Médecine de Paris, mes occupations se multiplièrent; nommé en l'an VII professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle, et bientôt après directeur de l'Ecole centrale d'Aubusson, mes fonctions, jointes à l'exercice de la médecine, me mirent dans l'impossibilité de me livrer à un travail, dont je désirois vivement m'occuper. J'ai profité du temps libre

que m'ont laissé plusieurs vacances, pour rédiger les morceaux précieux que je possédois seul. J'ai cru rendre un service important à l'art de guérir, en les livrant à l'impression.

Un grand nombre d'hommes distingués dans la carrière médicale, accueilleront sans doute avec empressement un ouvrage qui renferme la doctrine particulière d'un des plus célèbres maîtres dans l'art de guérir; mes anciens condisciples seront les premiers, je l'espère, à rendre hommage à mon zèle, et à applaudir à mes travaux.

Pour former un cours entier de Clinique externe, auquel il manquoit beaucoup de choses, il a fallu prendre sur moi de remplir des lacunes qui auroient rendu inutiles plusieurs de mes notes. Les leçons de Desault étoient souvent dictées sans ordre, et relatives seulement aux malades qu'il traitoit, soit dans l'Hôtel-Dieu, soit en ville. On ne doit donc point s'attendre à trouver ici un traité complet sur

chacune des matières que j'ai rédigées ; ce sont de courtes analyses qui n'ont reçu de développement, qu'en raison des circonstances, de la nature ou de l'importance de l'objet. Beaucoup d'observations sont citées brièvement, telles que DESAULT les citoit lui-même en enseignant. J'aurois pu les multiplier, j'aurois pu en changer le style ; mais j'ai préféré de laisser subsister les propres expressions de DESAULT. Je me rappelle avec un doux plaisir celui que les élèves éprouvoient à les entendre, lorsque j'en faisois la lecture publique.

Cet ouvrage sera utile à la Chirurgie et à la Médecine. Je me suis particulièrement appliqué à traiter les maladies mixtes, parce que celles qui sont purement chirurgicales ont presque toutes été assez bien recueillies dans les divers ouvrages qui ont paru depuis la mort de DESAULT. Ce recueil ne renferme point des maladies d'une espèce particulière, dont les cas se rencontrent au plus une fois dans le cours d'une longue pratique ; ce sont

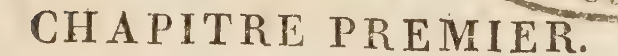
prendre ce soin; c'est aussi lui qui a fourni quelques observations et réflexions sur les maladies des parties dures, qui terminent le second volume. Elles contribueront à rendre plus utile aux élèves cette partie importante de la Chirurgie, peut-être trop négligée jusqu'à présent, et sur laquelle on attendoit depuis long-temps un traité complet; cette attente a été remplie par *Barthélemy Richerand*, dans l'excellent ouvrage qu'il vient de publier sur les maladies des os, rédigé d'après les leçons du cit. *Berger*, professeur à l'Ecole de Médecine de Paris.

COURS

COURS
THÉORIQUE ET PRATIQUE
DE CLINIQUE.

DES MALADIES
SUIVANT LEUR SIÉGE.

MALADIES DE LA PEAU.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA GALE.

La Gale est une maladie de peau qui se manifeste par une éruption de petites pustules, accompagnées d'une grande démangeaison qui se fait sentir entre les doigts, aux mains, aux poignets, aux bras, aux jarrets, aux cuisses, aux jambes, et souvent partout le corps. Ces ulcères ou pustules sont

remplies d'une espèce d'eau claire ou de sérosité ; lorsqu'on les ouvre, il s'y forme des croûtes dégoûtantes. Cette maladie, qui se manifeste particulièrement aux doigts et aux poignets, se nomme en latin *Scabies ; à scabendo, gratter.* Les Grecs l'appellent *Psora*, ψῶρα de ψῶ, *rado, frico,* je frotte, je réduis en petites parcelles en grattant.

Cette maladie est contagieuse ; elle se communique par le contact, par les linges, les vêtemens, le lit. On la distingue difficilement de ces pustules que les grandes chaleurs d'été occasionnent quelquefois ; mais leur situation et l'extrême démangeaison qui les accompagnent, sont des caractères qui ne sont point équivoques.

Il y a deux espèces de Gale : la première est appelée Gale canine, *Scabies canina*, parce que les chiens y sont sujets ; ou sèche, *sicca*, à cause qu'elle suppure peu ; prurigineuse, *pruriginosa, à pruritu,* démangeaison (car elle en cause une qui est très-importune ;) gratelle, parce qu'on se gratte sans cesse. On lui donne encore les noms d'*Impetego, Lichen, Mentagra.* La seconde est nommée grosse Gale, ou Gale humide, *Scabies crassa, humida,* parce qu'elle est plus grosse

que la première, et qu'elle suppure davantage. La première excite moins de démangeaison, la seconde en excite davantage; toutes deux ont leur siége dans la peau. (*Dict. de Chir.*)

Causes.

La Gale reconnoît pour cause une extrême malpropreté, un mauvais régime, l'abus des viandes salées et des fruits verts, l'habitation dans des lieux humid s, la contagion. On peut joindre à ces causes le vice vénérien, scorbutique, les fièvres quartes, les maladies du foie, etc.

La Gale récente, contractée par contagion, surtout la Gale humide, quand elle se développe dans la jeunesse, se guérit fort aisément; mais celle qui est invétérée, qui est venue dans la vieillesse, qui ne vient point de causes externes, mais de la disposition des humeurs, est beaucoup plus rebelle.

Traitement.

Il faut donner à ceux qui sont attaqués de la Gale des boissons amères qui portent à la peau, afin de préparer d'autres voies à l'humeur psorique. La racine de bardane, bouillie dans de l'eau avec du nitre, *nitrate de*

potasse, la chicorée sauvage et les bains, seront très-avantageux. Beaucoup de galeux pourroient être traités sans préparation; mais comment les discerner? Il est bien plus sage de prévenir les accidens; il faut ajouter aux boissons l'usage des bains, surtout si la Gale ne sort pas bien. Les tisanes purgatives, avec un peu de séné ou quelques sels, les frictions, les purgations, détermineront l'humeur âcre à s'échapper par la transpiration; il faut imiter ceux qui veulent supprimer un cautère: ils ont bien soin de purger.

Lorsque la Gale est de mauvais caractère, ou qu'elle est mal traitée, alors elle rentre; l'humeur âcre se répercute sur les parties foibles. De là des fièvres, de la toux, des suffocations, la phthisie, l'épilepsie, l'apoplexie, l'engorgement dans différentes parties du corps.

On frotte les malades avec un onguent composé d'une once de fleur de soufre, partie égale d'axonge de cochon, avec un gros d'alun, *sulfate d'alumine*, un peu de sel commun, *muriate de soude*, ou de sel ammoniac, *muriate d'ammoniac*. Après la guérison, il faut frotter les galeux, les purger, ne leur point laisser reporter leurs habits qu'après les

avoir passé à la fumée de fleur de soufre ; autrement ils reprendroient la Gale.

Les frictions, les ceintures mercurielles, sont très-dangereuses, si le sujet n'est point attaqué de vice vénérien ; l'huile empyreumatique et le tabac ont des succès incertains, et de grands inconvéniens.

La dentelaire ne réussit que dans la Gale canine. On a souvent employé le mercure ; mais il exige des précautions très-indispensables : c'est d'éviter le froid et l'humidité. Il occasionne souvent de l'enflure à la gorge, aux gencives, et excite souvent une très-grande salivation, accompagnée d'accidens graves. On ne doit jamais y avoir recours que quand le vice psorique provient de cause vénérienne.

Cette maladie épuise souvent les malades ; elle occasionne des inquiétudes, des démangeaisons, et quelquefois la fièvre. La maigreur survient, les malades perdent leurs forces ; il est alors nécessaire de les traiter par des purgatifs doux. Les bains domestiques et les eaux thermales sont très-avantageux pour en terminer la guérison.

La Gale consiste dans l'éruption de petites pustules plus ou moins grosses qui attaquent

les mains, les doigts, les jarrets et toute l'habitude du corps. Elle forme de petites phlictènes remplies d'une sérosité âcre qui excite une démangeaison considérable. La répercussion du virus psorique fait rentrer la Gale dans les routes de la circulation. Elle occasionne, comme je l'ai dit, une foule d'accidens plus ou moins fâcheux, la fièvre, la toux, l'oppression, la phthisie, l'épilepsie, etc. Dans ces malheureuses circonstances, on recourt aux sudorifiques, aux saignées, aux vésicatoires; souvent ces moyens sont infructueux. L'électricité est préférable. Sigaud-Delafond rapporte qu'un vigneron de Bourges, âgé de dix-huit ans, nouvellement marié à une jeune fille, reçut d'elle, en présent de noces, la Gale, qu'elle avoit depuis quelque temps. Une espèce de pommade, donnée par un voisin, en fit promptement disparoître les apparences; mais il survint une toux sèche, accompagnée de vives douleurs dans les articulations des membres et dans l'estomac. A ces accidens se joignirent une irritation nerveuse et des mouvemens convulsifs. Cet électricien reconnut facilement, au détail que lui fit le malade, que son état et ses douleurs étoient dus à la répercussion du virus psorique. Le premier moyen

qu'il employa fut de rappeler ce virus à la superficie. Pour cet effet, il l'électrisa par bains, par étincelles et par frictions. Pendant tout le temps qu'il l'électrisa, il lui fit boire tous les matins une tisane de racine d'esquine, et dès le neuvième jour, la Gale commença à reparoître ; le douzième, il en étoit couvert. Les purgations et le traitement de la Gale le conduisirent à une parfaite guérison. L'essentiel est de porter l'humeur psorique à la peau.

CHAPITRE II.

DE LECTURE
DHARVE

DES DARTRES.

On appelle Dartres un assemblage de pustules prurigineuses, ayant peu ou point d'élévation, qui forment des plaques plus ou moins étendues sur le visage, sur les mains et sur les autres parties du corps. Il y a diverses espèces de Dartres, que l'on peut rapporter à quatre ; savoir : Dartres volantes, Dartres farineuses, Dartres milliaires, enfin, Dartres rongeantes.

La première espèce, qu'on appelle Dartre volante, est la plus légère de toutes. Ses pustules sont rarement réunies ; elles suppurent et sèchent en peu de temps ; elles attaquent la

plupart du temps le visage. Les remèdes les plus simples suffisent pour la dissiper.

La deuxième espèce, appelée Dartre farineuse, est formée de pustules extrêmement petites ; elles attaquent telle ou telle partie. A peine sont-elles visibles, leur réunion forme des taches d'un rouge noirâtre ; elles sont couvertes d'une espèce de poussière blanche et écailleuse. Elles diffèrent peu de l'espèce suivante ; elles produisent quelquefois de petites croûtes qui se dessèchent si promptement, qu'elles semblent se rapprocher d'écailles furfuracées.

La troisième espèce, appelée Dartre milliaire, présente un nombre prodigieux de petites pustules, dont la réunion forme des aréoles assez larges qui se remarquent sur la poitrine, sur les lombes, les aines, le scrotum, les cuisses, etc. Elles se communiquent par les linges, les rasoirs, les vases dont on se sert pour boire. Ces sortes de Dartres excitent une grande démangeaison, et donnent, comme la Gale, quelque sérosité quand on les gratte. L'humeur dartreuse forme des croûtes qui défigurent le visage. Elles sont très-difficiles à guérir ; souvent elles reparoissent lorsqu'on les croit dissipées.

La quatrième, qu'on appelle Dartre rongeante ou vive, creuse des ulcères qui s'abreuvent d'une sanie très-âcre, qui se couvrent de croûtes humides, qui tombent en laissant à la peau des impressions vives. Elle attaque différentes parties du corps; souvent elle entoure le corps comme une ceinture. Elle excite beaucoup de démangeaisons, et même, par son âcreté, beaucoup de douleurs; elle est très-rebelle. Sa cure laisse souvent des cicatrices ou des gonflemens aux parties qu'elles ont attaquées, sans que les secours de l'art puissent parvenir à les dissiper parfaitement.

DRAGUE
DE LA

Causes.

Les Dartres les plus opiniâtres reconnoissent pour causes des vices vénériens, scorbutiques ou scrophuleux. Les maladies du foie, de la rate ou des autres viscères du bas-ventre, la suppression des évacuations, celle des cautères, des ulcères, la jaunisse, les habitations mal-saines, humides, peu aérées, une mauvaise nourriture, les viandes salées, fumées, les vins verts, les eaux stagnantes ou corrompues, y donnent souvent lieu. Les nourrices les communiquent aux enfans. En général, ces pustules sont occasionnées par une humeur

âcre ou corrosive, qui tantôt a sa source dans les glandes sébacées : telles sont les Dartres volantes et les Dartres farineuses ; tantôt dans un virus existant dans la masse du sang.

Les Dartres volantes disparoissent facilement par les remèdes les plus simples ; les Dartres farineuses sont également faciles à guérir : il n'en est pas de même des Dartres milliaires et des Dartres vives ou rongeantes. Les Dartres qui attaquent les enfans se dissipent souvent lorsqu'ils parviennent à un âge adulte.

Traitement.

Le but qu'on doit se proposer dans le traitement des Dartres, c'est de remédier à l'âcreté des humeurs. Pour cela, il faut recommander un régime de vie exact ; les rafraîchissans, les adoucissans, le lait, le petit-lait, les émulsions, la crême de riz ou d'orge, les dépuratifs, les amers et les sudorifiques, la fumeterre, la racine de patience, le cresson, les bouillons d'écrévisse, les apéritifs, les incisifs, les mercuriaux, les martiaux, qui ouvrent les pores et chassent les humeurs par la transpiration ; les eaux minérales, ferrugineuses, acidulées, thermales, qui facilitent les excré-

tions et conduisent à la guérison. On ne doit pas oublier les purgatifs souvent répétés, qui chassent les humeurs par les selles; un fréquent usage des bains est aussi très-avantageux. Les infusions de feuilles de scabieuse, l'exercice, la dissipation, conduisent souvent à la guérison; mais ces remèdes doivent être employés suivant la nature des Dartres.

Comme dans les Dartres on a besoin de corriger la lymphe, de la diviser et de pousser les humeurs par la transpiration, l'æthiops minéral, qui est un remède aujourd'hui presqu'aboli en médecine, pourroit être cependant d'une grande utilité.

Lorsque les Dartres sont simplement volantes ou farineuses, le régime et deux on trois purgations suffisent pour les faire disparoître.

Mais si elles sont milliaires ou rongeantes, elles exigent un traitement qui est quelquefois infructueux. Si elles dépendent du scorbut, de la vérole, des scrophules, on sent qu'il faut d'abord commencer par guérir les maladies primitives; si elles ont d'autres causes, le petit-lait, les infusions de scabieuse, le sirop des cinq racines apéritives, les rafraîchissans, les tempérans, les adoucissans et les sudorifiques, aidés du régime et de cinq à six purgations

avec la manne, la rhubarbe et le séné, achèveront de les faire disparoître. Lorsqu'elles sont opiniâtres, le suc de scabieuse et de cerfeuille, les bains d'eau thermale, sulfureuse, comme celles d'Evaux, les cautères, l'antimoine, *oxide d'antimoine*, à la dose d'un gros divisé en douze prises égales, le nitre, *nitrate de potasse*, à la dose d'un demi-gros par jour, et même plus, édulcoré avec le sucre, sont de très-bons moyens pour vaincre cette maladie.

Les remèdes externes sont dangereux. On ne doit point employer ni céra, ni eau saline, ni encre, comme le font quelques individus; les suites en sont fâcheuses. Le moindre inconvénient est la répercussion des Dartres, et souvent même les pulmonies. Le meilleur préservatif est, en pareil cas, le cautère. Il ne faut pas confondre avec les Dartres des démangeaisons, qui donnent à la peau une affection prurigineuse. La peau est sèche, et quelquefois humide, et on voit des pustules moins nombreuses que dans la Dartre, mais qui donnent également une sérosité farineuse quand on les gratte. De simples bains et quelques adoucissans, ou la précaution de frotter la peau avec une brosse douce ou des linges vieux, et d'étuver les parties affectées avec l'eau de gui-

mauve, ont souvent suffi pour guérir ces sortes de démangeaisons.

Un remède qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est l'électricité par bains. Les Dartres volantes, les Dartres farineuses, les Dartres encroûtées, les Dartres milliaires et les Dartres vives, peuvent se guérir par ce moyen. Soutenu des remèdes dont je viens de parler, Dehaën a tiré un grand avantage de l'électricité dans les Dartres rentrées; le petit-lait, les eaux de Bourbonne, les cautères et l'électricité, ont réussi à Sigaud-Delafond pour guérir un homme de quarante-cinq ans, qui, par des pommades que lui avoit données un charlatan, s'étoit guéri de Dartres vives sur la poitrine et les reins, et auxquelles avoient succédé des douleurs d'entrailles très-vives, accompagnées d'une fièvre lente continue qui le minoit journellement, et de douleurs qui devenoient plus vives de jour en jour.



CHAPITRE III.

DE L'ÉRÉSIPÈLE.

L'ÉRÉSIPÈLE, ou Erysipèle, qui est connu par quelques médecins sous le nom de Rose,

de Feu sacré, de Feu Saint-Antoine, est un gonflement inflammatoire, large, avec dépression, accompagné d'un prurit inconcevable. Cette tumeur superficielle s'étend sur la peau, qui devient blanche quand on la presse, et qui reprend sa couleur rouge aussitôt qu'on cesse de la comprimer. Elle est accompagnée de rougeur, de chaleur âcre et de douleur. La peau s'élève en petits monticules grenus, d'où s'écoule une humeur séreuse, âcre, blanchâtre, quelquefois jaune, qui se dessèche dans la suite, et se détache en manière de farine ou de petites écailles. On distingue plusieurs sortes d'Erésipèles; de simples, de compliqués, de bénins, de malins, d'ambulans, de fixes, de symptomatiques et de périodiques. Lorsque la surface de la peau est luisante et garnie de petits boutons, on l'appelle Erésipèle milliaire.

L'Erésipèle attaque plus fréquemment le visage et les cuisses. Les bras, les jambes, en sont quelquefois couverts; le col, le nez, y sont quelquefois sujets. Son étendue est plus ou moins grande; quelquefois elle entoure les reins en forme de ceinture. Elle est nommée Zoster, parce que c'est une espèce de zône. Quelquefois elle serpente, passe d'un côté à un autre.

Sa durée est de huit à neuf jours ; la peau est couverte comme de petites écailles détachées et de son. Il en est d'un rouge assez foncé ; il en est où la couleur de la peau est comme calcinée, brûlée, noircie. La fièvre, l'insomnie, la soif, les inquiétudes et autres symptômes, les accompagnent souvent. La fièvre est d'autant plus vive, que l'Erésipèle est plus considérable.

Il est encore une autre espèce d'Erésipèle universel qui s'étend partout le corps, comme de petites vésicules, et que l'on appelle Erésipèle boutonné, et que quelques auteurs ont appelé du nom propre de Rosalie. C'est une éruption furfuracée qui attaque toute l'habitude du corps, et qui est regardée par quelques médecins comme une éruption cutanée d'une nature particulière.

Causes.

Les causes de l'Erésipèle sont en général les mêmes que celles de l'inflammation ; c'est le passage des globules sanguins dans les vaisseaux lymphatiques. Il attaque fréquemment les pléthoriques, les jeunes-gens d'un tempérament sanguin, les filles mal réglées, les femmes qui ont des humeurs âcres qui crou-

pissent dans les premières voies; ceux qui font usage immodéré de boissons spiritueuses, de vin, de liqueurs; ceux qui font des exercices violens; toutes les personnes d'une constitution sanguine et bilieuse; très-fréquemment ceux qui font des études forcées, qui passent les nuits, qui sont attaqués du foie; ceux qui ont des passions violentes. L'ardeur du soleil, la suppression de la transpiration, l'application d'un corps très-chaud ou très-froid, la piqûre de quelqu'insecte, la compression violente des vaisseaux de la peau, sont autant de causes des Erésipèles.

Les Erésipèles qui attaquent la tête et le visage sont les plus douloureux et les plus fâcheux. Plus le gonflement est grand, plus il y a de danger; il cause quelquefois une fièvre aiguë, un délire. La peau est brûlante. Celui qui attaque les mamelles, les parties glanduleuses, les reins, et celui du col, sont fort à craindre. Lorsque ce dernier provient de cause interne, il est toujours opiniâtre. La suppuration est ce que l'on peut désirer d'avantageux; la rentrée des Erésipèles est toujours accompagnée de grands dangers: la gangrène et la mort sont à redouter.

L'Erésipèle fixe, symptomatique et simple,

est beaucoup moins fâcheux que celui qui est composé.

Traitement.

D'après ce que nous avons dit sur le siége de cette maladie, les causes, l'âge, la saison et les complications qui l'accompagnent, il est aisé de diriger le traitement. Les médicamens internes ou externes doivent être employés, suivant les circonstances. Les remèdes adoucissans, relâchans, portant à la peau, l'eau de mauve, l'eau de fleur de sureau, les cataplasmes sur toutes les parties, doivent être employés par préférence. La fièvre, qui accompagne souvent cette maladie, doit être considérée avec soin. On doit observer si le pouls est plein, si la pléthore continue, si la tête est embarrassée, s'il y a délire; une saignée est quelquefois nécessaire; mais il ne faut point les répéter trop fréquemment. On en doit faire une ou deux seulement, selon l'intensité de l'inflammation, la violence des symptômes; les forces et la constitution du malade. Les saignées trop répétées pourroient précipiter les malades dans le tombeau. On doit s'appliquer à modérer l'action du sang par des boissons relâchantes, par des infusions théï-formes, par

l'eau de fleur de tilleul, l'eau d'orge, le sirop de violettes. Toutes les boissons humectantes sont avantageuses. Les émétiques sont donnés à propos, quand la langue est chargée, qu'il est nécessaire de faire vomir, de dégorger la vésicule du fiel; quand les humeurs âcres croupissent dans les premières voies, et quand elles se trouvent empreintes d'une bile dont la nature tâche de les dépouiller. Alors, ils impriment à la machine une secousse salutaire. Les purgations feront aussi un très-bon effet à la fin de la maladie, ou dans le cours, lorsqu'il y a une saburre considérable dans les premières voies.

Il faut éviter les lavemens, pour empêcher la rentrée de l'Erésipèle; ils ne conviennent que quand il faut abattre le malade.

Les vésicatoires peuvent être aussi employés quelquefois avec beaucoup d'avantage, surtout dans les affections comateuses.

Dans tout le cours de la maladie, lorsqu'elle est accompagnée de fièvre et de symptômes violens, il seroit dangereux de donner des alimens aux malades; on doit se borner à leur donner un peu de bouillon.

Quant aux applications sur la partie malade, on doit éviter soigneusement d'y appli-

quer des matières grasses ou astringentes ; elles répercuteroient la matière érésipélateuse, et causeroient la gangrène. On doit appliquer des cataplasmes de fleur de sureau, ou autres ; il faut avoir soin qu'ils ne soient pas trop chauds. Les fomentations doivent être tièdes; autrement elles augmenteroient la raréfaction du sang et l'inflammation. Les linges dont on se servira doivent être très-propres, et souvent changés. Il faut défendre la partie malade des impressions de l'air froid.

En général, le grand point dans cette maladie est de rétablir la transpiration arrêtée, lorsqu'elle tire sa source de suppression de transpiration, comme il arrive souvent, de diminuer la violence des symptômes inflammatoires, et de faciliter la secrétion de la bile. Si l'Erésipèle est simple, il se dissipe aisément par les topiques extérieurs et quelques purgations. S'il est composé, il demande toute la prudence du médecin.

MALADIES DU TISSU CELLULAIRE.



CHAPITRE PREMIER.

EMPHYSÈME.

On appelle Emphysème une boufissure ou boursoufflure semblable à celle qu'on remarque aux animaux de boucherie qu'on souffle après les avoir tués. C'est une tumeur blanche, luisante, élastique, indolente, faite d'air répandu sous la peau dans les cellules du corps graisseux. Elle est bien différente de l'œdême, en ce qu'elle ne retient point l'impression du doigt. On l'observe souvent à la suite des plaies, comme nous aurons occasion de le dire par la suite. Quand on la comprime, elle fait une crépitation comme le parchemin sec. Les animaux, mis sous la machine pneumatique, se boursoufflent; mais ce boursoufflement est bien différent de celui dont nous parlons. Ce dernier est l'effet d'un défaut d'équilibre entre l'air extérieur et l'air intérieur, au

lieu que l'Emphysème, qui accompagne les plaies, est occasionné par l'air qui s'est insinué dans le tissu cellulaire de la peau On remarque aussi l'Emphysème dans la gangrène, la petite-vérole, l'affection scorbutique, et plus encore dans la suppression des lochies.

Il ne faut pas confondre l'Emphysème avec le météorisme; dans ce dernier cas, il y a fermentation et corruption. Il ne faut pas non plus le confondre avec la tympanite; celle-ci n'est véritablement qu'un défaut de ressort.

Traitement.

Il suffit, pour faire disparoître l'Emphysème, d'évacuer l'air. La chaleur seule, les bains pénétrans et aromatiques, l'oxycrat, tendent facilement à ce but. Dans les plaies, l'oxycrat est préférable à tous les autres moyens; il pénètre et donne au corps la faculté d'exhaler l'air qui formoit l'Emphysème. Si cette maladie est produite par l'air introduit dans le tissu cellulaire, et qui ne peut plus sortir parce que les pores sont bouchés, comme il arrive à ceux qui se vernissent les cheveux, les sourcils, qui se peignent le visage, qui se fardent, il est évident que le traitement alors

doit être différent ; les bains, les sudorifiques, et tous les moyens qui peuvent rétablir l'insensible transpiration, seront employés avec succès.

CHAPITRE II.

ATROPHIE.

On entend par Atrophie la maigreur de tout le corps ou d'une partie du corps, sans aucune apparence de fièvre. Son nom lui vient du grec Ατροφη, sans nourriture. Si c'est la maigreur de tout le corps, on l'appelle plus particulièrement Marasme, qui vient du mot grec Μαραινειν, dessécher, parce que le corps se dessèche comme une fleur privée des sucs de la terre. La fièvre survient-elle, c'est alors le second degré ou l'Atrophie des vieillards, *tabes senilis.*

L'Atrophie varie suivant les causes qui la produisent. Dans l'Atrophie générale ou le Marasme, proprement dit, la maigreur est générale, et n'affecte pas une partie plutôt qu'une autre ; dans l'Atrophie spéciale, c'est

le dessèchement d'une partie séparée, comme la main, le bras, la cuisse, la jambe, le pied, etc. Les auteurs qui ont écrit sur cette matière ont confondu ces deux sortes d'affections. L'Atrophie ou le dessèchement d'une partie séparée dépend d'un vice local de la partie affectée, qui empêche que le suc nourricier s'y porte, tandis que les autres parties environnantes conservent leur embonpoint. Ce vice provient d'une affection scorbutique, ou d'une affection rachialgique; c'est-à-dire, qui attaque la colonne vertébrale, ou est occasionnée par des plaies, des ulcères, des blessures; par la carie, les fistules, les luxations, la section de quelques nerfs, ou enfin par des tumeurs osseuses, lymphatiques ou scrophuleuses des articulations.

L'Atrophie générale ou le Marasme reconnoît un grand nombre de causes qu'il est plus aisé d'assigner que de détruire. Cette espèce de maladie, que *Morton* et *Lorry* désignent sous le nom d'Atrophie ou de Phthisie nerveuse, est remarquable, parce que les malades ont le visage pâle, blême, démasqué; leur pouls est lent et serré; ils n'ont point d'appétit ni de sommeil; leurs membres sont roides, leurs urines sont claires, leur ventre est resserré. Ils n'ont

point de fièvre, mais une extrême foiblesse. Quelquefois le Marasme ou l'Atrophie générale est occasionné par un grand flux de sang. C'est, chez les hommes, un flux hémorrhoïdal ; chez les jeunes-gens, des saignemens de nez très-fréquens ; chez les femmes, des règles trop abondantes. D'autres fois, cette maladie provient d'évacuations trop abondantes, d'une trop fréquente émission de liqueur spermatique, d'une trop grande abondance de fleurs blanches. La dyssenterie, la diarrhée, la lienterie, le ptyalisme, le défaut de lait chez les nourrices, les vers chez les enfans, un vice scorbutique, et mille causes semblables, le déterminent souvent.

Je ne parle point ici du *tabes*, qui est accompagné d'une fièvre lente, et qui conduit presque toujours les malades au tombeau.

Traitement.

Cela posé, l'Atrophie, proprement dite, est facile à détruire ; il ne s'agit que de s'appliquer à bien connoître la cause, afin de la déraciner. Ainsi, les frictions, les anti-scorbutiques, la guérison des plaies, des ulcères, feront disparoître la maladie.

L'Atrophie nerveuse ou Marasme se guérit

par les bains, le petit-lait, les émulsions, les nourritures légères, le lait d'ânesse, l'éloignement des purgatifs, la promenade, la dissipation, etc. L'Atrophie ou Marasme par perte de sang, se guérit par le laitage, les bouillons, la bonne nourriture, les amers, le quinquina, le cachou, les légers toniques. L'Atrophie ou Marasme des femmes par fleurs blanches, se traite par de légers toniques, par les amers, le quinquina, le cachou, les sudorifiques, et tout ce qui peut porter à la peau. L'Atrophie qui provient d'un flux excessif de semence, exige qu'on arrête au plutôt la gonorrhée, qu'on réveille l'appétit, qu'on donne des alimens nourrissans et variés, en évitant les liqueurs et les évacuans. L'Atrophie des nourrices, par défaut de lait, exige qu'elles suspendent l'allaitement. Si l'Atrophie est occasionnée par une trop grande salivation, il suffira de détourner les humeurs, d'arrêter le ptyalisme, de donner les adoucissans, l'eau d'orge, le sirop de mûre; de défendre la mauvaise habitude de cracher, que contractent aisément les jeunes personnes. L'Atrophie des enfans, occasionnée par un mauvais lait ou défaut de lait, disparoît bientôt en les mettant à l'usage d'un bon lait de vache, coupé par

l'eau d'orge, une tisane de chiendent, ou en les confiant à une bonne nourrice. Celle qui reconnoît pour cause les vers, se distingue aisément ; dans celle-là, les enfans se frottent le nez, ont la pupille dilatée ; ils sont tristes et se touchent les gencives. Une légère teinture de rhubarbe, l'eau ferrée, la limaille de fer, les vermifuges, les rétabliront bientôt. La dysenterie, la diarrhée, la lienterie, étant souvent occasionnées par l'acrimonie des humeurs, cèdent facilement aux légers purgatifs, aux doux laxatifs, aux eaux imprégnées de substances salines. L'Atrophie des vieillards, *tabes senilis*, est la suite de la rétraction du tissu cellulaire ou d'un vice scorbutique. Les adoucissans, les boissons relâchantes, la petite-sauge, la chicorée, les plantes laxatives, les amers légers et odoriférans, le cresson, l'aunée, le bon vin, les anti-scorbutiques, sont infiniment utiles, surtout quand le vice scorbutique est manifeste, que le malade a des taches aux jambes, ou des signes qui indiquent le scorbut.

A toutes ces causes d'Atrophie que je viens d'assigner, il en est beaucoup d'autres que je pourrois citer ici. L'Atrophie rachitique, qui se remarque chez les enfans sevrés trop tôt, se guérit facilement en les remettant au lait.

L'Atrophie causée par le vomissement, qui a sa source dans l'obstruction du pylore, se guérit par la diète blanche. L'Atrophie mésentérique se dissipe par la compression du ventre, avec l'usage de la rhubarbe à petite dose. Il y a des individus où l'on trouve un *tabes lateralis*, ou Atrophie de la moitié du corps, ou un dessèchement partiel, tandis que l'autre partie jouit d'un grand embonpoint. Ce dessèchement étant occasionné par des causes extérieures, les anti-spasmodiques, les sudorifiques, les nourritures légères, les eaux légèrement ferrugineuses, le vin coupé, les frictions sur la partie affectée, ont souvent produit d'heureux effets chez les enfans. On pourroit encore parler ici de l'Atrophie qui survient à la suite des fièvres; elle est occasionnée par l'appauvrissement des fluides qui ne sont pas doués d'une quantité suffisante de lymphe mucilagineuse et nourricière. Pour la guérir, il faut réparer cette lymphe par l'usage des bouillons de poulet, de grenouille, de tortue; par les bains, par l'exercice, par les bonnes nourritures, par les viandes froides, par les calmans, par le lait d'ânesse, et quelquefois par de légères décoctions de quinquina.

MALADIES DES MUSCLES.

CHAPITRE PREMIER.

LYPÔME.

Le Lypôme est une loupe ou tumeur graisseuse, infiltrée et endurcie dans les feuillets du tissu cellulaire, formée de différens lobes recouverts par une enveloppe commune; chaque lobe fendu forme plusieurs petits lobes semblables au thymus. Quand la tumeur a fait des progrès, les fondans et les résolutifs sont fort inutiles. Au commencement, les résolutifs empêcheroient les tumeurs lypomateuses de prendre de nouveaux accroissemens; une compression très-forte produit le dégorgement. Il en est de la graisse ici, comme de la lymphe dans le ganglion, lorsqu'on le déchire, la lymphe se répand dans le tissu cellulaire et y est résorbée. Quand ces tumeurs sont très-petites, la compression dissipe la graisse, comme elle dissipe la lymphe infiltrée; elles

peuvent être résorbées comme les ganglions. Il ne faut cependant pas les confondre avec eux; elles en diffèrent essentiellement. Les Lypômes sont formés par la graisse, les ganglions par la lymphe; dans les Lypômes, la graisse est infiltrée dans de petites cellules; dans les ganglions, la lymphe est épanchée dans un kyste.

Quoique ces tumeurs soient de nature à être résorbées, elles acquièrent cependant quelquefois des volumes très-considérables. Jamais elles ne sont dangereuses.

CABINET DE ... DRAIVE ... DE CABI...

Traitement.

Les praticiens indiquent deux moyens curatifs; les cautères ou l'incision.

1°. *Cautère.* La méthode des caustiques, si recommandée par bien des chirurgiens, cause à chaque application beaucoup de douleurs, et n'en enlève qu'une partie. Le cautère a besoin d'être souvent réitéré; il faut quelquefois cinq à six mois pour détruire les Lypômes. Ce procédé est plus long et plus douloureux que l'incision, et il a beaucoup de danger. Ce danger résulte de l'irritation du caustique. L'arsenic surtout a des inconvéniens très-graves, s'il se porte dans les premières voies.

2°. *Incision.* La méthode de l'incision a moins d'inconvéniens ; il y a peu de douleur. On enlève sûrement toute la tumeur ; les parties voisines ne sont point endommagées. Cette incision se fait de différentes manières, suivant la nature du Lypôme.

Quand le Lypôme est grand et le pédicule petit, il faut emporter la peau avec la tumeur. Quand le pédicule est applati et la base large, alors il vaut mieux ménager la peau ; autrement ce seroit emporter trop de peau. Il faut faire l'incision, non pas suivant la direction du corps, mais suivant celle de la tumeur ; c'est-à-dire, deux incisions semi-lunaires. Après l'incision jusqu'à la graisse, on dissèque la tumeur entièrement. La tumeur incisée, s'il n'y a pas de sang, ou fort peu, il faut réunir ; on ne risque rien. Il y aura très-peu de suppuration. On réapplique la peau, on exerce une compression, en raison du plus ou moins de sang. On met ensuite un emplâtre agglutinatif. Par-dessus, de la charpie brute ; on met une compresse sèche et une bande. La compression doit être bien égale, pour empêcher le sang de s'épancher ; ce qui formeroit de la sérosité qui empêcheroit la réunion.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE SECTION.

CABINET DE ... DHAR... ... DE L'ACADÉMIE ...

DES RHUMATISMES.

Le Rhumatisme a été confondu par les anciens avec la goutte. Baillou est le premier qui l'ait distingué. Il y a entre le Rhumatisme et la goutte beaucoup de choses différentes; mais aussi il y a entr'elles des ressemblances. La goutte a son siége dans les articulations; le Rhumatisme dans les muscles. Souvent ces deux maladies marchent ensemble, et alors on les désigne sous la dénomination commune de Rhumatisme goutteux. Le Rhumatisme peut être général ou particulier ; tantôt il s'étend depuis la tête jusqu'aux pieds, d'autres fois il n'affecte qu'une partie du corps. Lorsqu'il n'occupe que le col, on le connoît sous le nom de torticolis ; s'il affecte les muscles de la poitrine avec une douleur très-vive, sans fièvre, on le distingue alors de la fluxion de poitrine et de la pleurésie, et on le regarde comme une fausse pleurésie. Quel-

quefois le Rhumatisme se porte sur les reins, et occasionne cette courbature connue sous le nom de *lumbago*; quelquefois le Rhumatisme occupe les muscles postérieurs des fesses, le long des nerfs sciatiques, et est connu sous le nom de sciatique. Le Rhumatisme est défini, par Sauvages, une douleur longue et opiniâtre, sans rhume, étendue le long des muscles. Sa nature est d'empêcher les mouvemens des muscles quand la douleur est un peu vive. Souvent la douleur est précédée de légers frissons, et quelquefois d'un certain malaise qui s'annonce avant que la maladie se déclare. Le pouls est serré, ensuite succède de la chaleur, de la rougeur et du gonflement; quelquefois elle occasionne une impression de froid. On l'appelle alors Rhumatisme froid. Souvent, dans certains Rhumatismes, la fièvre semble diminuer, lorsque l'affection locale est bien fixée; dans d'autres, la fièvre marche pendant toute la maladie, continue plusieurs jours de suite dans sa violence, même avec redoublement le soir. C'est une inflammation générale dans toutes les parties. Le pouls est serré et le sang est coëneux. Le malade n'a point de repos; toutes les situations sont pour lui douloureuses. Les plus vives douleurs qu'il

éprouve sont aux reins, aux cuisses, aux hanches; la tête, les yeux, les dents y sont exposés. Le cerveau même en est susceptible. La fièvre est ou continue, ou intermittente, ou rémittente avec des paroxismes réglés. Il y en a d'intermittentes, et d'autres où la fièvre diminue sans disparoître, et est seulement rémittente.

Je ne parle point du Rhumatisme sans fièvre; cette affection est chronique: c'est-à-dire, dure long-temps, tandis que le Rhumatisme aigu dont nous parlons ici est une affection passagère. Nous parlerons ailleurs des douleurs rhumatisantes, auxquelles se rapporte spécialement le Rhumatisme sans fièvre; ces Rhumatismes simples sont d'ailleurs peu dangereux, et se guérissent par de légers sudorifiques, comme nous le dirons plus bas.

Causes.

Le Rhumatisme aigu est une espèce d'inflammation qui tient plutôt à un principe d'âcreté qu'à une disposition vraiment inflammatoire du sang. Cette surabondance d'humeur est plus ou moins âcre; cette âcreté agit sur les nerfs et les irrite. Une cause commune des

Rhumatismes aigus est une transpiration arrêtée. Ceux qui habitent des lieux humides ou marécageux, des maisons nouvellement construites, viennent-ils à être attaqués par le froid, sont attaqués de Rhumatisme. Les soldats qui couchent au bivouac y sont très-exposés; les habitans des campagnes y sont aussi fort sujets. La suppression des règles, des hémorrhoïdes, du crachement de sang, des saignemens de nez, du lait, des lochies, et de toutes les évacuations, occasionnent les Rhumatismes. On les voit aussi chez ceux qui avoient des éruptions à la peau, et qui ont été arrêtées. Les vices scorbutiques, véroliques, scrophuleux, les occasionnent souvent. La douleur redouble, pendant la nuit, dans la maladie vénérienne. Une vie oisive, l'abus du quinquina, qui arrête trop tôt la fièvre, dégénèrent souvent en Rhumatisme aigu, suivant *Sydenham*. Les fièvres rhumatismales et les douleurs qui constituent le Rhumatisme aigu, sont quelquefois de fort longue durée; on les a vu se prolonger pendant trente ou quarante jours.

Le Rhumatisme n'est souvent accompagné d'aucun danger, à moins qu'il ne soit ou entretenu par un mauvais régime, ou que l'on ne

fasse des remèdes à contre-temps. S'il passe d'une partie à une autre, le mal se fixe quelquefois à une articulation à laquelle il fait perdre le mouvement pour toute la vie. Quelquefois le Rhumatisme se termine par une humeur âcre sur les jambes, où elle établit des ulcères; d'autres fois il se termine par un abcès dans la partie affectée. On regarde comme très-opiniâtre le Rhumatisme qui affecte particulièrement une partie; mais il est sans danger. Les Rhumatismes intermittens sont plus faciles à guérir. Lorsque le Rhumatisme est invétéré, on voit souvent les muscles se roidir, les doigts affectés de nodosités; quelquefois les os sortent de leurs cavités, et forcent les malades d'être estropiés et de garder le lit. Le Rhumatisme se guérit plus facilement que la goutte; il est aussi plus commun. Il n'est pas rare de voir des goutteux vivre plus longtemps que ceux qui sont affectés de Rhumatismes aigus.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, on trouve les muscles et les membranes desséchés, une aridité singulière et si grande, qu'ils res-

semblent plutôt à des tendons. Les vaisseaux sanguins sont rétrécis, les poumons sont échimosés, les membres comme anchilosés. On rencontre souvent une matière gélatineuse, accumulée avec abondance sur les membranes et les aponévroses. Les os sont souvent repoussés de leurs articulations. Le sang se porte sur la poitrine avec abondance, et s'extravase dans le tissu cellulaire. L'habitude du corps est d'une maigreur excessive ; mais tout cela ne se remarque que dans les Rhumatismes anciens.

Traitement.

Le premier des remèdes est la saignée. C'est une maladie inflammatoire : il faut donc saigner le malade, suivant la violence du mal, la vigueur du sujet et la disposition inflammatoire.

La tisane de chiendent et de réglisse, les boissons douces et humectantes, le petit-lait, l'eau de veau, l'eau de poulet; les plantes adoucissantes, la mauve, la violette, la guimauve, le bouillon blanc, les gommeux, sont très-avantageux, et très-propres à calmer l'effervescence des humeurs, à diminuer leur épaississement et à adoucir leur âcreté.

Les lavemens sont très - nécessaires pour diminuer la chaleur des entrailles ; ces lavemens doivent être émolliens, et faits avec des infusions de mauve, de guimauve, avec le lait, l'eau de veau, l'eau de tripe, l'eau de son. Ces lavemens doux relâchent le ventre; ce qui est très-important dans cette maladie.

Les bains tièdes ou même froids paroissent très - efficaces pour dissiper le Rhumatisme aigu, récent; ces bains, en excitant la transpiration, délivrent souvent le malade.

Comme le Rhumatisme tient à une surabondance d'humeurs âcres, l'æthiops minéral, *oxide de mercure noir*, pourroit être employé très-avantageusement, et pousser par la transpiration ces humeurs âcres, après les avoir divisées.

La sensibilité extrême des parties affectées ne permet pas d'employer des remèdes extérieurs.

Quand le Rhumatisme est local, l'usage des topiques spiritueux, le baume de Fiora-Venti, en crispant les pores de la peau, excitent souvent une dérivation salutaire. J'ai vu employer très-avantageusement dans ce cas, et j'ai moi-même employé avec succès, l'application des vésicatoires à la nuque, lorsqu'il étoit dans la tête; au bras gauche, lorsqu'il étoit au bras

droit ; entre les deux épaules, lorsqu'il étoit aux muscles de la poitrine ; aux jambes, lorsqu'il étoit aux reins. Cette application des vésicatoires, en excitant une irritation sur un point différent, fait diversiou à l'ennemi, et met en fuite la maladie. Les cataplasmes légèrement émolliens, des plantes légèrement discussives et apéritives, des boissons légèrement sudorifiques, telles que le thé très-léger, une très-légère infusion de fleur de sureau ou de tilleul, ont, avec les bains, déterminé vers la peau la matière caustique qui causoit la maladie. On peut aussi exposer les membres arides à la vapeur de l'eau bouillante, ou à la fumée de succin et de scarabée.

Lorsque le Rhumatisme est périodique ou erratique, ou lorsqu'il revient de temps à autre, on doit faire usage de bourrache, de pissenlit, de suc d'herbe, de lait d'ânesse, et quelquefois de pilules savoneuses.

Lorsque la fièvre, la chaleur et la dureté du pouls ont diminué, on peut alors purger le malade avec la casse, la manne et le séné. Les purgatifs doux, pris de temps en temps et à propos, préviendront ou feront disparoître l'humeur âcre portée sur les jambes. Ces pur-

gations sont aussi nécessaires, lorsqu'il y a eu des abcès.

Le Rhumatisme aigu est ordinairement local, et les parties du corps qu'il attaque ne sont que peu ou point gonflées ou enflammées. L'électricité, lorsque la fièvre a disparu, peut être employée avec beaucoup d'avantages, soit par bains, soit par frictions, soit par insuflation. Dans la sciatique, l'électricité paroît donner aux médicamens externes un succès qui est confirmé par l'expérience.

Voici des observations qui sont consignées dans les ouvrages des savans. Les physiciens anglais, au rapport de Cavallo, électrisoient les malades en les couvrant de flanelle, et en promenant sur la partie affectée la boule d'un excitateur. Wilkinson vante également le succès de l'électricité dans les Rhumatismes occasionnés par refroidissement; lorsqu'ils ne sont point accompagnés de l'enflure, le bain électrique, les étincelles, et quelquefois de légères commotions, ont souvent réussi au médecin Mauduyt, en sept ou huit séances d'une demi-heure chacune; mais ce remède a quelquefois manqué son effet dans les Rhumatismes très-invétérés. Cependant, Mauduyt et Sigaud-Delafond ont eu des succès constans, même

dans des Rhumatismes invétérés depuis plus de dix ans.

Le docteur Mazars a également réussi dans un Rhumatisme qui attaquoit une fille depuis quatorze ans. Ses doigts de la main gauche étoient décharnés, ridés, et si sensibles, qu'elle jetoit les hauts cris pour peu qu'on les touchât. Ses genoux étoient agités de tremblement; souvent elle ne pouvoit faire aucun usage de ses membres. Le docteur Mazars la mit à l'usage des incisifs, des diaphorétiques, des délayans, des adoucissans et de l'électricité, et la maladie disparut en peu de temps. Le même médecin acheva la guérison avec la décoction de la tige de douce-amère.

Une femme de quarante-deux ans fut électrisée par le même Mazars, et obtint la guérison d'un Rhumatisme qu'elle avoit depuis un grand nombre d'années.

Un officier se plaignoit, depuis plusieurs années, de douleurs constantes aux bras et aux articulations. Tous les remèdes avoient été inutiles; l'électricité par bains, la tisane de feuilles d'oranger, avec une légère décoction de squine, opérèrent en deux mois sa guérison.

Une femme, depuis trois ans, attaquée de

douleurs vives dans toutes les parties musculeuses et dans toutes les articulations du corps, avec enflure, fut guérie par l'électricité par bains, par frictions, par étincelles, avec la tisane de squine, et un verre de décoction de douce-amère. Le remède a parfaitement opéré.

Un homme de quarante-sept ans éprouvoit des douleurs aux lombes et dans tout le trajet de la colonne vertébrale ; il étoit tourmenté de douleurs aux cuisses, aux genoux, aux jambes, aux pieds, et ne pouvoit ni se lever, ni se coucher. Il fut purgé plusieurs fois. Il prit des bouilons diaphorétiques et incisifs ; il se mit à l'usage de la décoction de la douce-amère. L'électricité suffit en peu de temps pour déterminer la crise et l'expulsion de la matière morbifique ; le malade a beaucoup sué, beaucoup uriné, et a obtenu une guérison parfaite.

Une femme, âgée de cinquante-sept ans, attaquée d'un Rhumatisme très-douloureux le long du bras, a été bien guérie par l'électricité dans l'espace d'un mois.

Un journalier, âgé de vingt-sept ans, étoit, depuis cinq ans, attaqué d'un Rhumatisme avec des douleurs permanentes, et plus fortes

dans les temps d'humidité. Les bains n'avoient rien diminué de ses douleurs. Dès la quatrième électrisation, il éprouva une légère moiteur et un mieux sensible, qui a toujours été en augmentant. Il ne fit que prendre deux tasses d'une légère décoction de squine, et le vingtième jour il fut guéri.

Dans la sciatique, une femme chez laquelle elle étoit occasionnée par la suppression des menstrues, fut promptement guérie par l'usage de l'électricité.

Un journalier, à la suite d'un travail dans une cave très-humide, fut attaqué d'une sciatique extrêmement douloureuse. L'électricité par bains et par étincelles dissipa l'œdématie des jambes et des cuisses qui commençoit à paroître; les frictions diminuèrent la vivacité des douleurs, et les rendirent supportables. En deux jours il put marcher, et en huit jours sa guérison fut complète. Cependant, l'électrisation a été continuée pendant un mois.

Un homme, âgé de trente-un ans, étoit au lit depuis vingt-un jours par une sciatique très-douloureuse au côté droit; le traitement de l'électricité par bains, par étincelles et par frictions, procura des sueurs très-abondantes qui firent disparoître ses douleurs.

Une laitière, âgée de soixante-ans, tourmentée de vives douleurs occasionnées par l'humidité, ayant été soumise à l'électricité par bains, vit ses douleurs diminuer et une grande moiteur survenir. Les étincelles et quelques légères commotions locales lui procurèrent de la diarrhée, mais l'électrisation acheva sa guérison.

Un jeune homme de vingt-deux ans, tourmenté d'une sciatique très-douloureuse, ne pouvoit marcher qu'en boitant; il fut cependant guéri en huit jours par la seule électricité par bains.

Un homme de quarante-cinq ans, dont les nerfs étoient très-irritables, fut électrisé par bains, et en huit jours fut en état de faire une longue promenade. Sa maladie eut plusieurs retours, qui furent également dissipés avec la même promptitude.

Un homme de quarante-deux ans, tourmenté de douleurs rhumatisantes, et de douleurs si vives, qu'il ne marchoit qu'avec beaucoup de peine, fut électrisé par bains, par étincelles et par frictions, et en sept ou huit jours, sa sciatique fut entièrement guérie.

Les Rhumatismes ou Sciatiques qui viennent de cause interne, ne cèdent pas si facilement,

et ont besoin d'être aidés de remèdes internes dans l'application de l'électricité.

Un jeune homme de vingt-cinq ans, attaqué de maladie vénérienne, n'ayant jamais voulu avouer la cause de son mal, fut électrisé inutilement, pendant huit jours, par bains, par exhaustion et par étincelles. Le huitième jour, ayant consenti à prendre de la tisane de squine et le mercure, en continuant l'électricité, le onzième jour, les douleurs s'adoucirent, et il fut guéri le vingt-cinquième jour.

DEUXIÈME SECTION.

DOULEURS RHUMATISANTES.

Depuis les guerres de la révolution, on a vu des malades qui avoient des douleurs dans les membres, occasionnées par la fatigue qu'ils avoient éprouvée pour avoir couché au bivouac sur la terre humide. C'est une humeur âcre fixée sur un membre avec un engorgement léger, semblable aux Rhumatismes.

Les uns ont employé les calmans, les embrocations d'huile de vers, de baume tranquille; mais l'expérience a prouvé que ces remèdes étoient inutiles.

D'autres ont eu recours aux fomentations spiritueuses. Ils ont conseillé le baume de Fiora-Venti, l'huile de laurier; mais quels fruits en ont-ils retiré ?

Les émolliens, les cataplasmes, les fomentations, lesbains relâchent la peau, la disposent à la transpiration ; mais, seuls, ils sont insuffisans. Ils ne doivent point être rejetés, parce qu'ils augmentent la douleur momentanément ; mais ils doivent être employés avec des boissons qui portent à la peau, et qui dissipent le humeurs rhumatismales. Ainsi, les boissons diaphorétiques avec le sel duobus, *sulfate de potasse*, le tartre stibié seront très-avantageux. Il faut aussi frotter le corps avec une brosse rude ou de la flanelle d'Angleterre; faire des embrocations avec l'huile d'amandes-douces, à la dose d'une once, et l'alkali volatil fluor, à la dose d'une demi-once ; observer de bien préparer les malades par des boissons abondantes, et les frotter jusqu'à siccité. Sans cette dernière précaution, s'il restoit de ce liniment sur la partie affectée, il formeroit vésicatoire.

On pourroit se servir avantageusement d'un linge trempé dans l'alkali volatil fluor, et frotter les malades qui craindroient les vési-

catoires, ou chez lesquels l'application des cantharides pourroient porter quelques funestes effets sur la vessie.

MALADIES DES VAISSEAUX SANGUINS.

CABINET DE LECTURE BRAIVE

CHAPITRE PREMIER.

DE L'HÉMORRHAGIE.

On appelle Hémorrhagie une effusion considérable de sang, occasionnée par l'ouverture d'un vaisseau. Elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus difficile à arrêter.

On la remarque surtout dans les grandes plaies et dans les blessures occasionnées par les armes à feu. La cause des Hémorrhagies qui viennent naturellement tient à la jeunesse, au tempérament sanguin ou bilieux, au caractère irascible, et quelquefois à un vice scorbutique. Les buveurs et ceux qui mangent beaucoup sont très-sujets aux Hémorrhagies. Un air chaud et humide, une

application continuelle à l'étude, et des travaux considérables occasionnent souvent l'Hémorrhagie. Les Hémorrhagies des poumons, de l'estomac, des reins, de la vessie sont dangereuses; mais celles du nez et des vaisseaux hémorrhoïdaux, ou celles qui surviennent aux femmes dans leur temps, loin d'être dangereuses, sont au contraire salutaires. L'Hémorrhagie occasionnée par des coups, par une chute du dos, ou par quelqu'autre cause extérieure est rarement dangereuse; mais celles dont j'ai parlé ci-dessus, lorsqu'elles reviennent fréquemment, sont souvent suivies d'œdématie, d'hydropisie, de phthisie et de marasme.

L'Hémorrhagie est souvent d'un danger proportionnel à la nature du vaisseau ouvert. L'ouverture de l'aorte occasionne une mort très-prompte. Combien peut-on perdre de sang sans périr ? Les uns en perdent beaucoup et ne périssent point; d'autres en perdent moins et périssent. Quelques sujets périssent avant d'en avoir perdu la moitié. La rapidité avec laquelle le sang coule, influe beaucoup sur la perte plus ou moins prompte de la vie. Les uns tombent aisément en syncope; d'autres très-difficilement. En quelques-uns,

la mauvaise disposition contribue singulièrement aux Hémorrhagies.

Les femmes en couches font des pertes considérables de sang, souvent sans périr. Les Hémorrhagies peuvent être sans danger, lorsqu'on peut empêcher l'affaissement des vaisseaux par des liquides. Une expérience constante nous apprend que la réparation du sang se fait avec la plus grande facilité; je pourrois citer ici l'exemple d'une femme qui, suivant le rapport de Lieutand, a été saignée mille vingt fois en 19 ans. Quand il n'y a pas d'affaissement dans les vaisseaux, les malades peuvent supporter une plus grande perte de sang.

Les Hémorrhagies sont souvent accompagnées de divers accidens; de froid, de frisson, de fièvre.

Causes.

Parmi les causes des Hémorrhagies, nous avons assigné l'ouverture des vaisseaux par un agent extérieur, comme il arrive dans une plaie; mais il ne faut point oublier ici que l'érosion des vaisseaux, par un sang trop âcre, est encore une cause fréquente des Hémorrhagies. L'ouverture des vaisseaux par anostomose, comme il arrive dans l'ophtalmie

ou dans les Hémorrhagies que j'ai vu survenir au coude, peuvent encore être assignés au nombre des causes des Hémorrhagies. Enfin, la dissolution du sang qui passe à travers les vaisseaux dans la putridité, est encore une cause d'Hémorrhagie qu'il faut bien connoître.

CABINET DE LECT. DRAVET Pce DE BABRAYE.

Traitement.

On a proposé bien des moyens pour remédier aux Hémorrhagies. Il est particulièrement essentiel d'en bien connoître la cause, si l'on veut y remédier efficacement. Si l'Hémorrhagie est la suite d'une grande plaie, il est très-difficile d'arrêter le sang. Le fer rouge, les corrosifs, les astringens, l'agaric, la compression et la ligature ont été proposés pour arrêter les Hémorrhagies. Les anciens n'employoient guère que le cautère actuel; mais cette application du fer rouge, la crainte que sa vue inspire aux malades, le retour de l'Hémorrhagie, qui suit souvent la chute de l'escarre, rendent ce moyen cruel et infructueux. Cependant, lorsque la profondeur du vaisseau ne permet pas d'y porter d'autre remède, il est plus prudent de porter celui-là que de laisser périr le malade. Je

prouverai bientôt que ce cas est infiniment rare.

Les corrosifs ne sont pas fort avantageux; leur action sur les nerfs et les tendons est fort longue, et ils jettent presque toujours le malade dans des convulsions funestes.

Les astringens ne sont pas plus avantageux: ils augmentent la force des solides, et n'arrêtent l'Hémorrhagie que momentanément.

L'agaric de chêne n'est avantageuse que quand elle est soutenue par une compression bien entendue; mais son avantage est moins dû à lui-même qu'à la compression.

La compression, comme je l'ai dit en parlant de l'anévrisme, est le remède le plus doux et le plus efficace qu'on puisse employer dans les cas d'Hémorrhagie.

Lorsqu'on ne peut point arrêter l'Hémorrhagie par la seule compression, comme il arrive en certains cas, alors il faut recourir à la ligature. Pour cela, on prend une aiguille courbe qu'on passe dans les chairs autour du vaisseau. On ramène les deux extrémités du fil, et on lie, comme on le feroit d'une bourse.

C'est le moyen le plus sûr et le moins douloureux. Si l'Hémorrhagie a pour cause l'âcreté du sang, alors il faut employer des

anti-scorbutiques ; souvent une saignée, l'application des sangsues, les réfrigerans, les tempérans, les nitreux, les acides, le petit-lait, les délayans s'emploient avec beaucoup d'avantage, pourvu qu'ils soient soutenus d'une manière de vivre qui soit convenable.

Si l'Hémorrhagie reconnoît pour cause la dissolution du sang ou l'anastomose, alors les délayans, les bouillons de veau, la limonade, le sirop de vinaigre ; quelquefois la saignée pour diminuer la pléthore ; des styptiques, comme des linges trempés dans du vinaigre ou de l'oxicrat, appliqués au col, peuvent également être avantageux ; mais ils ne doivent être employés qu'avec beaucoup de précautions. On peut aussi plonger les extrémités des membres dans l'eau froide et d'autres moyens semblables, comme l'essence de rabel, peuvent être appliqués extérieurement; mais il ne faut jamais recourir aux styptiques internes.

C'est à la prudence du médecin à considérer les circonstances et la nature des Hémorrhagies. Il y a des cas où l'on ne doit pas les arrêter trop promptement. Ainsi dans une blessure, lorsque le malade est pléthorique, robuste, sanguin, il est prudent de

laisser couler le sang pendant quelque temps. On évite, par ce moyen, des douleurs ou des fièvres inflammatoires dangereuses. Il n'est pas toujours nécessaire d'arrêter certaines Hémorrhagies. On a vu des maladies chroniques disparoître à la suite des Hémorrhagies, et la nature se débarrasser, par cette voie, du fardeau qui l'accabloit. C'est donc le cas de dire que le médecin ne sauroit apporter trop de prudence pour considérer les circonstances des Hémorrhagies, pour juger de l'application des remèdes qu'il doit apporter.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE SECTION.

DE L'ANÉVRISME.

On appelle Anévrisme une tumeur contre nature, faite de sang. Anévrisme vient du mot grec Ανευρυσμα, du verbe ανευρυειν, dilater; parce que c'est une dilatation qui se fait dans une artère, ou c'est l'ouverture même d'une

artère. Ces deux causes font distinguer l'Anévrisme en vrai et en fanx.

Le vrai est celui qui se forme par la dilatation d'une artère. Il jouit du même mouvement de diastole et de systole. Cette tumeur est fort petite dans son principe. Il n'y a point de changement de couleur à la peau. Elle cesse lorsqu'on la comprime avec les doigts, et revient aussitôt qu'on cesse de la comprimer, et quelquefois même avec un petit bruit.

L'Anévrisme faux se fait par un épanchement de sang, qui est la suite de l'ouverture de l'artère. Quelques auteurs joignent à ces deux espèces d'Anévrisme, l'Anévrisme mixte, c'est-à-dire celui où il n'y a qu'une tunique de l'artère légèrement entr'ouverte. Haller est particulièrement de cet avis. Les expériences qu'il a faites en piquant les tuniques extérieures des vaisseaux des grenouilles ne sont pas concluantes. Ce sont de véritables illusions de l'imagination. Les tuniques musculeuses ou fibreuses sont peu ductiles et très-cassantes.

Signes de l'Anévrisme.

Les signes de l'Anévrisme sont la pulsation correspondante au mouvement du cœur, des

foiblesses fréquentes, un engourdissement dans les différens organes, une variété singulière dans le pouls; souvent un grand désordre dans le système artériel; souvent la tumeur augmente, les artères long-temps distendues, perdent quelquefois leur pulsation. L'Anévrisme vrai est facile à distinguer des tumeurs, parce qu'il fait sentir une pulsation; au lieu que la tumeur ne fait point sentir de battement, que quand elle est grossie au point de gêner l'artère. L'Anévrisme cède à la compression et reparoît à l'instant. Il n'en est point de même des tumeurs.

L'Anévrisme faux a des caractères qui sont bien visibles; l'ouverture de l'artère, et souvent une mort prompte, précédée de la pâleur et de la gangrène.

Causes des Anévrismes.

Les causes de l'Anévrisme sont internes ou externes. Les causes internes sont : la violence du sang, qui, contenu dans des tuyaux trop foibles, en rompt les fibres. La foiblesse de l'artère lui vient soit de la forme tortueuse de son canal, soit d'un vice de conformation acquis ou survenu. Des abcès formés dans le

voisinage de l'artère, sont encore des causes d'Anévrisme. Les passions excessives, l'amour, la colère, les frayeurs, des matières étrangères introduites dans la masse du sang, des vices particuliers, comme la maladie vénérienne, le scorbut, la morsure de certains animaux peuvent déterminer des Anévrismes.

Les causes externes sont : les contusions, les efforts, les chutes, les sauts, les coups, les exercices violens, les blessures extérieures, des esquilles qui déchirent quelques membranes de l'artère. Enfin, l'ouverture d'une artère est un accident qui arrive assez souvent à la suite d'une saignée mal faite, lorsque la lancette a pénétré jusqu'à l'artère, et a coupé quelques-unes de ses membranes.

Siége.

Toutes les artères sont sujettes aux Anévrismes ; mais elles sont plus communes au pli du bras que partout ailleurs. La crosse de l'aorte est plus sujette aux Anévrismes provenans de causes internes que toutes les autres artères. J'ai vu à la campagne un homme qui avoit un Anévrisme à la crosse de l'aorte. Le malade se plaignoit d'un battement qui répon-

doit à celui des artères, et j'ai entendu très-distinctement ce battement qui avoit beaucoup d'analogie avec celui que l'on entend dans les montres. Cet homme éprouvoit un grand embarras dans la poitrine; il avoit beaucoup de difficulté à respirer. Ce malade mourut subitement. Je regrette de ne l'avoir point ouvert. Ses parens s'y opposèrent. Ce battement étoit dans la poitrine, et c'est là-dessus que je fonde mon opinion qui me fait croire qu'il étoit à la crosse de l'aorte. Il y a aussi des Anévrismes du cœur. Ruisik en cite un exemple. Je ne crois pas qu'ils soient rares. Les palpitations fréquentes, les syncopes semblent assez annoncer ces sortes d'Anévrismes.

L'Anévrisme a encore fréquemment pour siége les artères sous-claviaires carotides, axillaires, brachiales et crurales. Elles sont plus sujettes que les autres à être dilatées.

Traitement.

Quand les Anévrismes sont vrais, des saignées fréquentes, de légers laxatifs peuvent être très-avantageux. Il faut éviter tous les purgatifs. Les cordiaux sont funestes. Une

diète sévère, des alimens doux, des végétaux avec la précaution d'éviter les farineux, des repas fréquens et légers, la fuite des astringens, l'usage habituel des adoucissans et des tempérans peuvent être, dans les Anévrismes vrais, un moyen d'empêcher qu'ils ne deviennent faux. On sent bien que ce traitement est particulier aux Anévrismes internes.

L'Anévrisme vrai externe se guérit en faisant une compression exacte et continuelle à l'endroit de la tumeur; en faisant rentrer, par des compresses graduées appliquées sur l'Anévrisme, le sang qui le forme; en empêchant, par un bandage exact, que les parois de l'artère ne cèdent à l'impulsion du sang.

Il est cependant des cas où la compression ne suffit pas toujours. Ce moyen de compression ne peut avoir lieu qu'aux extrémités du corps, et lorsque la tumeur est à une ramification des branches et non à une branche principale. Si la partie devenoit froide et livide, il faudroit cesser la compression.

L'Anévrisme faux exige à peu près le même traitement. La compression suffit souvent pour le guérir. Il est cependant des cas où il faut le traiter par l'opération, faire la ligature, et

vuider le plus exactement possible la tumeur de tout le sang qu'elle contient.

Lorsqu'on traite les Anévrismes par la compression, il faut appliquer le doigt sur l'artère, vider entièrement la tumeur, appliquer ensuite plusieurs compresses graduées. La première doit avoir environ la largeur d'une pièce de vingt-quatre sols; et les autres doivent toujours aller en augmentant, jusqu'à la dernière qui doit avoir deux doigts de largeur. Il faut ensuite appliquer un bandage roulé. Il ne suffit pas que la compression soit plus forte à l'endroit de l'Anévrisme, il faut encore la rendre la plus légère possible sur les autres parties. Un moyen très-efficace, c'est de répartir sur tout le membre, ou sur une grande surface, des coussinets et des tours de bandes. Des attelles, placées sur les parties opposées, rendroient la compression meilleure, et préviendroient l'œdématie. Un homme avoit un Anévrisme faux à l'artère brachiale; il fut traité de la manière indiquée ci-dessus, et il obtint une parfaite guérison.

Lorsque l'Anévrisme est récent, on parvient aisément à le dissiper par la compression; mais lorsqu'il est très-ancien, il faut avoir recours à l'opération.

DEUXIÈME SECTION.

ANÉVRISME FAUX, TRAITÉ PAR LA COMPRESSION.

Quoique des auteurs prétendent que l'Anévrisme de l'artère brachiale ne peut pas se guérir, voici cependant des exemples contraires :

Une femme avoit un Anévrisme faux au bras droit. On observoit que les mouvemens de l'artère brachiale étoient isocrones à ceux de la respiration. Le chirurgien a posé le doigt sur l'artère brachiale, et a traité cet Anévrisme, par la compression, selon le procédé que nous avons indiqué. Quoiqu'il y eût une grande dilacération dans l'artère, le moyen de la compression a parfaitement réussi.

Un homme eut d'abord un Anévrisme vrai à l'artère brachiale. Cet Anévrisme devint ensuite faux. Les mouvemens étoient aussi isocrones à ceux de la respiration. Il a été traité, par la compression, de la même manière que nous l'avons indiquée, et a eu une parfaite guérison.

Les exemples que je viens de citer prouvent qu'il n'est pas toujours nécessaire de recourir

à l'opération lorsque l'Anévrisme est faux. Nous avons indiqué, ci-dessus, les moyens que l'on pouvoit employer pour guérir cette maladie par la compression; mais il est des cas où la compression ne peut pas avoir lieu, et alors il est nécessaire de recourir à l'opération.

CABINET DE LECTURE DRANVE PAR DE FABRATS

Procédé opératoire.

Le procédé opératoire consiste à faire, avec le bistouri et la sonde cannelée, une ouverture le long de l'artère. Quand on a reconnu l'Anévrisme, on fait une ligature aux deux côtés de l'artère avec une aiguille d'acier à pointe mousse; on serre le fil en faisant le nœud du chirurgien. Lorsque l'artère est profonde, et qu'il faut beaucoup de peine pour la dégager, on se sert d'une aiguille recourbée et à ressort, de l'invention de Dessault. Cette aiguille a un œil à son extrémité, par lequel passe le ruban qui doit servir à la ligature de l'Anévrisme. L'aiguille retirée, l'opération est faite, quand le ruban ou le fil est bien noué en rosette ou autrement.

Dans le cas de bonne constitution, l'opération faite, comme je viens de le dire ci-

dessus, réussit souvent très-avantageusement. Un homme, qui avoit reçu un coup à la cuisse, eut un Anévrisme; l'opération ainsi faite, le malade a été parfaitement guéri.

Un orfèvre a eu une artère entièrement corrodée par une humeur quelconque, dont on ignoroit la cause. Il étoit d'une bonne constitution. L'Anévrisme n'étoit point encore devenu faux, déjà la dégradation étoit sensible; mais l'opération et les bons soins lui ont procuré une guérison complète.

Dans le cas d'une mauvaise constitution, l'opération ne réussit pas toujours. Voici une observation qui fait sentir avec quelle précaution il faut l'entreprendre.

Un homme eut un Anévrisme à la partie inférieure et interne de la cuisse, dans le passage de l'artère crurale au triceps; il paroît que c'étoit un Anévrisme vrai, qui, par la suite, est devenu un Anévrisme faux.

L'Anévrisme vrai est d'abord très-petit; il devient de plus en plus grand, parce que la poche se dilate peu à peu. Il n'y a souvent qu'une ou deux tuniques des artères qui soient divisées; la tunique qui ne l'est pas se dilate, et forme petit à petit une poche qui va toujours en augmentant.

On ignore quelle étoit la cause primitive de l'Anévrisme de l'homme qui fait le sujet de cette observation ; il est constant qu'il y avoit eu une destruction à la partie interne de la cuisse, et que la dilatation avoit été lente. Il n'y avoit pas d'autre moyen de sauver le malade, que l'amputation, s'il eût été en état de la supporter. La mauvaise constitution de la personne fait qu'on se borna à l'opération, qui étoit absolument indispensable, parce que la compression ne pouvoit avoir lieu. Malgré le soin que l'on prit de lui, il a succombé dans une opération dont plusieurs personnes échappent souvent.

A l'ouverture de ce cadavre, on a trouvé une grande infiltration, un grand délabrement, non-seulement dans toutes les parties voisines de la poche anévrismale, mais même dans toute la cuisse. L'artère n'étoit pas dilatée, mais sa partie supérieure étoit entièrement détruite dans sa longueur d'environ deux pouces. La poche sanguine ou les caillots de sang avoient poussé l'artère en dedans; le nerf saphène étoit collé sur l'artère, le muscle couturier étoit fortement soulevé ; les attaches du muscle vaste externe, le crural, le vaste interne et toutes ses adhérences étoient

détruits. Le femur lui-même étoit dénudé et corrodé vers la crête. La carie avoit attaqué toute la crête du femur, et s'étendoit aussi jusqu'au côté externe. La partie antérieure de la cuisse étoit remplie de caillots de sang. La poche, faite de couches sanguines, très-petite d'abord, s'étoit dilatée peu à peu, et étoit devenue ensuite très-grande.

On a fait injecter de l'eau, dans l'artère crurale, par le moyen d'une seringue; on a ensuite fait passer une grande aiguille à séton, pour faire observer plus facilement le trajet de la destruction qui s'y étoit opérée, et on a vu qu'elle étoit très-grande.

TROISIÈME SECTION.

ANÉVRISME FAUX, GUÉRI PAR L'OPÉRATION.

Un chirurgien avoit ouvert l'artère brachiale gauche, dans une saignée de la veine basilique; le sang rejaillit par bonds, avec impétuosité et à une distance considérable. Il étoit d'un rouge vermeil, et il s'en étoit écoulé une grande quantité en peu de temps. On voyoit au pli du bras une tumeur très-étendue, profonde, molle, sans changement de

couleur à la peau ; on y sentoit des pulsations synchrônes à celles des artères.

On fut convaincu de l'existence d'un Anévrisme faux, et on crut devoir employer la compression ; mais elle fut inutile. Quinze jours après, on se détermina à faire la ligature de l'artère ; elle fut faite comme à l'ordinaire. On aperçut, dès le troisième jour, ce suintement odorant, qui annonce une suppuration prochaine. La suppuration s'établit le cinquième jour ; le vingt-troisième jour, le malade fut parfaitement guéri.

CHAPITRE III.

VARICES.

On appelle Varices des tumeurs où le sang est amassé dans les veines. Ce sont des tumeurs molles, inégales, indolentes, livides ou noirâtres, quelquefois douloureuses, causées par la dilatation de quelque veine engorgée d'un sang épais ou gêné qui s'y ralentit. Elles ont beaucoup de rapport avec l'anévrisme ; elles s'évanouissent par la compression du doigt, et reviennent bientôt sur elles-mêmes. Il s'en

forme en différentes parties du corps ; comme elles sont causées par la dilatation des veines sous cutanées, elles affligent souvent les cuisses, les jambes. On en voit dans l'abdomen, au scrotum, au-dessous du nombril, au fondement : ces dernières portent alors le nom d'hémorrhoïdes. Il y en a dans le trajet des vaisseaux spermatiques ; on les appelle varicocelles. Il s'en trouve quelquefois dans les parties internes, dans la vessie, dans le cerveau, dans la matrice.

Les femmes grosses sont souvent sujettes aux Varices, surtout celles dont l'accouchement est difficile ; mais ces tumeurs disparoissent avec la cause.

CABINET DE LECT. DRARPE

Causes.

Les Varices reconnoissent pour causes quelquefois des chutes, des fers, quelques compressions particulières, des efforts extraordinaires pour porter quelque poids. Ceux qui ont des obstructions au bas-ventre sont sujets aux Varices. Les hypocondriaques en sont quelquefois soulagés. Elles viennent encore à la suite des longues dyssenteries, des longues maladies du foie, des grandes tumeurs squirreuses du ventre.

Les Varices ne sont point douloureuses, mais quelquefois elles deviennent si grandes, qu'elles sont fatigantes; quelquefois il survient des hémorrhagies considérables par la rupture des vaisseaux variqueux; d'autres fois elles amènent à leur suite des ulcères de mauvais caractère.

Traitement.

On emploie différens moyens pour le traitement des Varices; la saignée, les sang-sues, les délayans, les tempérans, les doux laxatifs, et tout ce qui dissipe les obstructions, sont employés; mais ces secours ont peu de succès. On y joint souvent des secours externes; la compression de ces tumeurs, et des astringens, des linges trempés dans l'eau alumineuse, des emplastiques faits avec de la farine de fèves, de lentilles, de blanc d'œuf, de vinaigre, et d'autres stiptiques, ont été recommandés; mais ces topiques sont inutiles, et souvent nuisibles. D'autres ont employé des émolliens et des huileux, pour redonner aux parties de la flexibilité; mais souvent les veines n'ont fait que prendre plus d'accroissement. D'autres praticiens ont conseillé l'incision avec la lancette, en appliquant, après les avoir dégor-

gées, des compresses trempées dans une eau d'alun, ou *sulfate d'alumine*, ou dans du vin rouge alumineux. Presque tous les praticiens ont recommandé des poudres astringentes, mêlées avec du blanc d'œuf; mais tous ces moyens ont été insuffisans et sans succès, souvent même dangereux. Le cautère actuel, qui a même été vanté, n'a pas eu un succès plus avantageux.

La compression graduée avec des bandes est le moyen le plus sûr pour faire disparoître les Varices. Comme elles arrivent particulièrement aux jambes, des bas de peau de chien, lacés sur les côtés, sont les moyens les plus avantageux pour ces sortes de Varices. Il ne faut donc employer, en quelque partie du corps que surviennent les Varices, aucun autre moyen que celui de la compression, quand on peut y avoir recours. Je parlerai dans son lieu, et des Varices qui surviennent au fondement, que l'on appelle *hémorrhoïdes*, et de celles qui surviennent dans le trajet des vaisseaux spermatiques, que l'on nomme *varicocèles*. Ces dernières sont autrement désignées sous le nom de *cirsocèle*, ou *hernie variqueuse*, du grec κιρσος, *Varice*, et de κηλη, *hernie*. C'est une tumeur variqueuse du scrotum, des tes-

ticules et du cordon des vaisseaux spermatiques, causée par des Varices qui y forment des espèces de nœuds.

CHAPITRE IV.

DES HÉMORRHOÏDES.

On appelle Hémorrhoïdes des varices qui surviennent au fondement. Il arrive quelquefois que les Hémorrhoïdes s'enflamment, et qu'il survient un abcès dont la formation est douloureuse, et qui est de nature à dégénérer en fistule.

Les Hémorrhoïdes sont internes ou externes; les Hémorrhoïdes externes sont quelquefois accompagnées de plus ou moins de douleurs, et sont assez visibles; les Hémorrhoïdes internes paroissent quelquefois au-dehors, quand on va à la garde-robe. La grosseur des vaisseaux hémorrhoïdaux varie singulièrement, depuis la grosseur d'un pois jusqu'à celle d'un œuf de poule. La douleur des Hémorrhoïdes est quelquefois pulsative, gravative et lancinante.

Symptômes.

Le flux hémorrhoïdal immodéré est souvent

accompagné de douleurs gravatives au dos, au bassin ; de fièvre, de vertige, et il est souvent suivi de prostation de forces, de pâleur au visage, de cachexie. Le flux hémorrhoïdal, qui est long et trop abondant, épuise les forces, amène la fièvre lente, et conduit à la phthisie pulmonaire. La cachexie et l'hydropisie, ainsi que le squirre du foie et des autres viscères abdominaux, en tirent souvent leur source.

Prognostics.

Il arrive souvent que le flux hémorrhoïdal est périodique ; il seroit très-dangereux d'arrêter cette évacuation ; elle est salutaire, quand elle est contenue dans de justes bornes. Quelquefois le flux hémorrhoïdal masque un flux hépatique ; il est aisé de s'en apercevoir par les déjections. On doit regarder le flux hémorrhoïdal comme immodéré, lorsqu'il dure vingt ou trente jours.

Causes.

Ceux qui boivent des liqueurs fortes, qui vont souvent à cheval, qui mènent une vie oisive, qui prennent des bains chauds ; les femmes grosses, celles qui ont eu des accouchemens difficiles, sont sujettes aux hémor-

rhoïdes. Les personnes d'un tempérament sanguin ou mélancolique, sont aussi sujettes aux Hémorrhoïdes fluantes. Cette disposition morbifique passe souvent des pêres aux enfans.

Traitement.

Le flux hémorrhoïdal immodéré, comme les autres Hémorrhagies, se guérit par des saignées du bras, des rafraîchissans, des tempérans, par les tisanes nitreuses, le lait, le petit-lait, les émulsions, la crême d'orge, de riz, etc. Quelques personnes conseillent l'usage de la pimprenelle ; mais les eaux minérales, acidules ou martiales, et différentes préparations de fer, avantageuses dans les obstructions du foie, sont très-utiles dans cette maladie. On peut aussi employer avantageusement la tisane de grande consoude, de suc d'ortie, la teinture de rose, on peut aussi prescrire avec quelqu'avantage la rhubarbe, la casse, le tamarin. On doit prendre garde d'appliquer des astringens, comme le conseillent certains praticiens. Lorsque les Hémorrhoïdes sont fort dures et fort gonflées ; on peut les laver avec du lait chaud, dans lequel on aura fait bouillir une poignée de cerfeuil. Les relâchans, les saignées, les injections émollientes, un régime

humectant, sont des moyens propres à faire cesser la douleur.

Si les Hémorrhoïdes gonflées ne rendent point de sang, si le malade va difficilement à la selle, si les douleurs qu'elles causent sont très-vives, les laxatifs légers pris en boissons, les injections d'huile dans le rectum, seront très-avantageux pour faire rendre au malade ses excrémens sans douleur.

Si les Hémorrhoïdes sorties sont livides et noires, on les ouvrira, on en fera la ligatnre; on les emportera promptement, afin d'arrêter les progrès de la gangrène commençante.

On peut aussi appliquer des sang-sues sur les Hémorrhoïdes, en observant de laver avec de l'eau chaude les parties où on les applique.

D'après ce que nous avons dit que le flux hémorrhoïdal périodique est très-avantageux, il s'en suit que la suppression de cette évacuation est infiniment dangereuse; c'est la source d'un nombre prodigieux de maux. Ce malheur arrive souvent par un mauvais régime. Des frayeurs, un froid subit, un usage inconsid
d'astringens, des saignées faites hors d
pos, et mille causes semblables
souvent cette suppression. El

fâcheuse, lorsqu'elle tire sa source de la constitution particulière des humeurs ou des organes, et qu'elle arrive sans effort de la nature. Je tiens de l'épouse d'un apothicaire de Beaumont sur Oise, que son mari ayant, par le conseil d'un chirurgien imprudent, fait usage d'astringens, dont il frotta ses Hémorrhoïdes, il lui survint des vomissemens continuels, des douleurs et des obstructions, auxquels il succomba au bout de dix-huit mois. On voit donc, d'après cela, avec quelles précautions il faut rappeler les Hémorrhoïdes supprimées. Ainsi, pour le faire, les tempérans, les apéritifs, la fumeterre, la chicorée, les amers, méritent d'être employés, et quelquefois même les cathartiques. Si les remèdes internes sont inutiles, il faut recourir aux externes. Les sangsues, les ventouses, les frictions, doivent être employées suivant les circonstances; les lavemens quelquefois même peuvent être avantageux, mais il faut que ces lavemens soient émolliens et adoucissans.

Quand les tumeurs hémorrhoïdales sont
[illegible]ciennes et fort gonflées, quand les excré-
[illegible] sont fort durs, elles sortent par les ef-
[illegible]n fait pour aller à la garde-robe.
[illegible] elles se crèvent et saignent beau-

coup ; quelquefois elles deviennent gangréneuses par un effet de cette même compression. Toutes ces circonstances doivent être considérées avec soin. On voit aussi quelquefois sortir du rectum une humeur visqueuse, qui n'est point purulente ; c'est une humeur muqueuse de l'intestin rectum, qu'il ne faut point confondre avec les Hémorrhoïdes. Quelquefois cette espèce de flux ne produit qu'une incommodité passagère ; d'autres fois ce flux e uivi d'ulcères, de phlogose et de fistules à l'anus. Le médecin doit avoir égard à toutes ces circonstances dans le traitement des Hémorrhoïdes.

Mais un remède qu'on ne doit pas négliger pour rappeler cette évacuation nécessaire, c'est l'électricité. Ce moyen curatif, administré en bains, est un des plus efficaces pour rappeler toutes les évacuations supprimées. On peut y joindre quelquefois l'électricité par étincelles ; mais j'ai tiré sur beauconp de malades, et sur moi-même, un grand avantage de l'électricité par bains pour les Hémorrhoïdes. On en trouve un exemple dans l'ouvrage de Sigaud-Delafond sur l'*Electricité médicale*, et surtout lorsque le flux hémorrhoïdal masque un flux hépatique.

MALADIES DES ARTICULATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA GOUTTE.

La Goutte est une maladie qui a son siége dans les articulations; elle est connue sous le nom d'*Arthritis*, du mot grec αρθρον, jointure. C'est une affection qui exerce ses fureurs sur les tendons et les ligamens, et qui se manifeste plus particulièrement aux pieds, aux mains, aux genoux et aux coudes. On l'appelle *Goutte* en général.

Quand elle attaque les mains, elle est connue en latin sous le nom de *Chiragra;* celle des pieds, sous le nom de *Podagra*. Ses caractères généraux sont la tumeur, la douleur et la chaleur; souvent elle est cachée de manière à ne se point laisser aisément découvrir. Lorsque la matière arthritique attaque les parties internes, on la prend souvent pour une autre maladie. Ses attaques sont régulières ou irrégulières : les attaques régulières sont celles qui ont des périodes réglées, et où

la Goutte a son siége dans le même lieu ; les attaques irrégulières sont celles qui ne sont point réglées ni pour les temps, ni pour les lieux. On distingue la Goutte en fixe et en vague ; la fixe a son siége toujours dans le même lieu, la vague est celle qui change souvent de place. On distingue encore la Goutte en chaude et en froide ; la Goutte chaude est celle qui cause une douleur semblable à celle du feu, la Goutte froide affecte comme la glace. On divise la Goutte en aiguë et en chronique, en lente et en molle. Cette dernière division tient à ce que la douleur se manifeste sous différens degrés ; tantôt avec douceur et obscurité, de façon qu'à peine les malades s'en aperçoivent-ils ; tantôt avec tant de fureur, que le malade peut à peine supporter le poids de la plus légère couverture.

Il y a des sujets plus ou moins exposés les uns que les autres à la Goutte; les pléthoriques y sont plus sujets que les cachexiques, les forts plus que les foibles. Les personnes qui mènent une vie oisive, qui se livrent à la bonne chère, qui boivent beaucoup de vin, des liqueurs fortes, qui aiment les femmes, y sont fort exposées. Les évacuations supprimées, les hémorrhoïdes, les règles, la pro-

curent. Hippocrate dit que les femmes n'ont pas la Goutte. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes l'ont rarement avant l'éruption des menstrues, si ce n'est quelques chloretiques. Les vieillards y sont très-sujets, et surtout ceux qui vieillissent de bonne heure; des enfans l'héritent quelquefois de leurs parens. La Goutte est plus fréquente en certains pays que dans d'autres; elle est plus commune en Nórmandie qu'en Champagne, plus commune en Champagne qu'en Languedoc, plus commune en Languedoc qu'à Aubusson. Galais remarque qu'il y a plus de goutteux dans les villes très-peuplées que dans les campagnes.

CABINET DE LECTURE DRARVE PSG DE L'ABBAYE 3.

Symptômes.

Les symptômes sont, ou précédens, ou concommittans, ou subséquens.

Les symptômes précédens sont des crampes passagères qui surviennent dans les muscles des bras, des pieds, des jambes, et qui se manifestent dans les poignets ou dans les mollets. Le malade éprouve des lassitudes fréquentes, des insomnies, des douleurs légères, semblables à des fourmillemens, des dérangemens dans la digestion, des dévoiemens, des mai-

greurs sans causes; une légère difficulté de respirer, une légère altération dans le pouls, sont les avant-coureurs de la Goutte.

Lorsque les accès se manifestent, c'est une douleur qui pénètre dans l'intérieur des os. La partie affectée est douloureuse, gonflée, phlogosée; on y remarque chaleur, rougeur, pulsation. Tantôt la douleur est lancinante, tantôt elle est gravative; quelquefois elle va en augmentant, à proportion que le membre se tuméfie. Lorsqu'il devient mollet, œdémateux, alors le malade devient plus calme; il dort davantage. Quelquefois, après un peu de rémission, la Goutte reparoît avec plus de force.

Si l'accès se termine, il se forme un dépôt; le dépôt est moins dur, plus mol; les urines déposent, les matières deviennent plus claires, la salive est plus abondante. Il se forme souvent des nœuds, des concrétions dans les articulations des doigts. Il transude quelquefois une matière crayeuse, qui a la consistance du plâtre mouillé; il y en a chez qui il se forme un suintement arthritique aux ligamens et aux tendons, semblable à celui des scrophuleux.

La matière arthritique se promène quelquefois dans l'intérieur du corps; quelquefois

c'est une fièvre goutteuse, provenant de la foiblesse de la nature, qui n'a pas assez de force pour expulser la Goutte. D'autres fois, elle est associée avec le Rhumatisme ; d'autres fois, avec des douleurs scorbutiques et vénériennes : en sorte qu'on ne sait point quelle est la maladie dominante. Les attaques de Goutte qui se manifestent sur les pieds, ne durent pas ordinairement plus de quatorze jours dans les jeunes-gens et les hommes vigoureux ; mais les accès sont beaucoup plus longs, et durent même quelquefois plusieurs mois, chez les vieillards et les personnes foibles. Le régime, mille circonstances, font varier sa durée et l'intensité de la Goutte. On ne connoît point au juste la durée des intervalles qui séparent les accès ; ce qu'il y a de sûr, c'est que ses périodes reviennent à des temps marqués, lorsque les affections de l'âme ou un mauvais régime ne viennent point à en troubler la marche. Dans la Goutte chronique, les accès sont quelquefois masqués ; les douleurs sont plus légères et plus continuelles. Quelquefois les malades n'éprouvent de remission que dans les jours caniculaires. Lorsque la maladie est ancienne, les doigts se courbent ; les nodosités les déjettent en divers sens, et

affectent les malades au point de les mettre hors d'état de s'en servir. Lorsque la Goutte attaque des vieillards pour la première fois, elle ne leur fait point éprouver de vives douleurs, et elle n'a point de marche réglée.

On ne sauroit dire quels sont les maux qui accompagnent la métastase de la matière arthritique qui passe des membres aux viscères internes. Si la Goutte se porte au cerveau, les malades éprouvent de vives douleurs de tête, le délire, les vertiges, la léthargie, l'apoplexie, la paralysie, les tremblemens; si elle attaque les parties extérieures de la tête, on voit naître l'ophtalmie, l'otalgie, la douleur de dent, l'angine; si la Goutte attaque la poitrine, elle cause les catharres, les inflammations, la phthisie, l'hæmoptysie, l'asthme, les anxiétés, les lypothymies, etc.; si elle attaque les viscères abdominaux, on voit naître les nausées, les vomissemens, le défaut d'appétit, le flux de ventre, la dyssenterie, l'ardeur d'estomac ou la cardialgie, les douleurs de colique ou de néfretique.

Causes.

Est-ce l'excès du sang ? Quelques médecins

l'ont avancé ; mais il est constant que tous les pléthoriques n'ont point la Goutte. Est-ce l'excès de la lymphe ? On peut dire qu'elle n'en dépend pas. Il paroît que toutes les humeurs concourent à porter chez les goutteux une substance mucilagineuse ; tout chez eux en porte les caractères. Leurs urines prennent de la consistance, et sont couvertes de mucilage ; tout annonce un excès de cette substance. Pendant la Goutte, le pouls est plein et serré ; après la Goutte, il est mollet et étendu. Wansvieten dit qu'il a trouvé beaucoup de matière muqueuse. Les boissons fermentées, la bierre, le cidre, le poiré, les liqueurs spiritueuses, les vins de Bordeaux, de Cahors ; tous ces corps sont remplis de mucilage : ils procurent la Goutte, et paroissent en être la cause.

Qu'est-ce que la Goutte ? c'est une question difficile à résoudre. Dire que c'est un combat de la nature, qui cherche à se débarrasser de tout ce qui la gêne, c'est donner une solution qui n'explique pas bien sa nature.

Berthollet présume que la Goutte est l'acide phosphorique porté dans les articulations des goutteux, qui y produit une irritation à laquelle il attribue la cause de la douleur et du gonflement des parties. Il se fonde sur ce qu'il

est d'observation qu'on trouve peu de cet acide dans leur urine.

Prognostic.

La Goutte héréditaire est incurable; celle qui est accidentelle est quelquefois difficile à guérir. La Goutte chronique, et qui a jeté de profondes racines, quelle qu'en soit la cause, est très-rebelle. Sydenham, qui a donné une belle description de la Goutte, dit que pendant trente ans il a cherché à la bien connoître, et qu'elle ne l'a pas plus épargné que ceux qui ne faisoient aucun remède, ou qui, par économie, n'appeloient aucun médecin. La Goutte qui vient avec l'asthme est dangereuse, et procure l'hydropisie; celle qui succède à l'hydropisie est moins fâcheuse; quand elle est suivie de l'asthme, elle est suivie de l'hydropisie de poitrine. Il y a des individus qui ont lutté trente ans contre cette maladie; elle est la conservation de ceux chez lesquels elle est régulière. La Goutte qui n'attaque que les doigts et les articulations est sans danger. L'expérience constate qu'elle a souvent été le remède des fièvres quartes et d'autres maladies.

Si la Goutte attaque les pieds, alors l'effort de la nature pour s'en débarrasser est violent; si elle prend au poignet, son effort est foible; si elle attaque les viscères internes, son effort est infiniment foible, et souvent le malade est vaincu. C'est une lutte entre la Goutte et la nature; la force de celle-ci est en raison du siége de la maladie.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, on trouve dans les articulations une matière crayeuse ou concrète qui enveloppe les tendons et les ligamens; les os sont souvent hors de leurs cavités. On trouve quelquefois des concrétions pierreuses dans le cerveau, dans le cœur, dans les poumons, etc. On trouve des grains de sable, des graviers dans les canaux destinés à la secrétion des urines. Les reins sont contractés, remplis de rides; la rate est remplie de callosités; le foie est granuleux, etc. Je ne parle point ici des autres caractères communs à presque toutes les maladies.

Traitement.

Parmi les différens traitemens de la Goutte, il en est un qui a été particulièrement recommandé par M. *Alphonse Leroi;* c'est l'usage du

moxa, afin de donner un cours à l'humeur (1).

(1) Le *moxa* est un petit tampon de coton roulé, plus ou moins épais, et ordinairement fait en cône, que l'on applique par sa base sur une partie du corps, en l'y attachant au moyen d'un peu de salive. On y met le feu pour produire une brûlure sur la peau. Au Japon, au lieu de coton, on se sert d'une filasse ou duvet doux, tiré des feuilles de l'armoise (*artemisia*), et préparé avec soin. *Kempfer* dit que la brûlure occasionnée par ce caustique est supportable, et qu'elle ne devient vive que quand on l'applique sur la même partie. L'*Encyclopédie* nous apprend qu'au Japon on nomme *tensasi* ou tâteurs ceux qui font cette opération, parce qu'ils tâtent le corps des malades pour savoir où l'application sera plus avantageuse. Dans les maux d'estomac, elle se fait aux épaules; dans les pleurésies, sur les vertèbres; dans les maux de dents, sur le muscle adducteur du pouce, etc.; mais le dos est la partie où le moxa s'applique le plus fréquemment. Cette opération est si commune à la Chine et au Japon, que cette partie du corps, dans les personnes des deux sexes, est toute couverte d'escarres et de cicatrices.

M. Alphonse Leroi, dans son *Manuel des Goutteux*, met le moxa au nombre des moyens curatifs de la Goutte; il prétend que le moxa est aussi un remède spécifique pour la Sciatique, et peu connu de ceux qui ne sont pas initiés dans les mystères de l'art de guérir. Cependant, nous savons que ce remède et l'application des fers chauds étoient connus depuis long-temps chez les anciens.

Lorsque la Goutte est remontée dans la tête ou dans les poumons, l'application du moxa, des sinapismes, ou même des vésicatoires, sera très-avantageuse. Il est aussi très-bon de tremper les jambes dans l'eau chaude, chargée d'une plus ou moins grande quantité de savon commun. La saignée, lorsqu'il y a signe d'inflammation, et quelques purgatifs légers, peuvent la faire changer de siége. Kempfer dit que la brûlure faite par le moxa, en occasionnant des cicatrices ou des escarres sur la peau, est capable de détourner la maladie de la tête ou de la poitrine. Si la Goutte étoit dans l'estomac, et qu'elle fût accompagnée d'un sentiment de froid, alors les cordiaux pourroient être avantageux pour la dissiper par les sueurs.

Lorsque la Goutte est dans l'abdomen, et qu'elle y excite un cours de ventre, il faut entretenir cette évacuation par la manne et la rhubarbe.

Quand la Goutte s'est jetée sur les reins, alors il faut que le malade boive abondamment une décoction de racine de guimauve. On lui fomentera la région des reins avec de l'eau chaude; on lui donnera des lavemens émolliens, et quelques gouttes de laudanum liquide dans ses boissons.

En général, cette maladie est très-difficile à guérir. Quand elle est accompagnée, comme il arrive très-souvent, de fièvre, de douleur, d'inflammation, il est très-prudent de n'employer que peu ou point de remèdes. La Goutte est elle-même un remède de la nature. Les remèdes actifs ne doivent être employés que dans le traitement de la Goutte remontée; autrement, les échauffans augmentent le mal, les adoucissans arrêtent l'effort de la nature. On peut se contenter de donner quelques boissons aqueuses, légères; la bourrache, le chiendent, l'eau de fleur de tilleul, la chicorée, le petit-lait, l'eau tiède dans du sirop capillaire; quelques bouillons dans la journée. Lorsque le sujet est foible et délicat, la diète et le petit-lait au vin peuvent être assez utiles. L'application de la flanelle sur la partie affectée ouvrira une voie sûre et efficace pour chasser la matière de la Goutte.

Parvenu à la fin de la maladie, on peut alors avoir recours aux lavemens, faire manger un peu le sujet, ne le purger qu'avec beaucoup de précaution, de peur des métastases. L'usage des végétaux est avantageux dans la Goutte; mais il faut éviter les viandes, les fromages,

les corps gras, parce qu'ils entretiennent le ferment de la maladie. On pourra employer avantageusement les amers, tels que la rhubarbe, la camomille romaine, le camédris, le quinquina, l'écorce d'orange, la racine de serpentaire de Virginie, et même quelque légère dose de teinture de rhubarbe. De légers purgatifs sont d'excellens préservatifs contre les récidives.

Parmi les remèdes, il en est un dont j'ai tiré moi-même un précieux avantage; il est peu usité, si ce n'est dans les pays chauds : je l'ai cependant vu merveilleusement réussir. Il consiste à prendre tous les matins un petit verre de tafiat ou eau-de-vie de sucre, dans lequel on fait dissoudre de la gomme de gayac; on prend ensuite une soupe au lait : on se tient toute la journée, autant qu'il est possible, à la diète blanche, ou à un régime très-adoucissant. Ce remède, soutenu avec courage et continuité pendant long-temps, a guéri, de ma connoissance, un religieux de l'ordre de Fontevrault; il a fait disparoître les nodus dont ses doigts étoient affectés; il en a même obtenu une guérison parfaite. J'ai vu, à Angers, un homme, également affecté de nodus,

dans un état très-fâcheux, obtenir une guérison parfaite par ce seul moyen, qui fut à la vérité suivi avec constance et courage.

A ces moyens, j'en ajouterai un qui est encore moins usité, mais qui n'en est pas moins avantageux. Je veux parler ici de l'électricité; on lui doit des guérisons qu'on n'eût point pu obtenir aussi promptement de tout autre moyen. On ne doit pas cependant dissimuler qu'elle occasionne des métastases qui deviendroient souvent très-dangereuses, si on n'avoit pas la précaution de les prévenir ou d'y remédier. Cavallo connoissoit très-bien cet accident; il nous apprend qu'on le prévient en tenant le goutteux fort peu de temps dans le bain électrique. Il veut que le fluide électrique soit continuellement enlevé au malade, par une pointe présentée à l'endroit où ce virus paroît fixé, et plus d'une expérience dépose en faveur de ce procédé. Mauduyt joignoit à l'électricité administrée par bains, l'usage des boissons sudorifiques, et il purgeoit le malade dès qu'il s'apercevoit du déplacement du virus arthritique. Mazars, à Toulouse, a guéri, par l'usage seul de l'électricité, une fille, âgée de soixante-dix ans, d'une Goutte fixée sur les genoux, accompagnée d'une tumeur œdéma-

teuse. Des bouillons d'écrevisse et un verre de tisane diaphorétique, et ensuite de fréquentes purgations, en la faisant transpirer, achevèrent sa guérison.

Desauvages, dans un temps où l'on connoissoit à peine l'électricité, écrivoit à l'académicien Morand, que deux électrisations avoient suffi pour le guérir d'une douleur de Goutte au pied gauche. La douleur étant revenue un mois après, une seule électrisation l'a parfaitement guéri. Il remarque qu'une sueur visqueuse lui sortit de la partie malade. Le docteur Guelnetz a guéri par des commotions, dans l'espace de huit jours, un homme âgé de quarante ans, qui avoit la Goutte, avec une tumeur au carpe, où se trouvoit le siége de la maladie. Je regarde ce traitemeut comme imprudent. Le docteur Gardane a guéri une femme, tourmentée depuis deux ans de la Goutte, par des chocs électriques. Je ne saurois trop dire, avec Cavallo, qu'il ne faut que faire usage du bain électrique ; les étincelles, et encore plus les commotions, peuvent faire redouter de dangereuses métastases. Il fait bon aider l'électricité par des boissons diaphorétiques. Sigaud-Delafond a traité lui-même, par le bain électrique, un homme tourmenté

de Goutte; le siége de la maladie étoit au pied, qui étoit fort enflé, surtout vers la malléole externe. Il cessa le traitement le onzième jour. A l'aide de quelques purgations légères, le malade fut assez bien guéri. Cependant, ce physicien ajoute qu'il n'a pas obtenu, à Bourges, le même succès dans plusieurs circonstances, où il a électrisé des goutteux. Quelques-uns ont éprouvé un léger soulagement; d'autres se sont retirés dans le même état qu'ils s'étoient présentés. Le médecin doit être très-prudent dans l'administration de l'électricité contre la Goutte.

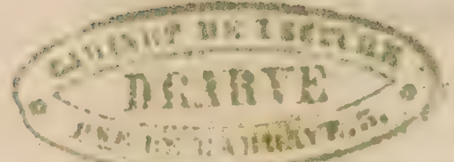


CHAPITRE II.

ENGORGEMENT LYMPHATIQUE.

On appelle Engorgement lymphatique, une tumeur sans changement de couleur à la peau, qui vient principalement autour des genoux, qui est accompagnée de douleur et de fluctuation. On la désigne communément sous le nom de tumeur blanche. C'est une véritable hydropisie des articles. Elle a souvent pour cause primitive les fortes contusions au genou.

La synovie est enfermée dans la capsule des articles ou dans les cellules voisines.



Traitement.

Les anciens, et souvent même les modernes, ont combattu ces sortes d'Engorgemens par les caustiques; mais il s'est formé des escarres qui n'ont produit qu'un soulagement passager. Les amers ont bien rallenti souvent et arrêté les progrès du mal; mais ils ne l'ont pas détruit dans sa racine. Les ferrugineux, les astringens ont quelquefois irrité et porté l'inflammation dans ces sortes d'Engorgemens, et ont aggravé la douleur. Les émolliens ont été des palliatifs, et non des remèdes curatifs. L'emplâtre diachilum gommé, l'emplâtre de savon, les fondans, les résolutifs ont été bons sous beaucoup de rapports, mais non pas absolument. L'application du moxa, les emplâtres soufrés, les cautères ouverts derrière la tumeur ont souvent procuré l'écoulement de la sérosité. Les vésicatoires, les sétons, les sangsues, les incisions approchent beauconp, par leurs bons effets, des avantages que produisent les ventouses scarifiées; mais cette

dernière méthode a des succès étonnans, et paroît être fondée sur des raisonnemens appuyés de l'expérience. Voici la manière dont ce traitement doit être dirigé: il faut appliquer le scarificatoire sur la tumeur, enfoncer jusqu'au foyer une lancette garnie de linge, et, par le moyen de la ventouse, vuider entièrement le pus, et faire disparoître le dépôt. L'avantage des ventouses scarifiées, sur les simples scarifications, est d'empêcher l'air de pénétrer dans la plaie, et de prévenir l'inflammation qui en est ordinairement la suite. Un des moyens les plus propres pour empêcher la suppuration, est de couvrir les mouchetures avec un linge enduit de cérat.

Il ne faut pas se contenter d'employer les remèdes externes, il faut aussi avoir recours aux remèdes internes, tels que les amers. Il faut recommander particulièrement les boissons sudorifiques, en les associant aux embrocations avec le liniment volatil. La composition de ce liniment est d'environ deux tiers d'huile d'olive, la plus fine, sur un tiers ou environ d'alkali volatil fluor, ou une once d'huile d'olive mêlée avec trois gros d'alkali volatil fluor.

Il ne faut point frotter, avec ce liniment,

les piqûres, ni les parties où ont été faites les scarifications, quoiqu'il n'en résulte cependant d'autres inconvéniens que de la douleur. Il faut, dans l'intervalle des frictions, appliquer des cataplasmes avec la farine de riz et du sel ammoniac; ou, si l'on vouloit qu'ils fussent moins dispendieux, on se serviroit de cataplasmes avec de la mie de pain, du son et du sel ammoniac. La dose de ce sel est de deux onces sur une pinte d'eau. Ce liniment a quelquefois suffi seul pour opérer une guérison complète; mais les ventouses secrifiées sont encore plus avantageuses.

MALADIES DES GLANDES.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE SECTION.

CANCER.

On appelle Cancer une tumeur dure, ronde, inégale, livide ou plombée, environnée de

plusieurs vaisseaux gonflés, variqueux, qui représentent à peu près les pattes d'une écrevisse; en latin, *Cancer*, d'où cette tumeur a pris son nom.

On divise le Cancer en Cancer occulte et en Cancer manifeste. Le Cancer occulte est d'une couleur bleue ou livide, il commence d'abord par une petite protubérance inégale, sans douleur, et qui n'est pas plus grosse qu'un pois ou une petite noisette. Bientôt cette petite tumeur fait de rapides progrès et devient fort douloureuses. D'autres fois, elles ne font que des progrès très-lents, en sorte que les malades y font peu d'attention. Le Cancer manifeste ou ulcéré est puant, sordide, noirâtre, inégale; ses bords sont durs, calleux, gonflés, renversés, et souvent ont plusieurs trous. Des douleurs, de jour en jour plus atroces, se manifestent.

Siéges des Cancers.

Quoique le Cancer puisse attaquer toutes les parties du corps, cependant il se remarque plus particulièrement dans les glandes, aux mamelles, aux aisselles, aux parotides, à la matrice, au nez, aux lèvres, aux parties

naturelles, à l'anus. Il attaque plus souvent les femmes que les hommes. Il attaque quelquefois le visage. C'est alors un véritable ulcère cancéreux, qui est connu sous le nom de *noli me tangere*.

Causes.

Les ulcères paroissent avoir pour cause les scrophules, les bubons, les plaies mal traitées, les ulcères dégénérés. Les ulcères du nez et ceux du sein sont le germe des Cancers. D'autres succèdent aux squirres; d'autres sont la suite de quelques maladies; d'autres sont produits par des caustiques; d'autres par des causes extérieures, comme des coups de poing, des clefs qui frappent au sein, etc.

Les auteurs ne s'accordent point sur la nature de l'humeur cancéreuse; cependant, on peut dire qu'ils sont produits par des causes internes ou des causes externes. Quelle qu'en soit la cause, il paroît qu'il renferme une liqueur ichoreuse, extrêmement corrosive; du moins, c'est le sentiment de Wanron, commentateur d'Hypocrate. Le Dran dit qu'il eut son habit rongé par la liqueur ichoreuse qui sortit d'une poche contenue dans le sein

d'une dame. M. Tenon, chirurgien de Paris, a observé que la liqueur cancéreuse ramollit les os.

Les Cancers sont très-difficiles à guérir. Ceux qui tirent leur source d'une cause interne sont souvent incapables d'être opérés. Les remèdes internes accélèrent souvent la maladie. Les topiques sont inutiles. Cette maladie est d'autant plus grave qu'elle n'est pas fixée à un point. Les humeurs sont affectées ; la peau, le tissu cellulaire et les parties voisines le sont aussi. Les topiques échauffans, irritans produisent la pourriture, l'inflammation, et n'arrêtent pas les progrès. Les topiques résineux augmentent l'inflammation. Les caustiques font souvent périr les malades. Il n'est pas rare de voir les escarres et la pourriture ronger toutes les chairs. La maladie se communique souvent d'un sein à l'autre. La difficulté de respirer les accompagne souvent. D'après ce que nous avons dit, il est aisé de voir que les délayans, les tempérans, les apéritifs, les incisifs, le lait, le petit-lait, la racine de guimauve, la tisane de fraisier et de nimphea, les bouillons de poulet et de veau ; dans les grandes douleurs, les narcotiques, le laudanum, les gouttes anodines sont assez

avantageux dans les Cancers provenans de causes internes et qui ne font encore que commencer. Les bains ne doivent pas être négligés.

Des médecins ont employé le gaz acide carbonique pour arrêter les progrès des Cancers. Sa qualité antiseptique peut faire présumer qu'il pourroit être employé avec avantage. Nous n'avons point encore assez d'expériences pour constater les précieux effets des vertus médicales du gaz acide carbonique sous ce rapport.

Les Cancers occultes, qui ne sont point ulcérés, doivent être abandonnés à la nature après ces remèdes particuliers. Les Cancers ulcérés sont extrêmement rebelles, et peuvent être regardés comme d'une nature mortelle. On doit donc se borner, dans ces sortes de Cancers, à un traitement palliatif, c'est-à-dire aux adoucissans et aux anodins. On doit se borner à les laver souvent avec de l'eau et du lait, et à tenir dessus le Cancer des morceaux de veau frais, que l'on arrose quelquefois d'opium dans les grandes douleurs.

Les Cancers provenans de causes externes doivent être attaqués par des remèdes extérieurs. Les remèdes qu'on emploie pour leur

guérison, sont l'extirpation et l'amputation, si elles sont praticables. Les petits Cancers s'extirpent très-aisément.

Procédé opératoire.

BINET DE L'... ...ES.

Il faut prendre en main le bistouri, faire l'incision du Cancer, couper la peau, le tissu cellulaire jusqu'aux muscles, conserver autant de peau qu'il est possible, prolonger l'incision en devant, disséquer la tumeur et la détacher malgré sa grande adhérence, couper entièrement la partie affectée, sans avoir égard aux glandes qui pourroient s'y trouver. S'il y a des vaisseaux qui donnent du sang, il faut s'empresser de les lier; ensuite il faut disséquer les différentes glandes qu'on auroit laissées; mais il faut prendre la précaution de les isoler supérieurement et inférieurement, de détruire tout le tissu cellulaire qui leur servoit de kiste, et de mettre en sûreté les vaisseaux qui pourroient entraîner de grands inconvéniens, s'ils étoient coupés. Il faut extirper avec le doigt les glandes placées le plus loin sous le tissu cellulaire; mais s'il y avoit des glandes sous les nerfs et sous les vaisseaux avec adhérence, l'opération ne seroit alors plus possible.

Il faut mettre de la charpie saupoudrée de colaphane sous le tissu cellulaire ; ensuite appliquer plusieurs gâteaux de charpie sèche; mettre par-dessus la charpie une compresse inférieure et une supérieure; puis une grande compresse quarrée, pliée en quatre doubles, qu'il faut retenir par des bandes.

PREMIÈRE OBSERVATION.

OUVERTURE DU CADAVRE D'UNE FEMME ATTAQUÉE D'UN CANCER.

Une jeune femme âgée de trente ans, qui paroissoit en avoir soixante, fut attaquée d'un Cancer. La masse cancéreuse avoit contracté des adhérences jusqu'aux côtes. La tumeur formée sur le grand pectoral avoit une si grande dureté, qu'elle sembloit ne plus former qu'un seul corps avec les côtes. Le petit pectoral paroissoit à peine. Les vaisseaux compris dans la tumeur, les veines, les nerfs étoient devenus d'une substance cartilagineuse ; toutes les parties affectées de l'humeur cancéreuse en avoient acquis la couleur. Le poumon droit étoit affaissé et réduit presque à rien par l'épanchement d'eau qui étoit dans la poitrine. Le poumon gauche étoit assez

sain et à peu près dans l'état naturel. Le Cancer extirpé a été ouvert. Sa consistance étoit cartilagineuse; les follicules se remplissoient, l'ulcère étoit sur le point de paroître. Les glandes étoient de même nature. L'opération étoit nécessaire et promettoit un succès complet, et cependant elle a succombé.

On ne sauroit trop recommander de bien examiner l'état des glandes qui environnent les Cancers. Quelques petites qu'elles soient, si elles sont altérées, il faut les extirper, autrement elles viendroient à faire de grands progrès, et exigeroient une nouvelle opération. Il faut avee le doigt les dégager du tissu cellulaire, et les extirper tout entières. On le fait très-facilement, lorsqu'elles ne sont point adhérentes. Si elles sont adhérentes, il faut les disséquer.

DEUXIÈME OBSERVATION.

OPÉRATION D'UN CANCER.

DRAUVE

Une femme de soixante ans eut un Cancer qui lui survint à la suite d'un coup qu'elle s'étoit donné elle-même sur le sein gauche, en retirant avec effort une clef d'une serrure. Le sein formoit dans le milieu une con-

crétion dure qui n'étoit point adhérente aux côtes ni aux muscles, mais à la peau. Sous l'aisselle se trouvoit une grosse glande assez volumineuse et adhérente aux parties voisines; mais dont l'adhérence, avant l'opération, se manifestoit fort peu, en raison de sa situation entre le grand pectoral, le très-large du dos, le petit pectoral et le grand dentelé. L'opération paroissoit d'autant plus nécessaire, que les caustiques eussent été inutiles sous l'aisselle, à cause des vaisseaux axillaires qui en eussent été affectés.

Procédé opératoire.

On n'a formé qu'une seule plaie par deux incisions, afin de ne faire qu'une seule opération. La première incision a été commencée sous le creux de l'aisselle, entre les vaisseaux axillaires; ensuite prolongée le long du bord antérieur du large du dos, le long du sein, dans une direction semi-lunaire. La deuxième incision a été commencée également sous l'aisselle, et terminée en devant, dans une direction aussi semi-lunaire; mais dont les croissans venoient se joindre par leurs extrémités. On n'a conservé que très-peu de peau,

particulièrement le long du bord antérieur du large du dos, de peur qu'il ne se formât un cul-de-sac où le pus se seroit amassé. On a coupé tout le tissu cellulaire jusqu'aux muscles, parce qu'on craignoit que l'engorgement qui s'y trouvoit ne vînt à faire reparoître l'humeur cancéreuse, et à obliger de faire une deuxième opération. On a disséqué la tumeur, on l'a séparé des parties voisines, et on a enlevé le muscle grand pectoral et la tumeur. On a lié sur-le-champ, vers le bord antérieur du sein, une artère très-grosse, ainsi qu'une seconde artère plus forte qui a donné du sang. Il faut prendre cette précaution. La foiblesse de la malade, et la rétraction des vaisseaux empêchent souvent le sang de couler. On a disséqué ensuite la glande adhérente à la peau du bord antérieur du grand pectoral. On l'a coupée, suivant la rectitude des muscles; on l'a dégagée vers la partie inférieure du grand pectoral, ensuite vers le bord antérieur du très-large du dos : on l'a incisée peu à peu et isolée du muscle grand dentelé. Il falloit porter le doigt pour sentir où étoient les vaisseaux axillaires. Il étoit difficile de dégager la tumeur des nerfs et des vaisseaux qui l'entouroient. Il falloit prendre garde d'ouvrir l'artère axil-

laire; et il est prudent à l'homme sage, qui veut réussir dans son état, de n'entreprendre des opérations de cette nature qu'avec beaucoup de connoissances anatomiques et un grand sang-froid. Quoique l'ouverture de cette artère axillaire ne soit pas toujours une cause de mort, le danger qui l'accompagne demande beaucoup de précaution. Après avoir lié les vaisseaux qui entouroient la glande, on l'a détachée entièrement; puis, reportant le doigt sous l'aisselle, on a trouvé et enlevé une autre petite glande qu'on a détachée avec le doigt, comme un pois de sa cosse. La plaie a été ensuite lavée et pansée à l'ordinaire. La tumeur a été ouverte. Elle n'offroit rien de remarquable, si ce n'est qu'elle ne présentoit aucun point de suppuration. La glande volumineuse de l'aisselle étoit semblable à du lard. La malade a montré beaucoup de courage dans le cours de l'opération qui a été couronnée du plus heureux succès.

Hippocrate assure que ceux qu'on guérit d'un Cancer meurent en peu de temps. On ne doit pas toucher aux Cancers occultes. L'usage interne des feuilles de la bella-dona, de la grande-ciguë, et l'extrait de la jusquiame blanche, ont guéri des Cancers; mais ces plantes

sont des poisons. *Storck* et *Vandermonde* en ont proposé l'emploi ; il faut des mains habiles pour diriger ces médicamens.

CHAPITRE II.

CABINET DE ... DRAHVE ... LARRAYE...

CARREAU.

Le Carreau est un engorgement dans les viscères du bas-ventre, et particulièrement dans les glandes du mésentère. Cette maladie est très-commune chez les enfans ; elle se manifeste par une grosseur démesurée du ventre.

Que l'on ne soit point surpris de me voir m'éloigner de la route suivie jusqu'alors par tous les praticiens. J'ai constaté, par mille faits, que la compression étoit un remède efficace pour la guérison du Carreau. Il suffit d'entourer le ventre de l'enfant par des bandes que l'on a soin de serrer graduellement chaque jour. Mais il est bon d'y unir les toniques. Cette pratique, que j'ai vu suivie à l'Hôtel-Dieu, m'a parfaitement réussi à la campagne, où cette maladie est très-fréquente. J'y joignois une légère infusion de rhubarbe. Est-ce à ce tonique? est-ce à la compression que j'ai dû mes nombreux succès ? je laisse l'homme

de l'art prononcer sur ce point. Pour moi, je ne révoque point en doute les précieux effets de la compression

MALADIES DE TOUTE L'HABITUDE DU CORPS.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'INFLAMMATION GÉNÉRALE.

L'INFLAMMATION est un état dans lequel il y a tumeur avec douleur, chaleur, rougeur, tension, etc. souvent accompagnées de fièvre.

Cette tumeur est produite par la stagnation du sang dans les vaisseaux capillaires, ou par l'extravasion de ce liquide dans le tissu cellulaire. Cette dernière cause est beaucoup plus commune que la première. Le moindre obstacle qui gêne la circulation détourne le sang dans les vaisseaux collatéraux, ce qui donne lieu à une pléthore locale.

Tout ce qui irrite ou rallentit la circulation dans une partie, peut être regardé comme un principe d'Inflammation. Ainsi l'Inflammation survient à la suite des plaies, des ligatures, des contusions, des bains froids qui rétrécissent les vaisseaux, des bains chauds qui raréfient les humeurs beaucoup plus qu'ils n'augmentent la capacité des vaisseaux, à la suite de l'usage interne et externe des substances âcres; enfin, de tous les dérangemens des parties molles, propres à y causer de l'érétisme.

L'Inflammation se termine de quatre manières, savoir : par résolution, suppuration, gangrène et squirre.

1°. Par résolution. La résolution est une résorbtion, dans la masse du sang, du liquide épanché.

2°. Par suppuration. La suppuration est le changement en pus du sang contenu dans la partie enflammée.

3°. Par gangrène. La gangrène est la destruction commençante de la partie. Le dernier terme de destruction dans les solides, et l'altération dans les humeurs, est connu sous le nom de sphacèle.

4°. Par squirre. Le squirre est une tumeur

vive et indolente, ordinairement produite par une matière plâtreuse et crayeuse qui produit un engorgement dans les glandes.

Si le siége de l'Inflammation est interne, il faut observer avec soin l'intensité de la fièvre et la qualité du pouls. Lorsqu'elle commence, le pouls s'élève. Elle est confirmée, lorsqu'il est très-accéléré et rénitent. Le pouls est mol, doux, souple, lorsque la suppuration est faite.

Pour connoître l'issue d'une Inflammation, il faut faire attention à sa nature, à son siége, aux causes qui l'ont produite, aux signes qui l'accompagnent, et au tempérament du malade.

La fièvre modérée dissipe ordinairement l'Inflammation. Lorsque le pouls, auparavant dur et serré, devient mol et plein, c'est un pronostic favorable.

L'action vitale, la vigueur de l'âge, la bonne qualité des humeurs concourent à faire espérer la résolution. Si le sujet est languissant; si le principe vital est presque anéanti ou porté à l'excès; si les humeurs sont dépravées, l'Inflammation entraîne avec elle la destruction des parties. Lorsque le sujet de l'Inflammation est sous les glandes; que l'hu-

meur stagnante s'épaissit, se colle aux vaisseaux qui la contiennent ; qu'ils se dessèchent ensemble, il reste alors une tumeur dure et rénitente.

Traitement.

Pour prévenir l'Inflammation qui menace un sujet pléthorique, le secours le plus efficace, c'est la saignée. Dans l'Inflammation confirmée, les saignées doivent être copieuses et répétées. On les presse dans le commencement : on prescrit quatre saignées dans vingt-quatre heures. On doit les faire à la veine voisine de la partie enflammée, en se réglant toujours sur l'embonpoint, l'âge et le tempérament du malade. Si l'Inflammation est le produit de la laxité des fibres, il faut être avare de sang.

Une Inflammation externe, produite par la métastase de quelque matière morbifique, ne doit pas être combattue par la saignée, de crainte que le dépôt ne se reporte à l'intérieur. Il faut en favoriser la suppuration, afin qu'il se porte au-dehors.

A l'égard des purgatifs, on ne doit employer que les plus doux, en préférant les anti-phlogistiques, comme la pulpe de casse,

de tamarin, la manne, les raisins secs, la crême de tartre ou *acidule tartareux*, etc.

Il faut interdire tout aliment trop nourrissant, préférer le règne végétal, ordonner d'amples boissons préparées avec les adoucissans ou les acides, ou le nitre, *nitrate de potasse*, etc. On permet les alimens plus nourrissans, de légers bouillons gras, un peu de vin, etc. quand la fièvre n'est pas violente.

Dans les remèdes externes que l'on emploie pour combattre l'Inflammation, il faut substituer les plantes amères, principalement les aromatiques; les matières grasses et huileuses bouchent les pores et augmentent les accidens; les parties médicamenteuses, émollientes et mucilagineuses relâchent trop le tissu des vaisseaux. On emploie aussi, avec un succès confirmé par l'expérience, l'extrait de saturne, qui est une préparation de plomb, du célèbre Goulard, chirurgien de Montpellier. Les circonstances indiquent les topiques qu'il faut employer. Mais en général, au commencement des Inflammations externes, les fleurs de bétoine, de sauge, de camomille, de sureau, et autres semblables favorisent la transpiration et le cours des humeurs. Lorsque l'Inflammation est augmentée, l'absynthe,

la rhue, le marrube et autres plantes amères, préparées en décoction, produisent une douce chaleur, propre à réveiller l'action des vaisseaux et à dissoudre l'humeur stagnante.

On contribue encore à la résolution, en faisant des frictions, en appliqnant des sinapismes; enfin, en appliquant des vésicatoires.

Si on ne peut réussir à résoudre l'humeur, on tente alors la suppuration. Point de suppuration sans fièvre: pour cela, on l'entretient dans le voisinage des tumeurs que l'on veut faire suppurer. Il est aussi nécessaire d'entretenir une douce chaleur sur la partie affectée. On applique, à cet effet, des cataplasmes émolliens qui font l'office de bains chauds. On recommande surtout les fleurs de sureau et de camomille, les sommités d'absynthe, etc. On joint aux médicamens externes les médicamens internes, lorsque l'état cacochyme du malade fait soupçonner que l'on n'obtiendra pas aisément un pus bien élaboré. Le quinquina est un des remèdes les plus efficaces. Cette plante est fortifiante et anti-septique.

CHAPITRE II.

PREMIÈRE SECTION.

DE L'HYDROPISIE EN GÉNÉRAL.

On appelle Hydropisie une maladie causée par un amas d'eau dans quelques parties du corps. L'affection morbifique, que l'on nomme Hydropisie, consiste essentiellement dans une accumulation de fluide séreux, soit dans l'organe cellulaire, soit dans les grandes cavités du corps, ou bien dans quelque cavité qui se forme accidentellement, et qui porte le nom de kiste. L'Hydropisie prend différens noms, suivans les parties qu'elle occupe. Celle qui attaque toute l'habitude du corps, s'appelle anasarque, ou lenco-phlegmatie. Celle qui est produite par un épanchement d'eau dans la tête, se nomme hydrocéphale. Celle du bas-ventre, s'appelle ascite. Celle du scrotum, s'appelle hydrocelle. Celle qui se forme au nombril, se nomme hydromphale. On donne aux autres le nom des parties qui en sont le siége. Ainsi on appelle Hydropisies de

poitrine, de péricarde, de matrice, des ovaires, celles qui attaquent ces parties. Le mot d'Hydropisie vient de ὑδωρ, eau, et de ὤψ, face, soit que dans cette maladie, les fonctions du système absorbant restant intactes, il n'y ait que l'exhalation des vaisseaux augmentée; soit que, l'exhalation restant la même, il n'y ait de trouble que dans la faculté absorbante; soit enfin, comme il arrive dans beaucoup de cas, que la même cause rende à la fois l'exhalation plus considérable et diminue l'absorbtion.

L'Hydropisie a lieu ou par infiltration, ou par épanchement. Lorsque les fluides séreux s'accumulent dans les organes cellulaires, on dit que l'Hydropisie a lieu par infiltration. Lorsque cette accumulation se fait dans un des sacs que forment les membranes séreuses, on dit que l'Hydropisie a lieu par épanchement. Cette distinction porte donc bien moins sur la nature de la maladie, que sur les parties qui en sont le siége.

DEUXIÈME SECTION.

ANASARQUE.

On trouve dans beaucoup d'auteurs, qui ont écrit sur l'Hydropisie, deux dénomina-

tions, par lesquelles ils désignent celle de l'organe cellulaire, la lenco-phlegmatie et l'anasarque. Il en est parmi eux qui emploient indistinctement ces deux mots. D'autres pensent qu'il ne faut admettre d'autre différence entr'eux, que parce que le premier convient à la maladie commençante, et le second à la maladie avancée. Comme nous n'avons point encore d'expérience bien rigoureuse, je me bornerai à distinguer l'Hydropisie par les phénomènes qui l'accompagnent.

Symptômes.

Le corps acquiert beaucoup de volume, le visage est pâle, la peau est élastique. Elle devient d'un blanc laiteux; elle est souvent plus froide au toucher que dans l'état naturel. On voit partout une tumeur molle, blanche. L'enflure commence souvent à la malléole interne; d'autres fois elle se manifeste par une bouffissure de la face qui se répand bientôt sur le reste du corps. Tout annonce un défaut d'énergie vitale. La sensibilité, la motilité, la caloricité éprouvent un affaissement remarquable. Les diverses fonctions de l'économie s'altèrent, la respiration devient de plus

en plus difficile ; les urines sont d'abord claires ; les malades éprouvent de la soif, leur langue est sèche ; ils éprouvent une petite toux sèche sans crachement ; ils tiennent les épaules relevées. Alors, le tissu cellulaire devient le siége d'une infiltration générale ; la peau devient de plus en plus sèche, rude. Bientôt le système absorbant des parties les plus éloignées du foyer de la vie, partage l'atonie universelle ; cesse de repomper les fluides que cette dernière fait exhaler, avec d'autant plus de facilité qu'il semble plus tenus et moins élaborés ; alors il ne se fait plus de transpiration sous les aisselles, dans les plis des aines ; les narines deviennent plus sèches, les urines finissent par être rougeâtres, briquetées. Si elles diminuent, l'enflure augmente, gagne les jambes, les cuisses, le corps, les bras, les joues. Le scrotum se tuméfie, la verge se recourbe, l'ombilic s'enfonce, la peau se gonfle, les sensations s'émoussent ; comme la peau a perdu sa force tonique, les doigts y font des impressions profondes, et qui subsistent assez long-temps.

Les caractères du pouls sont d'être gêné, serré, profond, petit, mol, lent ; on le sent à peine. Quelquefois même il y a intermit-

tence d'autant plus considérable, que le cœur est plus gêné. Chez quelques-uns, le visage jaunit ; quelquefois la peau se crève : il en sort de l'eau. Plus fréquemment, le sujet meurt apoplectique. Il se fait épanchement d'eau dans le cerveau, dans la poitrine; l'eau quelquefois se réunit dans quelque cavité essentielle, et le sujet périt. La peau quelquefois se gangrène; quelquefois une disposition gangréneuse intérieure entraîne le sujet.

Causes.

Quel que soit le siége de l'Hydropisie, elle reconnoît pour cause le défaut de transpiration, la suppression des règles, des cautères, des urines, etc.

L'Hydropisie par défaut de transpiration est commune à ceux qui habitent des lieux humides, des caves, le bord des marais, les hôpitaux à rez-de-chaussée, les cachots, une atmosphère chargée d'humidité.

L'Hydropisie par suppression des évacuations naturelles, arrive à ceux qui ont éprouvé des diarrhées, dont les urines ont éprouvé une diminution sensible, soient qu'elles n'aient pas été filtrées par les reins, soit que quel-

ques obstacles se trouvent dans les reins, comme pierres, etc. La suppression des règles, la suppression du lait, qui se corrompt ou s'aigrit, sont souvent chez les femmes une cause d'Hydropisie. Une surabondance des fluides, connue sous le nom de *pléthore*, qui se rencontre dans les sujets robustes, chez ceux qui font usage d'une nourriture très-succulente, et qui sont sujets à des saignemens de nez, à des hémorrhagies, qui ont éprouvé tout à coup la suppression de ces évacuations habituelles, peuvent, dans certains cas, éprouver un état dans lequel les vaisseaux détendus par les liquides, et réagissant sur eux avec l'énergie dont ils sont pourvus, déterminent les parties les plus fluides de ceux-ci à enfiler les bouches exhalantes, et à former l'Hydropisie. La suppression des vésicatoires, des cautères, donnant lieu à des écoulemens, apporte un grand trouble dans les évacuations. Elles introduisent une surabondance de sérosités, et conduisent à l'Hydropisie. Il faut donc respecter les évacuations, apporter les plus grandes réflexions avant de supprimer les vésicatoires ou les cautères. La suppression des humeurs de la peau amène encore les Hydropisies. Ainsi, l'Hydropisie succède souvent à

la rougeole, à la petite-vérole, aux dartres, à la gale répercutée par les acides, aux fièvres intermittentes, plus souvent aux continues; mais elle est moins dangereuse. Les fièvres quartes sont souvent suivies d'Hydropisie, surtout quand on a fait abus du quinquina. L'Hydropisie est souvent la suite des saignées trop abondantes, de la dissolution des humeurs, comme dans le scorbut.

D'autres fois, le mauvais régime, les alimens trop liquides, l'abus des boissons aqueuses tièdes, l'excès du vin et des liqueurs, le défaut d'exercice; certaines affections morales, comme la tristesse, le chagrin profond; enfin, les maladies chroniques, qui se terminent presque constamment par le marasme ou l'Hydropisie, en sont autant de causes.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, on trouve le foie, l'épiploon, la rate, obstrués. On remarque souvent les épanchemens ichoreux. Un homme de cinquante-trois ans, robuste et travaillant à la terre, fut reçu à l'Hôtel-Dieu. Une infiltration générale s'étoit répandue sur tout le corps, avoit gagné les parties génitales

et les parois de l'abdomen ; elle étoit ferme et résistante. La soif étoit considérable ; il se sécrétoit peu d'urine. Enfin, le malade périt dans un accès de suffocation. On ne trouva qu'une petite quantité d'eau dans les cavités splanchniques ; le cœur étoit d'un volume énorme, et s'étendoit transversalement dans le thorax, autant à droite qu'à gauche.

Une femme, âgée de vingt - deux ans, fut attaquée de gale répercutée. Elle éprouvoit une difficulté singulière dans la respiration ; les humeurs ne circuloient plus ; elle éprouvoit une palpitation extrême de cœur. L'Hydropisie étoit survenue. A l'ouverture de son cadavre, on a trouvé un ulcère au cœur.

A la suite des fièvres, un malade ressentit une douleur aux hypocondres ; la fièvre, de tierce étoit devenue quarte ; le malade mourut. A l'ouverture de son cadavre ; il s'écoula une grande quantité d'eau ; sa rate étoit intérieurement putréfiée : elle pesoit cinq livres.

Une femme, âgée de trente-cinq ans, avoit eu une fièvre tierce. Il lui étoit survenu une tumeur au côté droit ; l'Hydropisie s'y étoit jointe. Par les remèdes, on étoit parvenu à dissiper l'Hydropisie, la tumeur et la fièvre. Quelque temps après, la tumeur reparut ; à

cinquante ans, l'Hydropisie revint aussi; les jambes s'enflèrent : la malade mourut. On trouva à l'ouverture de son cadavre l'estomac racorni, le foie stateomateux, le diaphragme soulevé.

Badeir nous a transmis des observations importantes à ce sujet. Une femme, atteinte d'une fièvre quarte, devint hydropique; elle éprouvoit beaucoup de chaleur dans le bas-ventre. A l'ouverture de son cadavre, on trouva les intestins comme brûlés et gangréneux.

Un tailleur, âgé de trente-trois ans, d'une forte constitution, à la suite d'une course longue et forcée dans un moment de frayeur, devint hydropique. Le foie étoit douloureux; il survint des hémorrhoïdes, qui donnèrent au malade un soulagement momentané. Enfin, après sept mois de souffrance, il mourut. A l'ouverture de son cadavre, on trouva le foie très-dense, singulièrement gorgé de sang, de l'eau dans le péricarde, le volume du cœur fort augmenté, la valvule mitrale dure et comme ossifiée.

Un homme, âgé de cinquante-cinq ans, à la suite d'une fièvre intermittente, mourut. On trouva dans l'intérieur, à l'ouverture de

son cadavre, une grande quantité d'eau et le mésentère squirreux.

Un jeune homme de quinze ans fut attaqué d'un Anasarque qui paroissoit être la suite d'une pléthore bien prononcée. Une hémorrhagie survint. On présumoit sa guérison ; mais quelque temps après, l'écoulement s'arrêta, et il périt. A l'ouverture de son cadavre, on trouva une humeur séreuse dans toutes les cavités internes.

Une femme, âgée de quarante-cinq ans, à la suite d'une suppression, eut une Hydropisie jointe à la phthisie pulmonaire; elle mourut. Tout le tissu cellulaire étoit infiltré, ses poumons étoient ulcérés.

Une femme, âgée de cinquante-cinq ans, eut une Hydropisie à la suite de suppression et de boissons trop abondantes de liqueurs fortes. Elle mourut; toutes les parties intérieures étoient infiltrées.

Traitement.

Il est aisé de voir, d'après ce que nous avons dit, que les apéritifs sont absolument nécessaires dans cette maladie pour rétablir le cours des urines. Les diurétiques, les asperges, le chiendent, la chélidoine, la garance, la

racine de petit-houx, le persil, la scolopandre, le cerfeuil, la bourache, les oignons scillitiques, et même les oignons communs, sont très-avantageux. Les bains de genièvre, les sels de nitre, *nitrate de potasse*, de tartre, *tartareux acidulé*; le sel de genet, d'absinthe; les cloportes, des écrevisses concassées, l'extrait de myrrhe, d'ellébore, de fumeterre, la gomme gutte, pourront arrêter les effets de l'Hydropisie commençante. Les apéritifs doivent se donner en forme d'aposèmes, de tisane, de sucs; le suc de cerfeuil pur mérite la préférence, à la dose de huit à neuf onces. Les pillules de *Bekers* et celles de *Boutius* ont eu souvent des succès avantageux.

Je ne puis dissimuler qu'il est bon d'éviter les remèdes, et surtout les boissons: le meilleur est d'en prendre le moins possible. Une seule cuillerée d'oxymel doit être donnée de temps en temps aux malades, surtout lorsqu'ils ont une soif ardente. Ce régime a quelquefois prolongé de plusieurs mois et de plusieurs années la vie des malades.

Les vésicatoires, à plusieurs reprises, sur différentes parties, sont quelquefois des remèdes très-avantageux dans l'Hydropisie, suivant beaucoup de praticiens. Cependant,

je ne puis m'empêcher de dire que je n'ai point vu qu'ils aient eu un succès avantageux. Je ne sais comment il est arrivé que j'ai vu, à la suite de l'application des cantharides, succéder la gangrène et la mort; je me bornerai à citer l'exemple fâcheux d'une femme âgée de cinquante-cinq ans. Je lui fis appliquer les vésicatoires aux jambes: il en découla d'abord une sérosité abondante. Tout sembloit m'annoncer un succès parfait. La femme se flattoit de l'espoir de sa guérison; mais, le dirai-je? ces sérosités s'arrêtèrent; tout à coup la gangrène parut. On eut beau chercher à la borner en emportant les parties gangrénées, la mort survint. Ces événemens ne sont pas rares, et doivent faire apporter beaucoup de circonspection dans l'application des vésicatoires.

Lorsque l'Hydropisie survient par suppression de lait chez les femmes en couche, les purgatifs sont avantageux.

Lorsque l'Hydropisie survient à la suite de la transpiration arrêtée, à la suite de la petite-vérole, de la rougeole; la bourache, le sassafras, etc., seront avantageusement employés.

On sent bien que dans le traitement des scorbutiques, il faut leur administrer des anti-scorbutiques, comme le cochlearia, etc.

Pour ceux chez qui l'Hydropisie est occasionnée par l'excès de quelques humeurs, comme par l'ictère, par exemple, il faut alors recourir au traitement de l'ictère.

Il est aisé de voir, par ce que nous avons dit, que l'Hydropisie est une stagnation des liqueurs dans les canaux. Or, l'électricité par bains, aidée de quelques légers sudorifiques, peut être employée très-avantageusement dans la cure de l'Hydropisie. Ce remède est même d'autant plus efficace, que la transpiration du fluide électrique paroît pénétrer à travers les plus petits canaux ; on sait en effet que l'électricité accélère le cours des liquides dans les tubes capillaires.

L'usage de l'électricité a été utile au commencement de la maladie ; on doit l'employer par bains, et même par étincelles, à travers les habits.

Mais en tout, pour bien saisir les différences qu'il faut apporter dans la guérison de l'Hydropisie générale, il est nécessaire de faire reposer le traitement sur des bases vraiment solides ; considérer la cause, la nature et l'espèce d'Hydropisie. On peut finir en rapportant ici ce qu'a dit le père de la médecine, en parlant du prognostic général de l'Hydropisie.

« Pour qu'un homme attaqué d'Hydropisie puisse guérir, il faut que ses viscères soient en bon état, qu'il conserve de la vigueur, que ses fonctions digestives s'exercent avec facilité, que sa respiration soit libre, qu'il n'éprouve aucune douleur, que son corps ait une chaleur douce et égale, et que ses extrémités ne soient pas dans un état de marasme....

» Il n'y a plus d'espoir, lorsqu'il se trouve dans les circonstances opposées.... » (*Liv. II des Prognostics.*)

MALADIES

DES

TROIS GRANDES CAVITÉS.

1°. MALADIES DE LA TÊTE.

CHAPITRE PREMIER.

INFLAMMATION DU CERVEAU.

Il y a deux sortes d'Inflammation du cerveau ; l'une phlegmoneuse, l'autre érésipélateuse. La première se remarque particulièrement dans l'intérieur du cerveau ; la seconde, sur sa superficie. Dans l'Inflammation phlegmoneuse, on trouve à l'ouverture des cadavres des abcès, un pus blanc, verdâtre, lié ; dans l'Inflammation érésipélateuse, on remarque sous la dure-mère, sur la superficie du cerveau, des points rougeâtres, une matière

blanche ; un pus sanieux. Cette dernière, connue aussi sous le nom d'Inflammation bilieuse, est la plus fréquente.

Causes.

Les causes de l'Inflammation du cerveau sont, la contusion, l'irritation, l'humeur qui s'y porte; la fièvre, qui s'y fait particulièrement sentir ; la chaleur, qui y forme un foyer purulent ; la bile, qui s'y amasse.

Symptômes.

Les symptômes sont un point douloureux, constant, un pouls élevé, fréquent, dur, avec chaleur, assoupissement et délire. Ses degrés sont d'abord l'engorgement du cerveau ; au bout de huit jours, le malade est assoupi : il a des frissons irréguliers, qui sont autant d'indices de suppuration pour l'Inflammation phlegmoneuse. L'Inflammation érésipélateuse ne se manifeste qu'après un mois ou six semaines. Dans l'Inflammation phlegmoneuse, la langue n'est point chargée, le pouls est fort, le visage est coloré. Dans l'Inflammation érésipélateuse, la langue est chargée, le malade

dégoûté, le ventre constipé; souvent la teinte de la peau devient jaune, le malade a le dévoiement. Vers les huitième, quinzième et vingtième jours, le pouls devient petit, dur et serré. Cette dernière espèce est facile à prévenir; mais dès qu'elle est une fois manifestée, sa guérison est très-difficile.

Traitement.

Dans l'Inflammation phlegmoneuse, la saignée, les boissons délayantes, légèrement laxatives, la diète, la liberté du ventre, voilà les principaux moyens curatifs. Ainsi, les lavemens, la crême de tartre, ou *acidule tartareux*, le tamarin, seront variés, suivant les circonstances; mais il faut éviter avec soin les purgatifs irritans.

Dans l'Inflammation érésipélateuse, point de saignée; elle empêcheroit l'écoulement de la bile. Les malades doivent être évacués. Il faut leur donner le tamarin, le tartre stibié, la casse; pour boisson, le chiendent, les limonades, l'oxymel; leur appliquer des cataplasmes, des fomentations émollientes; leur tenir la tête couverte, leur procurer des vomissemens, et continuer de les tenir long-temps à

ce régime. Lorsque le pouls est moins dur, que la fièvre diminue, que la langue est moins chargée, que le malade se plaint de douleurs de tête, que l'assoupissement est moindre, on en peut conclure les bons effets du traitement. En le continuant, on remarque que la suppuration, étant une fois établie à la place, ne cesse que quand l'Inflammation du cerveau a disparu : ce qu'on connoît quand le malade n'a plus de mal à la tête, qu'il n'a plus de sueurs, qu'il désire les alimens. Si la bile reparoissoit de nouveau, la maladie reparoîtroit aussi. Dans ce dernier cas, on diminue les boissons ; on purge ensuite les malades.

Dans les Inflammations phlegmoneuses, il survient des abcès qui sont suivis d'accidens, de mouvemens convulsifs, de paralysie ; le pus s'échappe, la lame osseuse meurt. Dans ce cas, l'opération du trépan semble bien indiquée ; pour moi, je pense qu'on peut sauver les malades sans cette opération. Beaucoup de trépanés sont morts. La pourriture d'hôpital détruit les pariétaux, l'occipital, etc. ; la nature donne issue au pus. En entreprenant d'agrandir ces issues, il y a à craindre que la mort ne s'ensuive bientôt. Une observation de *Saviar* nous dit que l'exfoliation lente, suite de

la suppuration, a lieu, sans recourir au trépan; qu'il est prudent d'attendre l'opération de la nature. Sa marche est lente, mais elle est plus utile. Elle formera des abcès, des fistules; mais elle guérira le malade, tandis que les secousses et le passage de l'air font dégénérer l'Inflammation phlegmoneuse en une Inflammation érésipélateuse, qui donne la mort. Eh! qui, d'ailleurs, indiquera sûrement le lieu de l'Inflammation? Les praticiens ont conseillé le trépan dans l'Inflammation érésipélateuse : ici reparoissent les mêmes inconvéniens. A quoi bon l'opération du trépan, si l'Inflammation est à la superficie de l'arachnoïde ou de la pie-mère? Comment faire sortir le pus infiltré? Comment faire sortir celui qui est à la base du cerveau, dans les diverses anfractuosités, vers les différens lobes? Dans l'ouverture des abcès au cerveau, il y a beaucoup de danger et peu de succès; on doit préférer d'attendre la suppuration. L'opération du trépan est inutile dans tous les cas.

Quelquefois la gangrène survient au cerveau; l'assoupissement, la foiblesse du pouls, le délire, l'indiquent : elle ne paroît guère qu'au bout de douze jours. Si elle n'a pas été prévenue par la saignée et les purgatifs, il est

bien à craindre que tous les moyens auxquels on a recours ne soient inutiles.



CHAPITRE II.

COMMOTION DU CERVEAU.

On appelle Commotion du cerveau cet état dans lequel l'homme éprouve un ébranlement considérable. Le cerveau ne peut, selon *Sennert*, éprouver dans l'homme vivant aucun changement de situation, aucun ébranlement, aucune lésion. En éprouve-t-il, la substance du cerveau est-elle répercutée dans la boîte osseuse, les malades alors perdent l'usage de la parole, leurs sens sont suspendus on anéantis. C'est là ce qu'on appelle proprement *Commotion du cerveau*. Hippocrate et Galien font mention de cette affection.

Causes.

Les chutes faites d'un lieu élevé, les coups de pierres lancées avec force, les coups de bâton, les boulets, les balles, sont les causes les

plus fréquentes des Commotions du cerveau ; qui sont plus ou moins fortes, en raison de la violence des coups ou de la surface des corps. Comme il y a quelquefois contusion à la tête sans Commotion, pour qu'il y ait Commotion, il n'est pas toujours nécessaire qu'il y ait contusion. Toute secousse vive la produit également. Dans le tournoiement, on perd l'usage des sens, parce qu'il y a Commotion.

Les praticiens ne sont pas d'accord entr'eux, lorsqu'il s'agit d'expliquer ce phénomène : les uns attribuent la perte totale ou momentanée du sentiment à l'affaissement de la substance cérébrale ; les autres à une irritation qui, en appelant les humeurs, détermine l'engorgement du cerveau ; d'autres, enfin, à la suspension des fonctions vitales. Galien adopte le premier système ; il attribue la perte du sentiment à la rétraction des esprits animaux, qui forcent au repos les organes, et les empêchent d'exécuter leurs mouvemens. Dans les Commotions violentes, le cerveau se comprime, s'affaisse sur lui-même ; souvent même l'éloignement des parties du cerveau, de leur situation naturelle, occasionne la rupture des vaisseaux répandus dans sa substance. Les

nerfs sont comprimés, gênés et brisés; de là le sang par le nez, par les oreilles, par les yeux, etc. Beaucoup de modernes adoptent ce sentiment; mais est-il vrai que le cerveau s'affaisse sur lui-même? *Liste* rapporte l'histoire d'un prisonnier condamné à mort, qui se tua en s'élançant, la tête la première, d'un bout à l'autre de son cachot. Sa mort étoit l'effet d'une violente Commotion. A l'ouverture de son cadavre, on a trouvé la dure-mère lâche, le cerveau plus petit que l'intérieur du crâne: ce qui avoit déjà été observé en plusieurs cas semblables. Cependant, sans ôter à *Liste* le mérite de bon observateur, on pourroit examiner s'il a bien jugé. La manière dont ce crâne a été ouvert, l'épanchement du sang, ont-ils laissé des moyens suffisans pour asseoir un jugement bien certain? Le crâne ne peut ni se comprimer, ni réagir sur lui-même. Il n'y a pas de vide dans la nature; tel qu'un vase d'étain, frappé par quelque corps dur, éprouve un changement de configuration. Ainsi, la boîte osseuse, quoique solide, change de forme, sans occasionner pour cela un rétrécissement qui oblige le cerveau à s'affaisser.

L'irritation, qui, en appelant les humeurs, détermine l'engorgement, paroîtroit plus vrai-

semblable. La Commotion, loin de produire une diminution, produiroit plutôt un engorgement dans la substance du cerveau; cependant, on doit bien distinguer cet engorgement de la Commotion elle-même. Les effets de la Commotion sont subits; l'engorgement ne peut survenir que quelque temps après. Les lésions du cerveau sont comme celles qui ont lieu dans les autres parties du corps. Un vésicatoire détermine la rougeur, l'inflammation, l'irritation, l'engorgement sur le lieu où il est appliqué. Le cerveau étant contus, agacé, ébranlé, les humeurs s'y portent; mais comme ces causes n'agissent que lentement et par degré, et que la perte de connoissance est subite, il faut donc s'accrocher à une autre branche: il reste la suspension des fonctions vitales du cerveau. Jugeons-en par analogie. La contraction des muscles, la contraction de l'estomac, celle de la vessie, produisent des accidens sur ces divers organes. Par une conséquence naturelle, la violence des contusions doit produire sur le cerveau le même effet. Les fractures se font quelquefois dans d'autres endroits que ceux qui ont été frappés. La violence des contusions occasionne des Commotions plus ou moins vives dans le cerveau; quelquefois le

cerveau est contus dans le côté opposé à la chute. Cette théorie est encore confirmée par l'expérience. A l'ouverture des cadavres, on trouve quelquefois la partie opposée, à l'endroit frappé, contuse ou en suppuration; quelquefois on y trouve des abcès, des dépôts gangréneux. Donc la violence de la contusion, en produisant la Commotion, produit en même temps la suspension des fonctions du cerveau. Suivons-en le développement lui-même.

Signes de la Commotion.

CABINET DE LECTURE
DRAVE

Les signes de la Commotion se réduisent aux suivans : L'éblouissement, la perte de connoissance, l'assoupissement, le changement de pouls, le sang répandu par le nez, les yeux, la bouche, etc.; les vomissemens, les hocquets, les déjections de matières fécales.

1°. *Eblouissement.* Ce signe se manifeste diversement : tantôt c'est une lumière éclatante, semblable à celle du soleil; tantôt c'est une lumière vive, mais moins éblouissante que la première; tantôt c'est une lumière foible et scintillante, comme celle des étoiles. Une grande lumière indique une grande Com-

motion ; une lumière moins vive, une Commotion moins forte. Est-elle foible, la Commotion est aussi foible ; il est aisé de juger par là des degrés de la Commotion. Plus l'impression faite sur le cerveau a été vive, plus la Commotion est considérable.

Quelquefois les individus tombent sous les coups. Il ne faut pas confondre cette chute qui suit la Commotion avec celle que produiroit le coup lui-même sans cet ébranlement du cerveau. J'avoue que cela n'est pas facile à distinguer ; mais les éblouissemens, la perte de connoissance, joints aux autres signes de la Commotion, indiquent que la chute est plutôt la suite de la Commotion, que de la seule violence du coup. Comment les malades tombent-ils ? C'est que les fonctions du cerveau sont essentielles à l'action musculaire. Une violente Commotion suspend le cours des esprits animaux, soit en portant le sang avec véhémence vers le cerveau, soit en l'empêchant de s'y porter. Les muscles ne se contractent plus ; la suspension du fluide nerveux vers les muscles opère l'effet que produiroient des ligatures sur toutes les branches qui partent de la moëlle épinière. Ces signes accompagnent ordinairement l'éblouissement, quoi-

que la chute ne soit que consécutive. Ces chutes sont plus ou moins promptes, plus ou moins considérables, suivant la force de la Commotion. Si elle est très-violente, on tombe sur-le-champ. Est-elle moins violente, on chancelle quelques momens. Voyez les bœufs que l'on assomme, les chevaux que l'on égorge; ceux-ci tombent sur-le-champ, tandis que les autres chancellent long-temps. Je ne veux point dire que la chute de la Commotion dépende seulement du sang; je sais que la force centrifuge ou la force centripète opère le même effet sur les animaux, ou sur tout individu, auxquels elle est imprimée; qu'ils tomberont également, soit que le sang soit porté à la tête, soit qu'il en soit détourné. La syncope est également produite par la saignée du pied, comme elle est produite par l'apoplexie. Le trop ou trop peu de fluide au cerveau est également cause de la chute des malades.

2°. *Perte de connoissance.* Quelques individus la perdent absolument, d'autres sont seulement assoupis. Ces effets sont relatifs au degré d'ébranlement du cerveau. L'intensité de la perte de connoissance peut faire juger du degré de Commotion. Lorsque le degré d'ébranlement du cerveau est léger, il n'y a

qu'affoiblissement ou distraction. Est-il plus considérable, alors survient l'assoupissement : on voit les malades fermer les yeux, se réveiller, répondre, retomber ; d'autres semblent rêver. Des idées disparates, une confusion, un trouble, un bouleversement inconcevable dans les idées, le délire, la frénésie, sont la suite des Commotions les plus violentes. On a vu des malades oublier les choses nouvellement apprises, ne se ressouvenant que de celles qui sont passées long-temps auparavant, et qui avoient laissé des traces vives dans leur âme. J'ai vu un porteur d'eau, à la suite d'une Commotion violente, ne s'entretenir que des choses qui s'étoient passées récemment autour de lui. La perte de connoissance augmenta ; il ne parla bientôt plus que la langue de son pays, et des gens qu'il y avoit quittés depuis long-temps. L'imbécillité, fruit de la vieillesse, produit le même effet ; les vieillards oublient d'abord ce qui s'est passé dans leur jeunesse. Avancent-ils en âge, ils ne se ressouviennent plus que du temps de leur jeunesse. Pourquoi ? c'est qu'il faut que le cerveau soit sain pour qu'il y ait une série d'idées. L'augmentation ou la diminution du sang occasionne également la perte de la connoissance. Dès que

l'affection du cerveau est devenue générale, comme il arrive souvent à la chute des dépôts ou des coups violens, alors toute connoissance est suspendue. Le principe du sentiment ne réside ni dans le *sensorium commune*, ni dans le corps calleux, comme le prétend *Lapéronie ;* ni dans les corps cannelés, comme le prétend *Willis*, puisque ces parties ont été détruites, sans que les fonctions intellectuelles aient pour cela cessé ; mais il réside dans un cerveau sain, dont les fonctions n'ont point été dérangées.

3°. *Changement de pouls*. Le pouls est mol ou foible. L'action du cœur et des vaisseaux dépend du fluide nerveux. Par conséquent, le cours du sang doit se rallentir. La respiration devient courte pendant quelques instans ; tout à coup succède une grande inspiration. C'est cet état qui est connu sous le nom de *respiration stertoreuse*, où le malade semble ronfler. Le fluide nerveux ne coule presque pas ; le pouls mol s'embarrasse : alors il faut une grande respiration pour le débarrasser. Ce qui se succède alternativement et avec bruit, et produit la respiration stertoreuse dans les Commotions du cerveau.

4°. *Vomissemens*. Les vomissemens ont la

même cause que ceux qui surviennent après la saignée, l'affection du cerveau. Le fluide nerveux éprouve un trouble tel que celui qui est causé par l'apoplexie. Les nausées, les hocquets, l'insensibilité des parties, se manifestent d'autant plus, que la Commotion a été plus violente. Ce n'est point à la chute qu'il faut attribuer ces accidens, mais à l'ébranlement du cerveau, et à la vîtesse du fluide nerveux diminuée vers l'estomac. Les coups de balles produisent souvent cet effet. L'irritation de l'estomac détermine alors le vomissement.

5°. *Sang répandu par le nez, la bouche, les yeux, les oreilles, etc.* C'est à un embarras dans le cerveau, à un vif ébranlement dans les vaisseaux sanguins, qu'il faut rapporter ces épanchemens de sang, plutôt qu'à la rupture des vaisseaux : ce qui pourroit cependant arriver quelquefois.

6°. *Déjection de matières fécales.* Dans ce système, la raison en est sensible. Si les gros intestins sont remplis, le fluide nerveux troublé ne porte plus son cours vers le sphincter de l'anus. Il n'a plus de ressort ; il doit aisément laisser échapper les matières fécales.

Tous ces signes paroissent immédiatement après les blessures.

Traitement.

Les moyens curatifs se réduisent à trois principaux ; la saignée, les purgatifs, les vésicatoires sur la tête.

1°. *Saignée.* Tous les praticiens la recommandent. Lieutaud veut de copieuses saignées aux bras, aux pieds, à la jugulaire. Il ne faut pas s'en laisser imposer par les grandes autorités ; on ne doit y recourir qu'avec la plus grande circonspection. Souvent les malades ont perdu par leurs blessures une grande quantité de sang, qui la rend inutile, ou souvent même dangereuse, en raison de leur foiblesse. Souvent l'estomac est rempli d'alimens. N'est-il pas même quelquefois prudent de déférer aux préjugés, qui ne manquent pas d'attribuer à l'effet de la saignée une mort d'ailleurs inévitable ? L'estomac est-il plein, ou il se vide par le vomissement, et alors c'est un très grand bonheur, ou il ne survient pas de vomissement, et le malade périt. Alors, la saignée est plus ou moins utile. Si le malade n'avoit pas pris d'alimens depuis long-temps, si son visage étoit rouge, s'il avoit le pouls grand et mol, il est bon alors de recourir à la saignée ; elle

diminuera la masse du sang. Parmi les praticiens, les uns conseillent la saignée du bras, d'autres celle du pied, d'autres celle de la jugulaire. Cette dernière a de grands inconvéniens; dans la saignée de la jugulaire, sans une ligature au col, il ne sort pas de sang. En faisant une ligature au col, le sang se porte à la tête, et occasionne quelquefois des suites funestes. La saignée à la jugulaire est utile dans les plaies de gorge, lorsque les veines sont bien pleines, et que le sang jaillit dès que l'on pose la lancette. Les saignées du bras affectent moins la tête; il n'importe à quelle veine se fasse l'ouverture. La céphalique, si recommandée par tant de praticiens, ne produit pas de plus grands effets, puisqu'elle vient des axillaires. Les saignées du pied font tomber plus souvent en syncope: donc elles agissent davantage sur le cerveau. Ainsi, la saignée du bras est préférable; celle du pied, lorsque l'engorgement du cerveau est considérable, et il ne faut recourir à celle de la jugulaire, que lorsqu'elle paroît nécessaire ou indispensable. Les fortes saignées feroient périr le malade; la prudence exige de ne les pas multiplier. Une ou deux saignées doivent suffire, à moins qu'il n'y ait une grande plénitude.

2°. *Purgatifs*. Si l'estomac est plein, et qu'il ne soit pas survenu de vomissement, il est de la prudence d'administrer au malade le tartre stibié. Si le vomissement est survenu, il faut l'évacuer sans saignée. L'émétique, l'hyppécacuana, le tartre stibié, avec des sels, seront très-avantageux. Si la Commotion est forte, deux ou trois grains d'émétique, dans une pinte d'eau, seront nécessaires. Si la Commotion est foible, un grain suffit. Après les vomissemens, qui ne présagent ordinairement rien de sinistre, la connoissance revient, la lésion du cerveau n'augmente pas. Si les purgatifs n'agissent que par bas, les accidens diminuent. Quelquefois le malade ne vomit pas, il ne va pas à la garde-robe, et cependant la maladie change. L'émétique donné avec précaution pendant quatre à cinq jours, le malade ira de mieux en mieux. L'hypécacuana est préférable dans le dévoiement. Tant que la douleur de tête subsiste, c'est alors le cas de donner des lavemens, quelquefois même deux par jour. Les purgatifs déterminent l'irritation sur les premières voies, y attirent la force du mal ; les humeurs s'y dirigent, et empêchent l'engorgement du cerveau. L'émétique pousse à la peau, débarrasse le canal

intestinal, et fait couler la bile. Les boissons délayantes sont aussi très-utiles.

5°. *Vésicatoires sur la tête.* Ici les praticiens ne sont pas d'accord entr'eux ; Galien, Sennert, Ambroise Paré, Fabrice d'Aquapendente, conseillent les topiques émolliens, et défendent les irritans, qu'ils regardent comme plus capables d'augmenter l'inflammation que de la détourner. Beaucoup de modernes préfèrent les irritans, pour amener au dehors l'irritation intérieure. Pope a recommandé les vésicatoires ; Lieutaud ne les emploie que dans les affections comateuses. Les vésicatoires sur la tête, en tout ou en partie, sont le moyen le plus efficace. Cela est prouvé par les avantages continuels que l'on en retire, soit dans les péripneumonies bilieuses, soit dans les rhumatismes, etc., où la maladie est emportée comme avec la main. L'expérience, voilà notre boussole. Il y avoit depuis quinze jours, à la Charité, un garçon tailleur ; il étoit sans connoissance, dans un délire continuel. On lui fit raser la tête, et appliquer un large vésicatoire depuis le front jusqu'à la nuque, et d'une oreille à l'autre. Bientôt après le malade se plaignit, donna des signes de douleur, et remua les bras. Vingt-quatre heures après, il répondit

quelques mots. Lorsqu'on leva le vésicatoire, on trouva sa tête couverte de phlictènes, et l'épiderme enlevée. Tous les autres symptômes furent promptement dissipés, et il dut sa guérison à ce moyen efficace. Un malade de l'Hôtel-Dieu avoit éprouvé une grande Commotion, après avoir tombé de très-haut; tout indiquoit les suites les plus fâcheuses. On lui fit appliquer un large vésicatoire sur la tête, et le malade fut parfaitement guéri. Ce remède a toujours eu le plus heureux succès. Il est difficile de faire prendre le vésicatoire sur le cuir chevelu; lorsque l'épiderme est enlevée, on le panse avec le basilicum. Il faut avoir grand soin de ratisser l'épiderme et le corps muqueux, pour empêcher que la croûte ne se forme et n'arrête les humeurs.

Cependant, on ne peut employer dans tous les cas les vésicatoires avec les cantharides; ce topique nuiroit à ceux qui sont attaqués de quelques maladies de vessie, de la pierre, de la gravelle : il fixeroit les humeurs sur cette partie. On y supplée, soit par le saint-bois, soit par le liniment volatil. Ce dernier se compose avec une demi-once d'alkali volatil fluor sur une once d'huile d'olive. L'effet est le même, sans avoir les mêmes inconvéniens pour la

vessie. Il ne porte pas non plus sur les reins ; mais il faut que ce liniment soit bon, autrement il ne produiroit rien. En général, les saignées réussissent rarement ; les purgatifs sont très-avantageux, lors même qu'ils ne font point aller ; mais les vésicatoires variés, suivant les circonstances, sont un remède très-important.

Le trépan est inutile et même dangereux.

Après la saignée, si le pouls est moëlleux, le visage coloré, la respiration égale ; si le malade distingue les objets, s'il entend, s'il répond, ce signe est très-avantageux. Si, après l'émétique, ces mêmes symptômes ont également lieu, l'usage des sens et la cessation du délire seront bientôt suivis d'une prompte guérison. Mais si, après la saignée, l'émétique, les vésicatoires, le malade reste dans le même état ; si la respiration devient lente et difficile, le malade périt. Dans les grandes Commotions, les remèdes sont inutiles ; il n'y a qu'un pas entre la perte de connoissance et la mort. Cependant, par humanité, et dans l'incertitude du sort du malade, il faut toujours voler à son secours.

On lit, dans le *Journal de Chirurgie*, qu'un tailleur d'habits, en descendant son escalier, fit un faux pas, et alla heurter avec force contre

un pilier de la rampe. Le sang couloit par le nez, par la bouche et par les oreilles. On lui fit d'abord une saignée à chaque bras, ensuite une saignée de pied très-copieuse ; on lui appliqua les cantharides, et le malade fut parfaitement guéri dans dix-sept jours.

Un enfant de dix ans, ayant fait tomber sur lui une planche très-lourde, fut terrassé et perdit connoissance ; on le mit au même traitement, et au bout de quelques jours il fut parfaitement guéri.

CHAPITRE III.

CABINET DE LECTURE
DRARVE
RUE DE BARRAYE, 3.

APOPLEXIE.

Le mot d'Apoplexie vient du grec Αποπληκτειν, frapper, parce que les malades sont pris, frappés comme d'un coup de foudre. L'Apoplexie est la perte totale de mouvement avec la respiration difficile, ou plutôt, comme dit Desauvages, c'est l'abolition des sentimens et des mouvemens volontaires, avec la respiration stertoreuse. Elle doit être bien distinguée de la léthargie par la respiration, de l'épilepsie par les convulsions, de la catalepsie où tous les membres restent où on les

met. Elle diffère de la syncope où la respiration est douce et presqu'éteinte, de l'asphixie où la respiration n'est pas stertoreuse. Il faut bien faire attention, pour bien distinguer cette maladie, qu'elle n'attaque pas tous les individus de la même manière ; qu'il y en a où les individus sont frappés presque subitement, et d'autres où les malades sont pris d'Apoplexie ou d'un profond sommeil, où les malades sont privés des sens extérieurs par degrés et où la respiration n'est nullement stertoreuse, où ils conservent la faculté d'avaler ; il en est, enfin, où l'Apoplexie est annoncée par des symptômes avant-coureurs.

Cette maladie attaque surtout les personnes pléthoriques sédentaires, celles qui font usage de liqueurs fortes, celles qui sont avancées en âge. Elle se manifeste plus particulièrement en hiver.

Causes.

Les causes sont immédiates ou secondaires. Les causes immédiates sont la compression du cerveau, occasionnée par la stagnation du sang quand les vaisseaux du cerveau sont trop gorgés, ou par une lymphe trop abondante et trop séreuse qui s'amasse dans cette partie. Des

esquilles d'os qui compriment le cerveau, une exostose, des concrétions lypomateuses, des coups portés sur la tête ou l'épine, des passions violentes, la colère, la suppression des évacuations, les exercices violens, les contentions d'esprit, l'habitation des lieux trop chauds, le froid excessif, l'insolation ou coup de soleil, les métastases ou transport d'humeurs sur le cerveau, des abcès supprimés, des dévoiemens arrêtés, des maladies de peau, comme dartres répercutées, les règles, les hémorrhoïdes arrêtées, la grossesse, les douleurs de l'enfantement, sont autant de causes qui déterminent l'Apoplexie.

Quoique cette maladie soit plus commune chez les vieillards, cependant elle est héréditaire chez quelques individus. Ceux qui ont le col court, le corps trapu, qui sont engourdis, énervés; ceux chez qui la langue est tremblotante y paroissent plus disposés que les autres.

Division de l'Apoplexie.

D'après ce que nous avons dit des causes de l'Apoplexie, il est aisé de sentir que l'on peut diviser l'Apoplexie en sanguine et en séreuse. L'Apoplexie sanguine est celle où la compression du cerveau est occasionnée par

la stagnation du sang. L'Apoplexie séreuse est celle où l'Apoplexie est occasionnée par une abondance de sérosité dans le cerveau.

On peut ajouter, à ces deux espèces d'Apoplexies, une troisième espèce que l'on pourroit appeler Apoplexie accidentelle, c'est-à-dire, occasionnée par toutes les causes qui ne se rapportent point à la surabondance du sang ou des humeurs qui remplissent la cavité du crâne, et qui déterminent cet assoupissement qui suit ordinairement la compression du cerveau.

Symptômes.

Entre les symptômes de l'Apoplexie, on remarque particulièrement des douleurs vives et opiniâtres à la tête, des vertiges, la perte de la mémoire, des absences momentanées, l'engourdissement des membres, des larmes involontaires, des tintemens d'oreilles, des grincemens de dents, le tremblement des lèvres, la distorsion de la bouche, de l'embarras dans l'organe de la parole, le froid aux extrémités, enfin, la cessation de toutes les fonctions animales et de tous les mouvemens dépendans de notre volonté, sont autant

de symptômes avant-coureurs de l'Apoplexie en général.

Pronostic.

L'Apoplexie peut être forte ou foible. L'Apoplexie forte est mortelle ; l'Apoplexie foible est souvent suivie de la paralysie. Si l'Apoplectique ne ronfle pas, s'il avale aisément le liquide, s'il donne des signes de sensibilité, si la fièvre survient, ce pronostic est favorable ; mais si ces symptômes augmentent avec la fièvre, il y a beaucoup à craindre que la mort du malade ne suive. L'Apoplexie qui survient à la suite d'une maladie chronique est presque toujours mortelle. Quand on sent les avant-coureurs de l'Apoplexie, il faut les prévenir par la diète, les lavemens purgatifs et l'exercice.

Caractères distinctifs de l'Apoplexie sanguine.

Pour ne point confondre l'Apoplexie sanguine avec la séreuse, voici les caractères qui les distinguent. L'Apoplexie sanguine, que l'on nomme vulgairement coup de sang, prend souvent tout à coup. Les malades ont

le visage rouge ; leurs yeux, à demi-ouverts, perdent leur éclat ; le pouls est plein et donne de fortes pulsations ; la respiration est difficile et s'exécute avec bruit et ronflement. En quelques-uns, la paralysie se manifeste dans le cours de la maladie ; dans d'autres, elle se manifeste quelques jours ou quelques heures après. Les urines et les excrémens sortent quelquefois d'eux-mêmes : quelquefois même il survient des vomissemens. La perte de la connoissance n'attaque pas toujours tous les malades ; il y en a qui peuvent encore faire connoître par des signes leur pensée. Quelquefois, dans l'Apoplexie sanguine, les malades meurent en jetant des cris avec des grincemens de dents, et des convulsions affreuses avant de mourir.

Dans l'Apoplexie séreuse, les symptômes sont à peu près les mêmes ; mais le pouls est moins fort, le visage est pâle, il y a peu de couleur à la peau. Elle n'attaque que les sujets d'une texture lâche, pituiteuse, foible. La respiration cependant quelquefois est beaucoup plus stertoreuse. L'assoupissement suit plus ordinairement cette espèce d'attaque ; les nerfs sont plus affectés et perdent plutôt leur sentiment. Le pouls est souvent petit, inégal

et intermittent; quelquefois on voit le malade écumer. Il n'est pas toujours aisé de distinguer, à la vue simple, les caractères qui différencient ces deux sortes d'Apoplexie; quelquefois la réunion des symptômes porte à la confondre. Les circonstances accessoires aident quelquefois le discernement du médecin. Un malade que l'on trouve enveloppé dans des vêtemens très-étroits, qui a des bas, des culottes de peau, des liens, peut faire présumer que son Apoplexie est sanguine. Celui chez lequel on remarque des chairs molles, un visage pâle, une affection cachetique, doit faire présumer que son Apoplexie est séreuse. Enfin, on doit rapporter à la troisième espèce d'Apoplexie, celle où le cerveau des individus peut être comprimé par une sérosité qui s'épanche dans le crâne, comme dans les hydrocéphales, par des excroissances ou des polypes qui contribuent à sa compression, par l'induration du cerveau, par un défaut de circulation; mais cette Apoplexie accidentelle ne se distingue pas toujours, surtout celle qui vient de quelque tumeur ou vice caché dans le cerveau. Le diagnostic n'est facile que quand l'Apoplexie accidentelle tire sa source d'une cause évidente et très-connue.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des corps, on trouve les sinus du cerveau gorgés de sang, les artères carotides plus ou moins concrètes; quelquefois les ventricules du cerveau pleins de sang; quelquefois les veines du plexus choroïde forment des grosseurs qui occasionnent la compression du cerveau. Les artères basilaires souvent se dilatent et s'ouvrent; telles sont, en partie, celles qui sont dans les échancrures de sylvius ou dans les petites ailes d'ingratias. Le canal vertébral est souvent plein de sang. On trouve souvent du sang extravasé dans les ventricules du cerveau, sous les meninges et dans la substance propre du cerveau. On trouve souvent aussi les vaisseaux des poumons engorgés; le sang sort souvent par la bouche, par les narines. Chez ceux qui sont morts d'Apoplexie séreuse, on remarque que la substance du cerveau est molle, flasque et remplie d'eau. Les ventricules sont aussi quelquefois remplis d'une sérosité limpide ou sanguinolente. Dans l'Apoplexie accidentelle, ce que l'on remarque de plus frappant sont des tumeurs molles, osseuses, des abcès, des hidatides; quelquefois la glande pinéale très-

grosse, différens corps étrangers, des os déprimés, enfin, des stases séreuses, sanguinolentes ou purulentes.

J'ai suivi la route tracée par tous les praticiens, dans la distinction que j'ai faite de l'Apoplexie en séreuse et en sanguine; cependant, je ne dois pas dissimuler que cette distinction est contredite par des médecins même d'un très-grand mérite, et qu'ils la regardent comme toute fondée sur des illusions de l'imagination. Ils proposent d'y substituer une nouvelle classification qui se trouvera concordante avec les sentences d'Hippocrate, qui se sont maintenues intactes jusqu'à présent. Ils la basent sur l'observation. Ainsi, ils divisent l'Apoplexie en Apoplexie cérébrale, en Apoplexie gastrique, en Apoplexie métastatique, en Apoplexie par contention d'esprit.

Dans l'Apoplexie cérébrale, les caractères spécifiques sont parmi les causes prédisposantes. L'âge mûr, la vieillesse; l'enfance et l'adolescence n'en sont point à l'abri; l'excès de vigueur ou de foiblesse, l'obésité, les hivers froids et humides à la suite d'un été chaud et sec, un froid intense à la suite d'une température douce et modérée, une dispo-

sition héréditaire. Parmi les causes excitantes, sont les excès d'intempérance ou les alimens peu restaurans, l'abus des liqueurs fortes, l'ivresse, la suppression des hémorrhagies, des règles, des hémorrhoïdes, des saignées, des évacuations habituelles, des cautères, des ulcères, du coryza, d'une toux humide, des sueurs des pieds; le passage subit du chaud au froid, du froid au chaud, la répercussion d'affections cutanées, celles de la goutte, les inquiétudes, les chagrins, les méditations profondes, les veilles, les excès dans les plaisirs de l'amour, les terreurs, la colère, l'abus des narcotiques, des bains tièdes, du tabac, la vapeur des métaux, des charbons, des substances en fermentation, des coups, des chute sur la tête, des tumeurs internes; en un mot, de tout ce qui peut interrompre la libre circulation du sang.

Les caractères varient suivant que l'Apoplexie est forte ou foible. Dans le premier cas, l'on remarque un embarras particulier de la langue, un sentiment de formication, de l'engourdissement dans les membranes d'un côté du corps, de la difficulté ou même de l'impossibilité de les mouvoir : le malade éprouve une douleur gravative à la tête, de la somno-

lence, une légère distorsion de la tête; il entend lentement et difficilement. Dans le second cas, on remarque une diminution ou même une abolition très-notable des fonctions des sens ou de l'entendement, une stupeur profonde, un état comateux, une perte plus ou moins complète du sentiment et du mouvement dans une moitié du corps, peu d'altération dans la respiration qui, vers la fin, devient souvent stertoreuse, un pouls fort et développé.

Je suis entré dans le détails de ces caractères spécifiques, pour montrer qu'ils rentrent dans tous ceux que nous avons assignés à l'Apoplexie sanguine. Un coup d'œil va nous en convaincre.

CABINET DE LECTURE DIARIE ... DE ...

PREMIÈRE OBSERVATION.

Un cardinal âgé de quarante-cinq ans, d'un visage fleuri, se livrant à l'étude, ayant éprouvé quelques mouvemens convulsifs de la face, des soubresauts dans les tendons et les muscles du bras, continua son genre de vie, et succomba quelque temps après, malgré les soins de Vasalva, son médecin. L'ouverture de son cadavre présenta le cerveau flasque, les ventricules gorgés de

sang, et les parois comme rongées d'un ulcère profond.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Un homme de quarante-quatre ans, d'un embonpoint excessif et d'une humeur joviale, fut tout à coup privé de la parole, du mouvement et de l'usage des sens. Sa respiration étoit libre. Les lavemens irritans rétablirent pendant quelque temps le sentiment. Les hémorrhoïdes, auxquelles il étoit sujet, survinrent six mois après; sa santé parut se rétablir, mais il périt à la suite d'une deuxième ou troisième attaque.

TROISIÈME OBSERVATION.

Un homme, frappé d'Apoplexie à la suite de l'ivresse, tomba sur l'occiput, et rompit le dernier échelon d'une échelle sur laquelle il étoit monté. La respiration devint stertoreuse. Il mourut. On trouva au sinciput une tumeur remplie de sang, un épanchement sanguin sous la dure-mère, et un sérum sanguinolent dans les ventricules latéraux.

Il est aisé d'apercevoir que ces effets rentrent dans l'Apoplexie sanguine, que tous les symptômes et les effets sont concordans, et que le

nom d'Apoplexie cérébrale ne fait que désigner plus particulièrement le siége de la maladie. Tous les praticiens s'accordent à convenir que l'Apoplexie est la suite de la compression du cerveau. Les Apoplexies à la suite des chutes ou des coups sur la tête sont fréquentes. Il seroit inutile d'en ajouter d'autres exemples.

QUATRIEME OBSERVATION.

Une femme de quarante-six ans avoit eu deux hémiplégies à la suite d'une suppression de règles qu'elle avoit éprouvée quatre ans auparavant, et qui étoit l'effet d'un mouvement subit de frayeur. Elle fut tout à coup saisie d'une légère attaque d'Apoplexie avec hémiplégie du côté gauche, avec diminution de fonctions de l'entendement. Trois grains d'émétique, l'infusion de fleurs d'arnica, et quelques toniques rendirent cette femme à la santé.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Une femme de soixante-quinze ans tomba dans un état apoplectique, qui s'annonça par la bouche amère et la céphalalgie. La respira-

tion devint stertoreuse. Elle mourut, malgré l'administration de l'émétique qui avoit provoqué des vomissemens copieux. A l'ouverture du cadavre, on vit un épanchement sanguin à l'occiput, et une grande dilatation des ventricules par un fluide lymphatique.

Or, ces deux observations tendent à se réunir avec les symptômes que nous avons établis sur l'Apoplexie séreuse.

Il seroit inutile de rapporter les observations faites sur l'Apoplexie déterminée par la métastase de la goutte. Tous les praticiens mettent au nombre des causes de l'Apoplexie, la goutte remontée. Que l'on ait trouvé un épanchement de sang considérable, sans pouvoir découvrir la rupture d'aucune veine, ni d'aucune artère, je ne vois pas qu'on puisse conclure que la distinction de l'Apoplexie en sanguine et en séreuse soit erronée.

On convient assez généralement que la contention d'esprit détermine l'Apoplexie; mais la mort du savant Daubenton est-elle due à cette cause unique, comme je l'ai lu dans les journaux? Je n'en conviens pas. La manière dont la maladie le prit, à l'issue de son dîner, dans un appartement très-chaud, après avoir été assailli des com-

plimens d'une multitude prodigieuse de personnes, ne me montre point une Apoplexie par contention d'esprit. Tout au plus accorderai-je que cette contention d'esprit fut une cause prédisposante; mais je reconnois pour cause formelle, la raréfaction des liquides occasionnée par la chaleur de l'appartement, la dilatation extrême des solides, et la circulation rallentie par l'interruption de la digestion, comme il arrive à tous les vieillards en qui la digestion est lente et pénible. Qu'on ait trouvé un épanchement sanguin dans le ventricule droit du cerveau, c'est la suite des causes que je viens d'alléguer qui ont dû, par conséquent, déterminer la compression du cerveau.

C'est à une cause bien différente que j'attribue l'Apoplexie de l'illustre Malpighi, rapportée par Baglivie. Les palpitations de cœur, l'affection calculeuse des reins et de la vessie, enfin, des accès de goutte, joints à des chagrins violens, sont des causes d'Apoplexie très-reconnues, et auxquelles l'art ne sauroit offrir que des secours impuissans.

La conséquence naturelle n'est pas d'établir une nouvelle classification d'après ces faits; mais de convenir que la distinction de l'Apo-

plexie en séreuse et en sanguine n'est pas suffisante ; qu'il faut admettre une troisième classe d'Apoplexie, à laquelle nous rapporterons tout ce qui ne convient ni à l'Apoplexie sanguine, ni à l'Apoplexie séreuse. Puisque nous sommes forcés de convenir que nous ne sommes pas encore assez avancés dans les sentiers de l'observation pour prononcer, convenons donc qu'il faut attendre ces observations avant d'établir une nouvelle nomenclature. L'Apoplexie cérébrale n'est autre chose qu'une conformité de sentimens dans tous ceux qui ont écrit sur ce point, puisqu'il est reconnu généralement aujourd'hui que l'Apoplexie a son siége principal dans le cerveau, et que ce n'est autre chose qu'une compression du cerveau, occasionnée par l'abondance du sang ou des sérosités lymphatiques.

Nous ne sommes pas éloignés, d'ailleurs, de reconnoître pour cause de l'Apoplexie, celles alléguées par Galvani, savoir : des humeurs extravasées, stagnantes autour de la surface des nerfs, l'interposition d'un corps non conducteur, qui s'oppose au passage du fluide électrique du muscle au nerf ou du nerf au muscle. Si une cause quelconque vient

affluer avec précipitation le fluide électrique vers le cerveau, l'individu périra, comme un animal qui est tué par l'étincelle foudroyante de la bouteille de Leyde.

[stamp]

Traitement.

Quand les symptômes avant-coureurs se manifestent, il faut bien examiner leur nature. Si les ligatures des veines, occasionnées par la compression des vêtemens, paroissent présager l'Apoplexie, il faut alors prendre des vêtemens aisés, larges, et rétablir tout ce qui peut faciliter la circulation du sang. Tout le monde sait que les pendus meurent, parce que le sang ne peut pas revenir du cerveau par les veines. Les poisons narcotiques raréfient le sang. Toutes les vapeurs méphitiques produisent les mêmes effets. Le sang raréfié agit comme le sang épaissi. Il faut donc alors combattre promptement ces poisons ou ces vapeurs méphitiques. Si les causes morales paroissent annoncer l'Apoplexie, il faut alors les faire disparoître. L'étude, le chagrin font contracter le diaphragme, gênent la circulation, font fluer le sang au cerveau plus abondamment. Il faut donc alors renoncer à l'étude et se livrer à la dissipation, pour faire disparoître le cha-

grin. Les affections de l'âme suspendent les mouvemens du cœur. La colère détermine l'Apoplexie sanguine. Il faut recommander aux personnes sujettes à ces sortes d'affections, de réprimer leurs passions. J'ai vu, à Chambly, une femme qui se mit dans une si violente colère, lorsqu'on vint arrêter son mari, qu'elle eut une attaque d'Apoplexie qui la précipita dans le tombeau. Elle se plaignit, à la suite de sa colère, d'un violent mal de tête. Elle tomba ensuite dans un assoupissement comateux. Son pouls étoit très-petit. La saignée et les vésicatoires, toute jeune qu'elle étoit, ne purent la ramener à la vie. Lorsque les avant-coureurs de l'Apoplexie se manifestent par l'étourdissement, l'engourdissement des doigts, la torpeur, l'affoiblissement de la vue, d'un œil, de l'ouïe, d'une oreille, la diminution de la faculté du goût, l'altération de la voix, de l'embarras dans l'articulation des mots ou de la parole, on sent alors avec quelle précaution il faut ôter la cause du mal, diminuer la compression du cerveau le plutôt possible. Il faut alors tout employer pour rallentir la circulation du sang vers la tête, pour diminuer la tension et la plénitude des vaisseaux. La saignée, dans l'Apoplexie sanguine, doit

être très-ordinairement le premier remède. Les lavemens stimulans, purgatifs, avec l'huile, le beurre, le sel, le vin émétique dans les lavemens, la décoction même du tabac doivent être employés très-promptement. Il est des praticiens qui font précéder l'émétique : ces cas doivent être très-rares. Les vomissemens, en contractant le diaphragme, augmentent la compression du cerveau, deviennent nuisibles aux malades, et quelquefois même leur donnent la mort. Cependant, les vomissemens légers pourroient faire un peu de bien. On pourroit donc tenter un léger vomitif, si l'on présume qu'il y ait saburre dans les premières voies ; après cela, recourir à la saignée, une, deux ou trois fois, suivant les circonstances. Lieutaud pense que les saignées ne doivent point être trop multipliées, dans la crainte d'éteindre la chaleur naturelle. Après cela, on peut recourir à de larges vésicatoires aux jambes, aux cuisses, entre les deux épaules. Les lavemens de tabac pulvérisé, la coloquinte, l'alkali volatil en boisson, peuvent opérer une révulsion salutaire ; mais tous ces remèdes, les eaux spiritueuses, odorantes, employées intérieurement ou extérieurement, sont infidèles, et malheureusement

trop souvent employés. L'usage du café, si recommandé par quelques praticiens, n'est pas plus avantageux.

Après que ces symptômes sont calmés, il faut que le malade boive abondamment des boissons émollientes, délayantes, relâchantes, comme l'eau de veau, l'eau de poulet, le petit-lait, la décoction de tamarin, le chiendent, la réglisse. Dans les tempéramens gras, on peut donner les apéritifs, la racine de patience, les polypodes de chêne.

On peut aussi donner l'eau émétisée, les infusions de séné, les purgatifs rafraîchissans, la manne, la casse, le sel de *Glauber, ou sulfate de soude*, etc.

Dans l'Apoplexie séreuse, il faut éviter les saignées. Elles sont mortelles, suivant *Leclerc. Celse* a dit qu'elles tuoient les apoplectiques ou les guérissoient. *Buchan* prétend qu'une saignée est nécessaire pour désemplir les vaisseaux et les mettre dans le relâchement. Pour moi, je le dirai hautement, que la saignée dans l'Apoplexie séreuse est absolument mortelle; qu'elle est aussi nuisible dans cette espèce d'Apoplexie, qu'elle est avantageuse dans l'Apoplexie sanguine. J'ai, pardevers moi, mille observations que j'ai faites sur cette espèce de traitement

employé par beaucoup de praticiens. Quoique la mort ne doive jamais avoir tort, c'est à ce traitement inconsidéré que j'attribue la perte d'un grand nombre d'individus. Dans cette espèce d'Apoplexie, il est donc nécessaire de commencer la cure par l'émétique à large dose, mais donné à différentes fois et avec beaucoup de précaution. Par ce moyen, l'estomac sera dégagé de tout ce qui le surchargeoit. Ensuite, l'émétique ou les purgatifs drastiques, répétés suivant l'exigeance des cas, les lavemens irritans, les infusions de menthe, doivent être donnés en abondance; mais il faut toujours avoir grand soin que les émétiques, les vomitifs, les purgatifs soient donnés avec tant de précaution, qu'ils n'excitent que peu ou point de soulèvement de cœur, de peur de déterminer les humeurs vers la tête, et de rendre la compression du cerveau plus forte. En recommandant de les donner abondamment, nous observons bien qu'il ne faut les donner qu'en très-petite dose à la fois et en grand lavage. Les vaisseaux désemplis, lorsque la nature paroît prendre la voie des sueurs, on peut les favoriser en faisant boire du petit-lait au vin, des infusions de chardon béni, et particulièrement en appli-

quant des vésicatoires. Quand les grands symptômes sont dissipés, on doit alors recommander les eaux de Balaruc, de Plombières, de Vichy, de Bourbon-l'Archambault. Les cautères, les sétons sont avantageux ; mais on doit prévenir les sujets qu'ils doivent craindre les rechutes, et, par conséquent, s'abstenir de liqueurs fortes, épicées, de tout ce qui peut exciter les passions, accroître la chaleur ; qu'ils ne doivent faire usage que d'alimens légers, relâchans, laxatifs ; leur recommander un exercice modéré, et, surtout, d'entretenir l'écoulement des sétons et des cautères.

Galvani a conçu la possibilité d'appliquer le galvanisme à l'Apoplexie. Il attribuoit celles qui frappent subitement, et qui prennent avec violence, à un flux précipité d'électricité animale vers le cerveau, et les expliquoit de la même manière qu'on explique la mort des animaux, par la bouteille de Leyde. On sent qu'il falloit alors recourir à l'électricité négative, puisque cette espèce de maladie est produite par un surcroît d'électricité animale. L'application du galvanisme doit donc être négative. Nous n'avons encore sur ce sujet aucune observation importante.

CHAPITRE IV.

DE LA MANIE.

La Manie est une aliénation d'esprit sans fièvre, accompagnée quelquefois de fureur, de délire général et de perte de forces. Il ne faut pas confondre cette maladie avec l'imbécillité, qui est une foiblesse d'esprit sans fureur. Elle s'annonce par la mélancolie, qui paroît long-temps auparavant; quelquefois elle paroît subitement, à la suite des maladies du cerveau et de la frénésie; quelquefois elle survient à la suite des maladies du foie, des maladies bilieuses. Les tempéramens maigres y sont plus sujets que les tempéramens gras.

Symptômes.

La Manie par affection vive de l'âme se manifeste tout à coup; des symptômes précurseurs l'annoncent plusieurs mois avant qu'elle éclate. Ces symptômes sont des vertiges, des douleurs de tête, des pesanteurs, des insomnies, une rétraction de membres, la contraction des muscles, les bleuettes, les étincelles, la vision des fantômes, le bruïssement; quel-

quefois un surcroît d'appétit vénérien dans les hommes, la fureur utérine dans les femmes; l'abattement des forces musculaires; un changement notable dans les habitudes du manger, du boire, du dormir aux heures accoutumées; souvent un dégoût des alimens, des ris sans sujet; des soupirs, une tristesse plus ou moins concentrée; le froid des extrémités, des bouffées de chaleur qui se portent au visage, et colorent fortement les joues; des tintemens d'oreilles, un sommeil court et agité. Ces premiers symptômes, qui appartiennent à l'affection hypocondriaque, comme à l'hystérique, se combinent avec ceux qui naissent d'une sensibilité et d'une irritabilité excessives, développée dans tout le système nerveux et musculaire. Les yeux sont hagards, les muscles tirés; le battement des artères, des carotides, est très-remarquable; les urines sont claires et sans sédiment, le ventre se resserre, les évacuations sanguines diminuent et se suppriment; la peau perd de sa souplesse. Les personnes frappées de cette maladie fuient le bruit et le grand jour; elles prennent de l'aversion pour ce qu'elles aiment le plus, deviennent irascibles et craintives; elles changent fréquemment de place, et n'ont aucune con-

versation suivie. Elles ont de temps en temps des absences ; elles désirent des alimens de haut goût et des liqueurs fortes. Lorsque les vêtemens les incommodent, ceux surtout qui couvrent la poitrine et la tête, la Manie ne tarde point à se déclarer ; quelquefois la fureur l'accompagne. On est alors obligé de lier le malade. Il a dans cet état la force de briser les liens, qu'il n'auroit pu rompre auparavant ; il supporte le froid et le chaud à un degré extrême. L'idée qui l'affecte le plus, le domine, l'agite sans cesse.

CABINET DE LECTURE DRARVE PORTE DE L'ABBAYE

Causes.

Les effets immédiats de la chaleur excessive exaltent l'imagination. La vie contemplative, la solitude, les macérations, conduisent à la Manie et à l'aliénation d'esprit. Le nombre des femmes dans cet état est double de celui des hommes.

La Manie reconnoît particulièrement pour cause des chagrins violens, des terreurs religieuses, des lectures trop continues de livres tristes, la culture des sciences ; les méditations profondes développent souvent cette affection. La pléthore, les humeurs remontées à la tête, un dépôt de lait au cerveau, suffisent pour

occasionner la manie. L'irritation des entrailles, la crispation de la matrice ou des intestins, peuvent occasionner un reflux de sang excessif au cerveau. Quelquefois des corps particuliers renfermés dans le nez ou dans quelqu'autre partie du corps, peuvent occasionner la Manie. J'ai connu un maître d'école, maniaque jusqu'à un certain point, qui fut guéri en rendant un ver par le nez. La nymphomanie, l'incontinence, sont souvent des causes de Manie; quelquefois cependant la Manie est héréditaire.

Siége.

Le siége primitif de la Manie est dans le cerveau et dans la région épigastrique. Les malades éprouvent un resserrement considérable dans la région de l'estomac; ils éprouvent souvent une tuméfaction singulière à l'épigastre. Le défaut de nourriture ne sert qu'à exaspérer le malade.

Ouverture des cadavres.

L'ouverture des cadavres présente toujours le cerveau dur, compacte et comme cuit.

Traitement.

On pourroit présumer que, pour guérir la Manie, il faudroit amollir le cerveau, le

dégorger, lui rendre son organisation. Il ne faut pas désespérer de la guérison des maniaques, quelle que soit la nature du mal. L'union qui règne entre la philosophie morale et la médecine, prouve que l'on peut appliquer avantageusement la médecine morale au traitement de la Manie. Le professeur *Pinel* a eu, sous ce rapport, le succès le plus complet.

Comme il y a plusieurs causes du mal dans la Manie, on peut aussi admettre plusieurs espèces de traitement. Si l'engorgement du foie ou un amas de bile a produit la Manie, on doit concevoir que l'usage des acides et des divisans peut opérer la guérison. L'humeur de la petite-vérole, restée intérieurement, a-t-elle causé ce mal, le traitement appropié à cette cause guérira infailliblement. La suppression des lochies en est-elle la cause, la réparation de ces désordres en sera la guérison. La Manie vient-elle d'excès dans l'acte vénérien, employez les remèdes propres à cette circonstance.

Le moyen le plus sûr de traiter les maniaques, c'est d'attaquer la cause directe d'insensibilité. L'ellébore, célébrée par Hippocrate pour la Manie, peut quelquefois convenir dans les cas où la bile cause ce mal; mais on l'em-

ploiera inutilement dans la Manie héréditaire. Les drastiques, si vantés par les anciens, pouvoient bien quelquefois rétablir l'équilibre entre les rapports de l'âme et toutes les parties de l'organe pensant, et guérir la Manie; mais les remèdes violens doivent inspirer au médecin une horreur d'autant plus vive, qu'on les a vu occasionner des ravages épouvantables, et faire expirer des maniaques dans les tourmens d'une longue agonie. Il faut donc préférer les remèdes doux, qui peuvent convenir à toutes les espèces de Manies et à tous les tempéramens. Ainsi, la saignée de la jugulaire peut être très-avantageuse. Une immersion subite dans l'eau froide, un concert d'instrumens agréables, un spectacle propre à ébranler vivement les organes des sens, ont souvent dissipé comme par enchantement les accès de Manie. Les douches d'une hauteur considérable, les bains tièdes, ont souvent fait beaucoup de bien. Le camphre, dissous dans le vinaigre, est très-bon, à la dose d'un scrupule dans une cuillerée à bouche de vinaigre; les préparations d'antimoine sont aussi des fondans que l'on peut employer très-avantageusement. Dans les Manies périodiques, le quinquina peut être très-utile.

L'espèce d'insensibilité que l'on observe chez tous les maniaques paroît avoir deux causes; une compression légère des cordons nerveux, et une attention profonde de l'âme à combiner les idées qui l'affectent et qui détournent son attention des objets extérieurs. *Archimède* traçant, au milieu du cliquetis des armes, les données d'un problême difficile à résoudre, et tué par un soldat sans s'être aperçu des cris des vainqueurs, étoit dans une disposition morale, et avoit toute l'insensibilité qui accompagne la Manie. La colère est une fureur ou Manie passagère.

Parmi les remèdes indiqués pour guérir la Manie, il en est deux qu'il ne faut pas perdre de vue : 1°. la médecine morale; 2°. l'électricité.

La diète blanche, l'air de la campagne et l'électricité ont guéri des Manies qui avoient résisté à tous les remèdes. L'étincelle électrique a arrêté, comme par enchantement, des mouvemens convulsifs impétueux qu'aucun antispasmodique n'avoit pu dissiper. La commotion électrique a fait cesser à l'instant des accès de catalepsie accompagnée de tetanos.

Petiten, médecin de Lyon, nous a transmis une observation fort importante sur la Manie

par affection vive de l'âme, guérie spécialement par l'électricité, le régime anti-phlogistique, les bains froids et la douche sur la tête.

Une femme âgé de trente ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution délicate, sujette à des maux de nerfs, imagine qu'elle est reine, ensuite Armide, après cela Jésus-Christ. Elle joue tous ces personnage avec le caractère qui leur convient. Indignée du titre de citoyenne, elle n'a pu en supporter l'humiliante dénomination. Le génie de la révolution, qui n'est pas galant, a porté un coup mortel à son cerveau. Presque toujours insensible aux objets extérieurs, la plus petite contrariété la mettoit en fureur.

On avoit combattu par la saignée, par l'application réitérée des sangsues, par des vomitifs, les purgatifs et les bains tièdes, tous les accidens qui étoient survenus, pendant sept à huit mois, à la malade qui fait le sujet de cette observation. Les substances amères et aromatiques, les anti-spasmodiques, les liqueurs éminemment spiritueuses lui avoient été successivement administrés. La malade avoit fait un abus étrange de l'hypécacuana. A ce traitement, Petiten en substitua un autre qui eut

le plus heureux succès. Il eut d'abord la précaution de ne point contrarier la malade. Cette précaution ne sauroit être trop recommandée. C'est peut-être à la contrariété que la plupart des maniaques doivent le malheur de ne pouvoir guérir. Il joignit à cette précaution une grande propreté et beaucoup d'exactitude dans le traitement. Les bains légèrement tièdes, l'eau de poulet altérée avec quelques feuilles d'oranger, des onctions d'huile sur le ventre, la glace pilée, mêlée avec partie égale de sucre, administrés d'heure en heure pour toute nourriture, dissipèrent en quelques jours les symptômes d'irritation gastrique; et l'appétit, entièrement perdu, commença à se rétablir. Le lait de vache froid, une saignée au pied, des sangsues aux tempes, les émulsions nitrées et abondantes, les bains froids, la douche sur la tête firent reparoître le sommeil. Les règles supprimées se rétablirent; mais la malade ayant voulu jeûner, et ayant fait succéder aux propos galans d'Armide, les prédications, le jeûne et la contemplation de Jésus-Christ, Petiten lui administra alors l'électricité en bains. Un jour qu'elle faisoit un bruit et des vociférations à étourdir les âmes bienheureuses, il lui donna une commotion

sur les jambes avec une bouteille de Leyde de médiocre grandeur, ce qui produisit un grand effet. Une seconde commotion fut suivie d'une soirée calme et d'une nuit tranquille. Une troisième commotion produisit un étonnement qui acheva la guérison. Ceci suffit pour prouver avec quel soin et quelle précaution il faut traiter ces sortes de maladies.

CHAPITRE V.

DE L'ÉPILEPSIE.

L'ÉPILEPSIE est une privation subite de tout sentiment, ou une suspension des fonctions des sens et des facultés morales, plus ou moins prolongées. Elle est fréquemment combinée avec la Manie, et accompagnée de violens mouvemens convulsifs.

Causes.

La cause irritante a son siége immédiat dans le cerveau ou dans quelqu'autre partie du corps. Dans l'enfance, l'Epilepsie paroît produite par une forte compression de la tête; dans l'âge adulte, par des lésions violentes.

Quelques Epilepsies viennent de l'estomac. On a vu de grands mangeurs auxquels l'Epilepsie est survenue. Le resserrement des intestins dans les hernies a déterminé l'Epilepsie. L'expérience nous apprend que les enfans, les jeunes-gens, les cachectiques, les mélancoliques sont fréquemment sujets à l'Epilepsie. Elle attaque plus souvent les enfans que les grandes personnes. Chez les enfans, les vers, les grandes constipations, les calculs biliaires, les pierres dans les reins ont souvent déterminé l'Epilepsie; chez les femmes, la grossesse; chez les filles, le défaut de règles la déterminent souvent. Les maladies de la matrice, les hémorrhoïdes y concourent souvent, surtout chez les personnes pléthoriques. Chez les hommes, la masturbation, le gonflement de la rate, la section des nerfs spermatiques, après la castration, donnent l'Epilepsie. On voit paroître cette maladie à la suite des ganglions, des piqûres, des blessures, des esquilles, des balles, des corps étrangers, des opérations chirurgicales, de galle répercutée, de goutte remontée, de rhumatisme. Chez les femmes, elle vient quelquefois à la suite d'accouchemens laborieux. Elle attaque rarement les vieillards, à moins qu'ils ne l'aient contractée dès l'enfance. L'Epi-

lepsie est quelquefois héréditaire ; d'autres fois, elle est la suite d'un trop grand embonpoint, d'affections vives, de passions de l'âme ; la frayeur, la crainte, la joie, et d'autres affections vives qui donnent de trop fortes commotions à l'âme, occasionnent souvent l'Epilepsie.

D'après les causes que nous venons d'assigner, on voit que l'Epilepsie peut se diviser en Epilepsie idiopatique et en Epilepsie sympathique. L'Epilepsie idiopatique est celle qui a sa cause particulière dans le cerveau. L'Epilepsie sympathique est celle qui tire sa source de quelque cause occasionnelle.

CABINET DE LECTURE DRAVE PAR DE LABRÈME

Symptômes.

Les épileptiques ont des symptômes avant-coureurs : quelquefois ils tombent tout d'un coup ; quelques-uns ont des flatuosités ; d'autres un frémissement dans les nerfs ; d'autres éprouvent des nausées, des envies d'aller à la garde-robe. Chez la plupart, les yeux se contournent, la langue se contracte, la bouche se couvre d'écume, les bras, les jambes se plient, se courbent, le visage se gonfle, devient violet, la langue s'épaissit et sort de la bouche; quelquefois les malades la

déchirent avec leurs dents : il y a même des exemples de malades qui se la sont tout-à-fait coupée dans des accès d'Epilepsie. Dans l'accès, le malade respire difficilement, d'une manière stertoreuse et avec un bruit considérable. Plusieurs individus ont des accès très-courts, d'autres des accès très-longs ; quelques-uns des accès rares, d'autres des accès fréquens. Il y a des épileptiques qui s'agitent long-temps, qui entrent en fureur, qui se déchirent à coups de poings, qui délirent, qui tiennent des propos qui les font regarder comme possédés du démon ; d'autres se roulent d'une manière effrayante. Quelques-uns croient qu'ils ont des songes que le ciel leur envoie, et le peuple les regarde comme des êtres inspirés. La verge, chez les jeunes-gens, entre en érection, souvent même la semence s'échappe ; dans d'autres, les urines sortent avec impétuosité, et, quelquefois même, les matières fécales. Tous finissent par être privés de sentiment, de mouvement, de raison, par avoir la bouche écumante. Les symptômes sont singulièrement variés ; tantôt on voit des vertiges instantanés ; tantôt ce sont des mouvemens convulsifs violens. Après l'accès, quelques malades se plaignent d'engourdissement, de

lassitude, de douleur de tête, et la plupart ont oublié ce qui leur est arrivé.

Les paroxismes reviennent quelquefois tous les ans; chez d'autres tous les mois; chez d'autres toutes les semaines. Il y en a chez lesquels on remarque les accès à tous les changemens de phases de lune; en sorte qu'on les regarde comme lunatiques. Les paroxismes durent un quart-d'heure, une heure, deux heures, et quelquefois plusieurs jours. Quelques épileptiques ont quelquefois plusieurs accès de suite, et sont long-temps sans en avoir.

Pronostics.

Les Epilepsies idiopatiques sont presque toujours incurables; les sympathiques presque toujours curables. La superstition avoit attaché autrefois une idée de honte à ceux qui étoient attaqués de cette maladie. Encore aujourd'hui, l'horreur que le peuple témoigne pour les tristes victimes de l'Epilepsie, ne contribue pas peu à l'entretenir et à l'augmenter. Elle ne se gagne cependant pas par le contact, comme on le pense vulgairement. L'Epilepsie dépend d'une disposition intérieure. Une personne attaquée de ce mal, doit donc inspirer le plus vif intérêt. L'E-

pilepsie n'est pas généralement mortelle, comme on s'est plu à le croire et à le répéter d'après Hippocrate. C'est une maladie de nerfs des plus graves, et par conséquent très-difficile à guérir. Elle ne se guérit pas toujours à l'âge de puberté. L'Epilepsie des enfans quelquefois obtient sa guérison par la puberté ; mais cela est rare. Dans l'enfance, depuis quatre ou cinq ans jusqu'à dix ou douze ans, elle se guérit facilement, quand on s'en occupe. Cette maladie se guérit quelquefois par le mariage, quand elle tire sa source d'une suppression de règles ; autrement, le mariage ne fait que la rendre plus fâcheuse. Dans l'âge adulte, elle se termine rarement d'elle-même, et souvent dure toute la vie. Plus les accès sont fréquens, plus l'Epilepsie est dangereuse. Celle qui a pour cause la peur ou la frayeur, est plus fâcheuse que celle qui est occasionnée par la colère ; celle qui vient du chagrin est encore plus fâcheuse. L'Epilepsie qui jette dans un état d'assoupissement, est souvent suivie de l'apoplexie et de la mort ; mais si la paralysie survient, elle prolonge la vie du malade. Dans l'Epilepsie, on éprouve quelquefois des syncopes qui pourroient faire croire que les malades sont morts, et qui doi-

vent rendre les médecins très-attentifs, pour empêcher qu'on ne porte en terre ces malheureux. L'Epilepsie, qui a résisté à tous les remèdes, se guérit quelquefois par une fièvre quarte ou quelque maladie dangereuse. Comme elle a son siége dans le cerveau, le pronostic ne peut être que très-difficile à former. En général, on ne doit point abandonner le malade, quelque difficile qu'elle soit à guérir, puisqu'elle n'est point incurable.

Ouverture des cadavres.

Les observations anatomiques démontrent que l'Epilepsie, dans la plupart, est idiopatique. Outre une conformation morbifique des os du crâne et des sutures, on trouve des exostoses qui compriment le cerveau, des fragmens d'os, tantôt mobiles, tantôt attachés à la boîte osseuse, et qui déchirent les enveloppes du cerveau. On trouve des avancemens de quelques-unes de ces enveloppes dans la substance osseuse, et quelques parties anguleuses de cette substance paroissent déchirer la substance même du cerveau. On remarque souvent la dure-mère couverte de tubercules, le cerveau ferme, calleux, et agglutiné à ses enveloppes. On trouve les vaisseaux du cer-

veau remplis de concrétions polypeuses ou d'un mucus crayeux. Le plexus choroïde est rempli d'hydátides. On trouve des épanchemens de sang, tant dans la substance du cerveau que dans les différentes anfractuosités de ce viscère. On reconnoît une très-grande quantité de sérosités flottantes sur le cerveau, le cervelet, au grand trou occipital, vers la moëlle épinière. Dans les ventricules du cerveau, on remarque une sanie fétide, ichoreuse, visqueuse, et assez semblable à l'écume que les malades rendent par la bouche. On remarque aussi des tumeurs de différens caractères, de la purulence et de la pourriture; mais ce qui est assez singulier, c'est que l'on observe sur la base du cerveau, dans ceux qui ont fait usage du mercure pour la maladie vénérienne, et dans ceux qui ont travaillé à ces sortes de mines métalliques, une certaine quantité de mercure, qui paroît obstruer toutes les parties qui aboutissent au grand trou occipital.

Sans parler des autres lésions, soit dans la poitrine, soit dans quelqu'autre partie, j'observerai seulement que plusieurs épileptiques qui s'étoient plaints, pendant leur vie, de douleurs dans les doigts des pieds, des mains, ou dans quelque partie des cuisses ou

des bras, ayant été ouverts après leur mort; on a trouvé une espèce de ganglion, ou quelque vice notable, qui paroissoit être le vrai siége de la maladie. Nous observerons dans le traitement que plusieurs épileptiques ont été guéris par le retranchement seul des parties douloureuses.

Traitement.

Les remèdes doivent varier suivant les causes. Dans l'Epilepsie par vice d'estomac, occasionnée très-communément par des matières glaireuses ou par des excès dans le régime, les malades doivent être guéris par les évacuans, l'eau tiède, l'émétique, l'hypécacuana, les plantes amères, la valériane. Chez les enfans qui ont des vers, l'Epilepsie doit être traitée par les potions huileuses, les vermifuges. Ceux chez qui elle vient d'une disposition bilieuse, doivent recourir aux acides, au tamarin, aux substances aigrelettes, l'oseille, etc. Si la maladie est occasionnée par la suppression des règles ou par quelqu'évacuation sanguine supprimée, il faut rétablir, autant qu'il sera possible, ces sortes d'évacuations. Les sang-sues, l'*assa fœtida,* le sel ammoniac, *muriate ammoniacal;* tous les

moyens qui peuvent rappeler les règles, le sang, doivent être mis en usage. Pour les Epilepsies qui viennent d'humeurs répercutées, de dartres rentrées, de la suppression d'un cautère, de l'écoulement d'un ulcère, d'un cours de ventre, d'une évacuation humorale, il faut y appliquer de larges vésicatoires, rétablir les cautères, mettre des sétons. Les Epilepsies qui viennent du nerf radial, de ganglions ou de quelque cause semblable, disparoissent en coupant les nerfs qui en sont la cause, ou les ganglions. Beaucoup de faits, sous ce rapport, me démontrent la nécessité d'un pareil moyen.

Un jeune homme épileptique éprouvoit une douleur singulière au petit doigt; un jeune médecin lui conseilla l'amputation de la partie douloureuse, et il fut guéri parfaitement. On lit, dans le *Dictionnaire de Médecine*, deux observations semblables. Un médeein d'Oxford conseilla à une jeune dame, sujette à de fréquens accès d'Epilepsie, qui s'annonçoit par une douleur dans le gros doigt du pied, de se faire couper ce doigt; elle suivit son conseil et recouvra la santé.

Olaüs Borrochius a guéri un épileptique par un semblable procédé; *Lamotte* depuis a obtenu le même succès.

Les *Observations de Médecine d'Edimbourg*, tom. IV, pag. 523, rapportent que le docteur *Shorte* a guéri une femme épileptique depuis douze ans, en lui enfonçant un scalpel, de la profondeur de deux pouces, dans la partie de la jambe par où commençoit l'accès. Il parvint à extraire de la plaie un petit corps dur, et depuis ce moment, la malade n'a jamais eu aucun accès d'Epilepsie. Cependant, ce remède n'a pas toujours réussi entre les mains des médecins même les plus distingués.

Les Epilepsies idiopatiques méritent la plus grande attention ; il faut bien considérer ce qui peut l'occasionner. Si ce sont des exostoses, des hydatides, des corps qui compriment le cerveau, c'est en vain qu'on espéreroit la guérison, puisqu'on ne sauroit enlever la cause primitive du mal.

La saignée ne convient point en général dans cette maladie, soit qu'elle vienne des vers, soit qu'elle vienne de l'estomac. Beaucoup de praticiens l'ont imprudemment conseillée dans le paroxisme. Cependant, si c'est pléthore, elle peut être quelquefois utile à la jugulaire, aux tempes ; hors cela, elle est inutile et souvent même dangereuse. Quelques médecins ont prétendu qu'elles arrêtoient les

accès. Quoique l'on cite l'exemple d'une femme qui a été saignée quatre mille fois dans une année, il n'en est pas moins vrai que la saignée rend la maladie plus rebelle. Je n'en voudrois aucune preuve que cette même femme, qui, malgré ses nombreuses saignées, ne fut point guérie ; il n'est donc que très-peu de cas où l'on doive se permettre la saignée : ce ne seroit tout au plus que lorsqu'on pourroit craindre la rupture de quelque vaisseau par une suite d'une trop grande pléthore. On peut cependant, lorsque l'Epilepsie vient de règles supprimées, appliquer des sangsues à la vulve. Dans les humeurs qui se portent à la tête, on ne sauroit trop recommander les bains de pied. La valériane sauvage, prise à la dose d'un ou de deux gros par jour, en poudre, a souvent été très-avantageuse ; l'extrait de la valériane à l'eau est encore très-bon. Les extraits spiritueux sont beaucoup moins favorables. Le gui de chêne, la pivoine, le musc, à la dose de huit à dix grains, raréfient les humeurs, et ne doivent être donnés qu'avec beaucoup de précaution. Lorsque la foiblesse des nerfs ou leur trop grande irritabilité paroissent être la cause de la maladie, le quinquina, les feuilles d'oranger, les préparations de fer, les pillules de

fleur de zinc, ou *oxide de zinc sublimé*, à la dose de trois ou quatre grains au plus, continués pendant quelque temps, ont été très-avantageux. Le caille-lait jaune, l'opium, les gommes, le camphre, ont souvent arrêté des mouvemens convulsifs violens; le camphre doit être pris en grande quantité jusqu'à trente-six à quarante-grains. La rhue, pour les femmes peu réglées; l'*assa fœtida*, qui est une résine fondante apéritive, ont été souvent des remèdes spécifiques dans cette sorte de maladie. L'alkali volatil, les charmes de la musique, l'application de l'aimant artificiel, ont quelquefois procuré la guérison de l'Epilepsie.

Il paroît que l'électricité a opéré la guérison d'un certain nombre d'épileptiques. Ce moyen réussit dans tous les cas où l'Epilepsie est curable, et dans ceux même où elle ne guérit pas radicalement, elle en éloigne les accès, en diminue l'intensité, et rend la maladie supportable. *Lowets* a guéri plusieurs épileptiques par ce seul moyen; *Willarsy* a guéri deux épileptiques, un jeune homme de vingt-neuf ans, qui n'a eu aucun retour, et une fille de dix-neuf à vingt ans, qui n'a éprouvé que quelque soulagement, dont la guérison n'a pas été complète, parce qu'elle s'est dégoûtée

du traitement. M. *Ledru*, si connu à Paris, a traité treize malades, en présence de sept médecins distingués; les uns ont été parfaitement guéris, les autres ont éprouvé un affoiblissement et une diminution notables dans leurs accès. Ils étoient moins nombreux et moins intenses, et quoique la plupart fussent électrisés par des commotions énergiques, aucun d'eux n'en a éprouvé la moindre incommodité. Le docteur *Cosnier* a attesté ce fait, et pense que l'électricité est un des plus excellens remèdes dans l'Epilepsie. Chose que je crois devoir dire ici, c'est que parmi les commotions administrées, il y en a eu qui l'ont été à travers le cerveau, sans que les malades se soient plaints. Cependant, je crois prudent de ne faire passer que de très-légères commotions à travers les parties du cerveau, et qu'il est important de graduer la force des commotions. Voici comment s'y prenoit monsieur *Ledru* pour électriser les malades. Il réunissoit les poignets par un fil de métal, et les jambes par un autre, à l'endroit de leur articulation avec les tarses; la surface extérieure de la bouteille étant mise en communication avec le fil qui réunissoit les jambes, il faisoit décharger sa face opposée sur celui qui réu-

nissoit les poignets, et réitéroit cette opération six fois de suite. Conservant la communication de la surface extérieure de la bouteille avec les jambes, il la chargeoit de nouveau, et portoit la décharge, 1°. sur le centre du coronal; 2°. sur chacune des extrémités de cet os; 3°. sur la partie inférieure de chaque pariétal. Il commotionnoit ensuite à trois distances égales la colonne vertébrale, depuis les vertèbres du col jusqu'à l'os sacrum, qu'il commotionnoit quatre à cinq fois de suite. Il établissoit et la communication de la face extérieure de la bouteille avec les jambes, pour en établir une autre avec le fil qui réunissoit les poignets, et répétoit les mêmes opérations, pendant un certain temps.

Nota. Dans le cours du traitement, il faut avoir soin de tenir le ventre du malade libre par des boissons délayantes, par des lavemens, et lui faire prendre tous les mois un léger minoratif.

Le galvanisme a déjà procuré des effets merveilleux dans le traitement de l'Epilepsie. *Geiger* cite des expériences faites sur des épileptiques; il rapporte en avoir obtenu des changemens de paroxismes, qui devinrent alors moins fréquens. Je me propose de tenter ces

mêmes expériences sur des épileptiques, et de consigner mes observations, si elles sont suivies d'un heureux succès. Ce traitement doit être tenté avec beaucoup de précaution.

CHAPITRE VI.

DE LA RAGE.

La Rage est cette maladie que les hommes ou les animaux peuvent contracter par la morsure. Elle est connue sous le nom d'hydrophobie, parce qu'elle est accompagnée de l'horreur de l'eau. Elle peut être spontanée, symptomatique ou communiquée. Cette dernière est la plus ordinaire. Elle est commune dans les pays chauds. On l'observe aussi dans les pays froids, en Sibérie. Elle est inconnue dans le Pérou, selon *Wansvieten*. Elle paroît plus fréquemment en été que dans les autres saisons. Les chiens la transmettent aux hommes. Les bœufs, les loups, les chats, les lièvres en sont susceptibles et peuvent la communiquer.

Symptômes.

Les chiens attaqués de la Rage sont mornes, baissent les oreilles, mettent la queue entre

les jambes, sont vacillans, marchent comme les hommes ivres, sautent les ruisseaux rapidement, s'en détournent, leur bouche est écumante, leurs yeux étincelans; rarement ils aboient. Tout indique la Rage.

Chez les hommes, l'hydrophobie ou la Rage ne sont pas tout-à-fait synonymes. L'hydrophobie est l'horreur de l'eau. La rage est bien accompagnée de l'horreur de l'eau; mais elle est encore accompagnée de l'envie de mordre. L'hydrophobie peut survenir dans les grandes maladies, dans l'épilepsie, dans les fièvres malignes, dans la petite-vérole, dans les maladies de nerfs. Elle peut être, comme je l'ai dit, spontanée et exister seule. La Rage est accompagnée de mouvemens vraiment convulsifs dans les membres. La douleur de tête, le dégoût, l'insomnie, une chaleur brûlante, une grande difficulté d'avaler, un visage rouge étincelant, des regards farouches sont les tristes symptômes de cette maladie. Les malades voient les corps dans l'obscurité, des étincelles électriques sortent de leurs yeux, et quelquefois de toutes les parties de leur corps. Des bruits semblables à une fusée, à des canons les troublent; ils croient entendre les cris de l'animal qui les a mordus. Les anciens ont

invente des fables sur ce rapport. Les modernes n'ont pas été plus sages. Les muscles de la mâchoire sont dans un mouvement spasmodique. La langue tremble, la salive découle en forme de bave ; souvent les hydrophobes ont l'air de jeter la salive sur les assistans. Les muscles du larynx, en se contractant irrégulièrement, changent la voix des enragés. Cette irritation cause la difficulté de respirer. Le cœur et les vaisseaux se ressentent de cette irritation ; la fièvre s'allume, les hydrophobes éprouvent une grande chaleur, d'autres un grand froid. D'autres éprouvent un priapisme étonnant, les urines sont claires, d'autres les ont sanguinolentes ; tout en eux paroît annoncer une grande irritation dans le système nerveux. Parmi eux, plusieurs tombent dans l'abattement et l'affaissement.

Comment se communique la Rage ? Beaucoup d'auteurs pensent qu'elle peut se communiquer par les plaies et la salive. Le premier est presque démontré, et non le second. On lit, dans certains auteurs, que des chiens ayant mordu le manteau d'un homme, la Rage fut communiquée aux ouvrières par ce moyen. Un père, en embrassant ses enfans, la leur a communiquée. Nous n'avons cepen-

dant que des doutes sur les moyens de communication. Le virus de la Rage peut parvenir par les voies salivaires médiatement ou immédiatement. Il paroît que la Rage ne se communique pas sur la peau à nu; mais seulement par la solution de continuité. Quelques auteurs ont prétendu qu'elle pouvoit ne se développer que plusieurs années après avoir été mordu; mais cela n'est point fondé en raison. La disposition des sujets les rend plus ou moins faciles à recevoir la Rage. Les hydrophobes meurent souvent dans une espèce de foiblesse. Les symptômes varient suivant la nature des sujets. La peur, la crainte, la font développer promptement; et je ne craindrois point de dire que c'est elle qui, souvent, produit la Rage. Elle se développe plus promptement chez les mélancoliques que chez les personnes d'un caractère gai.

Quel est le siége de la Rage? les nerfs. Voilà l'opinion la plus probable. Il y a un grand rapport entre la Rage et l'épilepsie. Pour moi, je crois qu'elle tient plus au cerveau, et qu'elle est en grande partie l'effet d'une imagination dépravée. La crainte de l'eau, qui a fait donner à cette maladie le nom d'*Hydrophobie*, de υδωρ, eau, et de

φόβος, crainte, indique assez que l'horreur de l'eau accompagne toujours cette maladie. On ne peut pas dire cependant que ce symptôme lui soit particulier; on a plusieurs exemples de fièvres, dans lesquelles les malades craignoient l'eau. C'est à l'effet de l'imagination frappée que j'attribue la Rage qui affecta le célèbre *Balde;* on sait qu'ayant baisé sa petite chienne enragée avant que de l'envoyer noyer, il devint chagrin, mélancolique, ne voulut plus boire, et mourut au bout de deux jours dans des mouvemens convulsifs.

La nature de la Rage est inconnue, ainsi que la nature des écrouelles, du scorbut, de la petite-vérole. Le virus scrophuleux, celui des dartres, du scorbut paroissent agir sur les chairs; celui de la Rage, sur les nerfs et sur le cerveau. Desauvages prétend que le venin hydrophobique est composé de deux différentes matières; l'une fixe, muqueuse, et l'autre volatile : l'une et l'autre se préparent et s'amassent dans les glandes sébacées de la gorge et de l'œsophage.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, le cerveau, le

commencement de la moëlle épinière, tous les muscles, le péricarde sont d'une sécheresse extrême; le sang est dissous, comme dans ceux qui meurent de la petite-vérole, de la fièvre maligne. Toute la graisse des muscles de l'épiploon est comme fondue, absorbée, en putréfaction. Le dessus du foie est livide, le péricarde est brûlé, la vésicule du fiel est remplie d'une liqueur putride. Les membres sont roides, le corps gonflé, le sang dans l'état naturel, les poumons sont couverts d'un sang noirâtre. On observe dans le péricarde une sérosité rougeâtre; le larynx est aussi rougeâtre. On ne trouve point des vers dans le cerveau, comme l'ont prétendu quelques auteurs. Dans la langue du chien, il y a un corps ligamenteux ou tendineux, qui peut avoir donné lieu à l'opinion des vers. L'estomac est rempli d'une humeur ichoreuse, verdâtre; l'œsophage est couvert de taches rouges, noirâtres; les viscères sont secs, etc.

Causes.

CABINET DE LECTURE DUARTE

La cause de cette maladie, chez les animaux, est la privation pendant plusieurs jours d'alimens ou de boisson, ou quelquefois la

mauvaise qualité des matières corrompues dont ils se nourrissent assez souvent, ou encore le défaut d'une abondante transpiration, après avoir long-temps couru. On a aussi observé que toute autre maladie longue, éprouvée par un chien, peut se terminer par une Rage spontanée. La morsure, chez les hommes, paroît être la seule cause qui puisse produire la Rage.

La Rage est plus commune dans les villes que dans les campagnes. Elle attaque particulièrement la classe du peuple qui est plus nombreuse et plus exposée dans les rues, dont les chiens sont bien moins soignés, et dont les officiers de santé habituels ne sont pas toujours ceux qui jouissent de la plus grande célébrité. L'ignorance est présomptueuse. Faute d'invoquer des lumières supérieures, le plus souvent ils immolent un grand nombre de victimes. Les meilleurs médecins, ceux qui, par leur application à l'étude et par leur théorie, pourroient suppléer à l'expérience, sont ceux-là mêmes qui, dans le cours d'une longue pratique, n'ont point été appelés à traiter les hydrophobes. Voilà pourquoi cette maladie est restée depuis si long-temps sous le joug de l'empyrisme.

Traitement.

Le hasard, l'expérience ont offert aux médecins divers remèdes plus ou moins spécifiques. Le muriate d'antimoine liquide est, jusqu'à présent, un des plus excellens préservatifs.

L'ablution au moment de la morsure, les scarifications légères sur l'escarre, pour opérer le dégorgement des plaies, ou des sangsues, s'il y a des membranes à respecter, sont des préservatifs de la Rage fort connus. La cautérisation des plaies avec des pinceaux enduits d'acide nitrique, a eu un grand succès. Le citoyen *Peltan* a publié, dans le *Journal de Paris*, deux lettres du plus grand intérêt sur ce sujet. Il propose la cautérisation immédiate par le feu. Ce moyen me paroît préférable à tous ceux qui ont été proposés jusqu'à présent; ce préservatif est tel, qu'on n'a plus à redouter les effets de la Rage. Peut-être alors les anti-spasmodiques deviennent-ils inutiles. Après les cautérisations, il faut recouvrir la plaie d'un emplâtre vésicatoire, ou d'onguent stirax, ou d'onguent de la mer.

Parmi les différens moyens indiqués pour la guérison de la Rage, on conseille de jeter les

malades dans la mer. Il est très-important pour la science de connoître la raison de ces faits extraordinaires.

Le virus rabifique, introduit dans l'organisation, paroît déterminer, sur tout le système nerveux, un trouble qui augmente par accès, au point de donner la mort au milieu des convulsions. Ce trouble peut être empêché, ou même suspendu dans son invasion, par toutes les causes capables d'imprimer à l'ensemble des organes une action étrangère assez violente et assez long-temps soutenue pour opérer une révulsion salutaire. Cette théorie explique naturellement toutes les cures extraordinaires de rage.

Il n'y a que le médecin bien pénétré de ces vérités importantes qui peut être utile dans cette affreuse maladie, en s'opposant à son développement par l'emploi d'un grand appareil de moyens perturbateurs, et en portant dans l'esprit l'assurance d'une guérison certaine.

On ne sauroit trop recommander les bains; on doit baigner les malades tous les jours, pendant un mois, et les suspendre de temps à autre. Si la salivation n'arrive pas, il faut faire précéder les vomitifs, user des anti-

spasmodiques, donner huit grains de nitre; huit grains de camphre, en faire des pilules. On donnera aux malades des infusions de tilleul, l'eau de Luce. S'ils ne dorment pas, on leur prescrira le sirop diacode. La saignée, si le pouls est plein, est quelquefois nécessaire; la saignée du pied est préférable. Il faut leur prescrire un régime rafraîchissant, leur défendre l'usage de la viande, les distraire, rassurer leur imagination.

Dans toutes les maladies qui portent en elles un caractère effrayant, on doit autant travailler à guérir l'esprit que le corps, et l'on sait que dans celle dont il s'agit, l'imagination joue un très-grand rôle. L'on a fréquemment vu des personnes, qui avoient approché des hydrophobes, ou qui avoient été mordues par des animaux qu'on soupçonnoît l'être, se frapper tellement l'imagination, qu'elles ont eu des symptômes qui approchoient de ceux de la Rage, ainsi qu'il arriva au célèbre *Thémison.*

Il ne faut cependant pas croire que l'imagination joue seule le principal rôle dans cette maladie. Il seroit imprudent de s'exposer au contact de la salive des hydrophobes. Un médecin très-estimable de la capitale, et distin-

gué par ses talens, a annoncé dans des journaux que la salive des hydrophobes n'étoit pas contagieuse ; qu'il la recevroit impunément sur le visage, dans la bouche, et qu'il communiqueroit avec eux sans aucune crainte. Je tremble que le partisan de cette opinion n'en soit un jour la triste victime. J'ai vu, en 1783, à Vendôme, un enfant de sept à huit ans mordu par un animal enragé ; son imagination n'avoit certainement point été frappée par la crainte de la Rage, et cependant il est mort au milieu des symptômes les plus affreux de l'Hydrophobie la plus confirmée. On trouve dans Galien que l'on a donné impunément à manger le foie des chiens morts de la Rage, pour préserver de cette maladie ceux qui avoient été mordus. La prudence prescrit toujours de tranquilliser l'imagination ; elle prescrit aussi de ne point s'exposer au contact d'un animal enragé de quelque manière que ce soit. On doit éviter d'avoir, avec ceux qui sont attaqués de cette maladie, une communication récente ; il faut aussi éviter de manger des animaux morts de la Rage.

On trouve quelques exemples d'Hydrophobie produite par la morsure d'animaux en furie, mais non hydrophobes ; il est possible

que le germe d'une maladie existe dans la masse des humeurs, ou dans quelque coin du système vasculaire ou glanduleux , sans se développer. Il est consolant pour l'humanité de savoir qu'une foule d'observations constatent qu'il n'y a en général qu'un très-petit nombre de personnes mordues par des animaux enragés, qui deviennent hydrophobes.

L'on a de tout temps vanté une infinité de remèdes contre la Rage, et il se trouve, dans tous les pays, des personnes qui disent posséder des secrets infaillibles. Le meilleur secret est celui qui consiste à tranquilliser l'imagination, comme nous l'avons déjà dit. Au nombre de ceux qui ont eu, et dont quelques-uns ont encore la plus grande vogue, il faut compter la racine de l'églantier ou de rosier sauvage, le *lichen cinereus* de Rai, la poudre de palmarius, celle d'huître calcinée, le scarabée méloë pour faire suppurer la plaie, la racine et les feuilles de belladona, l'ail, la rhue, l'opium, le musc, le camphre, l'alkali volatil, le vinaigre, le mercure, etc. etc. La plupart de ces remèdes sont plutôt des préservatifs que des curatifs.

Plusieurs observations, contenues dans *l'Almanach Vétérinaire* des années 1782, 1790,

tendent à démontrer les bons effets et les succès opérés dans cette cruelle maladie par un médicament très-simple, qui consiste dans une plante très-commune, connue sous le nom de mouron rouge, *anagallis flore purpureo.*

Cette petite plante, qui croît dans les jardins et les champs, a une racine simple et fibrée; ses tiges sont tendres et couchées sur terre. Ses feuilles sont opposées. Ses fleurs sont rougeâtres; il leur succède de petits fruits sphériques remplis de petites graines anguleuses et brunâtres. Toute la plante a une saveur d'herbe un peu outrée. On la fait sécher, on la pulvérise, et on la donne à l'animal mordu ou enragé, avec demi-gros de sel, *ou muriate de soude*, autant d'alun, *ou sulfate d'alumine*, sur du pain, à la dose de deux dragmes. On peut la faire prendre dans deux onces d'eau commune, ou dans la même quantité d'une infusion de la même plante. La dose, pour l'homme, est d'une dragme dans l'eau distillée de cette herbe: on réitère cette dose six heures après; le lendemain, on la réitère encore. On lave ensuite la plaie avec l'infusion de la même plante. On l'associe aussi avec trente gouttes d'alkali volatil fluor. On

réitère ce breuvage pendant huit à neuf jours. Cependant, je ne crois pas que ce remède soit un curatif, malgré les observations d'hommes aussi recommandables que les citoyens Chabert, Flandrin et Huzard.

Je préférerois le mercure employé comme pommade appliquée à la peau sous forme de frictions; mais je m'en tiens à ce que j'ai avancé ci-dessus, d'après *Celse* et plusieurs médecins anciens et modernes, et je pense que le moyen le plus efficace, pour préserver de cette horrible maladie, est de brûler, aussitôt après la morsure, ou du moins, peu de temps après, la plaie avec un fer chaud, en observant de l'élargir et de faire des scarifications profondes. Il est aussi utile de faire, aux environs, des frictions avec l'onguent mercuriel, à la dose de deux ou trois gros tous les deux jours. Un des points principaux, est d'entretenir la plaie ouverte pendant quarante jours au moins.

CHAPITRE VII.

HYDROCÉPHALE.

Quoiqu'on ne connoisse pas encore l'existence des vaisseaux absorbans dans l'organe cérébral, ni sur la membrane qui revêt ces cavités, l'exhalation et l'absorption d'un fluide séreux dans cette partie n'en sont pas moins démontrées, de quelque manière que s'opère leur action. Les faits et l'analogie démontrent qu'il se forme une accumulation de sérosité dans le cerveau. Cette Hydropisie porte le nom d'Hydropisie cérébrale, ou d'Hydrocéphale. C'est une collection d'eau plus ou moins considérable dans l'intérieur de la tête. Son nom lui vient de υδωρ, eau, et de κεφαλη, tête, et signifie ou désigne l'Hydropisie de la tête.

L'Hydrocéphale est externe ou interne. L'Hydrocéphale externe est un épanchement séreux qui se trouve entre le crâne et la dure-mère. On en trouve un exemple dans Bonet. Cette espèce d'Hydropisie est fort rare. Quelques auteurs la regardent comme étant formée par des hydatides. L'Hydrocéphale interne est

celle où le fluide est amassé dans l'intérieur du crâne. Tantôt l'épanchement a lieu entre les enveloppes du cerveau; alors la tête acquiert un plus grand volume, l'organe du cerveau se trouve comprimé, s'affaisse sur lui-même, s'applatit. Henri Velse et Ambroise Paré en rapportent beaucoup d'exemples. D'autres fois les ventricules du cerveau sont le siége de l'épanchement : ces cas sont plus fréquens. L'Hydrocéphale vraie est une maladie chronique qui est plusieurs mois, et même des années entières, à se développer, et qui se manifeste chez les enfans dès leur naissance.

Il faut remarquer que nous ne parlons point ici de cette espèce d'Hydropisie qui accompagne l'anasarque, ou une diathèse hydropique générale; mais des cas où cette Hydropisie existe seule et est parfaitement isolée.

On la reconnoît aisément au volume plus ou moins extraordinaire de la tête de l'enfant. Cette maladie est particulière aux jeunes enfans. Quelquefois le fœtus en est attaqué dans le sein de sa mère; ce qui apporte des obstacles aux accouchemens. Elle attaque rarement les adultes. On en a peu d'exemples chez les vieillards. La tête des Hydrocéphales pré-

sente, au premier aspect, un écartement considérable dans les sutures qui se manifeste d'une manière évidente. Il paroît quelquefois une tumeur, en forme de vessie, vers l'occiput. Il y a une certaine transparence, surtout à l'endroit des fontanelles. La tête acquiert quelquefois un volume si considérable, que l'enfant, parvenu à l'âge de cinq ou six ans, comme je l'ai déjà observé sur un enfant d'Aubusson, peut à peine marcher. A mesure que l'épanchement fait des progrès, l'organe céphalique se distend et s'amincit. On reconnoît cette espèce d'Hydropisie par les bâillemens des sutures sagitales, coronales et lambdoïdes, qu'on sent au doigt quand on les presse. Lorsque le sujet vit assez long-temps pour que cet intervalle s'ossifie, c'est toujours par le moyen d'os surnuméraires ou vormiens; les lames orbitaires de l'os frontal sont déjetées. en bas. Ce signe suffisoit à Camper pour reconnoître la maladie. Galien et Œtius disent que l'Hydrocéphale est une collection d'humeurs aqueuses dans les ventricules même du cerveau, ou entre la dure-mère et la pie-mère, ou dans le tissu cellulaire de la face : ce qui, selon Camper, établit deux espèces; la dernière est rapportée à l'anasarque. Nous sommes,

sur ce point, parfaitement de son avis. L'hébêtement, l'affaiblissement des sens, un état de stupeur ou d'assoupissement, les vertiges les convulsions sont souvent les effets de la compression du cerveau. D'autres enfans conservent leurs facultés intellectuelles, comme Camper l'a très-bien observé, et comme je l'ai remarqué moi-même sur l'enfant dont je viens de parler. La plupart des enfans sont foibles, languissans, ont le visage pâle, l'éruption des dents est tardive, les yeux sont couverts à moitié et jusqu'au centre des pupilles par les paupières inférieures. Beaucoup ont les extrémités supérieures ou inférieures paralysées. L'épine se courbe souvent par le poids énorme de la tête; enfin, les membres, le tronc prennent peu d'accroissement: mais on remarque en général, chez presque tous les Hydrocéphales, une tendance singulière au sommeil qui prouve une extravasion du fluide séreux dans le cerveau.

Pronostics.

Il résulte des observations de Camper, que les enfans Hydrocéphales, lorsqu'il y a écartement des sutures, vivent rarement au delà

de trois ou quatre ans; que le plus grand nombre périt avant ce terme; que ceux dont les sutures se forment peuvent vivre plus long-temps, mais presque jamais dans un âge très-avancé. L'Hydrocéphale est presque toujours suivie de la paralysie, de l'atrophie des membres, de la phthysie et de la mort.

CABINET DE LECTURE DRAVE RUE DE BARBAYE. 5.

Causes.

On ne sait point au juste quelle est la véritable cause de l'Hydrocéphale. Il est constant que c'est un trouble dans les rapports de l'exhalation et de l'absorption qui détermine l'accumulation de la sérosité. Ou les enfans apportent au monde cette maladie, ou bien elle se déclare peu de temps après leur naissance. Une contusion à la tête, une compression trop forte des pariétaux, au moment d'un accouchement difficile, peut déterminer l'Hydrocéphale. Chez les enfans qui l'ont après leur naissance, on l'attribue à la dentition, aux vers, aux convulsions; on sait qu'elle est quelquefois venue à la suite d'un coup à la tête dans un âge fort tendre. Trienus rapporte l'histoire d'une petite fille chez laquelle cette maladie se manifesta à l'âge de huit ans,

après un pareil coup, et qui ne succomba que vers sa douzième année.

Ouverture des cadavres.

L'ouverture des cadavres manifeste un grand désordre dans l'organe cérébral ; le cerveau contient souvent plusieurs livres d'un fluide aqueux. On voit à l'extérieur la boîte osseuse très-étendue, les sutures très-écartées Cet écartement paroît évidemment l'effet de l'épanchement séreux. On trouve souvent les enveloppes du cerveau très-épaisses, la faux qui sépare le cerveau du cervelet tout-à-fait calleuse, la substance du cerveau flasque, les ventricules du cerveau occupées par une grande collation de sérosités; la glande pinéale est souvent muqueuse, la glande pituitaire compacte et squirreuse. On voit, par ce détail, combien cette maladie est dangereuse et difficile à guérir. Il peut arriver, cependant, que les sérosités soient extérieures ; on peut alors la combattre par des remèdes particuliers.

Traitement.

Des causes qui déterminent cette Hydropisie, résulte nécessairement celle des moyens

de guérison. Les évacuans, les apéritifs, les fortifians, paroissent, comme dans toutes les autres Hydropisies, des moyens curatifs; mais nous ne pouvons dissimuler qu'ils réussissent rarement. Les cathartiques que l'on emploie communément dans ce cas, sont la rhubarbe, le jalap, le diagrède, le mercure doux. On ajoute souvent à ces médicamens, des médicamens externes: les résolutifs, les discussifs, les fomentations d'eau de chaux mêlée avec l'eau-de-vie, les décoctions de fleurs de camomille, de sureau, de bétoine sont recommandées par plusieurs médecins D'autres recommandent un onguent fait d'huile de camomille et de soufre; mais nous ne pouvons dissimuler que ces médicamens ont peu ou point d'action.

L'Hydropisie du cerveau, comme toutes les maladies, présente trois périodes. Dans la première, on peut espérer la guérison, surtout dans l'enfance. Dans la deuxième, on ne doit pas désespérer de la guérison même des adultes. Il ne faut abandonner la maladie à la nature que dans la troisième période.

Les vésicatoires, les cautères et les sétons nous paroissent préférables. De nombreuses observations nous ont démontré que si on

donne issue à la sérosité par la ponction, l'événement est toujours funeste; que si l'on se sert de moyens compressifs, on ne fait que rendre les accidens plus graves et accélérer la mort. Les observations de Cruikshank, d'Undeerwood et autres, sur les bons effets de la salivation déterminée par les frictions mercurielles, ne sont pas assez circonstanciées pour fixer d'une manière positive l'opinion des praticiens sur cet objet. Tout ce que le médecin peut faire, dans ces cas désespérés, se borne à ne rien ordonner qui puisse rendre la marche de la maladie plus rapide, à prescrire le repos, la situation horizontale, et à faire entourer la tête de l'enfant avec un bonnet de cuir propre à prévenir la compression de cette partie et les accidens qui en sont la suite. On ne court aucun danger d'y joindre un cautère; j'en ai vu produire des effets surprenans.

CHAPITRE VIII.

MALADIES DE L'ŒIL.

[library stamp, illegible]

PREMIÈRE SECTION.

MALADIES DES VOIES LACRYMALES.

Les maladies des Voies lacrymales sont celles qui se forment soit à l'angle interne de l'œil, soit dans le sac lacrymal, ou dans le canal nazal. Les glandes lacrymales secrètent les larmes ; celles-ci sont pompées par les points lacrymaux, et, au moyen des conduits, elles coulent dans le nez.

Si par quelque cause que ce soit, les larmes ne peuvent être entièrement absorbées, ni passer librement dans le nez, elles coulent alors sur les joues, et produisent une affection incommode à laquelle on a donné le nom d'*epiphora*, de επιφερω, j'entraîne avec force.

Je ne parlerai point ici de la cause surabondante des larmes ; mais seulement de celle qui les empêche de passer par le canal nazal.

Pour bien connoître ces maladies, jetons un coup d'œil rapide sur la structure des Voies lacrymales. Ces parties sont dures ou molles.

Les parties dures sont : un canal situé au grand angle de l'œil, formé par l'os unguis et l'apophise montante de l'os maxillaire.

Les parties molles sont : les points lacrymaux, les conduits lacrymaux, le sac lacrymal et le canal nazal.

L'os unguis est mince et petit, de la figure d'un ongle. Il a une face externe concave et polie, tournée vers l'orbite; une interne, convexe et raboteuse; un bord postérieur très-mince, et un antérieur creusé en manière de gouttière. Cette gouttière a si peu d'épaisseur, qu'elle est souvent percée à jour; elle reçoit le sac et le commencement du canal lacrymal. La direction de ce canal est oblique de devant en arrière. Il est rétréci dans sa partie supérieure et évasé inférieurement. Il commence à l'endroit où l'os unguis s'articule avec le coronal, et se termine dans le nez au-dessous et au côté externe du cornet inférieur des fosses nazales.

Les points lacrymaux sont de petites ouvertures près du grand angle de l'œil. A l'extrémité du bord de chaque paupière, on aper-

çoit une petite éminence blanchâtre percée d'un petit trou. Elle n'est autre chose qu'un petit anneau cartilagineux, très-délié, qui sert à tenir dilaté l'orifice du petit trou; ce qui procure une entrée aux larmes dans les points lacrymaux. Chaque point lacrymal a un sphincter qui le serre et le dilate.

Les conduits lacrymaux sont formés par une membrane musculeuse, fine, délicate, qui s'insinue par les points lacrymaux. Cette membrane est susceptible de se contracter, quand quelque corps étranger vient à y toucher. Ses fibres sont droites, et celles de leur sphincter sont entrelacées. Toutes ces parties sont la continuité d'un canal qui, par sa figure et son usage, mérite le nom de siphon lacrymal. Ce conduit s'adapte au sac lacrymal pour y verser les larmes qui lui sont transmises. Il y règne un mouvement vermiculaire très-sensible, qui a lieu à chaque clignotement, et qui se communique de proche en proche dans toute l'étendue du conduit lacrymal. La direction des conduits lacrymaux n'est pas toujours la même. Lorsque les paupières sont bien ouvertes, le conduit lacrymal inférieur est horizontal, tandis que le supérieur est incliné.

Lorsque les paupières sont moins ouvertes, le conduit lacrymal inférieur a une légère inclinaison, et le conduit supérieur est moins incliné. Quand les paupières sont fermées, le conduit lacrymal supérieur est horizontal, l'inférieur est incliné.

Le sac lacrymal est une poche ou réservoir ovale, irrégulier et un peu applati, formé d'une membrane spongieuse entretissue de fibres, de vaisseaux sanguins et lymphatiques, et d'un grand nombre de petites glandes, d'où suinte, par leurs conduits excréteurs, une humeur limpide plus visqueuse que les larmes. Le sac lacrymal est logé dans la gouttière de l'os unguis, et la partie inférieure dans le canal formé par l'os maxillaire et l'os unguis.

Le sac lacrymal a dans sa partie inférieure un conduit connu sous le nom de canal nazal. C'est une continuation de la membrane qui forme le réservoir des larmes. Il tapisse, par sa face postérieure, l'os unguis auquel il adhère et sert de périoste. La partie antérieure est libre, et ne se trouve recouverte que par la partie postérieure des muscles orbiculaires des paupières. La face externe de cette membrane est blanche, et l'interne est rouge, couverte de muquosité, et assez semblable

à la membrane pituitaire dont elle paroît la continuation. La portion de cette membrane qui termine le canal nazal, forme comme une espèce de bourrelet. Les anatomistes et les physiologistes considèrent le sac lacrymal comme un conduit destiné à donner passage aux larmes qui, de l'œil, se rendent dans la fosse nazale ; mais ce que le savant Lecat a remarqué le premier, c'est qu'il y a dans le canal nazal un sphincter qui sert à retenir les larmes dans le sac lacrymal, comme l'urine est retenue dans la vessie.

L'orifice du conduit nazal est placé dans la fosse nazale, pour y déposer le superflu des larmes. Ce conduit a son diamètre plus grand dans la partie supérieure, et moindre dans l'inférieure. On y remarque un étranglement ligamenteux ou sphincter, situé vers son milieu, et quelquefois auprès de son orifice. La contraction constante de ce sphincter oblige les larmes à séjourner dans son calibre et dans celui du sac lacrymal. On nomme cette indisposition *rétention de larmes.* Le séjour de ce fluide irrite le réservoir lacrymal, cause l'inflammation de sa paroi ; de là naît, à ce que l'on prétend, l'ulcération de cette membrane.

La matière puriforme qui découle s'assemble dans ce réservoir, et reflue ensuite par les points lacrymaux, surtout lorsqu'on presse avec le doigt le sac lacrymal. Elle occasionne quelquefois des abcès qui se forment sous la peau qui recouvre le sac lacrymal, et qu'on prend souvent pour des tumeurs lacrymales. Cette maladie est connue sous le nom d'*Ægilops*, ou *OEil de chèvre*, du grec Αιγος, chèvre, et du mot ωψ, œil, parce qu'elle est commune à ces animaux. Ces abcès percent ordinairement d'eux-mêmes et sans fistule, et n'exigent aucun traitement particulier. Lorsque le pus est trop épais pour pouvoir refluer par les points lacrymaux, le sac est forcé de se dilater, à cause de l'accumulation des humeurs qui s'y rassemblent. Il en résulte au grand angle une petite tumeur ronde, peu douloureuse, plus ou moins considérable. Quelques auteurs lui ont donné le nom d'*Hydropisie du sac lacrymal*. Quelquefois le fluide stagnant se fait jour en corrodant le sac et les tégumens; il en résulte une espèce d'ulcère qu'on appelle *fistule complète*, lorsqu'elle a deux ouvertures; si elle n'en a qu'une seule, elle porte le nom de *fistule borgne*.

Les paupières poussent les larmes dans les points lacrymaux. Le mouvement oblique des paupières, en se portant du petit au grand angle de l'œil, comprime de proche en proche le globe de l'œil, et force les larmes à couler sans interruption dans le canal nazal, et à passer dans le nez.

Pour que les larmes passent librement par les Voies lacrymales, il faut que la fluidité des larmes soit assez grande pour qu'elles puissent passer sans obstacle au travers des points lacrymaux; que ces points et ces conduits soient assez dilatés; que le sac lacrymal soit en état de se prêter à la dilatation et à la contraction, et enfin, que le canal nazal soit assez libre pour n'opposer aucun obstacle au cours des larmes.

Causes.

CABINET DE ...

Les causes des maladies des Voies lacrymales sont prochaines ou éloignées.

La cause prochaine paroît consister dans l'épaississement des larmes, l'obstruction des points lacrymaux, des conduits lacrymaux et du canal nazal; le défaut de dilatation et de contraction du canal lacrymal; la contraction du sphincter du canal nazal; enfin,

une humeur viciée, qui a assez d'acrimonie pour irriter le sphincter du canal nazal, au point que sa contraction intercepte le passage de la matière puriforme et des larmes. Ces fluides, venant à s'accumuler, distendent les parois du sac lacrymal, et forment une tumeur plus ou moins considérable. Si les fibres qui composent la membrane du sac lacrymal ont assez de ressort, les fluides stagnans regorgent par les points lacrymaux.

Les causes éloignées sont : l'humeur âcre de la petite-vérole, les vices scrophuleux, dartreux, véroliques. Quelquefois l'obstruction ne reconnoît d'autre cause qu'un vice de conformation ; d'autres fois la mauvaise qualité des humeurs et leur abondance ; enfin, l'âcreté des humeurs et de la chassie, qui, en irritant le sphincter nazal, occasionne la stase des humeurs dans le sac lacrymal.

Pronostics.

Ces maladies peuvent être récentes ou vieilles. Si elles sont récentes, la guérison en est facile ; quand elles sont vieilles, la guérison en est plus difficile.

L'épaississement des larmes peut avoir lieu,

ou hors des Voies lacrymales, ou dans leur intérieur. Dans le premier cas, les larmes ne passent point par les points et conduits lacrymaux ; dans le second cas, elles s'accumulent dans le sac lacrymal, et la compression suffit pour le vider. Si c'est un virus, le pronostic est très-fâcheux.

Si le long séjour de la liqueur lacrymale dans le sac, l'âcreté et les mauvaises qualités de la liqueur lacrymale, occasionnent l'ulcération des parties par où elle passe, et si le pus, s'arrêtant dans le canal nazal, le bouche, alors le pronostic est plus fâcheux. Si c'est un vice de conformation, on sent qu'il est incurable.

Symptômes.

Les désordres qui occasionnent les maladies des Voies lacrymales se réduisent à quatre points principaux. 1°. L'épaississement des larmes; 2°. l'obstruction des points et des conduits lacrymaux ; 3°. la rétention des larmes dans l'intérieur du sac lacrymal ; 4°. l'ulcération du sac lacrymal, du canal nazal et des parties voisines, et enfin la carie de l'os unguis et des os voisins.

L'épaississement des larmes hors des Voies

lacrymales se reconnoît à la simple inspection.

L'obstruction des points lacrymaux peut être occasionnée ou par une affection passagère, telle qu'une inflammation, une brûlure; un grain de petite-vérole, ou par une adhérence quelconque. On s'en aperçoit aisément à l'aide d'une loupe. Il suffit pour cela de renverser légèrement la paupière.

L'obstruction des conduits lacrymaux peut aussi s'apercevoir aisément; mais il faut, pour s'en assurer, passer dans l'intérieur un stylet assez fin.

Si le sac lacrymal seul est affecté, soit par des excroissances charnues qui le rempliroient en totalité ou en partie, soit par des polypes dans l'intérieur des fosses nazales ou des sinus maxillaires, alors il survient un larmoiement assez considérable; le malade mouche moins par la narine du côté affecté, et il se manifeste une tumeur au grand angle, sans changement de couleur à la peau.

Enfin, la désorganisation occasionnée par le séjour du pus dans l'intérieur du sac lacrymal, le perce de plusieurs ouvertures, pousse ses ravages jusqu'à produire la carie des os unguis et maxillaires. C'est là ce qu'on doit appeler exactement *fistule lacrymale*, parce qu'il y a

alors ulcération ou commencement d'ulcération, qui occasionne une ou plusieurs ouvertures fistuleuses, dont les bords sont durs et calleux. On voit dans les environs des chairs fongueuses. Cet état est facile à reconnoître. Les duretés, les fongosités, la carie, le rendent très-compliqué.

Traitement.

Les moyens de guérison consistent à rendre les larmes plus fluides, à faire disparoître la tumeur occasionnée par leur séjour dans le sac lacrymal, à désobstruer le canal nazal, ou à y frayer une nouvelle route.

La guérison de l'épaississement des larmes hors des Voies lacrymales, s'obtient aisément par de simples incisifs adoucissans, puisqu'il reconnoît pour cause un vice interne des humeurs. L'épaississement des larmes dans l'intérieur des Voies lacrymales disparoît encore assez aisément, à l'aide de simples injections d'eau de guimauve, ou simplement d'eau tiède par les points lacrymaux ou le canal nazal. On a conseillé des eaux astringentes ou vulnéraires, l'infusion de la véronique ou autres plantes aromatiques. L'eau tiède me paroît préférable, et même capable de détruire l'ulcération,

quand elle n'est que commençante. Lorsqu'il y a obstruction des points ou des conduits lacrymaux, un stylet mince et assez fin suffit souvent pour les désobstruer. On sent qu'il est difficile de passer dans l'intérieur des conduits lacrymaux une sonde, et de lui donner assez de solidité pour franchir les obstacles que lui opposeroient des callosités qui peuvent se trouver dans le canal nazal, qu'il est difficile de rencontrer. Cela suppose la dextérité du chirurgien; il n'y a point impossibilité. Nous avons observé que ces canaux étoient très-déliés et très-élastiques pour permettre l'introduction d'un corps étranger. Les sondes doivent être fines et augmenter en grosseur, comme l'a très-bien observé *Guérin*, chirurgien de Bordeaux. Quant à la difficulté de rencontrer le canal nazal, elle disparoît, quand on connoît bien sa direction, et que l'on s'est habitué sur le cadavre à le sonder avec précaution. Pour faire disparoître la tumeur formée au grand angle de l'œil sans changement de couleur à la peau, il suffit souvent d'une simple compression, soit à l'aide d'un ressort, comme l'a imaginé *Fabrice d'Aquapendente*, soit à l'aide de plusieurs compresses appliquées les unes sur les

autres, et soutenues par un bandage. Si l'obstruction du canal nazal reconnoît pour cause un polype, on sait que l'extirpation seule de ce polype peut amener la guérison de cette maladie.

La compression faite exactement sur la tumeur lacrymale opère quelquefois la guérison, parce qu'elle augmente la gravité spécifique des larmes et de l'humeur puriforme fournie par les glandes viciées, et force le sphincter du conduit nazal à se dilater : ce qui donne le temps aux filières de ces glandes de reprendre leur mouvement systaltique. On n'obtient cependant pas toujours la guérison de cette maladie par une compression exacte sur la tumeur lacrymale ; quelquefois même cette compression paroît plus contribuer à obstruer le sac lacrymal qu'à le guérir.

Pour détruire l'obstruction du canal nazal, on a imaginé divers moyens, tous fort ingénieux ; *Anel* imagina une sonde boutonnée à sa pointe, avec laquelle il sondoit et injectoit les points lacrymaux et le sac lacrymal. Cet instrument réussit lorsque le canal n'est qu'engorgé et engoué par une matière visqueuse. *Mejan* a proposé de désobstruer le canal nazal, en faisant passer, par le point lacrymal

CABINET DE LECTURE

supérieur, un fil de soie, que l'on feroit ensuite sortir par le nez. Ce procédé est douloureux et difficile, et paroît exposer à des accidens. *Louis Petit* introduisoit une canule d'argent dans la fosse lacrymale, en faisant passer un fil de soie avec la pointe d'un fil à seton ; il faisoit moucher le malade, afin de tirer le fil à soi. A l'extrémité du fil, il attachoit une boulette de charpie, avec laquelle il fermoit la fosse nazale, et retirant le fil à l'autre extrémité, il l'attachoit à du papier qu'il donnoit au malade, en lui recommandant de le fixer à sa tête. Par ce moyen, il entretenoit le cours des larmes, et rendoit le sac libre. *Laforêt* imagina de sonder ce canal par son orifice inférieur, en portant la sonde de haut en bas, et de dedans en dehors, en faisant faire un demi-tour à la sonde, comme pour sonder la vessie. On porte à cet effet le bout de la sonde de bas en haut, et de dehors en dedans, vers l'arcade que forme la coquille inférieure du nez. (Voy. *Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. II, pag.* 89.)

Cabanis a fait quelques corrections à la méthode de *Laforêt*, pour introduire par la partie inférieure du canal nazal une sonde flexible, recouverte d'un vélin extrêmement

fin, que l'on fixe sur la sonde par des fils de soie, et il se sert de l'extrémité de ces fils pour faire une anse, dans laquelle il passe le fil qui doit conduire la sonde dans le sac lacrymal; mais ce procédé a plusieurs inconvéniens, puisqu'il suppose que la désobstruction est faite, et que l'on y a déjà passé un fil, et il ne remédioit point à l'inconvénient de *Laforêt*, qui faisoit souvent des crévasses avec sa sonde.

Jean-Louis Petit imagina de faire l'ouverture du sac lacrymal par la pointe d'un bistouri très-fin, et d'entretenir la dilatation du sac nazal par un corps étranger. Il est d'abord difficile de ne pas crever le sac lacrymal; on ne peut pas se dissimuler qu'il a encore l'inconvénient d'érailler la paupière. On voit souvent ce traitement réussir parfaitement, parce qu'il procure aux larmes une route, soit naturelle, soit artificielle, par le nez; mais il n'a pas toujours eu un succès complet. On voit quelquefois reparoître la maladie, quoiqu'elle semble parfaitement guérie. Malgré tous ces inconvéniens, on ne peut s'empêcher de convenir que *Jean-Louis Petit* est celui qui a trouvé le moyen le plus commode pour désobstruer le canal nazal.

Ponteau (de Lyon), frappé de la difformité

de l'éraillement, proposa d'ouvrir l'abcès par une petite incision entre le globe de l'œil et la paupière, et au lieu d'une tente, il introduisoit un séton dans le canal nazal; mais l'irritation qui en résultoit, produisoit souvent de violentes ophthalmies.

Guérin, de la même ville, débouchoit le canal nazal au moyen d'un stylet, et introduisoit, dans l'intérieur des Voies lacrymales, plusieurs brins de fil, au lieu d'un seul, que *Méjan* avoit proposé, et il en augmentoit le nombre à mesure que le trajet devenoit plus libre. *Hunter* avoit conseillé d'établir, dans la fosse nazale, une canule d'argent percée par les deux extrémités. *Paluci*, chirurgien italien, a proposé d'introduire une canule d'or dans les conduits lacrymaux, et au moyen de cette canule, de passer un fil dans le canal nazal, que l'on retiroit en faisant éternuer le malade; mais ces canules ne procuroient pas toujours le succès qu'on en attendoit. On sent que celui de *Paluci* surtout a des inconvéniens majeurs. Le diamètre des points lacrymaux est si petit, ainsi que celui des conduits lacrymaux, que la finesse qu'il faut donner à ces sondes les rend impraticables; car, si elles sont si fines, elles exposent les parties à des

déchiremens; et lorsque la sonde est parvenue dans l'intérieur du sac, comment l'introduire ensuite dans le canal nazal ? *Jurine*, dans l'intention d'obvier aux inconvéniens reprochés à ces diverses méthodes, et toujours pour rétablir les Voies lacrymales, a proposé de placer un séton comme *Méjan ;* mais au lieu de l'introduire par les points lacrymaux, il propose de percer le sac par sa partie antérieure. Il a imaginé à cet effet une canule d'or, légèrement recourbée, terminée par une pointe d'acier, en forme de trois-quarts, dans l'intérieur de laquelle on passe un stylet d'or ou d'argent applati, fortement recourbé, et terminé par une ouverture dans laquelle on passe le fil. Lorsque la sonde est introduite dans le sac, on l'engage dans le canal nazal. On parvient à vaincre les obstacles en enfonçant la pointe du trois-quarts jusque dans les fosses nazales. Lorsqu'on est assuré d'y être parvenu, on pousse le stylet dans la sonde ; il se dégage facilement de dessous le cornet inférieur. On le ramène en dehors ; on dégage la sonde, et on laisse le stylet en place. Cette méthode suppose l'existence de la tumeur lacrymale ; ce qui n'est pas toujours ; et elle a l'inconvénient d'enfoncer souvent l'os unguis. Les inconvéniens

de toutes ces méthodes sont singulièrement frappans ; le but que l'on doit se proposer dans cette maladie est de désobstruer le canal nazal. Un chirurgien anglais a proposé de désobstruer le canal nazal en remplissant le sac lacrymal de mercure coulant ; mais ce moyen, que l'on veut substituer aux injections d'*Anel*, ne présente aucun avantage. Quelques physiciens ont proposé la guérison de la Fistule lacrymale par l'électricité Lorsqu'il n'y a qu'un simple engorgement, on conçoit alors l'avantage de l'électricité, qui consiste à faire couler les liquides dans les tubes capillaires les plus étroits; on en lit un exemple frappant dans l'ouvrage de *Cavallo*.

Une Fistule lacrymale au grand angle de l'œil avoit été traitée huit fois, et chaque traitement avoit un succès apparent. Cependant, le mal s'étoit toujours renouvelé, et la cause n'en avoit pas été détruite. On employa l'électricité au huitième retour des accidens, et on obtint enfin la guérison. Je ne voudrois point qu'on employât d'autre traitement que l'électricité par bains ; cependant l'électricité par étincelles a réussi.

Le retour constant des accidens avant l'usage de l'électricité, leur disparition depuis l'em-

ploi de ce remède, rend cet exemple le plus frappant. On sent que ce traitement n'a aucun inconvénient, et que l'on peut l'employer facilement.

Si, après l'emploi de ce traitement, on n'en obtient point le succès qu'on en attend, voici un dernier procédé qui me paroît très-avantageux. Il remédie à tous les inconvéniens. Ainsi, l'on n'aura pas à craindre l'éraillement de la paupière, en faisant une incision très-petite. L'éraillement ne venoit pas de ce que l'on divisoit le tendon du muscle des paupières; mais de ce que l'incision étoit trop grande. Il faut encore se servir d'un petit bistouri étroit, ou même d'une lancette, pour déboucher le canal nazal, avec la précaution de ne point faire une fausse route; ce qu'on reconnoît à l'écoulement du sang par la narine du même côté. Le canal débouché, on passera dans son intérieur une canule d'or, dans laquelle on engage le fil qui doit rester dans le canal nazal. On fait ensuite moucher fortement le malade; et, par ce moyen, on retire le fil sans avoir besoin d'aucun instrument. Le fil retiré, on l'attache à la tête du malade, d'une manière fixe, et tous les jours on le tire pour entretenir la désobstruction du canal nazal. Ce moyen

est simple. On peut même, s'il est nécessaire, placer un séton, sans exposer le malade à aucun inconvénient. Combien de fois ai-je vu ce traitement réussir au grand Hospice de l'Humanité; mais il suppose qu'il n'y a point ulcération notable dans le sac lacrymal, ni une carie manifeste dans l'os unguis ou dans l'apophise montante de l'os maxillaire. Dans ces derniers cas, on sent qu'il faut alors recourir à d'autres moyens pour rétablir le cours des larmes. L'ulcération du sac lacrymal, du canal nazal et des parties voisines, la carie des os unguis et des os voisins, accidens que l'on regardoit autrefois comme très-fréquens, sont infiniment rares. Lorsqu'ils ont lieu, ils forcent alors de frayer une nouvelle route aux larmes. C'est là-dessus qu'étoit fondé le traitement des anciens.

Ils considéroient la fistule lacrymale comme un ulcère rongeant qui causoit dans peu de temps la carie de l'os unguis et des os voisins. Ils employoient, à cet effet, le cautère actuel pour exfolier l'os et procurer la guérison. Ce moyen étoit aussi cruel que l'indication étoit fausse. Il manquoit souvent son effet. Si la guérison en étoit quelquefois la suite, c'est que l'action d'un fer chaud servoit de stimulant et

formoit une nouvelle route aux larmes. L'usage de la cautérisation expose à des accidens graves qui doivent la faire bannir du traitement de cette maladie ; cependant Paul d'Egine et Gui de Chauliac ont employé long-temps le cautère actuel. Wolhouse avoit proposé de perforer l'os unguis, et de passer dans l'ouverture une canule de métal avec un rebord. Cette canule entretenoit un point d'irritation qui occasionnoit une vive douleur, produisoit des inflammations suivies d'érésipèle, de fluxion et de suppuration, et ne produisoit souvent que des cures apparentes. La méthode d'Hunter consiste à perforer l'os unguis, au moyen d'un trois-quarts ou d'un emporte-pièce, et y introduire une bougie, un stylet de plomb ou quelqu'autre corps dilatant, que l'on place dans son intérieur, et que l'on entretient jusqu'à ce que l'on puisse espérer que les bords soient assez calleux pour ne pas faire craindre leur obstruction. Par ce moyen, l'ulcère se cicatrise, et le malade guérit à l'aide de cette route artificielle. Lorsque le sac est ouvert, si l'os unguis ou maxillaire sont affectés de carie, il est nécessaire d'empêcher que cette carie ne fasse des progrès. Alors on doit faire, dans l'intérieur du sac, des injections d'eau de

morelle ou d'eau d'orge miellée. Si les routes des larmes sont absolument désorganisées, et qu'il ne soit point possible de les rétablir qu'en frayant une route artificielle, alors il est nécessaire de percer l'os unguis. Quand on a recours à ce moyen, il est bon d'introduire une canule d'or ou d'argent qui puisse entrer avec un peu de peine, et que le malade puisse conserver pendant toute sa vie sans incommodité : il n'en résulte aucun larmoiement.

Ce dernier procédé est surtout très-avantageux et même nécessaire, lorsque l'os unguis est carié, et que la fistule lacrymale est interne; c'est-à-dire, lorsque le pus a été retenu sous les tégumens, et a carié l'os unguis. Mais un moyen pour ne point désorganiser la partie affectée en perçant l'os unguis, est d'introduire une pince particulière pour recevoir un emporte-pièce. On glisse ensuite l'emporte-pièce dans le sac lacrymal. On fera passer ensuite, dans les fosses nazales, un soutien de corne qui soit recourbé, pour pénétrer jusqu'à l'extrémité. On enfoncera l'emporte-pièce, et on détruira, par ce moyen, les causes qui obstruent le sac lacrymal.

Lorsqu'enfin la fistule lacrymale est compliquée de vices scrophuleux, dartreux, véro-

liques, de fluxions sur les yeux, de polypes dans l'intérieur du nez, il est évident qu'on ne parviendra à guérir la maladie primitive, qu'après avoir fait disparoître les causes qui l'ont produite.

DEUXIÈME SECTION.

OPHTHALMIE.

L'OPHTHALMIE est, suivant la force du terme, toute maladie qui attaque l'œil, du grec Οφθαλμὸς, œil. Cependant, on désigne en particulier sous ce nom l'inflammation de cet organe. L'Ophthalmie se divise en interne et en externe. L'interne se manifeste par une douleur vive, une sensibilité execessive des yeux, un certain affoiblissement de la vue, souvent même accompagné de larmoiement. L'Ophthalmie externe se connoît par la rougeur, la douleur et la tension de la conjonctive. Souvent l'inflammation interne et externe se trouvent réunies dans le même individu. Ces maladies s'observent particulièrement à la suite des longues sécheresses. La lymphe épaissie produit des Ophthalmies. Les malades ont la conjonctive et les paupières plus ou

moins engorgées. Les vieillards, les gens maigres, tous ceux dont les humeurs manquent de fluidité y sont plus fréquemment exposés. La douleur est relative à la sensibilité de l'organe. Cette partie reçoit une grande quantité de filets nerveux qui éprouvent un grand tiraillement par l'inflammation, l'extrême sensibilité de la rétine ; la douleur, la sécheresse, l'irritation de toutes les parties environnantes occasionnent le larmoiement.

Traitement.

Les malades, attaqués de l'Ophthalmie, doivent éviter le trop grand jour, se bassiner les yeux avec de l'eau tiède, ou les exposer à la vapeur de l'eau de guimauve, ou de quelques herbes légèrement aromatiques et émollientes. Pour y apporter les remèdes efficaces, il faut bien examiner la cause et la nature de l'Ophthalmie Si elle a son foyer dans la masse du sang; si elle est accompagnée d'un grand larmoiement, de l'enflure des paupières, de chassie, de douleurs vives, de rougeur, de taches sur la cornée, les saignées du bras, du pied, l'application des sangsues, les purgatifs, la manne, le séné, le tamarin, les bouillons de laitue, d'oseille, de chicorée, les vésica-

toires, les collyres faits avec la pulpe de pomme cuite et le lait frais, le blanc d'œuf battu avec l'eau rose, le collyre d'eau de fenouil et d'eau rose, l'extrait de Saturne, ou l'*acetite de plomb*, étendu dans beaucoup d'eau sont les remèdes les plus avantageux. Si elle étoit produite par la direction des cils vers le globe de l'œil, comme il arrive lorsqu'ils sont trop longs, il suffit de les couper, et quelquefois même de les relever. L'Ophthalmie est-elle compliquée de tubercules ? il faut les ramollir pour les résoudre ou les cautériser, ou les extirper et les cicatriser. On y parvient avec des emplâtres mucilagineux, avec celui de *vigo*, avec un peu de savon, ou on les brûle avec la pierre infernale. Dans l'inflammation des paupières avec excoriation, les remèdes internes, la saignée, la purgation, les bouillons rafraîchissans, les bains réussissent fort bien, quand la maladie est récente. Est-elle invétérée ? il faut alors recourir aux collyres adoucissans ; l'extrait de Saturne, ou *acetite de plomb*, l'huile rosat, le camphre, le beurre frais, la cire blanche peuvent être employés suivant les circonstances. L'eau de plantin, l'eau de rose réussiroient même quand les paupières seroient affectées d'une dartre lé-

gère. L'Ophthalmie sèche, où les paupières se collent la nuit, étant la suite de l'acrimonie de la lymphe, cède facilement aux bains, aux anodins, aux bouillons rafraîchissans, au petit-lait, aux eaux minérales; on peut encore bassiner l'œil avec l'eau de rose ou l'eau de plantin. L'Ophthalmie érésipélateuse est très-rebelle. Les fomentations avec l'eau de fleur de sureau et de l'eau-de-vie, les sétons sur la nuque, les cautères, les vésicatoires derrière les oreilles, entre les deux épaules, les saignées, les purgations, et quelquefois les narcotiques sont nécessaires. Je ne parlerai point de l'Ophthalmie scrophuleuse; elle est très-rebelle, et ne disparoît guère que par la guérison de la maladie primitive. Il en est de même de l'Ophthalmie syphilitique. On ne la guérit qu'en guérissant le virus vénérien. L'Ophthalmie interne de la rétine ou de la coroïde, qui survient après l'opération de la cataracte, étant occasionnée par l'inflammation, suite de l'incision de la cornée n'exige d'autre traitement qu'un collyre mucilagineux, tel que celui d'un blanc d'œuf battu avec l'eau rose, étendu sur la charpie, ou une compresse trempée dans l'extrait de Saturne, ou l'*acetite de plomb* que l'on renouvelle plu-

sieurs fois par jour. L'Ophthalmie fébrile disparoît avec la fièvre, par le quinquina. L'Ophthalmie occasionnée par la répercussion de quelques humeurs, se guérit par les évacuans, les sétons et les cautères.

TROISIÈME SECTION.

DURAND

VICES DE LA VISION.

Les vices de la vision se réduisent à trois principaux ; la myopie, la presbytie, le strabisme.

On appelle myopes ceux qui ne voient bien distinctement que de très-près. Comme ce vice provient de la trop grande convexité du crystallin qui réfracte trop ses rayons lumineux, on remédie à ce défaut, en se servant de verres concaves qui diminuent la réfraction.

On donne le nom de presbytes à ceux qui voient fort distinctement les objets éloignés, et ne les voient pas aussi bien de près. Ce vice étant la suite de l'applatissement de la cornée qui ne réfracte pas assez les rayons lumineux, on y remédie par l'usage des verres convexes.

Le strabisme est cette affection de l'œil qui le dirige dans un sens différent de l'axe. Lorsque les nerfs optiques ne peuvent se réunir

dans un même point, on appelle cela loucher. Le strabisme peut être propre à un œil ou à tous les deux. S'il n'affecte qu'un œil, on peut corriger ce vice par l'attention de le fixer dans le sens opposé; mais il est plus difficile à guérir, s'il vient de la foiblesse de l'œil, que lorsqu'il vient d'une mauvaise habitude. Si le strabisme est commun au deux yeux, on doit les couvrir successivement, ou s'habituer à regarder à travers un verre conique, afin de diriger les axes optiques vers le même objet.

QUATRIÈME SECTION.

CATARACTE.

La Cataracte est une privation totale, ou presque totale de la vue, occasionnée par une opacité sensible du crystallin. Le crystallin est opaque; mais la rétine et les autres organes de la vue sont souvent en bon état. Cette opacité provient de cause interne ou de cause externe. Les coups, les chutes, l'épaississement de l'humeur crystalline déterminent souvent cette maladie. La vue s'affoiblit insensiblement. Lorsque les malades voient bien la lumière solaire, sans distinguer les couleurs

ni les figures, on peut opérer avec sécurité. Les remèdes externes dissolvent quelquefois, mais rarement, la viscosité de la lymphe. Les bains, le petit-lait, les bouillons ne réussissent que dans la Cataracte de cause interne et commençante. Elle peut affecter un œil ou les deux yeux.

CABINET DE LECTURE DRARVÉ

Procédé opératoire.

L'opérateur placera le malade sur une chaise, la tête appuyée sur la poitrine d'un aide, de manière que la lumière vienne vers l'angle de l'œil. Il fera soutenir la paupière avec un crochet; le doigt ne soutient pas aussi bien, à cause de l'humidité qui survient. Avec le crochet, on évite l'inconvénient de presser le globe de l'œil. Il se placera ensuite lui-même debout vis-à-vis le malade; il préférera cette position à celle d'être assis sur une chaise, ou sur les genoux des malades, parce que ces diverses positions, recommandées par les praticiens, sont gênantes. Il n'aura à la main aucun des instrumens que l'on emploie communément, ni pique, ni érhine, ni ophthalmotade. Ils occupent la main qui est souvent nécessaire pour déprimer l'iris; ils irritent l'œil, augmentent les mouvemens,

déterminent l'inflammation. L'opérateur soutiendra et fixera l'œil avec le doigt indicateur, tenant le doigt du milieu placé sur la paupière, et opérera suivant le procédé de *Wintzel*, en recommandant au malade de tenir l'œil baissé vers la terre.

Parmi toutes les méthodes usitées jusqu'à présent, nous regardons le procédé de *Wintzel* comme le meilleur. L'instrument destiné à faire l'opération de la cornée doit être bien tranchant, étroit et mince. Lorsque la cornée a été fatiguée par l'incision, il survient quelquefois de l'inflammation. Le procédé de *Guérin* est aussi très-avantageux. L'instrument qu'il emploie est composé de deux tiges; l'une porte une pointe qui doit être appliquée à la cornée du côté interne, et l'autre est surmontée d'une lame triangulaire et rapprochée de la première par un ressort. Cet instrument est très-ingénieux, il mérite la préférence pour ceux qui sont peu exercés; mais, comme il ne peut suivre les changemens de l'œil pendant la section, les malades qui ne portent pas l'œil comme il faut, ne peuvent pas être bien opérés. L'iris quelquefois est coupé dans son procédé. L'instrument de *Guérin* ne coupe pas bien exactement, il contond la cornée. L'in-

cision interne n'est souvent pas assez grande. Des mains habiles n'ont pas toujours réussi. Un autre inconvénient, qu'on ne doit pas dissimuler, c'est qu'il survient un bruit occasionné par la détente, qui fait contracter involontairement aux malades les muscles de l'œil. Nous préférerons, à tous égards, l'instrument de *Wintzel*. Il a cependant l'inconvénient d'entamer quelquefois la conjonctive. Quelques gouttes de sang en sortent dans l'opération; mais le baron de *Wintzel* regarde cet inconvénient comme une saignée très-avantageuse.

Lorsque la section de la cornée est faite, il ne faut pas trop se presser de faire sortir le crystallin, de peur que l'humidité, en survenant, n'en rende la sortie trop difficile. Le crystallin étant sorti, par la pression alternative sur la paupière supérieure et inférieure avec le doigt indicateur d'une main et le doigt indicateur de l'autre main, on pourra présenter au malade divers objets qu'il reconnoîtra facilement. Cet exercice doit être court pour ne le pas fatiguer. On lavera ensuite son œil avec l'eau végéto-minérale foible, et plus froide que chaude. On y appliquera une compresse ovale, trempée également dans

l'eau végéto-minérale, puis une seconde compresse carrée : ce qui doit être fait également sur l'autre œil. On mettra ensuite une troisième compresse qui couvrira les deux yeux, et qui sera maintenue par un bandeau. On placera le malade dans son lit, en lui recommandant d'avoir la tête élevée, de faire diète pendant vingt-quatre heures, et de ne faire aucun usage de l'œil sain pendant quatre jours, parce que la sympathie imprimeroit les mêmes mouvemens à l'œil opéré, et pourroit attirer de l'inflammation. Après de pareilles opérations, il faut avoir soin de panser le malade plusieurs fois par jour, de changer souvent les linges, à cause de l'extrait de Saturne qui y reste, et qui s'amasseroit en trop grande quantité, si l'on se contentoit de les arroser de nouvelle eau végéto-minérale. On pourroit cependant les laisser absolument, en prenant la précaution d'arroser les compresses avec une eau dans laquelle il entreroit peu d'extrait de Saturne, ou avec de l'eau simple. Cette remarque est bien essentielle. Une seconde remarque, qui n'est pas moins essentielle, c'est de ne pas exposer trop tôt au grand jour les malades opérés de la Cataracte. Il faut encore observer de les mettre dans des

lits dont les tours et les rideaux soient verts.

Quand les deux yeux sont affectés de la Cataracte, il est prudent de n'opérer qu'un seul œil. Le succès est plus certain, l'irritation est moindre, et, par conséquent, l'inflammation est moins à redouter. Si malheureusement l'opération ne réussissoit pas, il resteroit encore un espoir au malade qui se désespéreroit, au contraire, si l'opération étoit faite sans succès sur les deux yeux. Les plus célèbres oculistes se sont très-bien trouvés de cette méthode. La prudence du cit. Guérin lui a mérité le succès qu'il obtient tous les jours. Souvent les malades perdent les deux yeux, quand on veut les opérer tous les deux dans le même temps. L'inflammation est deux fois plus grande, la douleur est bien plus grande aussi. On doit donc redouter des accidens plus graves. L'inflammation dépend de la disposition bilieuse, des affections de l'âme, du chagrin, etc. Quelles doivent donc être les craintes, si l'on entreprend d'opérer les deux yeux dans le même temps, surtout dans le cas où le malade verroit un peu à se conduire avec un œil! Quelle ressource restera-t-il, si l'on n'a pas alors le succès que l'on espère? Quel espoir pourra-t-on faire naître dans l'es-

prit du malade ? Mais si l'on a parfaitement réussi en n'opérant qu'un seul œil, ce que l'on reconnoîtra aisément au bout de neuf à dix jours, combien n'aura-t-on pas à se féliciter ? Alors, l'on pourra faire espérer au malade, par la guérison d'un de ses yeux, la guérison de l'autre. Il est imprudent, pour un avantage légèrement plus grand, toutes choses égales d'ailleurs, de les exposer à une perte infiniment plus grande et irréparable.

Nous avons plusieurs fois suivi avec avantage ce procédé, et nous devons avouer qu'il nous a parfaitement réussi. Nous avons eu occasion de pratiquer particulièrement cette opération sur une femme déjà avancée en âge. Sa Cataracte étoit ancienne, sans causes particulières et connues. La malade étoit bien constituée; elle avoit été préparée avec soin. Le changement de nourriture, l'exercice diminué, et l'éclat du jour peuvent amener à une disposition bilieuse. Elle avoit l'œil droit plus opaque que l'œil gauche. A peine pouvoit-elle distinguer quelque chose d'un volume assez gros. Elle discernoit beaucoup mieux, de l'œil gauche, les objets dans l'obscurité qu'au grand jour, parce que sa pupille étoit susceptible d'une plus grande dilatation. Depuis l'opéra-

tion, elle jouit, sans aucun accident, du bienfait précieux de la lumière.

CHAPITRE IX.

MALADIES DES OREILLES.

Les oreilles sont l'organe de l'ouïe. On les distingue en oreille externe et en oreille interne. L'oreille externe comprend tout ce qui paroît au-dehors du conduit auditif. L'oreille interne comprend tout ce qui est renfermé dans les cavités. La plupart des maladies de l'oreille sont difficiles à connoître et à traiter. Une des plus fréquentes, est l'inflammation des oreilles. Cette inflammation est externe ou interne. L'inflammation externe se manifeste par la rougeur, la douleur et la tension. L'inflammation interne se reconnoît par une douleur vive, brûlante, avec tintement dans l'intérieur de l'oreille. Ces sortes d'inflammations se guérissent par l'eau de guimauve, les fumigations, le lait chaud, les figues grasses, les saignées, les gargarismes, les injections émollientes, les bains de vapeurs, les cataplasmes, etc. Il survient souvent à l'oreille externe des abcès qu'il faut ouvrir de bonne heure, des ulcères auxquels il ne

faut appliquer que des linges secs ou imbibés d'une décoction de guimauve ou de sureau. D'autres fois, on voit dans les replis des cartilages de petites tumeurs, appelées *tannes*, dont il suffit de percer le centre en lavant l'oreille avec l'eau de savon. D'autres fois, il se forme sur ou près de l'apophise mastoïde, des abcès précédés de vives douleurs dans la tête, avec douleur lancinante, fièvre peu considérable, mais accompagnée de frissons irréguliers ; quelquefois avec assoupissement, et d'autres fois avec des mouvemens convulsifs aux extrémités, et surtout aux lèvres et aux muscles des mâchoires. Ces sortes d'abcès ouverts, fournissent un bon pus et guérissent promptement.

Il est encore une maladie des oreilles, qui est très - commune ; c'est la dureté d'oreille et la surdité. La dureté d'oreille est causée par un cérumen trop abondant, ou par le racornissement de la membrane du tympan. Si elle reconnoît pour cause un cérumen trop abondant, il est aisé de s'en apercevoir, en mettant dans la bouche du sourd une montre à répétition; alors la précaution d'enlever ce cérument trop abondant, l'usage du lait tiède pour bassiner l'oreille, et la décoction de gui-

mauve, fera disparoître la maladie. Si cette dureté est causée par la vieillesse, et n'est point absolue, on peut y remédier par des cornets acoustiques. Si elle est absolue, elle est incurable. Si cette dureté est causée par la perforation de la membrane du tympan; si cette membrane a été rongée par le pus qui s'y est amassé, la maladie est très-difficile à guérir: cependant, des praticiens ont conseillé de perforer la membrane avec un stylet, et ont rendu par-là l'usage de l'ouïe, après la guérison de la plaie. Si elle est occasionnée par un coryza, par un rhume, comme il arrive souvent aux enfans, cette surdité est passagère; l'usage de l'eau chaude, des boissons sudorifiques, la vapeur de toute espèce de liquide suffit pour la faire disparoître; quelquefois l'usage d'un vésicatoire n'est pas inutile, pour détourner l'humeur et la porter sur un autre point. Ce n'est point ici le cas de parler de l'imperforation du conduit auditif, de l'oblitération de ce même conduit. de son étroitesse, des corps étrangers qui peuvent y être introduits, des obstructions, des polypes, des gonflemens de la membrane du tambour, de la tension, de l'inflammation, de la rupture de cette partie. Toutes ces causes de surdité sont

rares, incurables, ou se guérissent par les remèdes généraux que nous venons d'assigner, ou en faisant disparoître les causes qui leur ont donné naissance. Enfin, lorsque la surdité reconnoît pour cause l'affection du nerf auditif ou la carie du labyrinthe, ce que l'on peut soupçonner par les douleurs vives de tête, d'oreille, que le malade éprouve, on sent qu'il est difficile que l'art puisse y apporter des remèdes. La carie du labyrinthe est toujours mortelle. Si on la soupçonnoit, on pourroit la détourner en excitant dans quelque partie du corps un écoulement de pus, soit par un cautère, un séton ou un vésicatoire.

CHAPITRE X.

TIC DOULOUREUX.

Dans le Tic douloureux, les malades éprouvent, soit à la mâchoire, soit aux tempes, suivant en un mot les lieux que cette maladie affecte, une douleur vive, produite par une distension de nerfs, et souvent accompagnée d'un sentiment semblable à celui qu'occasionneroient des coups de lancette.

Ces douleurs laissent quelques intervalles libres, et reprennent ensuite avec la même violence. Le repos et la chaleur y apportent quelques adoucissemens ; mais elles se font sentir plus vivement lorsque les malades s'exposent à un air froid, lorsqu'ils ont la tête nue, et lorsqu'ils mangent.

Très-peu d'auteurs ont parlé de cette maladie ; *Sauvages* en a dit quelques mots. C'est, suivant lui, une difficulté extrême et douloureuse d'ouvrir et de remuer la bouche, accompagnée d'un ptialisme copieux, d'insomnie, et d'une agitation continuelle et convulsive des muscles voisins. Il cite l'observation qu'il a faite sur madame de Gasc, qu'il ne vint à bout de calmer que par le *laudanum*. *André*, chirurgien, en avoit dit quelque chose dans des observations sur les maladies de l'urètre ; personne n'avoit encore bien connu la nature de cette maladie qui affecte plus particulièrement la mâchoire.

Traitement.

Jusqu'à présent, on a cherché inutilement des remèdes efficaces à cette fâcheuse maladie. Des praticiens ont conseillé des remèdes émolliens, comme cataplasmes, bains, etc.; mais

ces remèdes appaisoient seulement la douleur pour un temps, et ne l'emportoient pas : d'autres ont conseillé les vésicatoires et les cautères : mais ces remèdes faisoient plus de mal que de bien. D'autres ont essayé, mais inutilement, d'appliquer les caustiques sur le lieu de la douleur. Un des remèdes les plus efficaces seroit bien de couper, comme l'a fait *André*, le faisceau de nerfs dont l'irritation produit le Tic douloureux ; mais comment suivre tous les filets dans leurs différentes ramifications ? S'il en reste quelques-uns, on fait au malade une opération bien douloureuse, et qui reste sans succès. Cette maladie a résisté jusqu'à présent à tous les efforts de l'art ; nous pensons cependant, d'après l'expérience que nous avons faite, que les sudorifiques et le liniment volatil sont les remèdes les plus avantageux. Comment agit-il ? est-ce en portant à l'extérieur l'irritation qui est dans l'intérieur ? c'est ce qui paroît le plus probable. Nous avouons que ce remède n'est point rationel, qu'il sent même un peu l'empyrisme ; mais nous croyons que tous les raisonnemens doivent céder devant des faits positifs. Plusieurs malades se sont déjà présentés avec de semblables maladies, et aucun n'est

revenu nous dire qu'il n'avoit pas eu l'effet que nous en attendions ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, s'ils n'eussent pas été guéris. Voici comment on emploie ce remède : Prenez salsepareille une once; faites infuser, pendant une heure, dans une pinte et demie d'eau, que l'on fait réduire par l'ébullition en une pinte; ensuite, étant réfroidie, versez-y quinze ou vingt gouttes d'alkali volatil fluor, pour boisson.

Faites aussi, sur la partie affectée, des frictions avec le liniment volatil un peu fort, trois gros d'alkali dans une once d'huile; frottez jusqu'à rubéfier l'extérieur de la partie douloureuse. Il est avantageux de joindre à ce traitement l'usage des bains.

Observation.

Un homme de cinquante ans, affecté depuis plusieurs années d'une douleur lancinante à la dernière dent molaire, avoit eu recours à différens médecins ou chirurgiens, même des plus expérimentés, qui n'avoient encore réussi qu'à lui procurer un soulagement momentané. Nous avons reconnu que cet homme étoit attaqué d'une maladie connue sous le nom de *Tic douloureux ;* par ce procédé, nous avons parfaitement réussi à le guérir radicalement.

CHAPITRE XI.

DE L'ESQUINANCIE.

On appelle Esquinancie une maladie qui attaque le voile du palais, la gorge, les parties qui l'environnent, et qui empêche la respiration et la déglutition.

On distingue ordinairement l'Esquinancie en Esquinancie fausse et en Esquinancie vraie. J'appellerai la première simplement Angine, et la seconde Angine inflammatoire.

PREMIÈRE SECTION.

L'Angine simple, ou fausse Esquinancie, est une difficulté de respirer, ou un obstacle qui s'oppose à la respiration et à la déglutition. *Sauvages* dit que cette difficulté de respirer est constante, mais que celle de la déglutition ne l'est pas. L'Angine est toujours sans fièvre. Cette difficulté de respirer se propage dans les bronches; l'expectoration est souvent glaireuse. Elle est particulièrement connue sous le nom d'*Angine catarrhale;* elle est remarquable par un gonflement extérieur. Les parotides et les maxillaires sont douloureuses;

c'est un épaississement du mucus des narines. La lymphe s'épaissit tellement, que les malades crachent comme des fragmens membraneux, quoique ce ne soient que des concrétions lymphatiques. Le nez, le pharinx, sont tapissés d'une membrane, d'où suinte une humeur glutineuse qui occasionne souvent la difficulté de respirer. Cette humeur, qui est de la consistance du mucus, bouche tous les conduits aériens. Elle s'épaissit tellement, que les malades crachent des matières quelquefois dures comme des pierres. Les enfans, et surtout les vieillards, y sont très-sujets. Elle est particulière dans différentes parties de la Grande-Bretagne. On l'observe aussi souvent en France.

Causes.

CABINET DE

Cette maladie règne ordinairement dans les saisons froides et humides, dans les lieux marécageux. L'humidité des habits, des pieds, des maisons, un froid qui vient d'une constitution pluvieuse de l'air, qui prend subitement après des cris violens, sont autant de causes qui suppriment la transpiration et qui occasionnent la maladie.

D'après ce que nous avons dit, il est aisé de voir que la difficulté de respirer peut être occa-

sionnée par différentes causes. Ainsi, rien de plus ordinaire que de trouver un mal de gorge occasionné par un vice vénérien, et accompagné de porreaux, de bubons aux parties de la génération, quelquefois même sans qu'il n'y ait rien aux parties de la génération. Il y a aussi des Angines qui reconnoissent une cause scorbutique. Le coup d'œil les indique; les gencives sont gonflées et sanguinolentes. Il y a des cas où l'Angine précède les maladies éruptives. Dans la petite-vérole, la scarlatine, la rougeole, on éprouve souvent un serrement de gorge assez violent; mais la gorge devient plus libre à mesure que l'éruption se manifeste. Une humeur très-âcre en paroît la cause et le principe. L'Angine survient quelquefois dans la rage, dans les spasmes, les maux de nerfs. Le gosier se rétrécit. D'autres fois, elle est polypeuse. Il faut donc bien considérer les différentes causes qui la produisent. Il n'est pas rare de la voir survenir à la suite des évacuations supprimées.

Traitement.

D'après cette exposition, il est aisé de concevoir que le traitement doit varier suivant les causes qui produisent l'Angine. Dans les

enfans, dès qu'on aperçoit ces syptômes, il faut aussitôt recourir aux bains de pied. Comme elle n'est point accompagnée de fièvre, la saignée est peu nécessaire; mais il faut leur donner des lavemens émolliens, leur faire respirer la vapeur de l'eau chaude et du vinaigre; leur appliquer des cataplasmes, et faire des fomentations autour du col avec des décoctions émollientes. Si l'Angine paroît être catarrhale, les boissons adoucissantes, les fleurs de tilleul, de bourache, de buglose, le kermès minéral, ou *oxide d'antimoine sulfuré rouge*, à la dose d'un grain ou d'un demi-grain, sont très-avantageux pour diviser, pour atténuer les humeurs et les porter à la peau. Si l'Angine étoit accompagnée de crachement de sang, il faudroit alors se contenter de donner l'eau de violette, l'eau de guimauve. Le kermès nuit lorsqu'il y a crachement de sang et que le pouls est vif. Pour ceux qui sont bien constitués, qui ne crachent point, il faut recourir à l'oxymel, aux infusions de bourache, au kermès. Il est mille circonstances où, pour les femmes naturellement délicates, l'eau de mauve paroît mériter la préférence. Les vieillards ont besoin d'oxymel scillitique; si les urines sont glaireuses et coulent difficilement, il réussit à merveille.

L'Angine étant relative aux causes, il est prouvé par l'expérience que les personnes chez lesquelles elle est périodique, et la suite de quelqu'évacuation supprimée, l'usage des purgatifs et des émétiques est très-avantageux. L'usage de l'hypécacuana, à la dose de quinze à vingt grains, dissipe les humeurs qui abreuvent les parties, procure une révulsion salutaire, et entraîne par les selles les sucs impurs qui causent l'Angine.

Si l'Angine reconnoît pour cause le virus vénérien, le traitement anti-vénérien est le seul qui convienne dans ce cas; il empêche le voile du palais de s'abcéder: ce qui arrive souvent. Si l'Angine reconnoît pour cause un vice scorbutique, les anti scorbutiques, le cochléaria, le cresson, le beccabunga, remédient parfaitement à ces accidens. Dans les maladies éruptives, tous les remèdes qui portent légèrement à la peau, et les adoucissans, sont très-avantageux. Dans la rage, les bains et les remèdes appropriés à cette maladie la font disparoître. Dans les spasmes et les maladies de nerfs, les anti-spasmodiques sont nécessaires. Dans les répercussions d'humeurs, les vésicatoires, les sétons, les cautères, doivent être employés pour ramener l'humeur de la

transpiration. Dans l'Angine polypeuse, on sent que le traitement des polypes est le seul qui convienne parfaitement. Mais c'est trop nous arrêter sur l'Angine simple, ou fausse Esquinancie, qui est une maladie légère; considérons maintenant l'Angine inflammatoire, ou Esquinancie vraie.

DEUXIÈME SECTION.

Angine inflammatoire, ou *Esquinancie vraie.*

Il y a deux organes essentiels à la vie; l'un qui donne passage aux alimens, le *pharynx*; l'autre qui donne passage à l'air, le *larynx*. Ces deux organes sont le siége de la maladie aiguë nommée *Esquinancie vraie*, ou *Angine inflammatoire*. On pourroit donc la distinguer en Angine inflammatoire pharingée, et en Angine inflammatoire laryngée. Les auteurs ont encore ajouté à cette distinction d'autres dénominations relatives aux caractères; ainsi, ils ont reconnu des Angines qu'ils ont appelées gangréneuses, à cause de l'affection gangréneuse qu'ils y remarquoient; et des Angines convulsives, lorsque les muscles du larynx et du pharynx entrent en convulsion, comme il arrive dans des accès de vapeurs et d'épilepsie.

Le pharynx est revêtu intérieurement par une membrane muqueuse, qui est la continuation de celle de la bouche et des narines. Cette membrane fournit de chaque côté un prolongement pour la trompe d'Eustache, et s'étend dans l'œsophage. On trouve à sa partie supérieure les amygdales, qui, dans la déglutition, expriment abondamment un fluide analogue au mucus de la bouche. Le canal pharyngien est très-sensible, et sa sensibilité a beaucoup de rapport avec celle des poumons et de l'estomac ; son irritation excite la toux et le vomissement.

La larynx, situé à la partie antérieure et inférieure du pharynx, est composé de cartilages, de muscles et de ligamens. Son ouverture, qu'on appelle glotte, est fermée par une valvule qu'on appelle épiglotte. Sa face intérieure présente des cavités et des bandes ligamenteuses. Elle est tapissée par une membrane rouge, qui est la continuation de celle du pharynx, et qui est d'une sensibilité exquise.

Le pharynx et le larynx sont le siége de l'Angine inflammatoire. Les amygdales sont affectées : l'inflammation paroît résider spécialement dans la membrane muqueuse. *Cullen* est particulièrement de cet avis. Il ne croit point à

l'inflammation des muscles, comme le prétend *Stoll*. En effet, le siége de l'inflammation dans l'Esquinancie vraie est tuméfié, le gonflement est quelquefois porté au point d'intercepter le passage de l'air et des alimens; on sent que l'engorgement des muscles ne pourroit point rétrécir, ni oblitérer presque complètement le larynx. Pour moi, je crois que l'inflammation des muscles concourt, avec l'inflammation de la membrane muqueuse, à occasionner l'Angine inflammatoire.

Symptômes.

Dans l'Angine inflammatoire, le malade avale et respire difficilement; l'invasion se fait plus ou moins subitement par un frisson qui est suivi de chaleur et de sueur, qui est souvent précédé par un chatouillement incommode dans la gorge. Bientôt des douleurs réelles avec difficulté dans la déglutition surviennent; bientôt se joignent de la gêne dans la respiration, une altération plus ou moins grande dans la voix, une fièvre plus ou moins aiguë; le visage se gonfle, les yeux sont saillans et luisans, les lèvres se tuméfient, la langue est rouge et tremblante, le pouls est serré, la tête est douloureuse; quelquefois

même, il y a léger délire. Si l'Angine tient seulement de la pléthore sanguine, la langue n'est point chargée, les urines sont claires, et tout annonce la plénitude des vaisseaux. Si la maladie est accompagnée d'un embarras ou d'une fièvre gastrique, la bouche est pâteuse et amère, la langue est enduite d'un mucus jaunâtre. Il survient quelquefois des envies de vomir; la région épigastrique est douloureuse, le ventre assez ordinairement est tendu, les urines coulent peu, et on observe des redoublemens le soir ou dans la journée. On voit, par-là, que l'Angine inflammatoire peut être séreuse ou sanguine.

On doit bien distinguer le siége particulier de la maladie. Si les amygdales et le voile du palais sont affectés, en examinant la gorge du malade, on aperçoit aisément le gonflement de toutes ces parties. Les glandes amygdales, lorsque la maladie est portée à un très-haut point, sont ordinairement recouvertes de petits points blancs qui sont l'orifice béant de leurs canaux excréteurs. Tantôt les deux glandes sont engorgées; d'autres fois, il n'y en a qu'une seule. Si l'inflammation a son siége au-dessus du voile du palais, elle est moins dangereuse que si la maladie s'étend plus profondément;

si elle occupe le paroi du pharynx, alors une douleur plus aiguë se fait sentir dans le trajet de la trompe d'Eustache. La déglutition est extrêmement difficile ; quelquefois les matières alimentaires excitent une toux très-violente. L'inflammation qui attaque la trachée artère, le larynx, constitue une maladie très-grave ; le pouls n'est pas si serré, mais souvent le malade périt suffoqué. La déglutition n'est presque pas gênée. La voix est aiguë, glapissante; et la maladie marche quelquefois avec tant de rapidité, qu'en peu de momens les malades sont précipités dans le tombeau. Les poumons s'engorgent de sang, les veines caves se dégorgent difficilement ; les veines du cerveau et de la face se gonflent, le col se tuméfie, et le malade périt, en présentant tous les phénomènes de la strangulation. L'affection du larynx n'est pas la seule qui puisse produire un pareil effet. L'engorgement excessif du pharynx et des amygdales peut, en interceptant le passage de l'air, occasionner les mêmes phénomènes. Il est donc bien important de suivre le malade avec attention. Du reste, l'examen de la gorge, quand la maladie a son siége au larynx, ne nous laisse rien apercevoir.

Pronostics.

En général, l'Angine inflammatoire est une maladie très-fâcheuse. Le pronostic à porter est relatif à l'intensité de la maladie, à la gravité des symptômes, et à l'espèce de terminaison.

L'Angine inflammatoire se termine quelquefois par la péripneumonie; d'autres fois, elle se termine par résolution, par suppuration ou par induration; d'autres fois, enfin, par gangrène.

La résolution commence du cinquième au sixième jour; quelquefois plus tard. Elle s'annonce par un gonflement œdémateux autour du col. La douleur, la rougeur et le gonflement diminuent peu à peu. Tous les symptômes vont en diminuant, jusqu'au dixième jour où la maladie se termine.

Si la terminaison se fait par induration, cette induration se termine elle-même par la résolution, au bout d'un certain temps. Quand l'Angine inflammatoire se termine par suppuration, l'abcès se forme le plus communément dans les amygdales; d'autres parties peuvent cependant en être le siége. Huit à neuf jours suffisent souvent pour amener à maturation cette collection de pus. La terminaison par

gangrène est extrêmement rare. Le malade périt fréquemment avant cette terminaison.

Causes.

L'Angine est une maladie de la jeunesse ; elle s'observe dans les autres âges, mais beaucoup plus rarement. On l'observe plus communément chez les femmes que chez les hommes. Elle paroît tenir à la foiblesse de leur constitution et à l'habitude plus fréquente qu'elles ont de chanter. Elle paroît aussi plus commune aux personnes d'une constitution pléthorique. L'abus de la bonne chère, des liqueurs y donnent souvent lieu. Elle se manifeste au printemps, à l'automne, dans les changemens de température. Une course contre un vent froid, l'exercice des instrumens à vent, des boissons froides dans un temps très-chaud, la suppression de quelques évacuations habituelles l'occasionnent. Souvent l'embarras gastrique, qui accompagne cette maladie, peut en être regardé comme la cause ; d'autres fois, il n'est qu'un effet consécutif résultant du trouble sympathique de l'estomac.

Traitement.

Quand l'Angine inflammatoire attaque la

luette, les amygdales, le voile du palais; la tumeur paroît, quand le malade ouvre la bouche. La déglutition est plus gênée que la respiration; la salive coule plus abondamment que dans l'état sain. On sent une douleur aiguë dans l'oreille; on perd enfin l'usage de l'ouïe. Si cette espèce d'Angine n'est pas accompagnée de fièvre, ou qu'il n'y en ait que très-peu, alors des gargarismes avec un demi-gros de *sucre de Saturne*, ou *acetite de plomb*, dans l'eau de plantin, des gargarismes avec le miel rosat suffiront. Si la fièvre est considérable, il faut saigner promptement et abondamment. La maladie est souvent mortelle, surtout s'il y a pléthore. Les sangsues, en forme de collier, sont extrêmement nécessaires. Si le pharynx est sans inflammation, on aperçoit la tumeur, en faisant ouvrir la bouche aux malades. La respiration n'est point gênée; mais la déglutition est très-difficile. Si les alimens reviennent par les narines, tombent dans la trachée artère, et causent une toux violente et funeste, alors cette maladie est plus dangereuse que celle dont nous venons de parler; les saignées plus ou moins répetées, les pédiluves, les gargarismes émolliens, les bains, l'eau de veau, l'eau de poulet, la limonade, le

sirop de vinaigre, les gargarismes légèrement astringens, la vapeur de l'eau chaude ou de quelque décoction émolliente produisent un soulagement marqué, en diminuant la tension des parties, et en les empêchant de se dessécher. Si l'Angine inflammatoire attaque le larynx, si la déglutition est douloureuse, cette espèce d'Angine inflammatoire très-commune emporte souvent le malade. On peut employer pour amollir et détendre les parties enflammées, la vapeur d'une infusion de fleur de guimauve : des gargarismes avec des figues grasses et de l'oxymel sont très-propres à produire le même effet. Le petit-lait, l'eau de veau, le sirop de violette, le tamarin, les boissons émétisées, feront diversion au foyer morbifique. Les boissons légèrement relâchantes, l'orgeat, les émulsions, les vésicatoires le plus près possible du lieu affecté, les topiques avec de l'huile d'olive ou l'alkali volatil, seront des linimens qui feront diversion au mal. L'huile d'amande douce, le suc d'oseille, de grenade; les choses les plus douces, puisque tout est engorgé; quelquefois même une incision faite avec une lancette sur la partie enflammée. C'est par ces moyens que l'on peut produire la résolution de la tumeur inflamma-

toire, si elle est possible ; car souvent on ne sauroit empêcher la formation d'un abcès.

Lorsque l'inflammation est à la trachée-artère ; que la chaleur, la douleur, la fièvre sont considérables ; que la voix est aigue ; qu'on entend une espèce de sifflement avec douleur, qui se propage jusque dans la poitrine, souvent le sujet meurt promptement, faute de respiration. La *bronchotomie* ou la *trachéotomie* a été conseillée dans ce cas. Quand l'inflammation est au larynx et à la glotte, cette opération, en ouvrant un passage à l'air dans les poumons, conserve souvent la vie au malade. Elle est effrayante, mais elle a peu d'inconvéniens ; les cartilages se cicatrisent facilement. Il n'est point douteux qu'il faut, en pareil cas, se décider à donner passage à l'air, lorsque l'on a lieu de craindre que le malade périsse de suffocation. Cependant, on lui substitue aujourd'hui avantageusement la laryngotomie, qui consiste dans la section de la membrane crico-thyroïdienne. On ne divise en effet que la peau ; la jonction des deux sternohyoïdiens et la membrane que je viens de nommer ; au lieu que dans la trachéotomie on divise inévitablement le plexus veineux qui recouvre la trachée-artère, et on à à redouter

l'entrée du sang dans le conduit aérien. En deuxième lieu, la laryngotomie nous paroît préférable, puisqu'il ne s'agit que de faciliter l'entrée de l'air dans les poumons. En effet, l'obstacle réside-t-il dans la tuméfaction des glandes amygdales? il est évident que l'opération proposée suffit. Siége-t-il plus profondément vers le larynx ou vers la glotte? elle peut être aussi avantageuse dans ce cas. La maladie s'étend-elle plus profondément dans le larynx? le dégorgement local, causé par l'incision, suffiroit seul pour rendre cette opération avantageuse. Le cas dont je viens de parler est un de ceux où le moindre délai peut causer la mort. On ne doit pas attendre que le malade ait perdu ses forces; l'opération seroit alors inutile: il vaudroit mieux la faire prématurément que d'en trop retarder l'exécution. *Bartolin*, *Casserius*, *Albucasis*, *Louis*, regardent comme homicides les médecins pusillanimes qui retardent trop la laryngotomie.

Si l'Esquinancie est jointe à la fièvre putride, réunion très-commune, après s'être occupé des symptômes inflammatoires de l'Esquinancie, il faut alors s'occuper de la putridité. Les amygdales sont ordinairement le siége de ce foyer inflammatoire. Il existe quelquefois dans

le pharynx. Il faut, autant qu'il est possible, s'assurer du lieu qu'occupe le foyer purulent, et lui donner issue. Alors, tous les phénomènes se dissipent, et le malade recouvre la santé. Quelquefois l'inflammation se termine par l'endurcissement des parois du pharynx, et plus communément par celui des amygdales. Dans ce cas, la glande devient le foyer de plusieurs inflammations légères, dont la guérison, toujours incomplète, augmente la dureté et le volume. Dans ce cas, il est nécessaire de faire, au niveau des piliers du voile du palais, la résection de la portion excédante de la glande, au moyen d'un bistouri. Pour l'opérer, on accroche la glande avec une erhine, et on la coupe d'abord de bas en haut, dans la moitié de son épaisseur. Si le malade fait effort pour vomir, on retire les instrumens de la bouche; après cela on saisit la glande, et on achève l'incision de haut en bas. Il faut couper de bas en haut; car autrement la glande, dans les efforts que feroit le malade pour vomir, comprimeroit l'épiglotte et suffoqueroit l'individu. Si les deux amygdales étoient en même temps engorgées, il faudroit procéder à la résection de l'une et de l'autre. S'il survenoit hémorrhagie, il suffi-

roit d'employer des gargarismes légèrement astringens, ou de toucher l'endroit d'où sort le sang avec un petit pinceau trempé dans l'acide nitrique.

L'épaississement des parois du pharynx venant à gêner la déglutition, soit par son rétrécissement, soit par l'action musculaire fortement empêchée, il ne reste alors d'autre ressource que d'introduire par les narines, dans le pharynx et l'œsophage, une sonde de gomme élastique, pour injecter dans l'estomac des bouillons ou des alimens liquides.

Lorsque l'Angine est épidémique, elle tient à l'air, aux saisons, au temps pluvieux. La gangrène survient alors; on la reconnoît à la cessation de la douleur violente, à la couleur livide qui succède à la couleur rouge. La respiration est profondément gênée, le pouls est petit et concentré. Alors, les saignées, l'usage des toniques, les stimulans extérieurs, les vésicatoires, les vomitifs, les purgatifs, parviendront à arrêter les progrès du mal. Les escarres gangréneuses se détacheront, et le malade guérira en peu de temps.

Lorsque l'inflammation ne peut point se terminer par résolution; que la partie affectée, qui étoit rouge et enflammée, pâlit, alors

il se forme un abcès que l'on reconnoît bientôt à une certaine blancheur que l'on aperçoit au centre de la tumeur. Cet abcès s'ouvre de lui-même ; s'il ne s'ouvre point, on doit l'ouvrir avec une lancette enveloppée jusqu'à la pointe, qu'on laisse découverte avec un morceau de linge. L'abcès étant percé, la bouche est remplie d'un pus fétide, dont elle est bientôt délivrée par de simples gargarismes. Après cette opération, il arrive quelquefois que le malade souffre encore ; si le pouls est irrégulier, il éprouve des frissons. C'est alors un signe qu'il y a des abcès qu'on n'a point aperçus. Il faut tâcher d'en découvrir le foyer, et hâter la maturation de l'abcès par des émolliens, ou, avec le doigt, faire en sorte de le crever, si l'on peut y parvenir. Dès que l'abcès sera formé, le malade sera alors hors de danger.

Si l'Angine est moins sanguine que séreuse, elle paroît dépendre d'une congestion d'humeurs sur la gorge ; les symptômes ne sont pas si graves. Le pouls est plus mol, le visage est moins rouge, le mal de tête est moins considérable ; tout annonce un amas de sérosités. Le traitement doit alors se borner à détourner l'humeur catarrheuse, à évacuer par des purgatifs et des vomitifs ce qui occasionne la ma-

ladie. L'émétique est un remède qu'on ne sauroit donner trop promptement. Comme il est nécessaire de donner issue à l'humeur par les pores de la peau, une décoction de racine de scorsonère et de bardane, l'usage des apéritifs et des diuritiques, des potions salines, des bains de jambe, les lavemens, quelquefois même les vésicatoires, mais plus sûrement les purgatifs, achèveront d'opérer la cure de cette espèce d'Angine.

Il est surtout nécessaire que le col soit tenu chaudement; il suffit de l'entortiller avec un bas de laine, un morceau de flanelle, un mouchoir, jusqu'à ce que l'inflammation soit entièrement dissipée : la maladie alors disparoît en peu de jours.

L'Esquinancie vraie est, comme je l'ai dit, une maladie inflammatoire, parenchymateuse ou catarrhale. Dans l'un et l'autre cas, elle indique une stagnation dans le sang ou les humeurs. L'électricité peut alors être très-avantageuse; mais elle ne dispense pas des moyens que j'ai indiqués pour le traitement de cette maladie, les saignées, les vésicatoires, les délayans, les rafraîchissans, etc. Cependant, des expériences nombreuses prouvent que l'électricité suffit seule. Ce fait est attesté par plusieurs célèbres électri-

ciens. *Wilkinson* nous apprend que *Fergusson* fut guéri d'une Esquinancie par la seule électrisation. *Lowets*, anglais, a eu, par ce traitement, tout le succès possible. *Bockès*, de Bristol, atteste les bons effets de l'électricité dans l'Esquinancie. *Sigaud-Delafond* lui-même dit avoir guéri, en 1773, un amateur d'électricité, qui fut attaqué d'Esquinancie, par le secours de l'électricité, du nitrate de potasse et des bains de pied On sent bien qu'en pareil cas il faut que l'électricité soit administrée en bains.

A l'exception de l'Esquinancie gangréneuse et convulsive, l'électricité est un traitement avantageux dans toutes les autres espèces d'Esquinancie. Toutes les Angines inflammatoires sont occasionnées par un engorgement muqueux, catarrheux, et pour ainsi dire cellulaire, comme l'observe très-bien *Bordeux* dans ses *Recherches sur le tissu muqueux*. Ainsi, les Angines humorales, comme les Angines qui reconnoissent une cause sanguine, sont donc du ressort de l'électricité. *Sigaud-Delafond* cite en preuve de cette dernière assertion l'observation qu'il a faite sur une femme de vingt-neuf ans, attaquée d'Angine inflammatoire à la suite d'une suppression : la simple

électrisation par bains, une simple saignée et deux grains d'émétique, suffirent pour lui rendre sa santé.

2°. MALADIES DU THORAX.

CABINET DE LECTURE BRARVE PONT ...

Les maladies du Thorax sont internes ou externes; elles affectent les parties contenantes ou les parties contenues.

CHAPITRE PREMIER.

MALADIES DE LA COLONNE VERTÉBRALE.

Les Gibbosités à la Colonne vertébrale, qui ne proviennent pas de naissance, sont ordinairement l'effet d'une distension ou d'une contusion assez considérable à l'endroit des vertèbres. Une chute sur la tête, sur les épaules, sur les fesses, sur le dos; enfin, une chute où le corps soit recourbé en devant ou en arrière, occasionne une Gibbosité sur la Colonne vertébrale. Si un vice scrophuleux se trouve joint à l'affection de la moëlle vertébrale, alors la disposition au rachitisme aug-

mentera, les fonctions se dérangeront, les jambes s'affoibliront, la Gibbosité surviendra. Ainsi, deux causes produisent ces sortes de maladies, les chutes et le vice rachitique.

On a présenté à l'Hôtel-Dieu, pendant que j'y étois, un enfant chez qui ces deux causes avoient concouru à produire cet effet; il étoit tombé on ne sauroit dire comment. Les saignées eussent prévenu les accidens. Par un mauvais traitement, qui avoit précédé son entrée à cet hospice, il y a eu engorgement, affaissement occasionné par l'engorgement: la Gibbosité étoit alors commençante; il paroît que la contusion avoit eu lieu vers l'une des dernières vertèbres du dos. Le moxa, appliqué pour un gonflement des apophises épineuses, a guéri l'affaissement occasionné par l'engorgement de la Colonne vertébrale.

De tous les différens moyens employés par les praticiens, il n'en est pas de plus efficace que le moxa; les bains chauds sont insuffisans; les topiques émolliens attirent l'humeur; les fondans, les mercuriaux, le sublimé, les pilules mercurielles, les sirops, aggravent la maladie. Parmi les remèdes internes, les boissons amères, les sudorifiques, les ferrugineux, sont les meilleurs; il ne faut pas gêner les

malades sur les alimens. Parmi les remèdes externes, les onguens irritans, rubéfians, sont insuffisans; mais les vésicatoires ont été souvent très-avantageux : ils déterminent une grande suppuration, font disparoître en tout ou en partie la Gibbosité, et procurent la guérison. J'en ai vu beaucoup d'exemples, entre autres celui d'un enfant de Pithiviers; *Pope* avoit recommandé un cautère sur les côtés de la Gibbosité. L'escarre scarifié, la suppuration entretenue, la guérison suivoit. L'expérience a été favorable sur un grand nombre d'enfans; mais il faut entretenir le cautère, autrement il arrivera ce que j'ai vu arriver à un enfant venu à l'hôpital. Après sa sortie, on supprima les cautères; au bout de trois ou quatre mois, il éprouva de la foiblesse aux extrémités : la Gibbosité reparut, et il mourut quelque temps après. On ne peut attribuer sa mort qu'à la suppression des cautères, qui, entretenus, eussent infailliblement dissipé tout le vice de la Colonne vertébrale; mais il faut convenir qu'il n'est point aisé d'entretenir le cautère. Le bandage se défait; quelquefois la plaie se ferme; souvent la présence des pois fait paroître des érésipèles et des ulcères. L'application du moxa, qui a ses difficultés, est encore plus sûre.

J'ai été témoin du succès heureux qu'a obtenu l'application du moxa sur un enfant de sept ans. Depuis deux ans, une petite fille éprouvoit une grande foiblesse des extrémités ; la Gibbosité se manifestoit. Il survint des convulsions dans tous les membres et à la tête. On ignore si elle avoit des vers. La tête étoit vivement affectée. Il y a tout lieu de présumer que la cause étoit dans le cerveau, et peut-être même dans la moëlle épinière. L'application du moxa avoit fait disparoître la foiblesse des extrémités. La Gibbosité n'existoit plus six mois après ; mais elle ressentoit encore une irritation assez grande au cerveau, qu'une nouvelle application du moxa aura peut-être pu détruire entièrement, et dont je n'ai pu suivre les effets, en raison des circonstances.

Le 9 nivôse de la même année, a été fait, à l'Hôtel-Dieu, l'ouverture du cadavre d'un enfant, mort d'une indigestion occasionnée par une brioche. Cet enfant avoit une Gibbosité qui lui étoit survenue par l'amincissement de la colonne vertébrale. Il avoit neuf ans. Il s'étoit voûté par une carie formée dans les os. Il avoit insensiblement perdu l'usage des jambes, et étoit, pour ainsi dire, devenu paralytique. La Gibbosité avoit paru de plus en

plus, comme il arrive ordinairement en ces sortes de maladies. Cependant l'enfant se trouvoit mieux, la guérison paroissoit certaine, lorsque l'imprudence de la brioche le précipita dans le tombeau. A l'ouverture de son cadavre, on a trouvé, à l'endroit de la rupture de la colonne vertébrale, une tumeur stéatomateuse, que l'application du moxa auroit promptement dissipée.

Voici la manière dont se prépare le moxa. Elle est différente, ou, pour mieux dire, elle varie suivant les pays. Chez les Chinois, par exemple, on appliquoit sur la partie malade des feuilles d'armoise dont on tiroit le duvet que l'on unissoit en forme de cône, et auquel on joignoit quelquefois de l'amadou. En France, nous nous servons plus communément de coton; il est meilleur. Il faut pour cela qu'il soit neuf, bien cardé, roulé; qu'il ne soit ni trop serré, ni trop lâche, autrement la chaleur n'agiroit pas avec assez d'activité. *Ponteau* les faisoit rouler ferme, et il n'en obtenoit pas plus d'effet, et souvent moins que lorsqu'il n'étoit serré que médiocrement. Le cilyndre doit avoir environ un pouce ou un pouce et demi; il doit être roulé dans deux tours de linge fin, cousu et coupé bien égale-


CABINET DE ... DRAKE ...

ment avec un bon bistouri vers l'extrémité, qui doit être appliquée sur la partie malade. Il faut le placer de manière qu'il soit appliqué horizontalement ; le mouiller un peu par le bout qui doit être appliqué, afin qu'il tienne sans brûler trop vîte. Une extrémité posée sur la tumeur, on allume l'autre extrémité avec une bougie, ayant soin de souffler avec la bouche ou un petit soufflet de perruquier ; mais il faut souffler lentement et continuellement, pour que le malade sente toujours de la chaleur. La fumée et la flamme tendent à s'élever en soufflant directement, et non pas de côté. Le malade souffrira dès le commencement, ce qui sera bien plus avantageux. La chaleur est d'autant plus forte qne l'on souffle avec plus de force. Un petit chatouillement précède ordinairement la chaleur ; ensuite survient une cuisson, et enfin une douleur semblable à celle produite par l'eau bouillante. Il ne suffit pas d'avoir une escarre, il faut encore avoir de la douleur. L'irritation est le principal effet du remède. Vers le quizième jour, l'escarre tombe et la suppuration commence. Le malade remue les jambes dès le premier jour : donc c'est l'irritation, puisque la suppuration n'a pas encore commencé. On applique

le moxa diversement, suivant les divers effets que l'on veut produire. Veut-on produire une grande irritation? il faut appliquer un moxa fort grand. Plus la douleur est grande, plus l'escarre est épaisse, plus l'effet sera grand. Le moxa agit comme les vésicatoires et les rubéfians par l'irritation. Dans les maux de dents, l'ail ou les vésicatoires sur la joue transportent l'irritation sur un autre point et soulagent le malade. Dans les douleurs rhumatisantes, l'application de deux ou trois moxas de suite produisent souvent une guérison complète, ou, au moins, un soulagement qui ne peut être expliqué que par le changement produit par l'irritation. Tel qu'un général d'armée qui porte ses forces vers un autre lieu, pour faire diversion à l'ennemi; ainsi l'irritation produite par le moxa force les causes du mal à se diviser, et souvent même à se détruire. Voilà le premier effet du moxa, l'irritation. Il en est un second, qui est l'écoulement d'une matière âcre dans une partie. Ainsi, l'inflammation et la suppuration, tels sont les effets que produit l'application du moxa. Il faut couvrir l'escarre avec un petit emplâtre de stirax. Lorsqu'il se détache, il se fait un ulcère qui détermine souvent la guérison. Mais, dans les

maladies de la colonne vertébrale, il faut continuer l'application du moxa cinq ou six fois au moins; tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. C'est par la persévérance qu'on en retire des avantages réels. D'abord, le sentiment reparoît dans la partie paralysée; ensuite, on parvient à les mouvoir; enfin, on obtient la disparution même de la Gibbosité. Pour parvenir à une guérison certaine, il est prudent de joindre les amers et les anti-scorbutiques au moxa.

Il faut laisser faire aux enfans tout ce qu'ils veulent, excepté l'exercice qui attire les humeurs sur le lieu déjà malade, et qui empêcheroit l'effet du moxa et des remèdes internes.

Un enfant de sept ans tomba à la renverse sur les marches d'un escalier; quelque temps après cette chute, il ressentit, par intervalle, des douleurs dans les cuisses et les jambes; ses parties s'affoiblirent, et l'enfant ne put marcher qu'incliné en devant. Ces accidens augmentèrent peu à peu pendant cinq mois. Les parens aperçurent, pour la première fois, une douleur indolente vers les dernières vertèbres dorsales. Une nouvelle chute sur le même escalier augmenta la douleur et la

foiblesse des extrémités. Les apophises épineuses des dernières vertèbres dorsales faisoient une saillie beaucoup plus grande que dans l'état naturel. La peau des extré ités inférieures étoit peu sensible. L'enfant se soutenoit encore sur ses jambes ; mais il ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de difficultés. L'usage de l'émétique, et une légère infusion de bourrache et de chicorée dissipèrent promptement la foiblesse des extrémités. Quinze jours après, l'enfant marchoit aussi facilement que s'il n'avoit point eu de Gibbosité. Quelque temps après, on entreprit de faire disparoître cette Gibbosité par l'application du moxa ; tout sembloit promettre un succès certain. Les mêmes causes, dont j'ai parlé ci-dessus, m'ont empêché de suivre la fin du traitement de ce malade.

CHAPITRE II.

INFLAMMATION DE LA MOELLE ÉPINIÈRE.

S'il survient une inflammation à la moëlle épinière, les saignées et les purgatifs répétés

préviennent les accidens. La gibbosité survient souvent chez les rachitiques; elle s'annonce par une distension violente, une douleur semblable au rhumatisme ou au mal vénérien. Un homme de Bicêtre, étant tombé sur les fesses, urinoit difficilement; six mois après, il éprouva des douleurs fortes. Les saignées, les imbrocations furent inutiles; on l'a traité comme vénérien sans chaude-pisse : les bains, les frictions, furent employés. Il y avoit une gibbosité à la région lombaire, une tumeur à la fesse, avec fluctuation. On employa trois traitemens successifs en six semaines. Des douleurs se faisoient sentir à la cuisse, à l'aine, à la fesse. Le trois-quarts fut enfoncé dans la tumeur; il en sortit une grande quantité de pus blanc, semblable à la crême : il étoit inodore. L'ouverture étant agrandie, il en sortit trois pintes de pus et des esquilles d'os qui paroissoient être des vertèbres; enfin, il n'en sortit plus qu'une matière noirâtre, et il mourut. Le corps des vertèbres étoit carié; la plupart des muscles étoient détruits par l'abcès.

Le foyer contenoit encore un pus blanc; la pénétration de l'air paroît avoir causé ce ravage. Cette maladie a été confondue avec les douleurs rhumatisantes vénériennes. Le malade

mourut malgré tous les remèdes. Je citerai pour exemple un homme de l'Hôtel-Dieu. Il n'y avoit point de gibbosité; on prit la maladie pour une inflammation de poitrine: les bains et les saignées furent inutiles. On vit une tumeur qui fut prise pour une hernie; cette tumeur fut disséquée. Il y avoit abcès dans le bas-ventre, et l'humeur avoit flué presque sous le ligament de falloppe. Un pareil événement arriva à un jeune homme, à l'hospice de Saint-Côme, à la suite d'un coup de couteau qu'on lui avoit porté dans le bas-ventre. Il fut guéri en apparence. Deux ans après, les douleurs parurent; la gibbosité se manifesta; il survint un dépôt qui fut pris pour un lipôme. Il fut couché à l'hospice; on fit l'opération. La tumeur étant ouverte, il sortit beaucoup de pus. La fièvre, l'oppression, se firent sentir; enfin, la mort survint quinze jours après l'opération. La matière avoit fusé vers le très-large du dos.

Les coups, les chutes, produisent le même effet; les malades deviennent bossus, sans dépôt au-dehors; mais il s'en forme au médiastin, dans la région lombaire, etc. Il s'en forme en dedans, et quelquefois point du tout. Mais le corps des vertèbres s'affoiblit, se carie; on

ne trouve plus que des chairs fongueuses ; les enveloppes de la moëlle épinière deviennent malades ; toutes les parties qui reçoivent leurs nerfs au-dessous perdent leur mouvement.

Traitement.

Les boissons amères, unies aux anti-scorbutiques, les ferrugineux sont bons ; le repos sur la tumeur est avantageux. Les vésicatoires et les cautères le sont peu ; mais le moxa, appliqué fortement, et deux ou trois cylindres de nouveau moxa à droite ou à gauche, voilà les moyens les plus efficaces jusqu'à présent. Il ne faut point toucher au dépôt ; une simple scarification et des ventouses suffisent. L'air ne pénétrera pas ; on évitera les accidens, la fièvre, l'inflammation. En lisant David, on voit que les pronostics sont faits d'après ces observations. Il ne faut jamais faire qu'un petit trou comme la nature ; les ventouses empêcheront la pénétration de l'air, qui fait changer la suppuration de nature, et donne la mort. Les malades vivent rarement plus de vingt jours, à moins qu'il n'y ait une très-petite ouverture qui empêche la communication du foyer externe avec l'interne.

CHAPITRE III.

DES COMMOTIONS DE LA MOELLE ÉPINIÈRE.

Les commotions produisent sur la moëlle épinière une distension, un allongement, une compression, qui occasionnent des accidens graves, d'où résulte un grand dérangement dans les fonctions vitales, et souvent la mort. Les effets des commotions et le danger qui les accompagnent varient en raison des causes qui les ont produites. Pour procéder avec ordre, nous en considérerons les causes, les signes, le traitement.

CABINET DE LECTURE DRAEVE RUE DE HARBEYS

Causes.

Les causes des commotions de la moëlle épinière sont des chutes sur la tête, sur les fesses, sur les os, sur la poitrine, sur les côtés; des pressions faites en devant, en arrière, sur les côtés, par des corps étrangers, comme des roues de voiture, ou tout autre cause; comme des coups sur les différens points du corps qui correspondent à ces parties, ou même des mouvemens très-violens ou faits avec vivacité

Ainsi, en tombant de haut sur la tête, par exemple, la tête est arrêtée; la colonne vertébrale alors est recourbée, soit en devant, soit sur les côtés, soit quelquefois, mais rarement, en arrière. La moëlle épinière souffre alors une distension ou un allongement proportionnel à la chute. Il arrive alors à l'homme, en tout ou en partie, ce qui arrive à un chat dont on allonge la colonne vertébrale. La chute est-elle en travers, sur le tronc ou sur la poitrine? la vîtesse du mouvement recourbe la colonne vertébrale, et la moëlle épinière est allongée. La chute est-elle sur le dos? la moëlle épinière est distendue en recourbant la colonne vertébrale en devant. En un mot, la pression, en quelque sens qu'elle agisse, allonge la moëlle épinière.

Un jeune homme, en jouant à sauter les uns sur les autres, eut une pression sur le col, qui causa sa mort. Cette pression avoit distendu la moëlle épinière. *Louis Petit*, dans ses observations, cite la mort d'un enfant occasionnée par l'imprudence d'un homme qui l'avoit enlevé de terre par le col.

Signes.

Si la commotion est foible, si la distension

est légère, la douleur que le malade sent est légère. Il le rapporte dans des endroits opposés à ceux où les nerfs ont été distendus. Ainsi, quand la commotion est vers la partie inférieure du tronc, elle est légère, et les malades rapportent leurs douleurs aux cuisses, aux jambes, et aux parties qui reçoivent leurs nerfs au-dessous de la commotion. Il n'y a nul danger. La commotion est-elle plus forte? les malades tombent dans une espèce de stupeur plus ou moins grande, dans un engourdissement qui leur fait éprouver de la difficulté dans les mouvemens des parties qui sont au-dessous des endroits affectés; par exemple, vers la partie supérieure du tronc, ils éprouvent de la difficulté à aller à la garde-robe, à rendre leurs urines; ils éprouvent du froid aux extrémités inférieures, auxquelles ils ne peuvent imprimer presqu'aucun mouvement; ils ne sentent presque rien. Les pince-t-on? à peine éprouvent-ils quelque léger sentiment. Dans ce cas, la commotion est dangereuse. Vers le milieu du dos, les mêmes effets ont lieu plus fortement encore, et indiquent un danger plus grand; mais lorsque la commotion a eu lieu vers la partie supérieure du col, les malades, outre ces divers effets, éprouvent encore l'en-

gourdissement aux extrémités supérieures, qu'ils ne peuvent faire agir; ils respirent avec peine. Leur respiration est foible et lente; leur pouls est mol, foible et peu fréquent. Si la commotion a été forte, les effets sont très-fâcheux; on la reconnoît à la perte totale du sentiment et du mouvement des parties qui reçoivent leurs nerfs au-dessous de la commotion. Cette insensibilité se communique alors à presque toute l'habitude du corps, et presque toujours les malades périssent. Enfin, il est un quatrième degré où la commotion est tellement considérable, qu'elle fait mourir les parties qui reçoivent leurs nerfs au-dessous de la commotion. Les parties, quelques efforts que l'on fasse, ne sont plus susceptibles d'éprouver aucune sensibilité; les malades ne restent pas long-temps dans un pareil état. La gangrène, le sphacelle surviennent; la circulation est tellement dérangée, que la mort suit de près ces divers accidens, et qu'elle est absolument inévitable.

Traitement.

Il consiste dans les saignées, dans les boissons de diverses espèces, dans les purgatifs.

Autrefois les praticiens, et même encore aujourd'hui beaucoup de personnes pensent qu'un des remèdes les plus efficaces dans les commotions de la moëlle épinière est de mettre les malades dans une peau de mouton que l'on vient d'écorcher. Dans les petites commotions où la nature se suffiroit à elle-même, ce moyen a pu procurer quelque léger soulagement; mais dans les grandes commotions, ce moyen ne produit rien, ou des effets si légers, qu'ils ne peuvent point entrer en ligne de compte. C'est une douce chaleur que l'on procure aux malades, et qu'il est aisé de leur procurer en y suppléant par des draps chauds, dans lesquels on les enveloppe. Le préjugé seul a pu accréditer si fort un remède qui n'a presque aucune efficacité.

Parmi les secours qu'il faut apporter aux malades, il y en a qui sont urgens, d'autres qui le sont moins. Si le malade n'a point uriné depuis quelque temps, il faut lui passer promptement une sonde, afin de procurer le dégorgement de la vessie, qui souvent est hors d'état de faire ses fonctions. Si le malade est pléthorique, il faut promptement désemplir les vaisseaux par une saignée proportionnée à ses forces. Une, deux, trois, quatre palettes de sang

au plus suffiront. Il ne faut pas les répéter ; elles aggravent la maladie en affoiblissant le malade. La nature ne pourroit pas procurer la résolution des humeurs. Les fréquentes saignées font dégénérer les maladies aiguës en chroniques ; elles occasionnent des tuméfactions, des dépôts, des caries et la mort. Mais si le malade ne va point à la garde-robe, si les viscères du bas-ventre n'exercent plus leur action ; si les muscles abdominaux, si les intestins ne se contractent plus, si la bile ne coule pas, si le dévoiement survenoit, comment pourroit-on alors remédier à cet inconvénient ? Il faut l'avouer, c'est ici que l'art est souvent infructueux. Si la vessie n'a plus de force, si elle a perdu le sentiment, si l'irritabilité est affoiblie par l'affection de la moëlle épinière ; lorsqu'enfin les malades n'ont ni l'envie, ni la possibilité d'uriner ; lorsqu'il y a empâtement dans les extrémités inférieures, nous avons rejeté la saignée.... Quels remèdes emploierons-nous donc alors ?

On a quelquefois éprouvé des succès de l'application des topiques irritans ; ils sollicitent la force nerveuse. Mais n'y a-t-il pas à craindre qu'ils n'attirent les humeurs sur les parties déjà trop irritées ? C'est à la prudence de l'homme

de l'art à savoir discerner l'effet des médicamens qu'il emploie, et le cas où il peut espérer du succès de leur application.

Parmi les différens topiques que l'on pourroit employer avec succès, on propose la teinture de cantharide et l'alkali volatil fluor. La vessie a perdu son action; elle est affoiblie. Nous avons ici deux indications à remplir; titiller le genre nerveux et solliciter les voies urinaires. La teinture de cantharide produit bien ce double effet; elle réveille la paresse de la vessie comme irritant. Elle a par elle-même la vertu particulière de se porter sur cet organe; mais souvent elle y produit la gangrène, et il faudroit avoir bien soin d'éviter de faire des embrocations sur les cuisses ou sur les jambes. Le liniment avec l'alkali volatil fluor un peu fort, paroît mériter la préférence, parce qu'il obtient le même effet, sans avoir les mêmes inconvéniens. Le plus difficile, c'est de le fixer. Il se dissipe très-promptement, à cause de son extrême volatilité. En le mêlant avec quelques médicamens, avec quelques substances, on l'empêchera de se volatiliser, et il fera mieux son effet. Mais quelles substances emploiera-t-on? Les huileux? non; avec eux il se volatilise trop tôt. Les onguens le

fixeront mieux; on l'emploiera alors avec plus d'avantage. Les uns ont proposé des boissons échauffantes, d'autres des boissons rafraîchissantes; d'autres les vulnéraires, le thé suisse, l'arnica. Les boissons échauffantes et les vulnéraires, par cela même qu'ils échauffent, altèrent les humeurs, et produisent l'inflammation. On doit préférer les boissons délayantes, les boissons acidulées, le chiendent, l'oxymel, les limonades, l'orangeade, l'eau de groseille; en un mot, toutes les boissons rafraîchissantes et aigrelettes. Le vinaigre simple avec de l'eau a souvent eu le plus heureux succès.

Il est des remèdes encore plus efficaces, dont le succès est confirmé par l'expérience; ce sont les purgatifs. On doit craindre l'irritation, l'engorgement; il faut les détourner ailleurs. Les bons effets que les purgatifs produisent dans les lésions du cerveau, indiquent ceux qu'on doit en attendre dans les commotions de la moëlle épinière. En détournant les humeurs, on préviendra la plupart des accidens. Le *tartre stibié*, donné à la dose de deux ou trois grains, sera très-avantageux, à cause de l'irritation qu'il porte sur le canal intestinal. Il faut l'employer plusieurs jours de suite. Lors même qu'il ne produiroit point de vomissement, lors

même qu'il ne feroit point aller à la garde-robe, il seroit cependant encore utile par l'irritation qu'il feroit sur les organes en y attirant les humeurs; la moëlle se dégorge, l'engorgement cesse et ne reparoît plus.

Les lavemens dans lesquels il entre du séné et des sels sont également bons; ils facilitent le dégorgement des intestins, surtout s'il y a paresse dépendante de la commotion.

Si le ventre est tellement tendu que les matières ne passent que par regorgement, que tous les organes soient sans mouvement, il faut employer les frictions avec le liniment volatil. Pour juger de l'efficacité des remèdes, on doit considérer les changemens qui arrivent dans le cours de la maladie.

Quand l'effet de la commotion est une douleur, si elle change de place, si c'est une douleur vague, la guérison sera certaine; si le malade n'avoit point de mouvement au commencement de la maladie, qu'il vînt ensuite à sentir de la douleur, on peut espérer alors sa guérison, mais continuant toujours avec soin et avec prudence le traitement; autrement, on perdroit le fruit de ses travaux. Mais si, pendant plusieurs jours, les remèdes ne font aucun effet, si la stupeur est plus forte, si le

malade a le ventre tendu, si les urines deviennent chargées, sanguinolentes, fétides, on ne peut alors porter sur la maladie qu'un pronostic fâcheux. Si les membres sont œdématiés avec phlictènes, s'il y a des taches brunes ou noires, le malade périra infailliblement.

Le temps ordinaire de la guérison varie beaucoup; on ne sauroit l'assigner. Quelquefois la maladie ne durera que huit jours, quelquefois plus de six semaines. Si le malade souffre dans certaines attitudes, s'il éprouve de la douleur, il n'est pas guéri; on doit continuer les purgatifs, employer les vésicatoires, entretenir la suppuration. On évitera les accidens qui surviennent souvent à la suite de ces maladies, tels que les dépôts, les épanchemens de sang, les inflammations. Quand la lésion est fort basse, les malades peuvent vivre un ou deux mois. A la partie supérieure du dos, au col, ils périssent plus promptement. Avec un traitement sage et convenable, on rallentit la marche de la maladie; elle ne fait pas des progrès si rapides. Si elle est mortelle de sa nature, on prolonge pendant quelques jours la durée de son existence; si la maladie est curable, la guérison sera prompte. Si le malade éprouve de la douleur dans les changemens de

temps, on doit promptement faire cesser le point d'irritation à la colonne vertébrale. C'est par le défaut de cette précaution qu'un garçon menuisier, qui avoit éprouvé une violente distension à la colonne vertébrale, avec engourdissement et rallentissement du mouvement, succomba six mois après. On s'étoit contenté de le saigner et de lui faire faire usage du baume de Fiora-Venti. Il se trouva un peu soulagé; mais, six mois après, il parut une gibbosité à la colonne vertébrale. Les extrémités devinrent extrêmement foibles; le ventre étoit tendu; il s'étoit formé des escarres; il survint un abcès à une aine. Les extrémités inférieures s'empâtèrent, et la mort ne fit voir que trop tard que l'on avoit négligé de donner à ce malade les secours de l'art, qui auroient pu lui rendre la vie. Il ne faut pas se contenter de donner l'émétique, il faut même fréquemment en réitérer l'usage, le donner à plus forte dose, en raison de la gravité de la maladie.

Un soldat, âgé de quarante-cinq ans, en se baissant avec vivacité, entendit un craquement dans les vertèbres lombaires, et il éprouva sur-le-champ une forte douleur. Il se releva avec beaucoup de peine, se fit conduire

chez lui, et s'appliqua sur les lombes un mélange d'eau-de-vie, d'eau de savon et de sel marin. Ce topique ne calma point les douleurs. Ce fut dans cet état qu'il se présenta à l'Hôtel-Dieu.

On lui appliqua, sur la partie douloureuse, un cataplasme émollient soutenu par un bandage de corps. Une saignée lui procura peu de soulagement. Le lendemain, on lui fit prendre deux grains de tartre stibié dans deux livres d'eau de veau. Après une évacuation considérable par haut et par bas, les douleurs diminuèrent. Elles cessèrent totalement le lendemain, après l'effet d'un second grain d'émétique; et, onze jours après son entrée dans cet hospice, il fut totalement guéri.

Dans les fortes Commotions, les vertèbres peuvent être brisés; des vaisseaux placés, dans les parties molles environnantes, rompus, déchirés, affoiblis. Si c'est en haut, l'épanchement se fait dans le col; si c'est dans la trachée et dans l'œsophage, il y a échimose. L'épanchement se fait dans le médiastin, si c'est au dos. Si c'est au bas-ventre, on trouve l'épanchement et l'infiltration derrière la veine cave. Dans le mésentère, le mésocolon, la fosse iliaque, les topiques sont inutiles. Si c'est

derrière le tronc, on voit des échimoses, le sang épanché. Les tumeurs sanguines se manifestent tantôt sous la peau, tantôt derrière les muscles; d'autres fois, dans le canal vertébral, surtout quand il y a eu fracture. *Morgani* en a parlé; mais on ne les a connus qu'après la mort. Il faudroit des signes certains de l'épanchement du sang. Le sang épanché peut produire les mêmes effets que dans le crâne. On a observé ces faits à l'ouverture des cadavres. Le trépan a été proposé; mais il est difficile de l'employer. A quels signes reconnoîtra-t-on l'épanchement dans le canal vertébral? A quels signes reconnoîtra-t-on le lieu de l'épanchement? Donc, le trépan est inutile. L'insensibilité, la paralysie des membres sont-ils des signes certains? La Commotion, la compression, les coups produisent les mêmes effets. Il n'y a point de signes caractéristiques sur l'existence, ni sur le lieu de l'épanchement; cela a été prouvé par l'ouverture des cadavres. Lorsque la paralysie suit les fortes Commotions, il n'y a pas d'épanchement ni dans la colonne vertébrale, ni ailleurs Le trépan est donc tout-à-fait inutile, puisque ces épanchemens ne peuvent être formés ni reconnus. Le trépan est inutile, s'il y a épanchement

devant le corps des vertèbres, s'il y a échimose. S'il en résulte la foiblesse et la diminution du mouvement; s'il y a pléthore, une, deux ou trois saignées sont nécessaires. On administre le tartre stibié quelquefois à la dose d'un, de deux et même de trois grains. Si le premier ne fait rien, au second, au troisième, les malades récupèrent leurs fonctions. La déjection des matières fécales se fait; alors les médicamens irritans, l'alkali volatil fluor, la teinture de cantharides, voilà les seuls moyens de guérir ces sortes de maladies. Cependant, le premier remède est préférable au second. On pourroit ajouter les ventouses scarifiées, les saignées locales; elles attirent les humeurs au-dehors.

CHAPITRE IV.

HYDROPISIE DE LA COLONNE VERTÉBRALE, *ou* HYDRO-RACHIS.

On appelle Hydropisie de la colonne vertébrale, une tumeur formée par l'enveloppe de la moëlle épinière, occasionnée par l'épanchement de sérosités qui a lieu dans le canal de

l'épine. On lui a donné différens noms. Celui d'Hydropisie de la colonne vertébrale ou d'Hydro-rachis, me paroît très-convenable et très-exacte. Il est composé des termes grecs υδωρ, eau, et ραχις, épine. Il exprime parfaitement la nature de la maladie.

L'Hydro-rachis a la plus grande analogie avec l'Hydrocéphale; ces deux maladies paroissent même avoir entr'elles une sorte de correspondance. L'épanchement d'eau qu'on remarque dans la colonne vertébrale paroît avoir commencé dans les ventricules du cerveau, et s'être formé secondairement dans le canal de l'épine. *Camper* dit avoir observé que toutes les fois qu'on comprimoit la tumeur de la colonne vertébrale, autant de fois on déterminoit le gonflement du cerveau. *Sauvages* regarde l'Hydro-rachis comme une suite de l'affection hydropique. *Baraillon* est de même avis. *Bell* pense que l'Hydro-rachis est une maladie primitive. *Rosen* la regarde tantôt comme une maladie primitive, et tantôt comme une maladie dépendante de l'Hydrocéphale.

Symptômes.

Cette Hydropisie s'annonce par une tumeur

molle, transparente, située dans quelques-unes des parties de la colonne vertébrale, au dos, aux lombes, au sacrum, au coccix, et quelquefois à la nuque. Le volume de cette tumeur varie depuis celui du doigt jusqu'à celui de la tête. Quelquefois il y a deux tumeurs séparées; d'autres fois, toute la colonne vertébrale paroît affectée. Ces tumeurs sont formées par une sérosité qui distend la moëlle épinière ou plutôt ses enveloppes. Dans l'endroit affecté, ces enveloppes sont souvent à nu. La portion des vertèbres et de la peau correspondante sont tellement dilatées, qu'on peut à peine les apercevoir. Cette maladie peut être cependant particulière à l'organe vertébral, sans dépendre de l'organe cérébral. Les enfans paroissent seuls susceptibles d'en être affectés. Elle paroît convenir particulièrement aux fœtus. Cependant on peut dire avec *Morgagni*, qu'elle est une maladie de tous les âges. *Richard* rapporte qu'une petite fille fut affectée de cette maladie deux jours après sa naissance. *Lancisi* dit qu'il survint un spina-bifida au coccix d'un enfant hydrocéphale, âgé de cinq ans. *Apinus*, professeur d'anatomie et de physiologie à Altdorff, a vu naître un spina-bifida entre les épaules d'une fille épuisée,

qui étoit âgée de vingt ans. Il rapporte aussi qu'une femme de cinquante ans ayant fait un effort en soulevant un fardeau, fut affectée au coccix d'un spina gros comme le poing.

Causes.

Les causes de cette maladie ne sont pas bien connues. Souvent cette maladie paroît en naissant; d'autres fois, elle paroît être la suite des coups, des contusions, ou de quelque légère distension qui a dérangé les fonctions de l'exhalation ou de l'absorbtion des vaisseaux lymphatiques.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, on trouve les nerfs de l'épine dispersés dans l'intérieur de la tumeur, où ils vont se perdre dans ses parois. La moëlle est tronquée, et les vertèbres séparées dans toute leur étendue. *Ruisch, Observations anat. chir.*, dit que la moëlle épinière manque dans l'endroit où les membranes qui l'enveloppent sont détruites, et est réduite en une sérosité limpide et ichoreuse. La mort est le résultat de la rupture et de l'ouverture

de la tumeur. *Hocchester* trouve la cause de la maladie dans l'excès de la lymphe. *Swagerman* dit que l'Hydropisie de la tête produit celle du rachis, *et vice versâ.* Il remarque qu'en pressant la tumeur, à l'ouverture des cadavres, on sent les bords de l'épine qui est divisée; souvent les apophises épineuses ou les tranverses manquent. Souvent aussi, on trouve le cerveau rempli d'une plus ou moins grande quantité de liquide; quelquefois la moëlle allongée en contient.

Pronostics.

Les dangers les plus grands accompagnent souvent cette maladie. Comme l'on ne peut pas bien distinguer si elle est essentielle ou symptomatique, qu'on ne sauroit en assigner au juste les causes, on ne sauroit non plus assigner d'une manière particulière le pronostic sur cette maladie. En général, on peut dire que les individus qui en sont attaqués ne parcourent jamais une carrière fort longue. La carie des os en est la suite. Cependant, quand le sujet est jeune; que cette Hydropisie est de cause externe; qu'elle ne reconnoît point pour cause un virus cancéreux, rachitique, scro-

phuleux, scorbutique, vénérien, il y a des exemples de guérison. Si la tumeur se rompt, la mort survient presque sur-le-champ. Si cependant la tumeur est petite; qu'elle se rompe, ou qu'on en fasse l'ouverture, quelquefois l'humeur qui la remplissoit cesse de s'y accumuler : alors la tumeur s'affaisse, se consolide, les bords de la division se cicatrisent, et le malade guérit.

Traitement.

DHARVE

On a conseillé d'ouvrir ces tumeurs. Quelques exemples paroissent favoriser cette opération ; mais comme des expériences n'ont point encore déterminé, d'une manière constante, le caractère et les différences qui peuvent conduire à une guérison parfaite, nous croyons que le médecin doit s'abstenir de la pratiquer. Les exemples de succès sont trop peu nombreux, pour balancer le résultat défavorable que l'on en a obtenu. Cependant, *Hoffman* a fait une ouverture à la partie la plus déclive de la tumeur d'un enfant avec une lancette, il s'en écoula un peu de sérosité limpide; et, au bout de quelque temps, elle disparut tout-à-fait, et il ne resta qu'une légère cicatrice. Un jeune homme de vingt

ans avoit un Hydro-rachis dès l'enfance. Tout à coup, l'humeur fut résorbée, dit *Camper*, les membranes s'affoiblirent, et il se forma une cicatrice ferme, mais difforme. Le sujet fut guéri à l'âge de vingt-huit ans. Sur les trente histoires que j'ai lues, relatives à cette opération, je n'ai trouvé que les denx exemples de guérison que j'ai cités. Quand on donne issue à l'humeur, soit par le caustique, le trois-quarts ou le bistouri, le malade est agité de convulsions et périt à l'instant. S'il ne meurt pas sur-le-champ, la mort survient presque toujours quelque temps après; ou si elle est différée, ce n'est que pour peu de temps. Les douleurs les plus aiguës marchent à la suite de cette opération, et conduisent les malades à une mort certaine. Comme les causes de ces sortes d'Hydropisies ont toutes pour but d'augmenter l'exhalation ou de diminuer l'absorbtion, et qu'elles dépendent la plupart du temps de causes mécaniques, par une réaction mutuelle, on peut retarder plus ou moins les progrès de cette maladie. Ainsi, en établissant vers le centre de la tumeur un bandage à pelotte concave, qui puisse empêcher une compression trop violente ou la rupture de la tumeur, et rétablir un centre

d'action; on pourroit parvenir à la guérison. L'application de quelque tonique paroîtroit encore avantageuse, si la maladie n'avoit point occasionné un désordre manifeste. Je pourrois ajouter ici que tout autre traitement, interne ou externe, pourroit être plus nuisible qu'avantageux aux malades. La compression, quand l'enfant a trois ans, paroît à *Camper* un moyen curatif. On pourroit tenter la guérison, en procurant, sans que l'air blessât les parties contenues dans le canal vertébral, un écoulement à l'humeur, au moyen d'un séton passé dans la tumeur de sa partie supérieure vers l'inférieure, avec une aiguille courbe et pointue. Un séton, en permettant à la sérosité que contient le kiste de s'écouler graduellement, en déterminant l'irritation, pourroit favoriser le recollement des parois de la tumeur. En fortifiant ensuite la peau avec des fomentations toniques, et en faisant des frictions aromatiques sur l'épine, on ranimeroit l'énergie vitale, et on pourroit opérer une guérison parfaite; mais ce traitement est lent et incertain.

CHAPITRE V.

INFLAMMATION DES PARTIES CONTENUES DANS LA CAVITÉ DU THORAX.

Les symptômes de l'Inflammation varient suivant la nature des parties qu'elles attaquent. Si l'Inflammation est à la trachée-artère, la voix est aiguë, aigre et sifflante, l'inspiration est petite, fréquente et avec beaucoup d'efforts, le pouls est extrêmement irrégulier, et la maladie est très-dangereuse. Si les bronches sont enflammées, les malades éprouvent dans la poitrine une douleur lancinante, la respiration est difficile, le pouls est dur, la toux est douloureuse, les maux de tête sont violens, les crachats sont sanguinolens. L'Inflammation de la plèvre, connue vulgairement sous le nom de pleurésie vraie, que l'on confond souvent avec la péripneumonie, qui est une Inflammation accompagnée de crachats sanguinolens, se reconnoît à une douleur pongitive au côté, vers la sixième ou septième vraie côte, et s'étend quelquefois vers le dos ou le sternum. La toux est fréquente, la respiration est courte

et inégale ; il y a peu ou point d'expectoration Dans la péripneumonie, ou Inflammation des poumons, des mots grecs περι πνευμον, les malades éprouvent une douleur obtuse, avec une forte oppression de poitrine ; la respiration est courte, égale, et se fait souvent avec bruit ; l'haleine chaude, une grande inquiétude, un pouls mol, ondoyant, les joues rouges, le mieux même qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont couchés sur le côté affecté, tout annonce la nature de cette maladie ; le sang tiré des veines est écumeux, la toux est violente, la céphalalgie est augmentée par la toux ; du deuxième au troisième jour, les crachats sont crus, mêlés de strics sanguinolens ; du sixième au septième jour, ils sont jaunâtres et cuits. La langue est d'abord jaune, puis rousse, et ensuite noirâtre. Lorsque l'Inflammation de la plèvre et des poumons est réunie, comme il n'arrive que trop fréquemment, cette maladie est alors connue sous le nom de pleurésie humide, quoique ce soit encore une vraie péripneumonie. Elle se reconnoît à une douleur gravative ou pongitive au côté, à une toux vive avec expectoration de matières muqueuses, mêlées de sang à une certaine époque, et se terminant par être jaunes. Si l'Inflammation attaque le

médiastin, la douleur pongitive se fait sentir sous l'omoplate, s'étend jnsqu'au sternum; la poitrine est oppressée, la respiration est difficile et la toux est sèche. Il faut bien prendre garde de confondre cette espèce d'Inflammation avec celle du cœur. Celle-ci est également accompagnée de douleur pongitive sous le sternum; mais elle en est bien distinguée par les palpitations du cœur, les anxiétés qu'éprouvent les malades, la petitesse et l'inégalité de leur pouls, et la diminution de la chaleur. Cependant, on doit observer que les palpitations de cœur accompagnent l'inflammation du péricarde; mais les malades éprouvent encore une douleur pongitive, avec une vive oppression dans la partie la plus profonde de la poitrine, et ils ont une grande propension à la toux.

La cavité du thorax est séparée de l'abdomen par le diaphragme, qui lui-même est sujet a l'inflammation. On la remarque par une douleur pongitive qui s'étend depuis les dernières côtes jusqu'aux dernières vertèbres du dos. La respiration est courte, entrecoupée avec le hocquet. Les anxiétés, l'abattement, une toux sèche, un rire sardonique et le délire, accompagnent souvent cette espèce d'inflammation.

Traitement.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la cure de ces différentes inflammations, nous nous réservons d'en parler en traitant ces matières séparément. Nous nous bornerons à dire ici ces deux mots: En général, les boissons adoucissantes, les loks, le régime doux, les décoctions émollientes, les cataplasmes, les fumigations; enfin, les narcotiques, les incisions avec le bistouri, les ouvertures avec la pierre à cautère, et les scarifications, doivent être employés suivant la nature et les circonstances de la maladie.

CHAPITRE VI.

DE L'ASTHME.

L'ASTHME est une respiration difficile, laborieuse, souvent accompagnée de sifflemens et d'une petite toux. Beaucoup de praticiens confondent ensemble toutes les difficultés de respirer, et leur donnent en général le nom d'Asthme; c'est une fausse définition. *Floyer*, asthmatique lui-même, ne s'est pas

garanti de cette erreur. L'Asthme est une maladie chronique, où l'on éprouve une plus ou moins grande difficulté dans la respiration; mais cette maladie est sans fièvre bien marquée, et cependant sujette à des redoublemens. Souvent le pouls est irrégulier. Cette difficulté de respirer, qui est quelquefois extrême, est en apparence périodique, et laisse des intervalles libres, mais pas absolument réglés. Certains individus ont les paroxismes tous les cinq jours, tous les huit jours, ou à peu près; mais ces paroxismes ne sont pas réglés aussi exactement que dans les fièvres.

On divise l'Asthme en Asthme humide et en Asthme sec. Dans l'Asthme humide, les malades rejettent des phlegmes d'une consistance qui varient suivant les degrés de température; dans l'Asthme sec, il n'y a point d'expectoration.

Symptômes.

On reconnoît l'Asthme à une respiration difficile, laborieuse, et souvent accompagnée de sifflement et d'une petite toux, comme je l'ai dit. Les malades éprouvent des paroxismes, particulièrement pendant la nuit; ils ont des crispations, une légère sensa-

tion de froid aux extrémités; ils éprouvent des pandiculations ou bâillemens à diverses reprises ; ils ont des anxiétés, des douleurs à la tête. Les accès prennent souvent à la suite d'un vent froid ou dans des temps de brouillard, après avoir été exposés à la pluie, ou après avoir séjourné quelque temps dans des lieux humides.

L'accès est souvent précédé d'insomnie, d'enrouement, d'éructation, de vent, de chaleur, de fièvre, de douleurs de tête, de maux de cœur, d'envies de vomir, d'une grande oppression de poitrine, de palpitations de cœur. Plusieurs ont un pouls foible, irrégulier, quelquefois intermittent. Tous ces symptômes augmentent vers le soir ; les malades lèvent leurs épaules pour dilater la poitrine. Quelques-uns cherchent l'air le plus frais, même dans l'hiver ; souvent il faut éteindre le feu des appartemens Ils se plaisent dans un lieu vaste. Ils ont la bouche béante, les ailes du nez ouvertes ; ils font mille efforts pour avoir la respiration plus libre ; ils font mille mouvemens pour mettre en jeu les muscles du bras, de la poitrine et des lombes. Dans l'accès, le visage se gonfle, les lèvres deviennent livides, les veines du col se resserrent, les vaisseaux du

cerveau s'engorgent, et cet accès dure quelquefois deux ou trois heures, et quelquefois même, à divers intervalles, deux ou trois jours dans des temps humides.

Dans l'Asthme sec, l'accès est précédé de rots, de gonflemens d'estomac; le visage s'allume, les mains s'enflent, les malades ne peuvent lever la tête sans éprouver des mouvemens convulsifs; ils sont près d'être suffoqués. L'accès est plus fréquent, mais il est très-court et sans expectoration.

L'Asthme humide finit au contraire par une vive expectoration et par un flux d'urine qui dépose.

Pronostics.

L'Asthme invétéré se guérit rarement, mais les asthmatiques en général vivent long-temps. Cependant, l'Asthme dégénère quelquefois en cachexie, en anasarque, en hydropisie de poitrine ou en pulmonie. Ces symptômes fâcheux n'ont lieu que lorsque l'on a abusé des remèdes échauffans, ou qu'on a eu recours trop fréquemment aux saignées.

Les plus sujets à l'Asthme sont: les pituiteux, les glaireux; ceux en qui règnent des humeurs visqueuses, ceux qui éprouvent des

catarrhes, ceux qui ont la poitrine rétrécie, ceux qui ont les humeurs plus tenaces, comme les vieillards. L'accès de l'Asthme est un effort de la nature pour se débarrasser des humeurs dont les poumons sont surchargés. Le siège de la maladie est évidemment dans les poumons.

Causes.

CABINET DE LECTURE DRAPE

Les causes de l'Asthme humide sont des phlegmes engendrés dans les poumons par la lymphe extravasée, ou par des humeurs pituiteuses expulsées par les pores des artères et coagulées par le froid de l'air respiré; soit qu'elles se soient épanchées de la tête sur les poumons par le conduit commun aux narines et à la gorge par lequel nous respirons, lorsque la bouche est fermée, soit qu'elles aient bouché quelques cellules notables, ou qu'elles assiégent les orifices des bronches d'une artère principale. En un mot, tout épaississement quelconque d'une humeur bronchique qui empêche l'entrée de l'air dans ces cellules, en sorte que les poumons ne peuvent avoir leur degré de dilatation ordinaire, sont autant de causes d'Asthme. L'air renfermé expulsé plus promptement, la respiration est alors plus

fréquente et plus courte, et l'âcreté des humeurs détermine la toux. Le nombre des cellules bouchées donnera différens degrés d'Asthmes; le dernier degré sera le catarrhe suffoquant, où les bronches des deux poumons sont obstruées. Les causes de l'Asthme sec sont des tumeurs ou des tubercules engendrées dans les poumons, soit par des alimens, soit par des os, soit par des pierres qui ont occasionné une obstruction dans les diverses cellules. Cette espèce d'Asthme est incurable. La respiration est souvent lésée par des humeurs répercutées, par des petites-véroles qui ne sortent pas bien, par des abcès rentrés, ou dont l'écoulement ne s'est pas bien fait; par les cautères fermés, par les ulcères taris, par des abcès sur les poumons, par le déplacement de la goutte, par un vice du cerveau, par les affections de l'âme. L'Asthme convulsif est souvent produit par l'agacement des nerfs, par la compression du cerveau, selon *Willis*, par vice des poumons, par lésion des vaisseaux.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, on trouve les poumons gonflés, œdémateux, squirreux,

plus grands qu'à l'ordinaire, souvent agglutinés à la plèvre, au médiastin, au diaphragme. On y remarque des abcès, des hydatides, des visquosités renfermées dans des tumeurs kistées; souvent on trouve des tubercules, des concrétions dures, putrides, purulentes, gangréneuses; souvent on trouve les bronches obstruées par des corps purulens. La trachée-artère, la plèvre, le cœur, le péricarde, sont souvent remplis de corps durs et d'une épaisseur extraordinaire; les sérosités sont souvent sanguinolentes, purulentes; les divers organes présentent différens degrés de désorganisation; le foie est décoloré, la rate, les pancréas, sont également affectés de squirre, de purulence, de putridité.

Traitement.

CABINET ... PSS DE BARBAZ...

Il y a deux indications à remplir: 1°. adoucir l'âcreté des humeurs pour les rendre propres à être expectorées; 2°. provoquer l'expectoration.

Pour remplir la première indication, les adoucissans et les légers incrassans sont nécessaires, comme la racine de réglisse, de guimauve, les feuilles et fleurs de tussilage, la guimauve, la mauve, le bouillon blanc, le

pavot, les figues, les jujubes, la gomme adragante, etc.

Pour remplir la seconde indication, tous les aromatiques chauds sans âcreté, tous les balsamiques qui ont des propriétés incisives et atténuantes, comme la racine d'Iris de Florence, le benjoin, sont bons. Il faut observer que ces médicamens doivent être employés avec prudence, pour ne point augmenter la difficulté de la respiration au lieu de la diminuer. Les alimens doivent être légers et de facile digestion; il faut éviter les alimens venteux. Les asthmatiques doivent peu ou point souper, se tenir chaudement, porter des gilets ou camisolles de flanelle, des souliers épais, respirer un air frais, et particulièrement celui de la campagne. Cependant, quelques asthmatiques ont besoin d'un air épais et chargé, suivant la remarque de *Mead* et *de Cullen*. Quoique cela soit vrai pour quelques individus foibles et délicats, on peut dire en général que les asthmatiques se trouvent mieux de l'air pur et sec. L'exercice, qui favorise la chilification, la sanguification, est très-important dans l'Asthme. Les asthmatiques doivent peu dormir.

Le ventre étant ordinairement resserré, les

lavemens purgatifs, les bains de jambe et de main, les frictions sèches, sont très-avantageux. Dans l'Asthme sec, on conseille souvent la saignée; mais le meilleur de tous les remèdes est de ne rien faire.

Les fomentations chaudes, les sinapismes, ont été employés avec succès; les irritans sont en général nuisibles; les vomitifs, les émétiques doux, l'hypécacuana, réussissent à ceux chez qui l'Asthme est occasionné par un vice d'estomac. L'irritation de la vessie, des reins, du pancréas, du foie, de la vésicule du fiel, etc., augmente la difficulté de respirer, et doit rendre le médecin très-prudent dans l'administration des émétiques ou des vomitifs.

Dans toutes les espèces d'Asthmes, les cautères, les sétons sont très-avantageux, comme ils le sont dans toutes les maladies chroniques, lorsqu'elles sont occasionnées par une répercussion d'humeur. En général, il faut rappeler toutes les humeurs supprimées soit des règles, soit des hémorrhoïdes, soit de la goutte supprimée.

Des médecins ont conseillé de faire respirer l'air vital, ou gaz, oxigène dans l'Asthme humide, et il a réussi plusieurs fois, parce

qu'une chaleur active donne du ressort aux fibres engourdies par les humeurs.

Les bains électriques, et l'influence de ce fluide par une pointe dans la partie souffrante, peuvent suppléer, jusqu'à un certain point, la plupart des médicamens que nous avons indiqués. Nous n'avons point cependant d'observations bien faites qui prouvent la guérison des asthmatiques; mais *Lowets* et quelques autres physiciens sont parvenus à soulager plusieurs asthmatiques. Le fluide électrique réunit à lui seul toutes les vertus des médicamens, et en les lui associant, il n'y a point de doute qu'on n'en obtienne des effets très-précieux. Un des points les plus essentiels, c'est de bien connoître la maladie, l'état dans lequel se trouve le malade, et la manière dont le remède lui a été administré.

CHAPITRE VII.

DE LA PHTHISIE.

La Phthisie pulmonaire est une maladie chronique, connue sous le nom de pulmonie. Elle est commune, essentielle, et souvent d'origine.

Symptômes.

C'est une émaciation ou amaigrissement de tout le corps, avec fièvre hectique et lente, toux et crachats purulens; quelquefois douleurs à la poitrine, qui tirent leur origine du poumon.

Les médecins distinguent trois états. Dans le premier état, les malades crachent du sang, la toux est sèche, les crachats sont salés, gluans, la toux revient souvent, les malades dorment mal. On remarque beaucoup de rougeur à la pommette, beaucoup de chaleur à la paume des pieds et des mains, et la maigreur va toujours en augmentant.

Dans le second état, les malades éprouvent un grand changement dans leur voix. Elle devient basse, rauque; la chaleur augmente par la douleur, par l'oppression du thorax, principalement après le mouvement. Il se forme des congestions dans les poumons; les crachats deviennent visqueux, gluans, ils s'enfoncent aisément dans l'eau. Les malades éprouvent des envies de vomir et du dégoût.

Dans le troisième état, la fièvre devient de plus en plus vive. Le pouls est plein, quelquefois intermittent. Le malade maigrit davan-

tage, les crachats sont plus abondans, les douleurs de poitrine de plus en plus vives, la perte des cheveux, le dévoiement, les sueurs collicatives surviennent, les membres s'enflent, et les sujets périssent. Les symptômes marchent d'une manière rapide; quelquefois les malades ont l'enflure avant le dévoiement, d'autres fois le dévoiement avant l'enflure.

On distingue cette maladie en originaire et en accidendelle, en Phthisie avec abcès, ou vomique; enfin, en aiguë et en chronique.

Causes.

Les causes sont éloignées ou prochaines. Les causes éloignées sont une matière âcre séparée du poumon qui excite la toux, la vapeur d'arsenic ou de charbon, un air humide, des tubercules, le crachement de sang; la diminution ou la répercussion d'évacuation ordinaire, comme règles, lochies, ulcères, sueur de pieds, saignement de nez, hémorrhoïdes, gale, etc.

Les causes prochaines sont l'ulcération des poumons, l'obstruction des glandes disséminées dans la substance des poumons, ou l'obstruction des artères bronchiales. On en peut

compter douze espèces ou environ. 1°. Phthisie de naissance; 2°. Phthisie pléthorique; 3°. Phthisie vénérienne; 4°. Phthisie goutteuse; 5°. Phthisie calculeuse; 6°. Phthisie scrophuleuse; 7. Phthisie rhumatisante, etc.

Parmi les diverses espèces de Phthisies, il faut surtout remarquer la Phthisie de naissance. Dans celle-ci, les voies lymphatiques sont souvent le vrai siége de la maladie. Les glandes sont affectées; on trouve des tubercules de différentes grandeurs dans les poumons. La Phthisie de naissance provient des tubercules stéatomateux dans le poumon. La cause de cette maladie est l'origine des parens phthisiques. C'est une maladie héréditaire. Elle est de sa nature accompagnée de scrophules. Elle se propage dans les familles; mais elle n'est pas contagieuse de sa nature, comme la gale, la lèpre, etc. La Phthisie scrophuleuse peut exister seule, et être essentielle, sans que les parens aient jamais été affectés d'aucun symptôme de cette maladie. Les phthisiques scrophuleux ont des indurations considérables dans les viscères du poumon. Sa substance est quelquefois dure et coriace, comme du cuir brûlé; d'autres fois, les tubercules de leurs poumons contiennent une matière épaisse et calcaire, qui

n'est déterminée que tard à la suppuration. Les tumeurs glanduleuses en sont le diagnostic le plus certain et le plus manifeste. Elle peut survenir dans un âge plus ou moins avancé, sans aucune disposition apparente. Ses progrès sont lents. La fièvre est la plus modérée ; les tumeurs scrophuleuses sont souvent, comme dit *Morton*, peu disposées à l'inflammation et à la suppuration.

La Phthisie reconnoît aussi pour cause la pléthore. Elle est précédée de crachemens de sang. Elle survient à la suite de suppression d'hémorrhoïdes, de saignement de nez, ou d'autres excès dans le régime; quelquefois même à la suite des travaux d'esprit. Les filles ou femmes mal réglées ; la congestion du sang dans les vaisseaux pulmonaires conduit à cette espèce de pulmonie. La rupture ou l'érosion des vaisseaux sanguins, artériels et veineux du poumon, séparément ou à la fois ; enfin, une hémorrhagie quelconque peut être suivie de la Phthisie pulmonaire.

D'autres fois, la Phthisie succède aux fièvres exanthématiques, telles que la petite-vérole, la rougeole, l'érésypèle, les fièvres miliaires, scarlatines et autres fièvres ; ou bien, elle succède aux maladies chroniques, telles que les

dartres, la gale. On peut y comprendre encore les Phthisies qui surviennent aux métastases, sur les poumons. La Phthisie catarrhale survient souvent à la suite d'affection au larynx et à la trachée-artère, après quelques rhumes que contractent ordinairement, pendant l'hiver, des personnes délicates et d'une constitution phlegmatique. Cette affluence d'humeurs vers les poumons, tournant de plus en plus en habitudes, affoiblit par degrés ce viscère. Il se forme un engorgement, ces humeurs deviennent plus rares; elles altèrent les organes de la respiration, et conduisent au dernier terme de la Phthisie.

D'autres fois, la Phthisie survient après des maladies inflammatoires du poumon, succède à la péripneumonie, à la pleurésie. Il ne faut pas croire que nous voulions examiner ici s'il y a une différence entre la péripneumonie et la pleurésie. Ce sont souvent les personnes fortes et vigoureuses qui sont les plus exposées à la Phthisie consécutive, à la péripneumonie. Après une inflammation du poumon, il reste souvent dans ce viscère quelque congestion qui trouble, qui gêne la circulation du sang et de la lymphe, laquelle peut enfin elle-même dégénérer en abcès, et déterminer la

suppuration d'une partie plus ou moins considérable du poumon.

D'autres fois, la Phthisie succède à l'asthme. Elle n'est cependant pas aussi commune qu'on le pourroit croire. Dans l'asthme les vaisseaux aériens, et quelquefois le tissu du poumon sont remplis d'une substance muqueuse qui tourne moins à la suppuration que les autres matières dont la stagnation et l'altération produisent des espèces différentes de Phthisies. Pendant tout le cours de la maladie, la respiration est difficile. Suivant *Morton*, dans cette espèce de Phthisie les poumons se resserrent spasmodiquement. Par cette contraction, la matière gelatineuse, épanchée dans le parenchime, est exprimée dans les bronches auxquelles elle-même adhère fortement.

La Phthisie reconnoît encore pour cause la goutte et le rhumatisme. L'expérience démontre que l'humeur arthritique et l'humeur rhumatismale sont extrêmement mobiles et se ressemblent fort. Il paroît que la Phthisie est produite par une portion de l'humeur arthritique ou rhumatismale, qui, n'ayant pu se déposer sur les articulations ou dans les muscles, s'est fixée dans les poumons. On trouve les poumons de ceux qui en périssent,

pleins d'une matière épaisse, blanchâtre, plâtreuse, ou quelquefois détruits.

On trouve des concrétions de diverse nature dans les voies aériennes, qui peuvent faire donner à cette espèce de Phthisie le nom de Phthisie calculeuse, parce que les malades rendent par l'expectoration des matières pétriformes, et parce qu'on en trouve d'une semblable nature après leur mort dans diverses parties du poumon. Les accidens varient suivant le volume, la figure, la dureté de ces concrétions. Les perruquiers, les plâtriers, et ceux qui sont employés dans les carrières sont sujets à cette espèce de Phthisie.

Le scorbut est souvent une cause de Phthisie. Dans les sujets qui en sont attaqués, tous les viscères perdent leur consistance naturelle, et surtout les viscères parenchymateux. On observe cette espèce de Phthisie dans les pays humides et marécageux. Elle survient aux navigateurs, à ceux qui habitent des lieux humides, dans les prisons, dans les hôpitaux, à la suite des maladies chroniques qui occasionnent une dégénérescence dans les humeurs. Elle s'annonce par des taches échimosées en diverses parties du corps, et surtout aux jambes, par le gonflement des gencives, de la

langue, du voile du palais. La bouffissure aux extrémités et au visage sont le symptômes qui précèdent la Phthisie pulmonaire scorbutique.

La maladie vénérienne est une cause fréquente de Phthisie. Le tissu du viscère des poumons est pourvu de tant de vaisseaux, et d'un si grand nombre de glandes lymphatiques, qu'il est étonnant que la lymphe soit altérée par le vice vénérien dans les glandes inguinales et dans celles des parties de la génération, sans que l'altération se communique au poumon. Il est souvent aussi la suite des frictions mercurielles portées à une trop forte dose.

La Phthisie pulmonaire succède aux fièvres mal traitées. La suppuration est le terme de l'altération des poumons, annoncé par une suite de degrés dont presque toujours la mort seule arrête le cours.

La Phthisie pulmonaire peut être nerveuse, c'est-à-dire causée par le seul agacement des nerfs; ou elle peut être hypocondriaque, c'est-à-dire attribuée aux engorgemens des hypocondris; enfin hystérique, c'est-à-dire attribuée à l'affection seule de la matrice, ou, enfin, la suite d'une extrême maigreur; ce qui

la fera regarder comme Phthisie de consomption. L'irritation par des vers s'est terminée par donner lieu à la Phthisie pulmonaire. Nous l'avons vu survenir, dit *Stoll*, à la suite des coliques très-petites, mais fréquentes, à un homme de cinquante ans. La masturbation chez les hommes, la nymphomanie chez les femmes peuvent encore donner lieu à la Phthisie. La perte forcée de la liqueur prolifique conduit à la consomption. Les vapeurs hystériques sont souvent le prélude de la Phthisie.

Enfin, il n'est pas rare de voir la Phthisie survenir à la suite des couches. Le lait n'ayant pas été suffisamment évacué par les voies utérines, par les seins, par la transpiration, par les urines, et même par les selles, peut être encore si abondant dans les vaisseaux sanguins et dans le tissu cellulaire, qu'il finit par se déposer dans le poumon seulement, ou dans d'autres parties à la fois. Ces accidens sont fréquens chez les femmes qui ont déjà quelque disposition aux maladies de poitrine.

Beaucoup d'observations constatent quand la Phthisie succède à des contusions et à des blessures de poitrine.

Pronostics.

Dans tous les périodes de cette maladie, si le crachement de sang diminue, si tous les symptômes diminuent d'intensité, s'il n'y a point de douleurs, si l'érétisme va en diminuant, alors on peut espérer de suspendre les ravages de la Phthisie. Lorsque le malade rend des crachats purulens, que leur pesanteur les fait précipiter dans l'eau, ce symptôme est très-mauvais. Lorsque la fièvre est lente, que le pouls est plein, que l'artère bat deux fois avec violence, ensuite lentement, à ce degré la Phthisie est incurable. Pour porter un pronostic certain, il faut avoir égard à l'idiosyncrasie du sujet. Il est difficile de porter un pronostic certain sur le terme de la carrière des phthisiques; mais le dévoiement et les crachats purulens sont les symptômes qui annoncent le terme prochain de la mort des phthisiques. Ce pronostic est favorable, quand la maladie chronique se change en une maladie aiguë. La Phthisie pulmonaire n'est point incurable. De sept personnes, il en meurt une.

Ouverture des cadavres.

Senac, Lieutaud, Portal ont fait beaucoup

d'ouvertures de cadavres de phthisiques. Ils ont trouvé le cœur deux fois plus gros que dans l'état naturel, la grande artère et le ventricule engorgé, dur, squirreux, des concrétions pierreuses dans la vésicule du fiel, le poumon droit ou gauche rempli de tubercules purulens. A la suite de la petite-vérole, on trouve toute la face de la trachée-artère enflammée. *Morgagni* avertit de ne point confondre les ulcères de la trachée-artère avec la Phthisie pulmonaire. Il atteste avoir ouï dire à *Valsava*, qu'il n'avoit jamais trouvé les poumons plus beaux que ceux d'un évêque qu'on avoit cru mort de la Phthisie pulmonaire. Morgagni, *de sed. et caus. morbor. Epist.* 22, *de specto. sang. et puris.*

Traitement.

Le traitement de cette maladie doit être conforme aux diverses causes qui la produisent. La Phthisie est-elle pléthorique ? alors, les saignées, les bouillons de poulet, les bouillons de veau, les feuilles de lierre, de tussilage, le petit-lait, le suc de chicorée, le lait d'ânesse, au printemps ou à l'automne, édulcoré avec du sucre, à la dose de huit onces, le lait de chèvre, celui de vache dans toutes les

saison, le riz, le sagou, un air pur, la précaution d'éviter le vent, un exercice modéré, le sirop de pavot blanc, les infusions de fleurs de véronique, les adoucissans, les purgations douces réussissent fort bien. La Phthisie est-elle accidentelle ? on peut employer le sel ammoniac, le benjoin, le safran, le baume du Pérou, le baume de soufre, le chiendent, la réglisse, des aposêmes pectorales faites avec la pimprenelle, le pissenlit, la mille-feuilles, les fleurs de violette, de coquelicot, de camomille, les jujubes, les dattes, etc. La Phthisie est-elle scrophuleuse ? les martiaux réussissent souvent; on voit les malades reprendre une bonne couleur et arriver à une guérison certaine. La Phthisie est-elle scorbutique ? ce qu'on peut employer de mieux, sont les aposêmes anti-scorbutiques, le cresson, l'hyssope, l'érésymum, les bouillons incrassans. Celle qui vient de l'asthme exige des incisifs, des béchiques, comme le miel, l'hydromel, l'oximel scillitique, le marrube blanc, le raisin sec, la thérébentine dans un jaune d'œuf, le sirop de tussilage, etc. La Phthisie vénérienne se guérit, suivant *Morton*, avec les décoctions sudorifiques et les pilules d'œthiops minéral ou oxide de mercure noir.

La Phthisie chloritique demande l'usage des martiaux, des amers, des bouillons apéritifs, et autres remèdes propres à rappeler les règles. La Phthisie reconnoît-elle pour cause la goutte, le rhumatisme? elle peut trouver beaucoup de soulagement dans les sudorifiques et les adoucissans, la manne, les feuilles de mauve, de guimauve, de violette, les infusions théiformes. La Phthisie qui survient à la suite des couches, des laits répandus, se guérit par les anti-laiteux, les sels légèrement amers, le sel de Glauber, ou *sulfate de soude*, etc., qui portent l'humeur laiteuse à la peau; ces sels doivent être dissous dans beaucoup d'eau, et ne doivent jamais être employés qu'en très-petite quantité. C'est alors le cas de purger avec la manne, la fleur de mauve ou de pêcher, les tisanes purgatives, etc.

La Phthisie est une véritable combustion, qui demande dans son traitement beaucoup de prudence de la part du médecin.

DRARYE

CHAPITRE VIII.

DE L'HYDROPISIE DE POITRINE, *ou* HYDRO-THORAX.

On appelle Hydropisie de poitrine ou Hydro-Thorax l'épanchement qui se forme dans les cavités revêtues de la plèvre. Cet épanchement peut être ou dans les deux cavités de la poitrine, ou dans une seule. L'Hydropisie est essentielle ou symptomatique. Si elle est essentielle et primitive, si elle existe seule, elle n'occupe ordinairement qu'un seul côté de la poitrine ; si elle fait partie d'une Hydropisie générale, alors elle occupe les deux cavités à la fois.

Symptômes.

Les symptômes de cette maladie sont très-difficiles à saisir ; une difficulté de respirer, qui croît à proportion que le malade se couche, soit à droite, soit à gauche, soit sur le dos, soit sur le ventre, en un mot, dans toutes les inclinations du corps, est un symptôme particulier à cette maladie. Le malade ne peut

se tenir couché que sur le côté où l'épanchement existe, ou bien sur son séant. A ce symptôme, des médecins en ajoutent encore d'autres qui ne sont pas aussi constans; savoir, la fluctuation sentie par les malades, et quelquefois entendue par les assistans; le réveil en sursaut, la boufissure du visage, des mains, des pieds, du scrotum; le gonflement œdémateux des parois externes de la poitrine, l'engourdissement dans l'un ou l'autre bras, sont autant de symptômes accessoires. Le toucher, si avantageux pour reconnoître les autres Hydropisies, ne peut guère nous servir dans celle-ci. La pâleur du visage, la boufissure de la paupière inférieure, la gêne de la respiration, lorsque le malade se meut ou lorsqu'il monte, produite par le refoulement de l'organe pulmonaire, qui ne peut se dilater librement à cause de la présence du liquide; la toux, qui le plus souvent n'est point accompagnée d'expectoration; les ailes du nez se remuant; enfin, un sentiment de pesanteur, les extrémités froides et infiltrées, sont des symptômes qui n'appartiennent point exclusivement à l'Hydropisie de poitrine. *Hippocrate* recommandoit de ne pas négliger le sens de l'ouïe. Ce moyen, tout foible qu'il est, peut avoir

quelqu'avantage. *Aven Brugger* a commencé à mettre en usage la percussion du thorax; *Stoll* a fortement recommandé cette pratique. *Corvisar*, honoré justement de la confiance du gouvernement, se sert avec le plus grand succès de cette manœuvre; elle est fondée sur une expérience commune de la différence du son que rend un vaisseau que l'on frappe, selon qu'il est rempli d'un liquide ou d'un fluide élastique. Cette dernière considération est fort importante. Cette percussion, exercée sur le malade assis ou couché, devient un moyen presqu'infaillible pour connoître un liquide qui change de place, et pour s'assurer s'il n'y a qu'un côté d'affecté, ou si tous les deux le sont à la fois. Le réveil en sursaut après les premières heures de sommeil, appartient également à l'Hydropisie de poitrine, à l'Hydropisie du poumon et à l'Hydropisie du péricarde. Dans l'Hydropisie de poitrine, il y a un pouls moins inégal, et plus fort que dans l'Hydropisie du poumon ou dans celle du péricarde. On peut encore ajouter à ces signes la douleur dans la région épigastrique. Les malades aiment les épaules hautes, ils s'inclinent plus en avant; les urines diminuent à proportion que l'eau s'épanche dans la cavité de la

poitrine ; elles sont rouges, épaisses comme de la brique. Leur soif augmente à proportion ; elle est inextinguible. Ils crachent du sang, souvent une humeur muqueuse.

Causes.

L'Hydropisie de poitrine succède souvent à l'inflammation du poumon. Il se forme des hydatides qui conduisent à l'épanchement. Une boisson abondante d'eau froide, prise dans un moment où le corps est échauffé, peut la déterminer. Il en est de même de la suppression d'évacuations séreuses, auxquelles le sujet étoit accoutumé, comme une diarrhée habituelle arrêtée tout à coup, le dessèchement d'un ulcère, la suppression d'un cautère. Elle est quelquefois la suite de quelque maladie antécédente ; elle survient fréquemment à la suite de l'asthme. La circulation ne se faisant pas bien dans les poumons, il y survient Hydropisie. On l'a observée à la suite des maladies du cœur, en raison de la dilatation de cet organe ; à la suite de la dilatation de l'aorte, ou de quelques-uns des vaisseaux du cœur ; à la suite de trop d'embonpoint, à la suite de la pléthore générale, à la suite de l'Hydropisie du bas-ventre. Les femmes mal réglées, les hémorrhoïdaires

y sont sujettes. On l'a observée à la suite des humeurs répercutées. La gale, la rougeole, la variole, les maladies de l'organe cutané, la goutte imprudemment suspendue, amènent souvent l'Hydropisie de poitrine. Parmi toutes les causes, celles qui agissent directement sur la plèvre ou sur les poumons, les affections catarrhales opiniâtres et négligées, causent un trouble, un obstacle à la circulation pulmonaire qui agit sur le système absorbant, ou altère le tissu des organes ou la membrane séreuse.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, l'on trouve quelquefois des amas de sérosité fort considérables dans la poitrine, les poumons sont gorgés de sang, et fort denses. On observe que la plèvre a été le siége d'une inflammation qui a troublé le jeu des vaisseaux destinés à l'absorbtion. Souvent une portion des poumons est devenue squirreuse ; quelquefois on voit, dans une grande étendue, des adhérences fortes et considérables entre les portions costales et pulmonaires de la plèvre ; d'autres fois on trouve les glandes bronchiques engorgées, du pus dans les poumons. Quelquefois toute la plèvre présente une épaisseur, un durcisse-

ment, une altération qui prouvent une maladie du système absorbant. On a souvent trouvé des hydatides dans la plèvre, dans les filets du tissu cellulaire, dans le médiastin; d'autres fois on a trouvé dans des concrétions, dans la dilatation du cœur ou dans l'ossification de quelques parties de ce viscère, la cause de la mort du malade.

CABINET ... DE ...

Pronostics.

Il est difficile d'établir un pronostic certain sur l'Hydro-Thorax ou l'Hydropisie de poitrine. L'épanchement de sérosité qui se forme à la suite d'une affection aiguë du poumon, ne peut guère être connu qu'après la mort du malade, et n'offre guère de moyens de guérison par les remèdes ordinaires.

Une jeune fille de vingt-quatre ans eut une Hydro-Thorax qui ne fut accompagnée d'aucune Hydropisie cellulaire. Le son mat que donnoit la percussion du côté gauche, et les paupières œdémateuses, ne laissèrent aucun doute sur l'existence d'un épanchement. On fit l'opération de l'empyême; la malade mourut six jours après l'opération. La plèvre étoit blanchâtre et parsemée de petits points glanduleux, le poumon étoit dur et squirreux:

tout annonçoit l'inutilité des remèdes internes. L'empyême peut cependant sauver la vie par l'ouverture de la poitrine ; il y en a quelques observations, mais c'est un phénomène. Lorsque la maladie est bien confirmée, elle est incurable ; si elle est la suite d'une inflammation aiguë, l'art peut bien parvenir à en reconnoître la cause, mais ces efforts échouent évidemment. On peut dire qu'en général les maladies aiguës des organes pulmonaires donnent souvent lieu, dans la jeunesse et dans l'âge adulte, à l'Hydropisie de poitrine. Dans ces différens cas, le pronostic est nécessairement porté, et devient fâcheux pour le plus grand nombre. Si elle est accompagnée de palpitations de cœur, *Stoll* nous déclare qu'elle est alors incurable. Il parle d'un homme mort, au neuvième jour, d'une Hydropisie de poitrine qui n'étoit que la suite d'une péripneumonie. Lorsqu'elle est la suite de l'ascite, elle paroît incurable : *Morgani* en cite une foule d'exemples ; mais quand l'Hydropisie de poitrine est essentielle, qu'elle est une maladie primitive ; lorsqu'elle est la suite d'une humeur répercutée, qu'elle vient à la suite de la pléthore, de trop d'embonpoint ; lorsqu'il n'y a aucune lésion organique, lorsque l'accumulation de

la sérosité dans la poitrine dépend d'un trouble qui agit directement sur l'exhalation ou l'absorbtion, alors on peut espérer, par un traitement méthodique, de parvenir à la guérison.

Traitement.

L'essentiel dans cette maladie est de rendre la respiration plus facile. Comme il est rare de trouver un épanchement de sérosité dans l'organe cellulaire ou dans les cavités splanchniques, qui forme à lui seul une maladie distincte et bien déterminée, il faut donc s'appliquer à chercher la cause qui a déterminé l'Hydropisie. Il faut remonter souvent à une maladie antécédente, dans laquelle l'Hydropisie n'est, à proprement parler, qu'un symptôme. Il résulte de là qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'assigner le traitement qui convient exactement à la maladie. La multiplicité des indications qu'offrent les différens cas, jette dans le plus grand embarras, lorsque l'on veut en attaquer directement la cause. On peut dire, cependant, que si le sujet est pléthorique, rouge, sanguin, la saignée peut être indiquée. Il faut atténuer les humeurs, donner des plantes chicoracées, nitrées, le suc de bourrache, le cresson. Si les

humeurs sont visqueuses, difficiles à diviser, la gomme ammoniaque, dissoute avec un jaune d'œuf, mêlée quelquefois avec le suc des plantes, avec les cloportes, parviendront à diviser ces humeurs. Si les humeurs sont âcres, bilieuses ou noirâtres, cette dernière couleur annonçant une dissolution du sang et une disposition à la gangrène, qui rendroit les remèdes inutiles, il est très-avantageux dans ce cas de délayer, d'atténuer les humeurs qui circulent difficilement; il faut provoquer le cours des urines. Les préparations martiales, l'oxymel scillitique, la tisane faite avec le camphre, le choux, le suc des oignons, parviennent à faciliter le cours des urines, la division et la secrétion des humeurs visqueuses. C'est par les urines et l'expectoration qu'il faut guérir le malade. Les boissons abondantes, les décoctions apéritives, les tisanes diurétiques, faites avec la racine de persil, la racine de fenouil, bien bouillies dans de l'eau, et où l'on ajoute des feuilles d'absynthe, des baies de genièvre; ou bien une tisane faite avec des baies de genièvre, une demi-once de racine d'aulnée, et deux gros de séné bouillis dans quatre livres d'eau, sur laquelle on ajoute une once et demie de sirop de fleur de pêcher ou

de sirop de chicorée composée ; en un mot, les boissons qui dilatent les humeurs, qui diminuent leur épaississement et leur âcreté, qui favorisent la résolution des engorgemens et des obstructions, sont souvent des remèdes très-avantageux. Il ne faut purger que rarement et secondairement, parce que les purgatifs crispent les entrailles. C'est par les urines qu'il faut vider les poumons. Les vésicatoires sont très-efficaces aux bras, aux jambes, entre les épaules ; les poumons se délivrent à mesure que les extrémités se gonflent.

Lorsque l'Hydropisie est confirmée et que l'eau est épanchée, ce qui se connoît souvent par l'élévation des côtes ou par le ballottement de l'eau, il faut recourir à l'opération de l'empyême. Les diurétiques ne procurent alors aucun effet ; quelquefois les purgatifs et les pilules toniques produisent des évacuations abondantes et par différens couloirs, tels que les selles, les urines, les sueurs. Mais dans toutes ces circonstances, on doit se déterminer d'après les symptômes dont le malade est affecté. On ne peut se dissimuler, lorsqu'il y a lésion organique, que nous n'avons plus que la ressource bien foible, et presque constamment inutile, des moyens palliatifs.

CHAPITRE IX.

DE L'EMPYÊME.

On appelle Empyême une maladie ou une opération qu'exige cette maladie. Comme maladie, c'est un amas de pus dans quelque cavité du corps, dans la tête, dans le bas-ventre, ou ailleurs ; mais parce que cet amas se fait plus souvent dans la poitrine que dans toute autre cavité, on appelle particulièrement Empyême une collection de pus dans la cavité de la poitrine. Comme opération, c'est une ouverture que l'on fait au bas de la poitrine pour donner issue au pus, au sang, ou à quelqu'autre liquide épanché dans sa capacité. Ce mot est grec, εμπύημα, *collectio puris*, amas de pus. Il vient de la particule εν, *in*, dans, et de πύον, *pus*; pus.

PREMIÈRE SECTION.

Empyême considérée comme maladie.

L'Empyême, considérée comme maladie, peut se dire particulièrement du séjour du pus dans la cavité de la poitrine, qui vient à la suite de la vomique et de la péripneumonie,

ou qui est occasionnée par la suppuration soit aux poumons, soit à la plèvre, soit au médiastin, soit au diaphragme, soit au foie. Quoiqu'on donne aussi le nom d'Empyême à une collection de sang ou de lymphe dans la poitrine, après les contusions, les blessures, l'anévrisme, ou la déchirure du canal thorachique. Notre but n'est de parler ici que de la présence du pus après la péripneumonie.

Symptômes.

On peut soupçonner la présence du pus, si, dans le cours de la maladie, il survient peu de crachats, et si la fièvre dure quatorze ou vingt jours avec des redoublemens réitérés sur le soir. Une respiration difficile, une toux sèche, un certain poids sur la poitrine, la difficulté de se tenir couché sur l'un ou l'autre côté, sont des caractères qui manifestent l'Empyême ; la bouche amère, l'appétit dépravé, les jambes œdémateuses, des frissons réguliers, des inquiétudes, et quelquefois le toucher et l'ouïe manifestent la présence de cette maladie. L'abondance des crachats ne doit pas même rassurer sur l'existence de l'Empyême ; lorsqu'elle est la suite de la vomique ou de quelque suppuration, on a vu des malades

sans toux, et se coucher facilement sur l'un ou l'autre côté.

Causes.

D'après ce que j'ai dit, il est aisé d'apercevoir que cette maladie n'est, à proprement parler, qu'une maladie secondaire qui tire son origine de la vomique ou de la péripneumonie, ou de quelqu'autre suppuration qui s'établit dans la cavité de la poitrine. Il est donc évident que c'est en traitant de ces maladies en particulier, que nous entrerons dans le détail des causes primitives.

Traitement.

Nous avons déjà indiqué, en plusieurs circonstances, qu'il se faisoit résorbtion du pus avec fluctuation vers les viscères, et que, par les lois de la circulation, il se mêloit avec le sang, ou se mêloit au cours des urines, ou s'excrétoit par la voie des intestins. Les seules forces de l'économie animale suffisent pour opérer ce phénomène. On peut en favoriser les effets par un abondant usage des laxatifs, diurétiques, ou sudorifiques. Il ne faut pourtant pas compter sur le succès de ces moyens, lorsque la maladie est bien manifestée; mais

alors il faut entreprendre d'évacuer le pus par un instrument tranchant ou le trois-quarts, ou par quelque scarotique. La ponction faite à temps, a plusieurs fois eu un heureux succès. Pour cela, il est nécessaire qu'elle soit faite avant que la stagnation du pus ait opéré un désordre dans les viscères; autrement, cette ponction précipiteroit au tombeau les malades épuisés. Lorsque le pus est accumulé en trop grande abondance dans la poitrine, il expose les malades au danger d'une mort subite. Il est donc prudent de l'évacuer, même à différentes fois. Si le pus ainsi évacué est blanc, louable et de bon caractère, on a espérance de sauver le malade; mais s'il est fétide et jaune, on doit craindre la mort. Il faut joindre à cette évacuation des injections vulnéraires et détersives, et tous les autres remèdes nécessaires dans les maladies de poitrine.

DEUXIÈME SECTION.

Empyéme considérée comme opération.

L'Empyême, considérée comme opération, est nécessaire pour faire sortir de la cavité de la poitrine, soit du pus, soit du sang épanché, soit des corps étrangers qui s'y se-

roient introduits. Dans les plaies qui pénètrent dans la cavité de la poitrine, et qui sont faites avec des instrumens tranchans, si elles ne sont que très-légèrement pénétrantes, lorsque les poumons ne sont point lésés, il n'y a point de sang, ou du moins très-peu : alors l'opération de l'Empyême est inutile. La plaie n'est qu'une plaie simple. Si la plaie a été faite avec des armes à feu, quoiqu'elle ne soit pas pénétrante, la contusion aux côtes, aux muscles détermine souvent une infiltration sanguine dans le tissu cellulaire, il est alors nécessaire d'évacuer le sang, et de prévenir les abcès gangréneux. Si les plaies sont très-pénétrantes, qu'il y ait beaucoup de sang épanché, il faut alors recourir à l'Empyême. Enfin, lorsqu'il y a du pus, et que, dans une vomique formée, il n'y a pas d'autre moyen de sauver le malade, il est hors de doute qu'il faut recourir à l'opération de l'Empyême

On reconnoît la lésion des poumons, lorsque l'air sort au dehors avec bruit, lorsqu'il se forme un emphysême dans les parties voisines, lorsqu'il s'écoule un sang clair et écumeux, lorsque le malade en crache ou en vomit, lorsqu'il y a de la fièvre, une toux fréquente, une respiration gênée; ou l'air occupe

les poumons, ou il se place entre les poumons et la plèvre, le sang n'est plus poussé avec facilité, la circulation est difficile, le poumon voisin ne fait plus ses fonctions aussi bien. Le ventricule droit est souvent engorgé, et souvent il survient un engorgement général, le contact de l'air sur les poumons les irrite et les enflamme. N'y a-t-il point d'hémorrhagie, ni lésion des viscères? il suffit d'empêcher l'air de pénétrer dans la poitrine, de tenir le malade couché sur le côté lésé et sur la plaie même, et d'avoir soin qu'elle soit dans la partie la plus basse. On doit alors éviter l'Empyême, et chercher à faire fermer la plaie le plutôt possible. Quand il y a une plaie pénétrante dans la poitrine, et que l'artère intercostale a été divisée, il faut faire une forte compression pour arrêter l'écoulement du sang. A cet effet, on peut placer dans la poitrine un linge fin rempli de charpie sèche, ou un bourdonnet de charpie ou d'étouppe que l'on fixe à l'entour de la côte pour comprimer fortement le vaisseau ouvert. Quelques auteurs ont proposé une plaque attachée à un stylet légèrement recourbé, que l'on fixe à l'endroit de la division de l'artère pour faire la compression; mais tous ces moyens sont insuffisans, souvent il est

nécessaire d'agrandir la plaie pour y introduire une pelotte entre les côtes.

Sans entrer dans un plus long détail sur les cas qui nécessitent l'Empyême, il suffit de dire qu'elle est nécessaire toutes les fois qu'il y a présence du pus ou du sang. On reconnoît cette présence, ou l'action du pus ou du sang sur le diaphragme ou dans la substance même des poumons, par les signes dont j'ai parlé, en considérant l'Empyême comme maladie. L'inspiration est plus facile que l'expiration. Le malade croit toujours qu'il va suffoquer à chaque instant. Le côté malade est quelquefois œdémateux ou échimosé ; le pouls est petit, fréquent, concentré ; la toux est continuelle et accompagnée de crachement de sang ; le malade se couche machinalement sur le côté de l'épanchement. Se couche-t-il du côté sain ? il sent des tiraillemens douloureux, et il est forcé de se retourner pour éviter la douleur. Alors, il est évident qu'il y a nécessité de recourir à l'Empyême.

Opération de l'Empyême.

Lorsqu'il faut faire l'opération de l'Empyême, on doit considérer deux choses, ou le lieu d'élection, ou le lieu de nécessité.

1°. Le lieu d'élection est celui que l'on choisit comme le plus commode et le plus déclive pour évacuer le sang ou le pus. M. *Sabatier* pense qu'il seroit à propos, pour faire l'opération de l'Empyême dans le lieu d'élection, de fixer le bras sur la poitrine, en prenant pour le lieu de l'opération celui où le coude se rencontre avec les côtes; c'est-à-dire, entre la première et la deuxième fausse côte, ou entre la quatrième et la cinquième côte, en comptant de bas en haut. On pourroit encore prendre pour lieu d'élection celui où le coude se rencontre vers le milieu des côtes, en prenant depuis les vertèbres jusqu'au sternum, ou bien prendre un fil qui soit appliqué d'un côté au sternum, de l'autre aux vertèbres, et faire l'incision dans le tiers mitoyen. Le lieu étant trouvé, on fera tenir le malade sur le bord de son lit, de manière que les jambes soient pendantes et les pieds appuyés sur un tabouret, le bras rapproché du tronc, le corps un peu incliné du côté opposé à la maladie, et soutenu par un aide. Alors, le chirurgien soulèvera les tégumens à l'endroit indiqué, leur fera faire un pli transversal par rapport aux côtes; il fera tenir la partie supérieure de ce pli des tégumens, et en tiendra la partie inférieure avec le

pouce et l'index de sa main gauche; puis, avec un bistouri droit ordinaire, il coupera d'un seul trait toute l'épaisseur de ce pli transversal, de manière qu'il en résulte une incision parallèle aux côtes, et longue de deux à trois pouces. Il cherchera ensuite avec son doigt l'espace intercostal, pour couper les deux muscles intercostaux et la plèvre. Cette seconde incision se fera avec la pointe d'un bistouri, en l'approchant du bord supérieur de la côte inférieure, pour ne point couper l'artère intercostale. On ne doit point craindre de piquer le poumon en incisant la plèvre; cette crainte ne peut être fondée que quand il y a adhérence du poumon avec la plèvre, et dans ce cas il est nécessaire d'allonger l'incision des muscles intercostaux et de la plèvre, pour que le pus ou le sang puissent en sortir. D'autres auteurs pensent que l'opération ou l'ouverture ne doit pas être faite dans la direction des côtes, de manière que le bistouri fasse l'incision entre deux côtes, de peur de blesser le nerf intercostal, et encore plus pour donner une issue plus facile au sang ou au pus qui est dans la cavité de la poitrine. Ils pensent que l'incision doit être longitudinale; c'est-à-dire, qu'elle doit passer sur plusieurs côtes, et qu'on doit faire

avec un bistouri, conduit avec le doigt, une légère incision entre deux côtes, en observant que la pointe du bistouri ne touche en aucune manière les parties internes. S'il y avoit adhérence du poumon, il faudroit ou prolonger l'incision, ou la faire ailleurs.

2°. Le lieu de nécessité. Le pus n'est pas toujours épanché sur le diaphragme ; il est quelquefois renfermé, comme dans un kiste, entre la plèvre et les poumons, où il forme un foyer circonscrit par des adhérences qui sont les suites de l'inflammation. Alors, on distingue une fluctuation plus ou moins forte, plus ou moins prompte, plus ou moins sensible. On aperçoit de l'œdématie à l'extérieur de la poitrine; on voit les côtes s'élever dans l'expiration; elles sont plus distantes : le diaphragme est repoussé en bas. Quelquefois le dépôt est vers la superficie du poumon, et il vient, après avoir usé toute la plèvre et les muscles, se manifester au-dehors. La formation du dépôt est alors sensible ; la tumeur est entre les côtes, sans changement de couleur à la peau. Alors on peut, après l'usage des cataplasmes émolliens, et l'application de la pierre à cautère, évacuer le pus. Si l'on croit qu'il soit nécessaire de faire l'opé-

ration de l'Empyême, il est clair que ce sera là le lieu de nécessité. Le pus étant circonscrit, on ne peut choisir le lieu où l'on doit faire l'opération ; il est assez indiqué par le siége et la nature du mal. On doit donc ouvrir le dépôt dans le lieu même où la fluctuation se manifeste le plus sensiblement. En différant trop l'ouverture, le pus corroderoit la plèvre, s'insinueroit entre elle et les muscles intercostaux, s'infiltreroit dans le tissu cellulaire, ou seroit résorbé dans la masse du sang, et amèneroit le marasme. Comme le pus peût paroître à la partie supérieure, à la partie inférieure ou à la partie moyenne, on sent que l'on ne peut faire l'opération que dans la partie la plus déclive du lieu où le dépôt se manifeste ; tout le pus doit être évacué à la fois. Lorsque le poumon n'est point ulcéré, de simples injections d'eau d'orge miellée dans le vide, une bande de linge fin, par-dessus laquelle on applique de la charpie sèche, une compresse et le bandage de corps suffisent pour terminer la guérison. Mais si le poumon est ulcéré, on sent qu'il ne faut faire les injections qu'avec beaucoup de prudence pour ne point macérer le poumon.

C'est particulièrement dans l'hydro-thorax

que l'Empyême est conseillée pour évacuer l'eau qui est contenue dans la poitrine. Afin de ne point répéter ici ce que j'ai dit en parlant de l'hydro-thorax, je me bornerai à dire que cette opération soulage le malade, sans détruire la cause de la maladie. Il y a quelques exemples de guérison; on ne doit donc pas désespérer, mais ces exemples sont rares. On ne doit donc recourir à l'opération que quand tous les autres ont été absolument infructueux, et se rappeler que ce moyen n'est qu'un vrai palliatif.

CHAPITRE X.

CABINET DE ... DRAPEY ...

HYDROPISIE DU PÉRICARDE, *ou* HYDRO-PÉRICARDE.

Le Péricarde est une poche membraneuse qui renferme le cœur et les gros vaisseaux qui en partent. Il est composé de deux feuillets: un extérieur, d'un tissu fibreux, très-serré; un intérieur, mince, blanc, transparent, qui est une membrane séreuse. Il s'opère dans les membranes séreuses un épanchement, et dans le tissu cellulaire une infiltration, suivant que l'exhalation ou l'absorbtion de la lymphe a plus ou moins lieu. Les membranes séreuses et le tissu cellulaire peuvent donc être regardés

comme de grands réservoirs où la lymphe séjourne quelque temps pour y subir quelques préparations. On peut concevoir, d'après cela, que l'Hydropisie du Péricarde est une surabondance de sérosités, qui se trouvent renfermées dans les feuillets des membranes séreuses.

Causes.

Les causes de l'Hydropisie du Péricarde sont toutes les circonstances qui peuvent jeter du trouble dans les fonctions de la membrane séreuse de cet organe. L'inflammation, soit aiguë, soit chronique de cette membrane, une espèce d'éruption tuberculeuse propre aux membranes séreuses, donnent lieu à cette maladie. Malheureusement la médecine n'a encore que de foibles connoissances sur les inflammations des membranes séreuses, et l'affection tuberculeuse n'a encore été bien caractérisée que par *Bichat.* Toutes les causes qui déterminent un embarras dans la circulation sont les plus propres à produire un épanchement ou une infiltration lymphatique. Les principales maladies du cœur, les anévrismes vrais ou faux, l'anévrisme de l'aorte et autres vices d'organisation du cœur, dérangent la circulation, font affluer la lymphe vers les vais-

seaux exhalans du Péricarde, occasionnent une plus grande secrétion de ce liquide, et déterminent son accumulation dans cette poche membraneuse. On a encore vu la suppression d'une évacuation habituelle, la répercussion d'une éruption, soit dartreuse, soit érésipélateuse ou galeuse, le passage subit d'un lieu chaud dans un endroit froid, déterminer l'Hydropisie du Péricarde.

Lorsque la poitrine est étroite, lorsque les poumons sont resserrés, il n'est pas rare de voir des épanchemens dans le Péricarde. Le trouble de la respiration influe nécessairement sur la circulation. Telles sont les causes, tant générales que particulières, qui le plus fréquemment produisent l'Hydropisie du Péricarde.

Signes de l'Hydropisie du Péricarde.

Il est très-difficile d'assigner positivement les symptômes propres à l'Hydropisie du Péricarde. Cette maladie est rarement essentielle; elle est presque toujours symptomatique, et réunie à quelque maladie du cœur, ou du poumon, ou à l'hydro-thorax.

En approchant l'oreille de la poitrine, on peut entendre ou sentir l'ondulation du liquide

déterminée par les mouvemens du cœur. Ce signe paroît concluant à *Wieussens*. *Senac* prétend que cette ondulation peut être remarquable à la vue entre les troisième, quatrième et cinquième côtes. *Reimann* donne pour signe une toux sèche, plus forte que dans l'hydrothorax, une respiration plus difficile que sonore. *Albertinus*, *Hoffman*, *Lancisi*, disent que le resserrement, la constriction du cœur indiquent la présence de cette maladie. *Bonnet* semble croire que les palpitations du cœur sont un signe certain. *Saxonia* prétend que le malade sent son cœur comme nager dans l'eau. *Reimann* dit avoir rencontré ce phénomène chez un vieillard. Beaucoup d'auteurs prétendent que la difficulté de respirer est presque insensible. *Wieussens* donne pour caractère de l'Hydropisie du Péricarde, la couleur plombée des lèvres, des paupières; d'autres médecins prétendent la reconnoître en frappant sur la poitrine, qui, suivant qu'elle est sonore ou ne l'est pas, fait juger que sa cavité est vide ou contient un liquide. *Bichat* avoit un procédé qui lui étoit particulier; il pressoit l'épigastre du malade près l'appendix xiphoïde, en dirigeant le mouvement de bas en haut et de droite à gauche; il regardoit ce

moyen comme concluant. Il est difficile de distinguer l'Hydropisie du Péricarde de celle de la poitrine ; souvent ces deux maladies existent ensemble. Parmi les différens symptômes caractéristiques, nous en distinguerons de locaux et de généraux. Ainsi, un sentiment de bruissement, de pulsation, plus ou moins sensible, lorsqu'on applique la main sur la poitrine ; un mouvement de soulèvement et d'abaissement alternatif, quelquefois remarquable à la vue ; une saillie, une sorte de tumeur pulsative vers l'épigastre, des défaillances, des affections diverses dans l'estomac, une toux sèche, une difficulté de respirer, un dérangement général dans la circulation, un pouls foible, petit, intermittent, souvent même imperceptible, les lipothymies fréquentes, les syncopes, la couleur livide et plombée des lèvres, des paupières, le froid des extrémités, sont des symptômes locaux. Quant aux généraux, nous avons déjà dit qu'ils tenoient à une perversion générale des systèmes exhalans et absorbans.

Pronostic.

L'Hydropisie du Péricarde étant la suite de quelqu'affection, soit du cœur, soit du pou-

mon, soit du Péricarde lui-même, le pronostic ne peut être que très-fâcheux.

Traitement.

On a proposé de mettre le Péricarde à découvert par une incision qui pénétreroit dans la poitrine, entre la troisième et la quatrième fausses côtes, à deux pouces du sternum, et d'aller ouvrir le Péricarde avec la pointe d'un bistouri ; mais on sent que ce moyen est insuffisant, puisqu'il ne peut point détruire la cause de la maladie : il ne pourroit tout au plus qu'éloigner de quelques instans la perte assurée du malade.

Le meilleur traitement à suivre, en pareil cas, est de détruire, s'il est possible, les causes qui ont produit l'Hydropisie du Péricarde ; mais si elle est parfaitement formée, c'est le cas de dire que rien n'est plus affligeant pour un médecin, que d'être appelé pour offrir des secours inutiles.



3°. MALADIES DU BAS-VENTRE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ASCITE, *ou* HYDROPISIE DU BAS-VENTRE.

On appelle *Ascite* ou *Hydropisie du bas-ventre* une tumeur causée par des eaux séreuses ou lymphatiques épanchées dans la cavité du bas-ventre. Si cette eau est seulement épanchée, et mêlée avec les viscères, cette espèce d'Hydropisie est alors nommée *Ascite simple ;* mais si l'eau, ou un fluide plus ou moins trouble et épais, est contenue dans une cavité qui lui sert de poche, on l'appelle alors *Hydropisie enkystée du bas-ventre.*

PREMIÈRE SECTION.

ASCITE SIMPLE.

Elle se manifeste par l'œdématie des extrémités inférieures, la pâleur du visage, la perte

d'appétit, la soif, la cardialgie, une toux sèche, la difficulté de respirer, une fièvre lente, la rougeur des urines, l'enflure des cuisses et des jambes, l'amincissement de la peau, et par beaucoup d'autres signes dont nous avons déjà parlé.

Le malade sent dans son ventre tuméfié le flot du liquide qui y est contenu. Il ne peut rester couché sur le dos; il est obligé de se tenir debout ou assis. La présence du liquide se manifeste d'une manière sensible, en appliquant la main sur un des côtés du ventre, et appuyant sur le côté opposé avec le bout de l'un des doigts de l'autre main. L'Hydropisie se distingue parfaitement de la grossesse, et par la fluctuation, qui ne se manifeste point dans la grossesse, et par l'éclat de la peau que conservent les femmes grosses, tandis que la pâleur de la peau accompagne presque toujours l'Ascite. Les règles ne peuvent point être un indice certain, puisqu'elles peuvent continuer ou être supprimées dans l'un et l'autre cas, sans que l'on puisse en rien conclure.

Une femme continuoit d'avoir ses règles; son ventre étoit tuméfié: elle se croyoit hydropique. Le chirurgien, auquel elle s'étoit adressée sur ce symptôme, l'entretenoit dans cette erreur.

Elle me consulta ; je vins à bout de lui persuader qu'elle étoit grosse. Elle discontinua tous les remèdes qui dérangeoient sa santé, et elle eut une heureuse grossesse jusqu'à son accouchement à son terme.

Une femme gardoit le lit depuis neuf à dix mois ; elle avoit réellement une Hydropisie, mais elle étoit en même temps grosse. Je la vis à son huitième mois ; elle ne pouvoit se persuader qu'elle étoit grosse. La raison qu'elle en apportoit étoit qu'elle n'avoit point habité avec son mari depuis dix mois. Je sentois, outre la fluctuation, le mouvement de l'enfant dans le sein de sa mère. Je prédis à cette femme qu'elle accoucheroit bientôt, et ma prédiction s'accomplit parfaitement. Mais cette femme étoit dans un délâbrement de santé si grand, qu'elle mourut quelques heures après son accouchement. Je présume que la mort de cette femme a pour cause les mauvais traitemens qu'elle a éprouvés pendant le cours de sa maladie.

L'Hydropisie du bas-ventre a pour cause la cachexie, le scorbut, la lenco-phlegmatie, la jaunisse, les fièvres quartes, les maladies aiguës, la suppression des évacuations ordinaires, les maladies cutanées, la dessication des ulcères et des fistules, etc., etc.

L'Ascite est plus facile à guérir chez les femmes que chez les hommes. Si elle reconnoît pour cause la suppression des urines, et que les viscères soient sains, on peut la guérir aisément. Je citerai pour exemple une femme âgée de trente-cinq ans, qui, livrée à la boisson, avoit depuis quelques semaines un Ascite, où l'on remarquoit évidemment l'enflure du ventre, et où l'on sentoit la fluctuation des eaux. De légers cathartiques, une tisane nitrée, des bouillons diurétiques, amenèrent une éruption abondante d'urine. En douze jours, son ventre désenfla, et elle fut parfaitement guérie. J'ai vu plusieurs flux d'urine ou la diarrhée guérir spontanément cette maladie. Lorsqu'elle provient de lenco-phlegmatie, ou qu'elle est ancienne et invétérée, et que les viscères sont endommagés, alors elle est très-rebelle et difficile à guérir. Cependant, les incisifs, les diurétiques, les purgatifs ou l'opération de la paracentèse, la guérissent quelquefois ; mais souvent alors la maladie empire, le marasme survient, l'Hydropisie reparoît avec des symptômes plus fâcheux, et le malade périt.

Pronostic.

L'ictère, l'atrophie, l'érésipèle accompagnée de fièvre, la rougeur des urines, les crachats sanglantés, sont des symptômes fâcheux; une toux sèche et fréquente indique la lésion du foie ou l'Hydropisie de poitrine; l'horreur et la rigueur sont des signes de purulence interne. Le vomissement et le flux de ventre sont avantageux au commencement de la maladie; mais il en est autrement quand elle est ancienne. Le cours des urines devient un pronostic très-favorable dans tout le cours de la maladie; les sueurs sont rarement utiles. On tire aussi des pronostics plus ou moins favorables des eaux qui s'écoulent par la ponction; si elles ont une odeur forte, si elles sont rouges, purulentes, il y a à craindre que la maladie n'ait des suites fâcheuses. Si, au contraire, les eaux ont une couleur légèrement limpide, citrine, plus ou moins écumeuse, si l'Hydropisie est récente, on peut espérer la guérison de la maladie. On a cependant vu des femmes attaquées d'Hydropisie ascite, à la suite de leurs couches, rendre des eaux verdâtres, et guérir radicalement.

L'Ascite est une maladie chronique. Elle se

guérit quand elle est récente, que le sujet est jeune, et que les viscères ne sont point attaqués. On l'a vue subsister pendant dix ans, douze ans, vingt ans et au-delà. Une fille eut, à cinquante ans, une Hydropisie, qu'elle porta jusqu'à sa quatre-vingt-huitième année.

Traitement.

Lorsque la maladie est récente, que les jambes et les cuisses sont tuméfiées, que la peau est amincie, de simples et légères piqûres, mouchetures ou incisions faites aux jambes, peuvent déterminer un grand écoulement d'eau, sans affoiblir le malade. Ces incisions ne sont point douloureuses, et n'entraînent avec elle aucun inconvénient. Il n'en est pas demême, si elles sont profondes; les ulcères et la gangrène marchent à leur suite. Cette opération est simple et facile; elle n'exige aucun pansement. Il suffit d'envelopper les jambes et les cuisses des malades dans des serviettes chaudes. Lorsque la maladie est plus dangereuse, que la tuméfaction du ventre est considérable, que les parois de l'abdomen s'amincissent, que le nombril s'élève, que les veines se gonflent, que le poids des eaux surcharge le malade; lorsqu'enfin les diurétiques, les purgatifs

n'agissent point sur lui, il faut recourir à l'opération de la paracentèse. Cette opération ne doit être faite que quand elle est absolument nécessaire ; on ne doit point la regarder comme cure radicale; elle n'est souvent que palliative. La ponction soulage en diminuant le volume du ventre ; mais il est souvent nécessaire de la réitérer une fois, deux fois, et quelquefois un plus grand nombre de fois encore. Il est des individus sur lesquels on est obligé de réitérer la ponction tous les mois, tous les six mois, ou tous les ans. S'il en faut croire *Mead*, une femme a subi, dans l'espace de soixante-sept mois, soixante-six ponctions, qui donnèrent issue à plus de neuf cents pintes d'eau.

Procédé opératoire par la paracentèse.

La situation la plus convenable à donner alors au malade, est de le faire coucher sur le bord d'un lit, et incliner du côté où l'on veut opérer. Il est nécessaire de l'opérer sur un lit, parce que la syncope ou les foiblesses peuvent survenir dans le cours de l'opération. On choisira, pour la faire, le milieu d'une ligne oblique, qu'on suppose être tirée du nombril à l'épine antérieure et supérieure de l'iléum.

On plongera dans cette partie un instrument le plus favorable, c'est-à-dire, un trois-quarts enfoncé dans une canule d'argent. Lorsqu'on veut faire l'opération, lorsque l'on a choisi l'endroit où la fluctuation est le plus sensible, un aide soutiendra avec ses deux mains le ventre du malade, et le pressera en tenant la peau étendue, et poussant l'eau vers l'endroit où la ponction doit être faite. Le chirurgien, après avoir trempé la pointe de son trois-quarts dans de l'huile, en tiendra, de la droite, le manche, avec le doigt index allongé sur la canule, tendra, avec le pouce et le doigt, la peau dans l'endroit où il veut opérer, observant d'éviter le muscle droit et l'artère ou les veines; il enfoncera doucement le trois-quarts, jusqu'à ce qu'il soit sorti de la canule d'argent. Il observera que cet instrument soit, au plus, enfoncé de cinq à six lignes. On est sûr de ne point excéder cette mesure, quand il est bien fait et plongé dans une canule. Il a cet avantage que la ponction faite, on retire le trois-quarts, et la canule se trouve toute plongée dans la partie du ventre d'où l'on veut faire écouler l'eau.

Il faut soutenir la canule avec le pouce et le doigt index de la main gauche, pendant que

l'eau s'écoule. Si, pendant l'opération, il survient syncope, foiblesse, hémorrhagie, il faut arrêter alors l'écoulement de l'eau. S'il ne survient point d'accident, on évacuera toute l'eau. On retirera la canule dès que l'eau sera toute évacuée; on couvrira la piqûre d'une compresse trempée dans du vin tiède. On la maintiendra avec des bandes, qu'on aura soin de serrer tous les jours pendant quelque temps. Il faut que le bandage soit retenu par une bande, comme une serviette en plusieurs doubles posée sur toute la capacité du bas-ventre. Il faut qu'elle soit bien tendue et bien serrée, ensuite retenue, par-devant et par-derrière, par des bandes en forme de scapulaire, et retenue par en bas comme par un suspensoir.

Lorsque la quantité d'eau contenue dans le bas-ventre est très-considérable, il est prudent, pour ne pas trop affoiblir le malade, de n'évacuer l'eau qu'après différentes reprises. Il suffit alors de laisser la canule dans les tégumens communs, bouchée avec un bouchon de liége.

On a tenté la cure radicale, en incisant les tégumens du ventre, ou en les ouvrant avec un caustique. *Ledran* prétend que cela lui a

réussi; mais des expériences réitérées ont confirmé que cela étoit souvent sans succès ... Le point principal, pour la guérison de l'Ascite, est l'évacuation des urines, et la disparution des sérosités renfermées dans le bas-ventre.

Dans le *Journal de Médecine Militaire*, 2e. cahier, ann. 1788, on lit qu'un soldat, du régiment de Belzunce, avoit une hydropisie Ascite. La collection d'eau dans le bas-ventre étoit considérable. Il avoit des douleurs dans toute la région hypogastrique, avec de la fièvre, et il n'urinoit presque pas. Les purgatifs hydragogues, les décoctions apéritives, le vin de scille avoient été employés inutilement; les tisanes nitrées, pour disposer le malade aux pilules de Bacher, et l'usage de ces mêmes pillules lui ont procuré, en peu de temps, la liberté du ventre. Les urines sont devenues plus abondantes, et la guérison parfaite s'en est suivie.

L'Ascite est une maladie chronique, dont l'état n'admet pas toujours un traitement uniforme. Les pilules toniques, un des plus puissans remèdes dans cette maladie, quand elles sont soutenues par des boissons délayantes, ne réussissent pas toujours. Un soldat de l'hôpital de Mézières, qui avoit été hydropique trois ans auparavant, éprouva

le retour de cette maladie. Le ventre augmenta tout à coup de volume, et tout annonça un Ascite confirmé. En vain on avoit employé les pillules toniques, les apéritifs, le vin de scille et autres médicamens. La poudre hydragogue du Codex de Paris, et le vin calibé, ont procuré une guérison parfaite.

Un Ascite compliqué d'anasarque étoit survenu, après une colique d'estomac, à un homme de cinquante-sept ans, d'un tempérament phlegmatique et bilieux, qui se nourrissoit d'alimens salés et grossiers. Malgré les aposêmes apéritifs, les amers, les vins stomachiques, la poudre hydragogue, les scilles, le suc des plantes fondantes avec les cloportes, une hydrocèle de la grosseur de la tête lui étoit encore survenue. Le malade désiroit avec instance qu'on lui fît la ponction. Au moment où tout paroissoit désespéré, l'usage des sucs fondans, deux fois par jour, dans lesquels on faisoit fondre du sel de Glauber, ou *sulfate de soude*, secondé par l'abondante boisson des eaux de neiges, déterminèrent un flux abondant d'urine. Il devint de jour en jour plus copieux. La fièvre cessa, l'appétit revint, l'anasarque, l'Ascite et l'hydrocèle disparurent, et le malade recouvra la santé.

Un enfant eut un Ascite compliqué d'anasarque, à la suite d'un temps froid et humide, avec tension et rougeur érésipélateuse des extrémités inféricures. Les émétiques, les purgatifs hydragogues, les apéritifs de toute espèce furent employés inutilement pendant cinq mois. La fièvre et l'altération s'étant mises de la partie, il fallut avoir recours à la ponction. Elle dissipa l'anasarque. Le malade parut d'abord guéri; mais il se fit bientôt après un nouvel épanchement aussi considérable que le premier. Le suc de la racine d'*iris nattras*, à petite dose d'environ cinq à six gros tous les matins, mêlé avec partie égale d'huile d'olive et de sirop de nerprun, opéra la guérison. Le malade y joignit de son chef d'abondantes boissons d'eau pure, mêlée quelquefois avec du vin. Quoiqu'il s'exposât tous les jours au grand air, les selles s'ouvrirent, les urines coulèrent abondamment, la fièvre et la soif se calmèrent; enfin, l'Hydropisie se dissipa entièrement.

Un jeune homme, âgé de vingt-trois ans, eut une Hydropisie Ascite, précédée de lenco-phlegmatie. Il paroît que cette hydropisie avoit eu pour cause une fièvre intermittente mal traitée. Les purgatifs hydragogues

firent reparoître la fièvre. Elle garda depuis ses périodes ordinaires de fièvre tierce. L'Hydropisie, et tous les symptômes qui l'accompagnoient, ont entièrement disparu.

Un soldat, à la suite d'une fièvre bilieuse putride, eut un Ascite accompagné d'un anasarque des plus considérables. Il étoit enflé, comme un ballon, des pieds à la tête. La ponction fut nécessaire; la maladie ayant reparu, les alkalis ont opéré une guérison parfaite.

Un soldat, devenu hydropique, à la suite d'une fièvre bilieuse, a été guéri par le seul usage de l'alkali fixe. On attribue aussi une cure merveilleuse d'Ascite à la racine de Bryon.

Observation sur l'Ascite.

Quoique j'aie dit que l'Hydropisie Ascite, compliquée d'anasarque, ne se guérit point par l'opération répétée de la paracentèse, et que cette opération n'est qu'un vrai palliatif; cependant M. *Vieille*, chirurgien à Saint-Quentin, fait mention d'une femme âgée de cinquante-neuf ans, qui, après avoir subi vingt-cinq ponctions, dans lesquelles on évacuoit chaque fois vingt-quatre ou trente-six livres de fluide, vit sensiblement diminuer la quantité

d'eau qui s'amassoit dans la cavité abdominale. Cette quantité d'eau diminua progressivement, jusqu'à la trente-deuxième ponction qui fut la dernière. Les sécrétions reprirent leur cours ordinaire. Après ces évacuations, et l'usage de quelques purgatifs hydragogues, les analeptiques ont achevé de relever les forces de la malade. Sa santé, parfaitement rétablie après huit mois de traitement, n'a ensuite été troublée par aucun évènement fâcheux.

DEUXIÈME SECTION.

DE L'HYDROPISIE ENKISTÉE.

L'HYDROPISIE Enkistée est formée par une liqueur renfermée dans un sac, dans quelqu'une des parties du corps. Tantôt cette liqueur est claire et limpide, et extrêmement fluide; tantôt elle est jaune; tantôt elle est noire, et tient de la nature du sang de quelques vaisseaux épanchés dans le sac; tantôt elle est gélatineuse, et a la même consistance que la gelée de viande: quelquefois, elle est visqueuse et gluante, comme l'humeur crystalline.

L'Hydropisie Enkistée a son siége, chez les femmes, dans les ovaires; chez les hommes,

dans le péritoine, dans l'épiploon, dans le foie, dans la rate, etc. En général, elle est accompagnée de squirrosité. Tant que l'Hydropisie ne fait qu'incommoder; tant que l'on est sûr qu'elle est Enkistée, ce qui se reconnoît à la permanence et à la fixité de la tumeur, dans quelque position que soit le malade, tandis que, dans l'Hydropisie ascite, la fermentation et l'eau contenue dans le bas-ventre tombent particulièrement du côté où penche le malade, alors le plus simple de tous les remèdes, en médecine et en chirurgie, est de n'en faire aucun; il n'en résulte, d'après l'expérience, aucun inconvénient. L'on a vu des personnes, avec des Hydropisies Enkistées, parvenir à une extrême vieillesse. J'ai connu une femme qui avoit, depuis quarante ans, une Hydropisie du péritoine. Une autre avoit, depuis trente ans, une Hydropisie des ovaires. Mais, s'il faut entreprendre quelques opérations, les fondans intérieurs sont inutiles. La ponction seule avec le trois-quarts peut conduire à une parfaite guérison, dans le cas où l'Hydropisie est dans un lieu, et d'une fluidité qui permet d'y recourir. Il est inutile de faire des incisions mille et mille fois répétées, qui ont presque toujours conduit les malades au tombeau.

TROISIÈME SECTION.

HYDROPISIE DES OVAIRES.

L'HYDROPISIE des Ovaires est une Hydropisie enkistée ; elle attaque ordinairement les femmes qui ont eu plusieurs enfans, ou qui ont avorté. On cite cependant des filles vierges chez lesquelles on a trouvé cette espèce d'Hydropisie. *Deham* rapporte l'exemple d'une fille jeune, robuste, bien réglée, qui, dès l'âge de seize ans, fut attaquée des premiers symptômes de cette maladie. Elle mourut après huit ponctions. L'Ovaire droit formoit un grand kiste qui occupoit toute la cavité abdominale. L'Ovaire gauche étoit squirreux et deux fois plus gros que dans son état naturel.

CABINET DE LECTURE DEARVE

Symptômes.

L'Hydropisie des Ovaires, dans son principe, se manifeste par une tumeur circonscrite, inégale, située dans un des côtés de l'hypogastre. Une douleur sourde, obtuse, accompagnée d'un sentiment de pesanteur annonce à la malade qu'elle porte le germe d'une maladie mortelle. Cette tumeur, dans son principe, peut à peine se toucher et se

sentir, excepté dans les femmes maigres. D'abord mobile, elle devient de jour en jour plus fixe, plus gênante, plus douloureuse. L'urine conserve son état naturel ; mais la cuisse devient pâteuse et s'engourdit. Quelquefois l'Ovaire contient plusieurs kistes ; souvent, lorsque la maladie est à son comble, la lenco-phlegmatie survient.

Causes.

La suppression des lochies, du lait, des évacuations menstruelles, les accidens qui surviennent à la suite de l'inflammation de matrice, sont les causes les plus ordinaires de cette espèce d'Hydropisie.

Les vaisseaux lymphatiques des Ovaires sont peu connus. On dit cependant en avoir vu sur des Ovaires malades, qui étoient forts dilatés et remplis d'une lymphe visqueuse. Pour les nerfs, ils viennent des plexus reinaux et mésentériques inférieurs, et vont aux Ovaires. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'ils sont sujets à des Hydropisies, et que l'ouverture des cadavres a montré souvent une désorganisationvisible da ns ces parties.

Pronostic.

La tumeur, lorsque le kiste est adhérent aux

parties voisines, offre des caractères variables. L'eau est tantôt claire et inodore ; tantôt trouble, épaisse, visqueuse et fétide ; quelquefois c'est une substance gélatineuse; d'autrefois c'est un fluide noirâtre, bourbeux, qui a la consistance du blanc d'œuf. Le pronostic varie suivant ces différens cas. Si l'eau est claire et inodore, cela n'annonce pas toujours une guérison certaine. Lorsque le fluide est trouble, épais, visqueux, fétide, la guérison est encore plus incertaine. Si c'est une substance gélatineuse, il est possible qu'on n'évacue aucun fluide, même en faisant la ponction. Si le fluide est noirâtre, souvent la gangrène survient et accélère la mort.

Traitement.

D'après ce que nous avons dit sur les diverses espèces d'Hydropisies, il est clair que la ponction est le seul moyen curatif et palliatif que l'on puisse offrir aux malades. Quelques médecins ont proposé l'ouverture de la tumeur et l'excision du kiste; mais ces deux moyens ont des inconvéniens majeurs. L'ouverture de la tumeur accélère la mort, procure l'épanchement du liquide dans le ventre, lorsque le kiste n'est pas parfaitement adhérent

aux parties qui l'environnent. Souvent en donnant accès à l'air extérieur, cette ouverture détermine la gangrène, et, par conséquent, rend impossible la nécessité de la suppuration pour opérer la guérison radicale. Quant à l'excision du kiste, elle est impraticable, tant à cause des inconvéniens que je viens d'assigner, qu'à cause de la difficulté d'exciser le kiste lui-même.

QUATRIÈME SECTION.

HYDROPISIE DE LA MATRICE.

L'expérience a prouvé que l'Hydropisie de la Matrice n'est pas une maladie imaginaire, comme quelques-uns l'ont prétendu ; sa possibilité, sa réalité et son existence seront évidentes à quiconque voudra considérer avec attention les preuves convaincantes que je vais en donner.

1°. *Possibilité.* La structure de la Matrice fait aisément voir qu'elle peut être affectée d'Hydropisie. La Matrice est située dans l'hypogastre, dans cette grande cavité de l'abdomen qui constitue le bassin, entre la vessie et l'intestin rectum, comme entre deux coussinets, pour que l'embryon ne soit point

blessé par la dureté des os. Elle est entourée d'un grand nombre de vaisseaux de différentes espèces. Les artères qui partent des spermatiques ou des hypogastriques, lui envoient différens rameaux; elle a aussi des veines qui naissent des spermatiques et des hypogastriques. Il est constant que la Matrice a des vaisseaux qui lui portent la lymphe, qui sont disséminés sur sa substance, et qui retournent au sang par les veines utérines. *Malpighy* a décrit des petites glandes qui sont répandues sur la substance réticulaire de l'utérus. Leur office est de secréter la partie la plus fine de la lymphe qui est inutile pour l'entretien de l'utérus, et de la reporter dans la circulation du sang. La substance de la Matrice est fibreuse, musculeuse, et couverte d'une double membrane; l'une interne, et l'autre externe. C'est à l'aide des fibres dont elle est environnée, que la Matrice peut acquérir beaucoup d'extension, et ses vaisseaux même peuvent contribuer à cette extension.

2°. *Réalité.* D'après ce que j'ai dit, on voit que la Matrice peut être, comme les autres parties du corps, sujette à l'Hydropisie. Puisqu'elle a toutes les parties nécessaires à l'Hydropisie, pourquoi voudroit-on

nier la réalité de son Hydropisie? Elle a des vaisseaux sanguins, des veines, des vaisseaux lymphatiques, des vaisseaux exhalans, des vaisseaux inhalans, qui sont la cause matérielle de l'Hydropisie; elle a des glandes, dont l'obstruction peut occasionner celle des vaisseaux lymphatiques, et même leur rupture. Pourquoi ne voudroit-on point reconnoître dans la matrice la faculté de recevoir une trop grande abondance de sérosité qui constitue l'Hydropisie? J'ai parlé de l'Hydropisie des ovaires; elle peut donc avoir aussi lieu dans toutes les autres parties de la Matrice.

3°. *Existence.* L'existence de l'Hydropisie de Matrice ne peut être contestée. *Sennert* fait mention de différens auteurs qui ont reconnu, à l'ouverture des cadavres, l'Hydropisie de Matrice, laquelle avoit occasionné la mort de plusieurs femmes. *Rhasès* fait mention d'une femme qui se croyoit grosse; étant tombée, elle rendit par les voies naturelles une grande quantité d'eau jaune, et elle se rétablit. *Dodoneus* a remarqué quelque chose de semblable; il dit qu'une femme, après avoir perdu beaucoup d'eau, vit ensuite ses mamelles se remplir de lait, comme si elle étoit accouchée

d'un fœtus. *Femélius* rapporte qu'une femme attaquée d'une Hydropisie de Matrice, rendoit, dans le temps de ses menstrues, une quantité d'eau si abondante par le col de la Matrice, qu'elle remplissoit quelquefois six ou huit vases de nuit d'eau très-jaune, jusqu'à ce que son ventre fût dans son état naturel. Le mois suivant, pareille chose lui arriva au temps fixe de ses menstrues; ensuite elles reparurent, et elle fut guérie. Après sa guérison, elle devint réellement grosse, et mit au monde un enfant bien portant. *Sennert* a observé, à l'ouverture des cadavres, plusieurs Hydropisies de Matrice; il dit que *Vesale* a disséqué une femme, dans la Matrice de laquelle il a trouvé beaucoup d'eau. *Donnat* a aussi trouvé beaucoup d'eau dans la Matrice d'une femme qu'il disséqua. *Fabrice* a aussi trouvé, dans sa propre femme, une Hydropisie de Matrice qui étoit réunie avec la grossesse. *Bonnet*, dans son *Sepulchretum*, fait mention d'une femme qui accoucha; mais comme elle avoit la région du bas-ventre fort grosse, la sage-femme crut qu'elle avoit encore un fœtus dans la Matrice. On lui trouva ce viscère rempli d'eau sanguinolente. L'impératrice Auguste, selon le même auteur, avoit tous les

signes d'une vraie grossesse ; on lui trouva dans la cavité du bas-ventre vingt-quatre livres d'humeur ichoreuse ; la Matrice étoit extrêmement gonflée, et remplie d'une humeur blanche très-épaisse. *Bianchi*, professeur à Turin, parle d'une pareille tumeur qui contenoit cent cinquante livres d'eau.

Hippocrate lui-même paroît avoir reconnu l'Hydropisie de Matrice. « *Si l'Hydropisie se* » *trouve dans la Matrice*, dit-il, *les règles* » *sont alors moins abondantes et de mau-* » *vaise qualité; quelquefois même le ventre* » *grossit, et souvent la grossesse se trouve* » *jointe à l'Hydropisie.* »

Causes.

L'Hydropisie de Matrice est une tumeur aqueuse dans sa cavité, occasionnée par des sérosités qui se trouvent dans les interstices des membranes. Ces sérosités augmentent les dimensions de la Matrice dans toutes ses parties. Cette extravasion provient de l'obstruction des vaisseaux lymphatiques, de leur érosion, ou de quelqu'autre cause externe. L'interruption de la circulation de la lymphe, la stagnation une fois commencée, la sérosité ne peut point être repompée par les veines. Les vais-

seaux, manquant de leur élasticité naturelle ; se brisent. De là l'Hydropisie de Matrice ; l'humeur s'accumule, et la Matrice prend de plus en plus de l'accroissement et du gonflement. *Lower* a fait sur une chienne une expérience qui a confirmé cette conjecture, en liant la veine cave. En six heures de temps, il s'est fait une extravasion de sang dans toutes les parties inférieures. On a même vu, chez une jeune fille de six ans, après sa mort, l'obstruction des glandes du mésentère, qui avoient occasionné consécutivement l'Hydropisie de la Matrice. L'érosion des vaisseaux lymphatiques, occasionnée par l'âcreté de la lymphe, peut aussi être une cause de cette espèce d'Hydropisie. On peut y joindre encore la cachexie. Lorsque ce foyer de la vie a été rempli d'une sérosité trop abondante, lorsqu'il est privé de sa partie colorée, et qu'il existe en lui beaucoup de viscosité, alors le fluide circule avec plus de lenteur dans les vaisseaux lymphatiques; les fibres des organes et les vaisseaux sont moins élastiques. Lorsque cette atonie se trouve réunie avec un vice humoral dans les vaisseaux utérins, elle est alors une cause qui peut déterminer l'Hydropisie. Il y a des causes plus immédiates, qui peuvent produire l'obstruction et l'ouverture

des vaisseaux lymphatiques ; on peut y rapporter toute violence exercée sur l'utérus, surtout dans l'état de grossesse ou d'enfantement, qui peut occasionner une compression des veines. Dans l'état de grossesse, il peut se rencontrer des moles qui sont sans danger, tant qu'elles restent dans l'utérus ; mais dès qu'elles cherchent à sortir, et que l'on fait des efforts pour les extraire, alors la prolongation des douleurs, et les efforts que l'on fait, occasionnent dans la Matrice des spasmes violens ; les vaisseaux sont alors très-pressés ; les veines utérines éprouvant de la difficulté dans le cours du sang, il en résulte une interruption. Le sang veineux étant arrêté, la lymphe s'accumule de plus en plus dans les vaisseaux ; il en résulte souvent qu'ils sont brisés et que le sang s'extravase. L'avortement, lorsque la Matrice éprouve des spasmes violens, ne contribue pas peu à occasionner la compression des vaisseaux utérins.

Dans l'enfantement, un accouchement difficile, comme le remarque très-bien *Boërhave*, peut occasionner une Hydropisie de Matrice. Le fœtus, n'ayant point assez de force, exerce, par sa pesanteur, des mouvemens, d'où résulte la compression des vaisseaux utérins. Quel-

quefois les parties naturelles sont dans une mauvaise disposition : quelquefois le col de la Matrice est trop étroit : d'autres fois le bassin a trop d'étroitesse ; d'autres fois le sacrum ou le coccix sont trop recourbés, et empêchent la sortie du fœtus : ce qui produit les effets dont je viens de parler. Ajoutons à ces causes que cette lymphe, qui a coutume de précéder ou d'accompagner l'enfantement, lorsqu'elle s'écoule trop tôt, rend alors l'accouchement laborieux. D'autres fois, l'accouchement devient difficile, parce que l'enfant est d'un trop gros volume pour passer le petit détroit ; ce qui occasionne une violence considérable sur la Matrice.

Le même effet a lieu, lorsque le fœtus ne se présente pas dans son état naturel, comme il arrive lorsqu'il présente la tête vers le haut, ou d'abord les pieds, les genoux, le dos ou l'abdomen. Dans cette situation, la Matrice, le diaphragme font de violens efforts ; les fibres éprouvent de violentes contractions, qui peuvent déterminer l'hydropisie. La situation de la Matrice peut elle-même rendre l'accouchement difficile ; comme il arrive lorsque son orifice se trouve tourné, soit vers le sacrum, soit vers le pubis, ou sur l'os droit ou gauche de la cuisse. D'autres

fois, il faut délivrer une femme d'un fœtus mort; alors la Matrice éprouve de violens efforts. Cette compression, cette constriction, peuvent tellement l'affecter, qu'il en résulte, par quelle cause que ce soit, extravasion de sérosité. Nous ne parlerons point ici des efforts que peuvent occasionner sur la Matrice des mains conduites par l'ignorance.

A toutes ces causes nous pouvons en ajouter une qui tire sa source du vice des menstrues. Ce flux peut pécher en quantité, comme il arrive par suite de l'usage de trop forts astringens, et être suivi d'une suppression qui occasionne, comme on le verra ci-après, les hémorrhagies, des tumeurs œdématiques, la cachexie et l'Hydropisie. Celle de Matrice reconnoît souvent pour cause la cessation des règles, ou pour parler plus exactement, l'Hydropisie de Matrice suit souvent la cessation des règles.

La disposition naturelle de l'utérus est quelquefois vicieuse, soit héréditairement, soit fortuitement. Cette cause fait que les glandes la rendent plus favorable à l'obstruction, d'où suit l'Hydropisie. D'autres fois le ton de ses fibres est trop foible; d'autres fois les vaisseaux manquent de forces élastiques, d'où résultent stagnation et obstruction. Toutes les

Hydropisies de Matrice reconnoissent en général pour cause des chocs extérieurs, des contusions, des blessures, des chutes, des compressions violentes, surtout dans les temps de grossesse.

Les hydatides sont encore des causes d'Hydropisie. Considérons la structure des vaisseaux lymphatiques. *Ruischy* reconnoît beaucoup de valvules. Les hydatides survenant dans ces parties des vaisseaux lymphatiques qui se trouvent entre deux valvules, l'eau ne pouvant, à raison de l'obstruction, ni avancer, ni rétrograder, et à cause des valvules, il en résulte une nouvelle affluence de sérosité qui fait gonfler les intestins, et qui donne lieu à une Hydropisie enkystée. Si par quelque cause ces hydatides se brisent, la lymphe se répand, et il en résulte une véritable Hydropisie.

Mais quel est le siége de cette sérosité? est-ce seulement la cavité de l'utérus ou les interstices de ces membranes? Il paroît que toutes les parties de la matrice sont susceptibles d'être affectées d'Hydropisie.

Signes de l'Hydropisie.

L'Hydropisie de Matrice a des signes qui lui sont communs avec toutes les Hydropisies.

La tumeur ou la distension de la partie, occasionnée par la matière renfermée, n'appartient point exclusivement à l'Hydropisie de Matrice : elle appartient non-seulement à toutes les Hydropisies, mais encore aux tumeurs inflammatoires, squirreuses, etc. Cette tumeur varie, quant à sa grandeur, et est toujours proportionnée à la dimension de la partie contenue et à l'abondance de la matière. L'Hydropisie de Matrice est, comme l'ascite, l'anasarque, la tympanite, accompagnée de l'enflure des pieds, à cause de la pression sur les veines iliaques. Les eaux contenues dans la Matrice font le même effet que le fœtus chez les femmes grosses. Les degrés de tumeur varient dans la tympanité. Il en est de même de l'Hydropisie de Matrice, où l'on ne remarque pas toujours l'enflure des pieds.

Les signes spatognomoniques ont beaucoup d'obscurité; cependant, dans le cours de la maladie on peut distinguer l'Hydropisie de Matrice des autres tumeurs, 1°. parce qu'il y a quelques circonstances qui la précèdent, et qui ne se rencontrent point dans l'Hydropisie du bas-ventre : ainsi l'état d'impregnation est plus propre à développer l'Hydropisie de Matrice que l'ascite. 2°. Les vices de

la conception : ainsi, par exemple, une mole est contenue dans la Matrice, il survient Hydropisie, et c'est une Hydropisie de Matrice. 3°. L'état de l'enfantement désigne une Hydropisie de Matrice plutôt qu'une Hydropisie du bas-ventre. 4°. L'avortement. Si on remarque alors gonflement, il est plus probable que c'est une Hydropisie de Matrice, qu'une Hydropisie de bas-ventre.

Il y a encore des signes particuliers à cette espèce d'Hydropisie ; 1°. l'intumescence paroît au commencement avoir plus de tension et être plus incommode que dans l'ascite. Cette incommodité se fait plus particulièrement sentir dans le bassin. 2°. La tumeur de l'abdomen est plus molle dans l'ascite que dans l'Hydropisie de Matrice. Dans celle-ci, toute la cavité de l'abdomen n'est point remplie de sérosité, comme il arrive dans l'Hydropisie abdominale ; mais parce que les eaux sont renfermées dans les membranes de l'utérus, les muscles de l'abdomen sont plus tendus, et la tumeur est plus dure. 3°. La Matrice, comme le dit *Hippocrate*, éprouve différentes incommodités, de la part, soit de la vessie, soit des intestins, puisque la pression se fait sentir sur ces parties. L'intestin *rectum*

est sous la cloison vaginale de l'utérus, et la vessie est située dans la partie antérieure. Dans cette disposition il doit donc résulter, soit de la vessie, soit du bas-ventre, différens effets. La vessie peut à peine alors laisser passer, à cause de la pression qu'elle éprouve, quelque liquide; ce qui n'arrive point dans l'ascite. Dans l'Hydropisie de la Matrice il en résulte cette singularité, savoir, que la vessie est tuméfiée par la pression de la Matrice : on éprouve aussi dans le bas ventre des incommodités, en raison de la compression occasionnée dans l'Hydropisie de Matrice, compression qui n'a point lieu ordinairement dans l'ascite. 4° Entre les effets extraordinaires, on peut remarquer une certaine douleur sourde assez sensible dans les mammelles; je ne dis point une intumescence qui se remarque quelquefois dans la Matrice, mais je dis une douleur, quelquefois même assez vive, à cause du rapport particulier qui se trouve entre l'utérus et les mammelles. 5°. Enfin les sérosités qui coulent des parties naturelles présentent un signe qui est encore plus important que tous les autres. Les observations nous ont appris que cela avoit lieu dans les mois où l'orifice de la Matrice se trouvant très-ouvert, il lais-

soit quelquefois échapper une grande quantité d'eau.

Dans la grossesse, la tumeur ne paroît point comme dans l'Hydropisie ; elle est en pointe : au lieu que, dans l'ascite, elle est étendue uniformément tout le long du corps de l'utérus. Dans la grossesse, après quelques mois, les femmes se trouvent mieux ; mais plus l'Hydropisie fait des progrès, plus les symptômes ont d'intensité, et plus les forces diminuent. Après le troisième ou quatrième mois, on aperçoit sensiblement le mouvement de l'embryon. On distingue aisément l'Hydropisie de toute tumeur inflammatoire, parce qu'il n'y a ni fièvre, ni douleur intense, ni inflammation des parties génitales. On la distingue aussi du squirre, parce qu'il n'y a point de dureté qui résiste à la pression des doigts. Si l'eau est renfermée dans le seiu de l'utérus, la tumeur et l'élévation se font plus remarquer dans la région hypogastrique, que lorsque l'eau est entre les membranes, parce qu'elle a beaucoup plus d'espace. On sent une fluctuation. La malade éprouve moins de douleurs, que lorsque l'eau est entre les tuniques, où les brisemens sont plus considérables et dans des parties plus sensibles. *Théodore Zwinger*, professeur très-

célèbre à Bâle, distingue cette espèce d'Hydropisie de la mole aqueuse, où une liqueur blanche, quelquefois visqueuse, se ramasse dans des membranes distinctes ou des vaisseaux particuliers. Cette affection se rencontre quelquefois après la grossesse, et disparoît sept mois avant la sortie de l'enfant, sans causer aucune suite fâcheuse à la malade. Cette affection paroît être la suite d'un suc trop abondant, qui, ne pouvant pas servir tout entier à la nutrition du fœtus, constitue alors une mole.

Pronostic.

CABINET DE ... DRAPEAU ... DE BARBEYE

Si l'humeur est de bon caractère, si la maladie est récente, la guérison peut être longue, mais elle peut avoir lieu. Si l'humeur est de mauvais caractère, qu'elle soit accompagnée de symptômes fâcheux, l'Hydropisie de Matrice n'est pas sans danger, et elle peut conduire à la mort. L'infiltration peut devenir générale, et produire la cachexie ou l'Hydropisie; car l'affection de la Matrice peut se communiquer à tout le reste du corps. Quelquefois l'Hydropisie entraîne la chute de la Matrice. Cet état est fâcheux, mais il n'est pas toujours mortel. Si l'eau est contenue dans la

cavité de la Matrice, la maladie est plus facile à guérir, que lorsqu'elle est épanchée entre les tuniques, parce qu'il est plus aisé alors d'évacuer les tumeurs. Si la femme, après la conception, est attaquée de l'Hydropisie de Matrice, le fœtus est souvent victime de l'écoulement des eaux, et la vie de la mère est alors en danger. Quelquefois les femmes restent dans cet état jusqu'à l'accouchement; et des observations semblent prouver que la femme est délivrée de sa maladie, en mettant au jour son enfant. D'autres fois l'eau s'écoule d'elle-même de l'utérus, et alors la femme guérit promptement.

Traitement.

Le traitement consiste à faire disparoître l'eau contenue dans la Matrice, et à tarir les sources qui l'ont occasionnée. Si le mal vient de la suppression des mois, et que l'affection soit récente, des bains de pieds, en rappelant l'évacuation, pourront dissiper la maladie; mais il faut bien s'en garder, si l'on craint une Hydropisie générale. On a conseillé des exutoires pour évacuer insensiblement l'humeur; mais sont-ils aussi avantageux qu'on le pense? Les purgations fréquentes

réussissent dans toutes les Hydropisies ; mais ici, il faut remarquer qu'elles sont contre-indiquées dans l'état de grossesse. Je parle surtout des purgatifs drastiques. La racine de sureau, d'iris, les feuilles d'absynthe, ont eu du succès dans les Hydropisies en général ; mais on ne peut pas les employer dans les Hydropisies de matrice, surtout lorsqu'il y a grossesse. Le seul remède qu'on puisse se permettre, est le sirop de rhubarbe, ou celui de chicorée composé. Les diurétiques les plus doux conviennent particulièrement après les purgations. Les semences de persil, de cerfeuil, de fenouil, d'ache, le suc de cresson, le vin, pourroient atténuer les humeurs, ouvrir les canaux, exciter la sécrétion d'urine. On peut joindre à ces médicamens, tous ceux qui fortifient les fibres de l'utérus, et qui en rétablissent le ton.

Pour prévenir le retour de cette maladie, il faut recourir aux fomentations, aux clystères, aux injections dans la Matrice. Il faut prescrire un régime desséchant; les atténuans, les apéritifs, les résolutifs sont très-favorables pour sécréter les sérosités. Il faut s'abstenir, autant qu'il est possible, d'alimens froids, aqueux. Il faut rappeler le cours interrompu des éva-

cuations naturelles, et que le malade évite les injures d'un air trop froid.

CABINET DE LECTURE
BRARVE
RUE DE LA HARPE

CHAPITRE II.

DE L'OPÉRATION CÉSARIENNE.

On appelle Opération Césarienne, celle par laquelle on extrait un enfant du sein de sa mère, par une autre voie que celle qui lui étoit destinée par la nature. Le nom de cette Opération vient de ce que César est venu au monde de cette manière; d'autres prétendent que cette Opération tire son étymologie de l'incision de la matrice, *à cæso matris utero*, ce qui fait qu'on appelle ceux qui sont nés ainsi *Cæsares* et *Cæsones*. On ne sauroit assigner, au juste, l'époque où l'on a entrepris cette Opération pour la première fois.

Elle se pratique sur la femme vivante, lorsqu'il n'y a pas d'autres moyens pour l'accoucher, et plus souvent encore sur la femme morte, afin de sauver l'enfant.

Les causes qui exigent l'Opération Césarienne, sont surtout l'étroitesse du bassin, ou

sa mauvaise conformation ; lorsque les os pubis sont si déprimés et si près de l'*os sacrum*, qu'il est impossible que l'enfant puisse passer entre eux deux ; certaines affections des parties molles, des tumeurs squirreuses à base très-large que l'on ne peut enlever, sans exposer la femme à une mort presque certaine ; des grossesses extra-utérines paroissent aussi exiger cette opération.

La variété de la mauvaise conformation du bassin, certaines exostoses qui s'élèvent à la surface interne des os qui constituent le bassin, offrent tant de différences, qu'il est impossible d'en tracer au juste les vices. Nous nous bornerons à dire que le dernier terme de la bonne conformation est jusqu'à l'étendue de deux pouces à deux pouces et demi ; qu'à ce terme, la sortie d'un enfant entier cesse de paroître possible, et qu'alors l'Opération Césarienne paroît indispensable.

Si l'on avoit pour but unique la conservation de l'enfant, il n'y auroit pas de doute qu'on ne dût l'entreprendre toutes les fois qu'on a lieu de craindre quelqu'obstacle à l'accouchement par les voies ordinaires. Mais la vie de la mère étant plus précieuse encore, et l'Opération Césarienne étant si dangereuse

pour elle, on ne doit l'entreprendre que lorsqu'elle est évidemment indispensable. Nous croyons donc avec *Baudelocque* qu'elle est parfaitement indiquée toutes les fois que le diamètre n'a pas plus de deux pouces un quart, et même souvent deux pouces et demi d'étendue.

Pour ne pas fatiguer la femme dans l'examen de l'étendue du bassin, et comme il est impossible d'en juger exactement par la main seule, différens accoucheurs ont imaginé des instrumens nommés *pelvi-mètres*, destinés à mesurer l'étendue du petit diamètre du détroit du petit bassin, à une ou deux lignes près. Je ne citerai point celui de *Levret*, quoique je le croie très-avantageux; je donnerai la préférence à celui du cit. *Coutouly*, qui me paroît avoir plus de précision.

En vain des accoucheurs, même distingués, se sont élevés contre l'Opération Césarienne; aucun n'a présenté d'autres moyens assez certains pour sauver la vie de la mère et de l'enfant, dans toutes les circonstances où l'un et l'autre sont dans un danger éminent.

Le cit. *Alphonse Leroi*, après *Sigaud*, paroît seul avoir proposé, la section de la symphyse des pubis, comme moyen très-favo-

rable, dont il a démontré l'avantage en présence de tous les professeurs de l'Ecole de Médecine, et de plus de douze cents élèves, contre l'opinion du célèbre *Baudelocque*, et contre toutes les objections qui lui ont été faites par cet accoucheur distingué. Nous dirons par la suite ce que l'on doit penser de cette dernière opération ; nous examinerons alors si elle a moins d'inconvéniens, si son succès est plus assuré, et si elle peut avantageusement, dans tous les cas possibles, remplacer parfaitement l'Opération Césarienne.

En vain quelques médecins ont prétendu qu'avec la main seule, toutes les fois qu'elle pouvoit pénétrer dans le petit bassin, il étoit possible, par les seules forces humaines, d'accoucher la femme, sans avoir recours, soit à l'Opération Césarienne, soit à la section de la symphyse des pubis.

Les questions épineuses ne s'éclaircissent que par la diversité des sentimens; c'est du choc des opinions que naît la vérité. Mon but ici est d'examiner si l'Opération Césarienne doit être rejetée ou non ; pour y parvenir, je me bornerai à considérer trois choses. 1°. Les plaies de matrice sont-elles toujours mortelles de leur nature, et peut-on quelquefois inciser

ce viscère sans donner la mort à la femme, sur laquelle on pratique cette opération ? 2°. Dans quel cas peut-on se permettre l'Opération Césarienne ? 3°. L'Opération Césarienne a-t-elle quelquefois réussi, sur les femmes vivantes, au point qu'elles aient ensuite conçu et porté à terme d'autres enfans ?

Ces questions examinées me conduiront naturellement à admettre ou à rejeter l'Opération Césarieune.

1°. Les plaies de matrice sont-elles toujours mortelles de leur nature, et peut-on quelquefois inciser ce viscère, sans donner la mort à la femme sur laquelle on pratique cette opération ?

La substance de la matrice est membraneuse, afin de pouvoir se dilater ou se contracter suivant les circonstances. Ses membranes sont douées de plusieurs plis qui se prêtent dans les femmes grosses à l'extension, et qui se contractent après l'exclusion du produit de la conception. Outre ces plis, on y remarque encore des tubes fort amples, qui s'observent particulièrement chez les femmes grosses.

La substance de la matrice est composée d'une membrane commune et d'une propre; sa texture est de fibres musculaires entrelacées.

On peut imaginer une éponge couverte à l'intérieur et à l'extérieur d'une toile musculaire, dont les fils sont tissus au dehors autrement qu'au dedans; ces deux tissus ont chacun une action opposée.

La substance commune est double; celle propre et interne l'est aussi, quoique celle-là ne puisse pas se discerner aussi facilement, à cause de son étroite adhésion, excepté dans les ulcères.

Les vaisseaux de la matrice sont des veines, des artères et des nerfs; il y a des sinus utérins et des vaisseaux lymphatiques utérins, etc.

On distingue à la matrice quatre ligamens principaux; deux larges, qui paroissent être formés par les replis du péritoine, et deux ronds.

La matrice est nécessaire pour la conservation de l'espèce; elle contribue à la santé de l'individu, comme l'émonctoire de tout le corps. Presque toutes les maladies des femmes dépendent des affections de cet organe; cependant, plusieurs femmes ont vécu sans cet organe très-long-temps, et sans maladie, suivant les témoignages d'*Abenzoar*, de *Paul* d'*Ægines*, de *Vierus*, de *Zacutus*. Dans une chute de matrice, on a coupé presqu'entièrement, sans danger, ce viscère putréfié;

Rhasès, *Carpy*, *Mercurialis*, *Langius*, *C. Wega*, *Paré*, *Bauhin* et d'autres, en ont fait l'observation. *Fernel* rapporte avoir vu une femme qui a, avec le fœtus, et sans danger de sa vie, expulsé sa matrice, qui étoit arrachée entièrement. (V. *Bartholin*, *Anat.*, *p.* 169.) *Lixonius* rapporte d'autres faits de cette nature; *Soranus* dit qu'en Galatie les truies devenoient plus fortes, lorsqu'on leur arrachoit la matrice. Suivant le témoignage de *Pline*, on châtroit les truies, *suspensis pernis prioribus*, en arrachant les ovaires, afin qu'ayant perdu l'usage de la passion, elles devinssent plus grasses et plus charnues. La raison ne paroît pas s'opposer à la croyance de ces faits, parce que la matrice est la mère de plusieurs maladies, par l'obstruction de ses vaisseaux étroits, et l'écoulement des humeurs, qui, sans cet organe, prend une voie plus facile pour les expulser. La matrice est, chez les femmes, la source de leurs souffrances; mais *Paul* d'*Ægines* et *Ætius* assurent qu'il est prouvé, par l'expérience, que beaucoup de femmes ont survécu à l'amputation ou à la perte de leur matrice.

On ne peut assurer que les ulcères de la matrice sont, de leur nature, très-difficiles

à guérir ; cependant ils ne sont point incurables. Or, de là ne peut - on pas inférer raisonnablement que les plaies de matrice ne sont pas mortelles de leur nature, et qu'elles peuvent se guérir ? Comment l'incision faite par l'instrument tranchant pourroit-elle rendre la maladie plus grave, et être une cause de mort ? Seroit - ce en raison de l'inflammation et de l'hémorrhagie qui surviendroient ? Je ne puis regarder ces deux raisons comme solides, puisque l'inflammation est souvent moins considérable, et ses progrès moins difficiles à arrêter, que celle qui survient à la suite des médicamens âcres, ou des accouchemens difficiles et laborieux, qui sont les causes des ulcères. D'ailleurs, les ulcères, comme le savent tous les praticiens, ne surviennent qu'à la suite de l'inflammation suppurée. Je sais que le sphacèle de la matrice succède souvent à l'inflammation ; qu'il se fait une entière obstruction de tous les vaisseaux de cette partie ; que la circulation ne s'y faisant plus, elle tombe nécessairement en mortification ; que la mort survient souvent ; mais je sais aussi qu'il y a eu des femmes qui ont été guéries après une entière mortification de la matrice, soit que la partie morte se soit séparée d'elle-

même, soit qu'elle en ait été retranchée. Mes témoins sont : *Langius*, *Ambroise Paré*, *Beaulieu*, et bien d'autres, que je crois inutile de citer ici.

Quant à l'hémorrhagie, je suis le premier à convenir qu'au moment de l'enfantement, qui est celui où on se détermine particulièrement à faire l'Opération Césarienne, tous les vaisseaux sont alors si remplis de sang, que si l'on vient à faire une incision, il en doit résulter une grande perte de sang, qui causera des défaillances, et souvent la mort. Mais que des événemens imprévus, qu'un bœuf, par exemple, éventre une femme, au point que le fœtus sorte par la plaie, qu'arrivera-t-il ? une quantité prodigieuse de sang sortira de la matrice. Jugera-t-on dans ce cas la plaie incurable ? non, sans doute. Cet événement, malheureusement, est arrivé mille fois ; beaucoup de femmes ont survécu : à plus forte raison doivent-elles survivre à une incision faite par l'Opération Césarienne. La dilacératiou occasionnée par l'éventration qu'occasionne la corne d'un bœuf en furie, est certainement plus dangereuse qu'une incision méthodique faite avec beaucoup de précaution, et après une sérieuse préparation. En supposant donc un bon tempérament dans

l'un et l'autre cas, je crois que la femme qui aura supporté l'Opération Césarienne, doit plus aisément se tirer d'affaire, que celle qui aura été éventrée par un accident, tel que celui dont je viens de parler. Faut-il conclure de là qu'on doit toujours pratiquer hardiment l'Opération Césarienne ? à Dieu ne plaise ; car je craindrois qu'il n'en pérît un plus grand nombre des suites de l'opération qu'il n'en seroit péri, si on n'eût pas fait l'Opération Césarienne. Mais en admettant, de la part de celui qui entreprend l'opération, la plus grande prudence, je suis tenté de présumer que l'hémorrhagie qui survient à la suite de l'incision avec l'instrument tranchant, sera moins grave et moins mortelle que tous les accidens qui surviennent à la suite des ulcères de la matrice.

Parmi les causes de mort des femmes qui subissent l'Opération Césarienne, j'y vois principalement les passions de l'âme ; la joie, la colère, augmentent la fermentation du sang et le flux menstruel ; la terreur, la tristesse, la peur, la crainte, les suppriment dangereusement. Cette opération ne se faisant que dans des cas désespérés, les femmes en connoissant tout le danger, il n'est pas étonnant que la crainte de la mort affecte vivement leur

imagination, et les précipite dans le tombeau. Les plaies de matrice se réunissent souvent. Il est donc possible d'inciser ce viscère, sans que cette incision entraîne nécessairement la mort de la femme. Les épanchemens et les hémorrhagies ont souvent lieu après l'Opération Césarienne, mais il n'est pas physiquement impossible d'en arrêter le cours, *ab actu ad posse valet consecutio*. Les irritations nerveuses ne sont pas toujours mortelles. La gastrotomie n'entraîne pas toujours la mort; elle a eu lieu souvent sur des femmes grosses, qui n'en sont pas mortes. En lisant *Dionis* et beaucoup d'auteurs, sur cette opération, on y remarque que l'épanchement du pus, des lochies, dans la cavité de l'abdomen, n'ont pas toujours rendu mortelle la gastrotomie. L'amputation de matrice, chez les animaux, permet d'établir une analogie entr'eux et les femmes; d'ailleurs, en lisant l'*Anatomie* de *Bartholin*, on y verra des femmes qui ont perdu leur matrice par une amputation nécessaire, et qui ont cependant conservé leur vie.

2°. Dans quel cas peut-on se permettre l'Opération Césarienne?

Ici, je l'avoue, lorsqu'il s'agit de pratiquer cette opération, il faut beaucoup de

circonspection. Quand une opération entraîne avec soi un danger imminent, lorsqu'elle est extrêmement délicate, il n'y a qu'un téméraire, disons plutôt un bourreau, un assassin, qui puisse l'entreprendre légèrement. La vie d'une femme est si précieuse, il faut un temps si considérable pour la faire passer du berceau à l'âge de la réproduction, que je ne saurois m'empêcher d'être indigné, quand je vois entreprendre témérairement une opération qui compromet son existence.

Ainsi, l'Opération Césarienne ne doit être entreprise qu'après un mûr examen, et en présence de trois hommes de l'art les plus expérimentés.

Sans doute, personne ne prétendra qu'il faut bannir l'Opération Césarienne, lorsque la femme vient de mourir, et qu'en pratiquant l'opération, on a l'espérance de conserver la vie à l'enfant qu'elle porte dans son sein. Je dis plus, ne pas la faire en pareil cas, ce seroit un trait de barbarie ou d'ignorance impardonnable. Je me suis trouvé dans ce cas à Aubusson, vis-à-vis la femme d'un cordonnier; malheureusement, l'enfant n'a survécu que de quelques heures; mais il pouvoit survivre plus long-temps. Quant à ceux qui, voyant

une femme dans un danger imminent, la tourmentent cruellement, et qui, sous prétexte de sauver son fruit, lui donnent certainement la mort, je ne crains pas de le dire, ce ne sont pas des hommes, ce sont des assassins.

Je suis fort d'avis qu'il n'y aît plus d'Opération Césarienne. Mon opinion, je l'appuie sur cet adage : *in dubiis pars tutior.* Or, il est plus certain qu'une femme dont la vie est en danger mourra, si on fait sur elle une Opération où le physique et le moral sont tout à la fois affectés, où l'inflammation et l'hémorrhagie, venant aggraver la douleur et augmenter la maladie, la rendront certainement mortelle, de douteuse que je la suppose. Il faut donc bannir cette Opération sur le vivant, et attendre que la mort soit consommée, puisque nous savons qu'en saisissant l'instant de la mort, on conservera la vie à l'enfant. Je dis plus : dans le cas où il seroit très-probable que la femme échapperoit aux suites fâcheuses de son état, et que l'enfant seul succomberoit, dans le cas où l'Opération Césarienne n'auroit pas lieu, il est de l'homme probe de ne point se permettre cette Opération ; car la vie de la mère connue est bien plus précieuse, que celle d'un enfant inconnu, et dont

l'existence est si fragile, qu'il y a beaucoup plus à parier contre sa vie qu'en faveur de sa vie.

3°. L'Opération Césarienne a-t-elle quelquefois réussi? Abordons la question franchement, et convenons qu'elle n'a jamais réussi dans les hospices d'humanité; mes larmes coulent en pensant au nombre prodigieux de victimes égorgées dans ce cas pour le progrès des sciences. Est-ce à l'Opération Césarienne elle-même qu'il faut attribuer ce malheur? non. Le méphytisme de l'air, qui règne dans ces lieux, occasionne la pourriture d'hôpital sur la plaie, et détermine la mort de l'individu. Le moral influe beaucoup aussi sur le physique. Je croirois donc qu'il seroit prudent de ne pas faire cette opération dans les grands hôpitaux, pas même à l'Hospice de l'Humanité, où certainement ces femmes sont bien soignées. On l'a pratiquée plusieurs fois, sans succès, à l'Hôtel-Dieu; mais on l'a pratiquée aussi avec succès dans le particulier. Il est constant que l'Opération Césarienne a réussi ailleurs que dans les hôpitaux. *Rousset* dit avoir opéré la femme Godard, du village de Mesnil. Près Mérinville, une femme a été opérée trois fois par *Ambroise Paré*, *Lenoir* et *Lebrun*, chirurgiens, et n'est morte que de la

peste. *Desmarets*, chirurgien à la Châtre en Berry, tira par le côté, à sa femme même, un fils nommé Simon Desmarets, et elle est accouchée depuis d'une fille nommée René. Ces observations ont été communiquées par des gens dignes de foi.

Un grand nombre de faits prouvent que cette Opération a été faite avec succès. *Rousset* a vu, à l'hôpital de Châtillon, une femme qui avoit été opérée. *Jean Lucas*, barbier à Bunon, pratiqua l'Opération Césarienne à Bernalde de Nangeville près d'Estampes, qui fit ensuite une fille. *Paré* et *Guillemeau* font mention d'une foule de succès. On connoît celle de Nicole de Béranger, tentée en 1542 par maître *Vincent*, chirurgien de Clicy près Fontainebleau. Agnès Boyer fut opérée par *Philippe Miniot*, barbier, et elle devint grosse la même année. *Adam Aubri*, chirurgien d'Aubigny, opéra Antoinette André, qui est devenue grosse depuis. On voit, même faubourg d'Aubigny, une Jeanne Michelle, opérée par le même; et une autre Opération sur une femme du village d'Ambédois près Simbrison. Une autre Opération fut faite par un nommé *Maturin*, et réussit également. Une autre Opération fut

faite par un nommé *Lucas*, et eut du succès, quoique le chirurgien fût ivre quand il la pratiqua.

En ouvrant les ouvrages de *Bauhin*, on y voit des Opérations importantes. *Jacques Neufvry* pratiqua l'Opération Césarienne sur sa femme, Elisabeth Alespachen, après en avoir obtenu la permission du juge de Fraves-celden. *Jean Jaquocin* la pratiqua sur une pauvre femme du bourg de Mary ; la mère et l'enfant ont très-bien vécu. *Antoine Robin*, en 1580, opéra, en Bourgogne, une femme qui survécut à l'Opération Césarienne. Barbe Fhirera subit l'Opération Césarienne, et elle fut heureuse, dit *Plater* à *Baholin*. *Bauhin* cite une femme qui reçut un coup de pied de cheval sur le ventre au huitième mois de sa grossesse ; il survint une tumeur qui s'entr'ouvrit, et donna issue à une matière sanieuse et aux os d'un enfant. La femme a parfaitement guéri.

En discutant les divers témoignages que nous venons de citer, nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître un caractère de véracité qui démontre que l'Opération Césarienne a été faite quelquefois avec succès. Je n'examinerai pas le degré de science des auteurs qui ont avancé ces faits. Il ne faut

pas être très-instruit pour savoir si la matrice a été ouverte pour tirer un enfant du sein d'une femme, si cela a été fait, et si la femme a parfaitement guéri. Il est donc évident que l'Opération Césarienne a quelquefois réussi. Les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie* contiennent également des preuves constantes du succès de l'Opération Césarienne. *Lauvergat*, dans son ouvrage intitulé : *Nouvelle Méthode, ou Pratique de l'Opération Césarienne*, imprimé à Paris en 1788, fait un parallèle de cette Opération avec la section de la symphyse des os pubis, et cite des faits qui sont incontestables. Ouvrez les auteurs de toutes les nations, vous y verrez un ensemble de faits qui vous prouveront démonstrativement que l'Opération Césarienne a quelquefois réussi, et qu'il y a un grand nombre de cas où elle est nécessaire et indispensable.

C'est dans ces auteurs que je veux examiner et les avantages et les inconvéniens de cette méthode. D'abord, je vois des observations sur deux Opérations Césariennes par *Stein*, professeur de chirurgie et d'accouchemens à Cassel, 1775. Dans ces deux Opérations les deux femmes succombèrent ; la première, le soir du second jour, et l'enfant

vit encore; le seconde ne périt que le seizième jour, et *Stein* remarque que la femme avoit une maladie vénérienne et une congestion purulente entre l'estomac et la rate. On lit dans *Richter*, 6e. *vol.*, *page* 428, 1783, une autre Opération de *Stein*, où la femme succomba dans la matinée du quatrième jour. On ne m'accusera certainement pas de dissimuler la vérité.

Une observation de *Fritze Schmucker*, *Mélanges de Chirurgie*, nous apprend qu'une femme, dans le sixième mois de sa grossesse, fut atteinte par la corne d'un bœuf, qui perça les tégumens à trois pouces de la ligne blanche du côté droit, et pénetra jusque dans la matrice. La plaie fut agrandie par celui qui chercha à en retirer la corne qui y étoit restée. Il y eut une grande hémorrhagie Le bras droit de l'enfant pendoit hors de la matrice jusqu'au coude. Comme il étoit impossible de terminer l'accouchement par les voies naturelles, on fit l'Opération Césarienne pour sauver la mère. Le huitième jour, malgré les accidens, la plaie fournit un pus de bonne qualité; le trente-quatrième jour, elle étoit presque cicatrisée. La femme fut rétablie dans la septième semaine, et, six mois après, elle est devenue grosse. Si elle


CABINET DE ... DRANT ...

fût morte six heures après sa délivrance, l'auteur observe que la mort de cette femme eût pu être attribuée à une hémorrhagie dont il n'est pas facile de déterminer la cause.

On lit dans *Richter*, 7e. vol., page 555, une observation sur l'Opération Césarienne, par *Leber*. Cette opération fut faite à la quatrième grossesse de la femme. La tête de l'enfant se trouva tellement enclavée au moment du travail, qu'elle ne fit pas le moindre mouvement, malgré les douleurs les plus violentes, tant le bassin étoit étroit. On entreprit l'Opération Césarienne, et on fit une incision de six pouces dans la région des lombes du côté droit; elle s'étendit jusqu'à la crête de l'os des îles. L'enfant fut sauvé, et la mère fut entièrement rétablie la neuvième semaine. Cette opération se trouve aussi consignée dans l'ouvrage de *Georges Winter*, sur l'Opération Césarienne, à Vienne, 1784.

On lit encore dans *Richter*, vol. 7, pag. 768, que le professeur *Fischer* a vu à Leyde une femme de vingt-quatre ans qui avoit été accouchée, par l'Opération Césarienne, d'un enfant mâle plein de vigueur et de santé. Le docteur *Braude*, qui avoit fait l'Opération, étoit mort depuis quatre mois; mais *Fischer*

a recueilli d'un chirurgien qui assista à l'Opération, que le diamètre antero-postérieur avoit un peu moins de deux pouces. Il a vu la cicatrice au côté droit, qui s'étendoit depuis l'ombilic jusqu'à la crête de l'os des îles, et avoit à peu près cinq pouces de longueur. Dans les temps d'orage, la femme y éprouvoit quelque douleur. L'hémorrhagie ne fut point considérable. La femme a nourri son enfant elle-même. Au bout de cinq semaines elle étoit entièrement rétablie.

Stark, professeur à Yena (lisez *Richter*, 1782, 11e. vol, page 226), a vu une femme qui avoit déjà eu deux accouchemens malheureux; il fut appelé au terme d'une troisième grossesse : il reconnut que le bassin étoit mal conformé. Le pubis du côté droit étoit déprimé en-dedans, et il y avoit une saillie vers la symphyse sacro-iliaque droite, qui diminuoit beaucoup la cavité du bassin. Il retira l'enfant vivant. La mère éprouva plusieurs accidens : une portion d'intestins s'échappa hors de la plaie et parut dans un état d'inflammation. Il la réduisit avec une sonde; il y eut des vomissemens; le neuvième jour la fièvre reparut; le dixième il y eut suppuration; le dix-septième, la plaie du ventre étoit entiè-

rement fermée ; mais on découvroit une âcreté inflammatoire du côté droit. L'angle inférieur de la plaie se r'ouvrit et il en découla une gelée jaunâtre. Cinquante-six jours après, on aperçut quelques autres duretés qui suppurèrent. A cette époque la plaie du ventre communiquoit encore à la matrice, mais la cicatrisation fut complète, le 24 février, et l'opération avoit été faite, le 18 décembre précédent. *Stark* finit cette observation en recommandant d'inciser la matrice aussi rapidement qu'il est possible, parce qu'autrement les fibres se séparent sous le bistouri et se déchirent, de manière que la plaie est plutôt une plaie avec contusion qu'une plaie simple. Il préfère sa réunion avec les emplâtres agglutinatifs à la suture ordinaire.

Richter, au 12e. *vol.*, *page* 365, nous apprend que *Schultzer* regarde comme certain que l'épanchement du sang et des eaux, ou de quelqu'autre fluide, produit les accidens les plus fâcheux.

Une femme, grosse de trois mois, reçut dans le ventre un coup de couteau qui pénétra non-seulement dans la matrice, mais perça encore la tête du fœtus; l'accouchement eut lieu une heure après. On entretint la plaie du

ventre ouverte avec une sonde flexible ; pendant quelque temps, il s'en écoula un pus sanguinolent mêlé d'eau. Dès que cet écoulement cessa, on tira la sonde. La plaie guérit ensuite en peu de jours, et la malade se porta bien depuis. *Schultzer* rappelle ici que *Deglere*, qui a réussi plusieurs fois dans l'Opération Césarienne, laissoit la plaie du ventre ouverte pour donner issue aux fluides épanchés.

DRARVE L'ABBAYE

Une femme de vingt-six ans, mère de deux enfans, étoit accouchée chaque fois heureusement ; elle devint grosse une troisième fois. Au bout de neuf mois, les signes de grossesse disparurent. Sept ans après, elle éprouva un gonflement extraordinaire du ventre, et d'autres accidens. Il se manifesta une tumeur à un pouce et demi au-dessus de l'ombilic. Cette tumeur s'ouvrit ; et la malade chercha du secours chez un boucher, qui, voyant sortir le coude d'un enfant, fit au ventre une incision si grande, qu'il en retira commodément l'enfant tout entier, dans un état de putréfaction. La femme fut guérie dans l'espace de six semaines. Il lui est resté seulement une hernie ombilicale. Est-ce là une Opération Césarienne ? ou bien, l'enfant s'étoit-il fait une issue au travers des parois de l'abdomen ? ou fut-il tiré par l'ouver-

ture qui fut peut-être agrandie par l'instrument tranchant, sans pour cela que la matrice fût intéressée ? Je le laisse à juger. Voy. *Copping. Transactions Philosophiques*, *n°*. 461, *page* 814, 1775.

Thomas Belle, *Bibliothèque de Richter*, 4e. *vol.*, *page* 411, rapporte un cas où, au moyen d'une Opération Césarienne, on délivra une femme de deux enfans qu'elle avoit portés vingt-un mois. L'incision s'étendit deux pouces au-dessus et deux pouces au-dessous de l'ombilic. Il n'y eut point d'hémorrhagie. Depuis l'Opération, la femme est devenue mère de six enfans. Elle mourut subitement vingt ans après.

Coope rapporte une Opération Césarienne. Voyez, *Observations et Recherches médicales*, 4e. *vol.*, ouvrage traduit de l'anglais en allemand. Une femme, dit-il, étoit accouchée trois fois heureusement; les couches subséquentes devinrent de plus en plus difficiles. Le bassin se vicioit de plus en plus. Elle devint grosse pour la neuvième fois. Le bassin avoit seulement un pouce un quart au diamètre antéro-postérieur. On fit l'Opération Césarienne; la femme mourut vingt-six heures après.

Coope cite une autre opération qui n'eut pas un plus heureux succès, puisque la femme périt en vingt minutes. On ne pouvoit introduire qu'un doigt entre le sacrum et le pubis. Cette femme étoit peu saine et vigoureuse. L'Opération fut pratiquée à temps, bien exécutée, et cependant elle n'a pas rempli son but; mais l'enfant remuoit, dit *Thompson* qui en fut chargé, et il se détermina à l'entreprendre.

Consultez les praticiens modernes, vous les verrez tous s'accorder à vous dire qu'ils l'ont pratiquée avec succès, et vous donner des preuves qu'elle a réussi en mille circonstances. MM. *Dubois*, *Coutouly*, *Plesman*, tous auteurs d'ouvrages excellens, relatifs à l'acouchement, citent des preuves du succès de cette Opération. M. *Baudelocque*, dans son ouvrage intitulé: *l'Art des Accouchemens*, 1789, dit, page 570, qu'un chirurgien, du village d'Attichi près Compiègne, qui avoit déjà fait l'Opération Césarienne avec succès, la pratiqua une seconde fois en 1772, et tout aussi heureusement pour la mère. Il dit que M. *Tallebon*, chirurgien très-connu à Dourdan, lui a envoyé la note d'une Opération Césarienne sur la femme d'un bûcheron du village de

Roinville-sous-Aunau, diocèse de Chartres; par le nommé *Sanson*, et que cette Opération a eu tout le succès qu'on en pouvoit attendre. On en trouve un autre exemple encore plus surprenant dans le *Journal de Médecine* de 1770. Le chirurgien ayant fait l'incision extérieure trop haut, en fit une autre obliquement en-dessous. Il pratiqua ensuite trois points de suture à la matrice, et cette Opération eut tout le succès possible.

Lauwergeat, *Deleurye* et *Waroquier* ont également fait des Opérations Césariennes, à la ligne blanche, avec succès.

De l'ensemble de ces faits, on peut conclure qu'il y a des cas où l'Opération Césarienne est absolument nécessaire; qu'elle a souvent réussi; qu'elle n'est point mortelle par elle-même; que si elle n'a pas tout le succès désiré, c'est aux gens de l'art à donner à cet objet important toute l'attention qu'il mérite, pour parvenir à rendre cette opération beaucoup moins funeste.

Comment faut-il faire l'Opération Césarienne?

Avant de soumettre une femme vivante à une semblable Opération, il est nécessaire de

la préparer par les remèdes généraux ; tels que la saignée, la purgation, les bains, si toutefois on a le temps de le faire, et si on n'est pas pressé par les circonstances.

La femme doit être placée sur un lit élevé et étroit, de manière que l'opérateur et les aides puissent agir librement. La femme, bien garnie, doit être couchée sur le dos, les jambes et les cuisses allongées pendant le temps de l'incision, et à demi-fléchies pendant le temps de l'extraction de l'enfant.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARBALÈTE

L'incision doit être faite à côté de la ligne blanche. Elle est en cet endroit plus facile, moins douloureuse, parce qu'il y a moins de parties à couper, et que la matrice s'y présente à découvert ; on l'incise dans sa partie moyenne, et parallèlement à ses fibres principales. L'incision doit aller depuis l'ombilic jusqu'aux os pubis ; elle doit embrasser les muscles de l'abdomen, le péritoine, en prenant garde d'entamer l'artère épigastrique. Elle doit être faite méthodiquement. Le procédé le plus prompt, le plus facile, et le moins douloureux pour la femme, sera préférable à tout autre.

Voici la manière d'opérer, indiquée par *Baudelocque* : Après avoir situé la femme, comme je l'ait dit plus haut, il incise profon-

dément les tégumens et les graisses, jusqu'à ce qu'il aperçoive les aponévroses que forme la ligne blanche. On divisera, dit-il, celle-ci avec précaution, pour découvrir le péritoine et y faire une petite ouverture, en se conduisant, à cet égard, à peu près comme dans l'opération de la hernie. On introduira l'index de la main gauche dans le bas-ventre, pour en soulever un peu les enveloppes, et écarter du trajet des instrumens, auxquels ce doigt servira de conducteur, les parties qu'il faudra ménager. On étendra l'incision vers l'ombilic ou le pubis, selon qu'on l'aura commencée, ou plus haut ou plus bas, en coupant de dedans en dehors. Si le bistouri convexe sur son tranchant convient dans le premier moment, nous pensons que le bistouri droit, boutonné et à lame étroite est préférable dans le dernier. Il dispense de la sonde cannelée, qui seroit nécessaire pour diriger sûrement le bistouri ordinaire.

Cette première incision doit s'étendre depuis l'ombilic jusqu'à un pouce et demi au-dessus de la symphyse des pubis. Elle aura un peu plus de longueur qu'on ne lui en donne ordinairement. Il nous paroît également nécessaire d'ouvrir le péritoine plutôt de haut en bas

que de bas en haut. Pendant l'incision du bas-ventre, un aide fixera la matrice au milieu, en pressant un peu des deux mains sur les côtés, et un autre aide fera une pression semblable au-dessus de l'ombilic, afin de circonscrire en quelque sorte la tumeur utérine, et d'empêcher les intestins de se présenter à la plaie.

Le bas-ventre étant ouvert, on fera faire une pression un peu plus forte au-dessus de l'ombilic, pour rapprocher davantage le fond de la matrice du niveau de l'angle supérieur de la plaie, et on incisera ce viscère au milieu de sa partie antérieure, en se servant du bistouri convexe, jusqu'à ce que l'on aperçoive les membranes. On ne fera à celles-ci qu'une petite ouverture pour le passage du doigt, et avec assez de précaution pour ne pas blesser l'enfant; on plongera l'index de la main gauche dans la cavité, pour servir de conducteur au bistouri droit, avec lequel on continuera d'inciser la matrice en coupant de dedans en dehors, comme on le fait à l'égard des parties extérieures, en prolongeant l'incision au moins jusqu'au niveau de l'angle supérieur de la plaie des tégumens, et en la terminant à un pouce et demi ou environ au-dessus de l'angle inférieur; parce qu'en la continuant davantage

vers le pubis, une partie de sa longueur se trouveroit cachée derrière la vessie quelques heures après l'Opération. L'étendue de cette incision doit être déterminée par le volume de l'enfant qu'on suppose tel que sa tête a communément dix pouces à dix pouces et demi de petite circonférence. Une ouverture de cinq à six pouces suffit pour l'ordinaire ; mais, en général, il vaut mieux la faire un peu plus grande que plus petite, pour éviter le déchirement de ses angles, lors du passage de l'enfant. Cette augmentation, dit M. *Lévret*, est de peu de conséquence, par rapport à la grande diminution qu'éprouve cette plaie après la délivrance, surtout si on l'a faite avant l'ouverture de la poche des eaux, comme nous le recommandons.

J'ai cru devoir présenter ici la manière de faire l'Opération Césarienne, telle qu'elle est décrite par *Baudelocque*. Cette méthode m'a paru être celle qui entraîne avec elle le moins d'inconvéniens. Nous renvoyons, d'ailleurs, à l'ouvrage cité pour tout ce qui regarde les suites de cette Opération. Nous nous bornerons à dire qu'il faut prendre garde qu'il n'y ait du sang épanché dans la cavité abdominale; d'ailleurs, la plaie de la matrice exige peu de

soin Il n'y a à craindre que l'hémorrhagie et les fluides abondans que verse la matrice dans les premiers jours de couche. La suture ne nous paroît pas nécessaire; elle irrite la plaie et occasionne de l'inflammation. La réunion s'opère par les seules forces de la nature. Nous croyons nécessaire de mettre sur la plaie des compresses trempées dans le blanc d'œuf battu avec de l'eau animée d'un peu de liqueur spiritueuse. Il faut soutenir le tout au moyen d'un bandage de corps, et prendre à l'égard de cette plaie, comme dans toutes les plaies pénétrantes du bas-ventre, toutes les précautions nécessaires, afin de prévenir les épanchemens et la formation des caillots de sang. Les injections avec l'eau tiède, ou une légère décoction d'eau d'orge ou de racine de guimauve, nous paroît aussi nécessaire pour laver la surface des viscères arrosés par les lochies. Il paroît aussi nécessaire que la femme observe un régime convenable à la nature des circonstances et à l'intensité des accidens.

CABINET DE LECTURE
DRARNE
PGE DE HALAKE

CHAPITRE III.

DE LA SECTION DES PUBIS, *ou* SYMPHYNOTOMIE.

Les accidens qu'entraîne après soi l'opération césarienne et l'usage des instrumens, lorsque le petit bassin se trouve trop étroit, ont porté différens hommes de l'art à imaginer un nouveau moyen pour sauver la mère et l'enfant. La séparation des os pubis à l'endroit de leur réunion par la symphyse, a présenté un moyen très-séduisant. *Sigaud* paroît être le premier qui ait mis en usage cette nouvelle méthode. Je n'examine point ici si, deux cents ans auparavant, *Severin Pineau* l'avoit imaginée; mais je vois que *Sigaud* et *Alphonse Leroi* ont reçu publiquement, au nom de l'Europe, une médaille frappée, par la faculté de Paris, médaille qui consacre l'époque de cette nouvelle opération, et qui a couronné le succès sur la femme Souchot. D'un côté de la médaille est l'effigie du doyen de ce temps, et de l'autre l'inscription suivante : *Sectio Symphis. oss. public. Lucina nova, ann.* 1768, *invenit, proposuit*, 1777,

fecit feliciter J. B. Sigaud, D. M. P. juvit Alph. Leroi, D. M. P.

Nous n'entrerons point dans le parallèle entre la section de la symphyse des pubis et l'opération césarienne ; des expériences nombreuses annoncent que la section de la symphyse des os pubis procure au bassin un espace de plus de quinze à dix-huit lignes pour le passage de l'enfant, et détruit par conséquent les obstacles que sa mauvaise conformation oppose à la délivrance de la femme.

On a porté, sans efforts et sans danger, à deux pouces et demi l'écartement. M. *Baudelocque* conteste ce fait, et prétend qu'un pareil écartement ne peut avoir lieu sans que les symphyses *sacro-iliaques* se déchirent. Il prétend que l'accroissement des diamètres du bassin ne donne point une ampliation égale à l'écartement ; que la distance naturelle de l'angle du pubis droit au centre de la saillie du sacrum, rend l'accroissement du diamètre du bassin très-peu considérable ; qu'un écartement de deux pouces entre les os pubis n'a donné qu'une ligne et demie de plus au détroit supérieur ; qu'il a fallu, dans un autre cas, porter cet écartement à neuf lignes en sus, pour en obtenir le même produit, tandis

que six lignes d'ouverture sur un troisième bassin ont donné ce résultat, et qu'un écartement de deux pouces et un quart ne produisit que trois lignes et demie chez une autre femme. M. *Serein*, chirurgien à Strasbourg, ne trouva également que trois lignes de plus dans la direction du petit diamètre du détroit supérieur. Quoiqu'il eût porté successivement l'écartement des os pubis à deux pouces un quart, trois pouces ne lui donnèrent, sur ce même bassin, que trois lignes. M. *Chevreuil* n'eut que deux lignes pour le résultat d'un écartement de deux pouces, et n'en obtint pas davantage en le portant jusqu'à trois pouces, tandis que deux pouces huit lignes produisirent, sous les yeux de M. *Desgranges*, six lignes et demie à sept lignes.

Tous ces auteurs attribuent ce peu d'avantage à la saillie des os des îles, dans l'intérieur du bassin, en s'écartant du sacrum; tous s'accordent à déclarer qu'il y a alors déchirement des symphyses *sacro-iliaques*. Les os pubis, dit M. *Leroi*, se portent d'autant plus en devant, qu'ils sont plus éloignés l'un de l'autre, après la section de leur symphyse. A un pouce d'ouverture, ils divergent en devant de deux lignes; à deux pouces, d'après les observations de M. *Lau-*

vergeat, ils divergent de cinq lignes, et à deux pouces et demi, ils se portent en devant de huit pouces. Il divergeroient en devant d'un pouce au moins, dans le cas d'un écartement de trois pouces. Ce n'est pas de l'écartement des os pubis, dit *Rœderer*, qu'on doit attendre l'ampliation nécessaire à l'accouchement; il ajoute que l'écartement des os pubis ne peut augmenter que le diamètre transversal du bassin. Tous ces auteurs s'accordent à regarder l'opération de la symphyse comme insuffisante dans presque tous les cas où l'étroitesse du bassin ne permet pas l'accouchement.

Nous n'entreprendrons pas de réfuter toutes les raisons alléguées par ces auteurs; mais nous dirons que c'est à tort qu'ils attribuent à l'ignorance, au mépris des grandes vérités, et à l'enthousiasme qu'inspirent les découvertes nouvelles, le crédit dont a joui la section de la symphyse des pubis. Quelque respect que nous ayons pour ces savans distingués, quelles que soient leurs profondes connoissances en géométrie, nous ne pouvons nous empêcher de dire que leurs grands raisonnemens n'ont pu dessiller nos yeux, ni dissiper notre illusion. M. *Alphonse Leroi*, dans une séance publique de l'École de Médecine,

en présence de plus de douze cents personnes, tant maîtres distingués dans l'art de guérir, qu'élèves dans cette partie, a démontré publiquement que la section des os pubis suffisoit, dans tous les cas possibles, pour donner un écartement assez grand afin d'opérer l'accouchement; il a disséqué le cadavre publiquement, et a prouvé qu'il n'y avoit aucun déchirement intérieur dangereux, tant du côté des symphyses sacro-iliaques, que du côté du col de la vessie. Il a prouvé que l'écartement des os pubis n'entraînoit point avec soi des inconvéniens majeurs, que l'on attribuoit à l'enchâssement du sacrum dans les os des îles. Sans doute, la partie postérieure des os des îles presse la base du sacrum de derrière en devant, et la porte un peu en dedans; mais cela ne détruit point tous les avantages que l'on cherche par la section de la symphyse des pubis. La femme vivante est plus capable de se prêter à l'écartement des symphyses sacro-iliaques, que vingt-quatre heures après la mort, où toutes les parties ont déjà une certaine roideur.

Il est constant d'ailleurs que cette opération a eu plus de succès encore que l'opération césarienne; qu'elle met constamment à couvert les jours de l'enfant, et qu'il est plus rare que

la femme y succombe. Ses avantages sur l'opération césarienne sont démontrés, puisque les hémorrhagies, l'inflammation et les autres accidens attachés à l'opération césarienne, n'ont point lieu dans la section des pubis. S'il est une fois bien prouvé que le degré d'écartement des os pubis suffit dans toutes les circonstances possibles, quels que soient les vices du bassin, pour sauver la mère et l'enfant; si cette opération n'a pas les inconvéniens de la hernie consécutive; si, en un mot, elle a toujours un succès favorable; si la femme n'est jamais estropiée, et est toujours aussi parfaitement guérie que l'a été la femme Souchot, qui fait l'objet de la première observation, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle mérite alors la préférence.

Toutes les objections alléguées contre cette opération n'en détruiront jamais les avantages, si l'expérience en confirme une fois le succès. Le point de la difficulté est donc de savoir si la section de la symphyse des pubis produira, dans tous les bassins viciés, quelle que soit la nature de leurs vices de conformation, une ampliation assez grande pour être en proportion avec la tête de tout fœtus, ou enfant, quelque volumineux qu'on le suppose au moment de l'accouchement. En

vain on citeroit la femme Blandin et la nommée Verderet, qui accouchèrent naturellement, plusieurs années après avoir subi l'opération de la section des pubis; en vain on citeroit que la femme Vêpres ne survécut à son enfant que cinq jours, qu'elle passa dans les plus vives angoisses. Des traits de maladresse, des malheurs, des accidens, n'empêcheront pas que l'opération de la section de la symphyse des pubis ne doive être faite toutes les fois qu'une femme ne pourra être délivrée par les ressources de l'art. M. *Sigaud*, en parlant de l'opération faite sur la femme Vêpres, dit que cet événement prouve jusqu'à quel point peuvent s'étendre les avantages de la section du pubis, puisque, par cette opération, il a extrait un enfant très-volumineux, et vivant, d'un bassin très-étroit et très-vicié. Les femmes accouchées ensuite naturellement, après avoir subi l'opération de la section du pubis, ne prouvent pas que l'opération ait été inutile. Tout le monde sait que la tête d'un enfant peut être trop volumineuse dans une couche pour franchir le bassin, et que ce même bassin peut, dans une autre couche, être assez grand pour donner passage à la tête d'un enfant d'un volume beaucoup plus consi-

dérable. Sans doute, l'homme de l'art sait que la main de l'accoucheur, par la pression sur la tête de l'enfant, peut rapprocher les pariétaux, le coronal, et vaincre les obstacles qui s'opposent à l'accouchement. Mais quand la tête de l'enfant est trop considérable, quand cette pression ne peut se faire sans une compression trop vive, capable de briser les ressorts de l'organisation primitive, et de déranger les fonctions cérébrales, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'alors l'opération de la section des symphyses ne doit pas être pratiquée, à cause des fâcheux accidens qu'elle entraîneroit.

Un jour viendra, et peut-être ce jour n'est-il pas loin, où cette partie de l'art s'éclairera. En attendant, je crois qu'il importe à tous ceux qui servent l'humanité, de faire, avec prudence et précaution, des tentatives, dans le cas où la mort de la mère et de l'enfant paroîtroit certaine. La conservation de l'enfant, par cette méthode, ne peut être contestée ; la mort de la mère est beaucoup plus rare, dans cette opération, que dans l'opération césarienne. Dans le cas d'une extrême défectuosité, où il n'y a d'autre ressource que celle de l'opération césarienne ou de la section du pubis, le médecin prudent ne doit pas balancer à donner la préférence à celle

de ces deux méthodes qui lui paroîtra entraîner les moindres inconvéniens.

Il est constant que, dans la méthode de la section de la symphyse, la plupart des femmes ont été guéries en peu de temps; que plusieurs ont éprouvé si peu d'accidens, qu'elles se sont levées dès le neuvième jour; qu'elles ont marché au douzième, et se sont présentées à la faculté de Médecine le vingt-huitième. Cependant, la force et le tempérament de la femme, les circonstances qui accompagnent son enfantement, doivent encore être, pour l'accoucheur, des circonstances qu'il doit peser avec beaucoup d'attention.

Il en est même où je préférerois l'opération de la symphyse au crochet, au forceps, et à mille autres instrumens, qui ont souvent donné la mort aux enfans, occasionné des inflammations de matrice, et consécutivement précipité la femme dans le tombeau. Le tableau des accidens qui suivent si souvent l'opération césarienne est effrayant dans ses détails; celui de la symphyse des pubis paroît présenter beaucoup moins d'inconvéniens: dans beaucoup de circonstances, je ne balancerai pas à la regarder comme la plus favorable des deux méthodes.

Manière de faire l'opération de la symphyse des pubis.

BIBLIOTHÈQUE

La symphyse des pubis n'est autre chose que le cartilage qui réunit les deux pubis par une liaison mutuelle. Pour en faire la section avec succès, il ne s'agit d'abord que de faire l'incision des tégumens qui se trouvent au-dessus de la symphyse de ces deux os, ensuite de la symphyse; cette incision se fait à l'aide d'un bistouri, très-promptement, sans douleurs vives et sans efforts, et donne une ouverture assez considérable pour permettre la sortie de l'enfant. Cette plaie étant simple, elle se réunit, par tous les moyens de l'art, à l'aide d'un bandage serré, et du repos, qui permet aux sucs de faire une espèce de nouvelle symphyse. Elle augmente même souvent l'étendue du bassin, et peut permettre un accouchement suivant, sans avoir recours à l'opération de la symphyse.

J'ose croire que MM. *Alphonse Leroi* et *Baudelocque*, par leurs scientifiques discussions sur un point aussi important, parviendront à faire faire à l'art des progrès étonnans sur ce rapport; leurs lumières, leur zèle et leur amour pour l'humanité, me sont des garans certains qu'ils sacrifieront leur propre

gloire à l'intérêt de la vérité. L'un et l'autre n'ont pour but qne la conservation de l'espèce humaine ; c'est la plus douce récompense qu'ils puissent espérer de leurs travaux. La satisfaction d'avoir sauvé la vie à des individus est le plus beau triomphe de ceux qui se livrent à l'exercice de l'art de guérir.

Sous ce rapport, nous ne saurions trop inviter MM. les accoucheurs à entreprendre des essais qui prouvent l'utilité de la section du pubis, les avantages qu'elle peut procurer, et la prééminence qu'elle mérite sur l'opération césarienne. Les faits cités par M. *Baudelocque*, contre cette opération, ne sont pas des démonstrations ; si je vois, d'une autre part, des faits positifs, des faits qui indiquent clairement que l'opération de la section de la symphyse des pubis peut se faire, dans presque tous les cas, sans danger et avec le plus grand succès, je ne dois plus balancer à lui donner la préférence sur l'opération césarienne.

CHAPITRE IV.

HYDROCÈLE.

On donne ce nom à une tumeur du scrotum, causée par un amas d'eau ou de sérosité. Il y en a de différentes espèces, qui prennent différens noms, suivant leur siége. On les a quelquefois confondues avec les hernies, et leur nom d'Hydrocèle, qui vient du grec υδωρ, et κηλη, ne signifie proprement que hernie d'eau; mais elles en diffèrent beaucoup, car ce n'est qu'une véritable hydropisie particulière. On distingue cette tumeur en Hydrocèle par infiltration ou œdême du scrotum, en Hydrocèle dans le cordon spermatique, en Hydrocèle dans la tunique vaginale, et en Hydrocèle du sac herniaire.

1°. Hydrocèle par infiltration. L'Hydrocèle par infiltration ou l'œdême du scrotum est une tumeur blanche, pâteuse, uniforme, sans inflammation, sans douleur, retenant quelque temps l'impression du doigt. Quelquefois cette espèce d'œdême est accompagnée de

taches brunâtres, dégénérant en ulcères qui laissent échapper l'eau de toutes parts. Dans ces sortes de tumeurs, le malade éprouve d'abord du soulagement de cette sérosité qui s'échappe ; mais bientôt il se manifeste une inflammation à l'endroit de ces crevasses. Ces inflammations se terminent par suppuration, ou s'agrandissent et deviennent gangréneuses.

Causes.

L'Hydrocèle par infiltration reconnoît ordinairement pour cause la suite de l'anasarque. La tuméfaction se manifeste dans le scrotum chez l'homme, et dans les grandes lèvres chez la femme. Quand elle reconnoît cette espèce de cause, on la guérit par les remèdes appropriés à l'anasarque, tels que les apéritifs, les diurétiques, les sels, les purgatifs, les aposêmes, les sucs d'herbes. Quelquefois il est nécessaire de faire de légères incisions avec une lancette, surtout lorsque la maladie principale paroît se guérir, lorsque le scrotum paroît conserver sa tuméfaction, et que la verge se recourbe ; mais il faut avoir bien soin que l'incision soit extrêmement superficielle, autrement il surviendroit une affection gangréneuse qui auroit des suites dangereuses.

Les incisions superficielles peuvent être renouvelées de temps en temps sans danger. On ne peut se dissimuler que ce moyen n'est point curatif, mais seulement palliatif; que cette maladie locale n'est parfaitement guérie que quand la maladie principale l'est aussi parfaitement.

2°. Hydrocèle dans le cordon spermatique. L'Hydrocèle dans le cordon spermatique peut être considérée sous deux rapports, ou c'est une infiltration du tissu cellulaire qui enveloppe le cordon, ou c'est dans le tissu cellulaire même une ou plusieurs tumeurs aqueuses enkistées, plus ou moins considérables. Dans le premier cas, la tumeur est molle, sans douleur, œdémateuse; elle diminue par la compression, et paroît aussi diminuer lorsque le malade est couché. Il faut remarquer que la gaîne du cordon spermatique est une continuation du tissu cellulaire du péritoine, qui s'allonge pour envelopper le cordon. Quand les eaux sont épanchées dans le cordon spermatique, la tumeur est longue, et s'étend depuis l'aine jusqu'au testicule.

Causes.

Une des causes de cette espèce d'Hydrocèle

paroît être à peu près la même que la précédente ; cependant, elle reconnoît aussi pour cause la lenteur du mouvement du sang, ou sa dissolution ; les coups, les chutes, les compressions ont souvent contribué à sa formation. Le sang arrêté donne lieu à la sérosité de s'épancher et de suinter le long du cordon. Le malade éprouve de la pesanteur dans la région lombaire. Lorsque cette maladie est légère ; que le sujet est sain ; qu'il est d'un assez bon tempérament ; que la maladie est locale, comme il arrive souvent dans la jeunesse, alors de simples cataplasmes émolliens, des remèdes résolutifs et spiritueux pourront facilement dissiper cette Hydrocèle ; mais si elle est remplie d'hydatides, c'est-à-dire de vessies pleines d'eau ou de sérosité répandue le long du cordon, alors il faut avoir recours à la ponction, qui est aussi nécessaire dans la seconde espèce d'Hydrocèle enkistée. On a conseillé l'incision longitudinale et parallèle au cordon, afin d'évacuer toute l'eau qui est d'une nature visqueuse. Quelquefois la nature de l'Hydrocèle dans le cordon spermatique, quand la tumeur est ovale, que la peau n'est point adhérente à la tumeur ; quand il n'y a qu'une seule tumeur,

soit ronde, soit longue, sans changement de couleur à la peau, située sur le cordon spermatique ; enfin, lorsque le testicule et le scrotum ne sont nullement affectés, la ponction suffit, dans ce cas, pour guérir parfaitement la maladie; il ne faut pourtant pas en rester là : lorsque la ponction est faite, si l'eau est entièrement évacuée, il faut injecter avec le vin toute la partie où régnoit l'Hydrocèle. On laisse l'injection trois ou quatre minutes dans le cordon spermatique : on la réitère une seconde fois ; ensuite, on applique trois compresses les unes sur les autres, trempées dans le vin, enfin, on soutient le tout avec un bandage.

Plusieurs enfans ont été soumis à ce traitement dans les différentes circonstances dont je viens de parler, et il a toujours parfaitement réussi.

CABINET DE LECTURE DELARUE

3°. Hydrocèle dans la tunique vaginale. L'Hydrocèle dans la tunique vaginale du testicule, est celle dans laquelle l'eau est contenue entre cette tunique et l'albuginée qui recouvre immédiatement le testicule. Cette Hydrocèle est très-commune. On la remarque chez les enfans, chez les jeunes-gens, chez les adultes, chez les vieillards. Dans l'Hydrocèle de la

tunique vaginale, la tension et la douleur sont ordinairement assez grandes, la fluctuation est assez profonde, et le scrotum conserve souvent ses rides.

L'Hydrocèle dans la tunique vaginale n'est point une tumeur enkistée; elle s'annonce par une légère enflure à la partie inférieure de l'un des côtés du scrotum. Elle est oblongue, molle, compressible et avec fluctuation : on sent le cordon spermatique qui est sain, et le testicule à la partie postérieure de la tumeur; mais, lorsque la maladie devient plus considérable, on ne sent plus le testicule, ni le cordon spermatique, la tunique vaginale se distend, le scrotum s'allonge, la verge s'enfonce dans le scrotum. Cette Hydrocèle, quel que soit sont volume, est toujours peu douloureuse. Lorsque le malade porte un suspensoir pour soutenir le scrotum, il n'éprouve presque point de tiraillement.

La ponction, dans les Hydrocèles de la tunique vaginale, est parfaitement indiquée, quelle que soit la cause de l'épanchement de la sérosité dans la tunique vaginale; le volume de ces sortes d'Hydrocèles varie singulièrement, à raison de la quantité d'eau contenue dans la tunique vaginale; quelquefois on en a

vu de si volumineuses, qu'elles contenoient jusqu'à une pinte d'eau et plus; d'autres sont extrêmement petites. Dans quelques-unes, on voit des hydatides attachées, soit à l'épididyme, soit à la tunique albuginée, soit à l'intérieur de la tunique vaginale. Dans la plupart de ceux qui sont attaqués d'Hydrocèles volumineuses, le testicule est souvent atrophié. Chez ceux où l'Hydrocèle est petite, le testicule est parfaitement sain.

Un enfant de quatorze ans me fut présenté avec une Hydrocèle dans la tunique vaginale, sans que j'aie pu parvenir à en connoître la cause. L'Hydrocèle étoit petite, l'enfant jouissoit d'une bonne santé, le testicule étoit en bas et en arrière; il n'y avoit point d'engorgement, la fluctuation étoit sensible, la ponction devoit donc être couronnée du succès; aussi a-t-elle été suivie d'une parfaite guérison, quoique le malade n'ait point été préparé. Lors même que les Hydrocèles sont accompagnées d'hydatides, non-seulement dans la tunique vaginale, mais même dans le cordon, la ponction réussit également.

Dans les Hydrocèles de la tunique vaginale, on employoit jadis le séton, on introduisoit des bougies dans cette membrane; ce trai-

tement étoit accompagné de beaucoup de douleurs dans tous les temps, avant, pendant et après son usage. On recouroit autrefois aux caustiques; ils sont dangereux, ils attaquent le testicule. Ces moyens heureusement sont aujourd'hui abandonnés; il est vrai que l'incision de la tunique vaginale est douloureuse, et qu'elle ne réussit pas toujours; les hydrocèles reviennent souvent, et ces opérations sont souvent suivies de la chute du testicule. La ponction est préférable; l'engorgement du testicule n'est pas même une raison pour y renoncer: suivie de l'injection chez un orfèvre, elle a réussi, malgré l'engorgement du testicule, et cet engorgement s'est même dissipé. Chez un sujet à qui on avoit appliqué le séton, la maladie s'étoit dissipée, et avoit reparu ensuite; la ponction, suivie de l'injection, a réussi parfaitement.

On ne doit point se dissimuler que l'on a regardé long-temps cette opération comme purement palliative; mais il est démontré aujourd'hui qu'elle procure une guérison radicale, si le malade est jeune, si la maladie est récente, si l'eau est limpide, si le testicule est sain, sans tuméfaction, et si les membranes du scrotum sont sou ples et dans l'état naturel.

Il faut que la ponction soit bien faite. Après l'évacuation complète de l'eau, on a imaginé d'injecter entre la tunique vaginale et l'albuginée une certaine quantité d'esprit-de-vin, afin d'occasionner par l'inflammation une adhérence mutuelle de ces deux membranes. La conséquence étoit juste; mais le moyen que l'on employoit étoit trop violent; la mort survenoit souvent à la suite d'un pareil traitement. Un procédé plus doux devoit avoir un succès plus constant. On doit donc se borner à injecter du vin tiède, sans remplir la tunique vaginale, ce qui occasionne de grandes chaleurs vers l'ombilic, vers les reins, et excite des sensations extrêmement vives. Du vin mêlé d'eau rendroit l'opération nulle. Le vin trop fort a aussi de grands inconvéniens: il survient de vives douleurs, de graves accidens; les vins acerbes sont également dangereux: les vins blancs, qui sont ordinairement plus irritans que les vins rouges, ne doivent être employés qu'avec beaucoup de précaution; l'injection doit être faite avec une seringue par le canal du trois-quarts. On doit la laisser séjourner deux ou trois minutes, en agitant le scrotum avec la main. Le vin sort presque blanc; il faut alors faire une seconde injection;

si le vin est encore décoloré, il faut recourir à une troisième injection.

Est-ce par le recollement de la tunique vaginale avec le testicule que s'opère la cure? je n'oserois le prononcer. Peut-être le resserrement dans la texture de la tunique vaginale suffit-il pour procurer la guérison; quoi qu'il en soit, il faut avoir soin de préparer le malade par des potions calmantes. Celle que je fais donner aux malades est composée d'eau de tilleul, à la dose de deux ou trois onces, d'eau de fleur d'orange, à la dose de deux gros., d'une demi-once de sirop diacode, avec quinze gouttes anodines d'Hoffman. Il est encore nécessaire d'envelopper de linges bien chauds le ventre du malade, afin de soutenir les bandes que l'on met autour de la plaie.

Il est cependant des cas où il faut recourir à un autre traitement; à l'incision faite au scrotum du haut en bas avec un scapel, ou à la castration. Ces cas sont ceux où le testicule est désorganisé en tout ou en partie, et où la suppuration s'est déjà manifestée.

MALADIES DES HUMEURS.

CHAPITRE PREMIER.

DU SCORBUT.

Le Scorbut est une maladie cachectique, qui est fréquente dans les pays du nord et parmi ceux qui habitent dans des lieux marécageux. Elle attaque les soldats, les matelots, les gens du peuple qui se nourrissent mal, les personnes sédentaires, d'un tempérament lourd et mélancolique, qui sont accablées de chagrins, de tristesse et de peines. Quelques médecins du premier ordre regardent le Scorbut comme le dernier degré de l'affection hypocondriaque; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se propage par contagion et que les enfans, qui ne sont point mélancoliques, en sont souvent attaqués.

On divise le Scorbut, en Scorbut de terre et Scorbut de mer, et en mixte ou interméd-

diaire; mais ce ne sont là que des divers degrés de la même maladie. Le Scorbut de terre est celui qui se développe par le seul vice de la constitution. Le Scorbut de mer est celui auquel sont exposés ceux qui font des voyages de long cours sur mer, ou qui sont détenus dans des prisons, dans des casernes, dans des hôpitaux, dans des lieux humides, et qui sont privés de viande fraîche et de végétaux. Le Scorbut mixte ou intermédiaire est celui qui se développe chez des sujets qui y sont exposés par un vice de constitution, par des causes très-légères, qui ne sauroient pas se développer chez un homme bien constitué.

Quelques médecins divisent le Scorbut en chaud et en froid; ils regardent comme Scorbut chaud, celui qui se remarque chez les jeunes-gens, chez les personnes d'un tempérament sanguin et bilieux, et comme Scorbut froid, celui qui arrive aux vieillards, aux personnes mélancoliques et pituiteuses.

DHARVE

Symptômes.

Le Scorbut se manifeste par la lésion des gencives, par des efflorescences particulières

sur la peau, par des taches livides, jaunes, violettes, dont les jambes sont couvertes. Les malades éprouvent des douleurs lancinantes en différentes parties du corps; presque tous ressentent une pesanteur, une lassitude, un chagrin qu'ils ne sauroient vaincre. Ils sont frappés de la crainte de la mort; ils ne dorment point, et sont sujets à des vertiges pendant le sommeil. Plusieurs se plaignent d'un mal de tête violent, de foiblesses dans les membres, de torpeur, du tremblement. Leur visage est ordinairement pâle ou de couleur plombée; ils ont une haleine fétide; leurs dents s'ébranlent; les gencives sont souvent enflées, et cèdent à la moindre pression. Leur couleur est livide, et on y remarque des caractères sensibles d'ulcération ou de putridité. Souvent le reste de la bouche est dans un mauvais état; il n'est pas rare de voir des maux de dents suivis de carie.

A mesure que la maladie avance, la putridité de la bouche passe de la trachée-artère aux poumons, et devient de plus en plus fétide. Le pouls, dans plusieurs malades, est lent, inégal, intermittent; il devient quelquefois plus vif, et il en résulte une fièvre scorbutique qui n'a aucun ordre, ni aucun caractère fixe. Pen-

dant le cours de cette fièvre, il paroît des taches assez semblables à des piqûres de puces, qui disparoissent promptement, et que l'on prend quelquefois pour des pétéchies. Quelques malades se plaignent de fréquentes palpitations; quelques-uns éprouvent une grande difficulté dans la respiration; d'autres ressentent des douleurs assez vives au sternum, au dos, aux côtes, qui ressemblent assez à celles que l'on éprouve dans la pleurésie.

Le virus scorbutique se fait vivement sentir sur les viscères abdominaux. Plusieurs malades éprouvent des rots fétides et un gonflement extraordinaire dans la région épigastrique, ou dans tout l'abdomen, surtout après le repas. L'appétit se soutient cependant assez constamment chez quelques malades. Il y a une si grande constriction de l'œsophage, que les alimens solides ou liquides peuvent à peine parvenir dans l'estomac. Les malades éprouvent des douleurs sourdes, gravatives ou aiguës dans l'hypocondre gauche, qui paroît dur, gonflé, douleurs qui, la plupart du temps, passent du côté droit. Le ventre est tantôt gonflé, dur et resserré, tantôt mol et relâché; quelquefois même avec des déjections putrides. Les malades éprouvent aussi des douleurs de

colique atroces, comme dans la néphrétique ou la colique de plomb.

Les urines varient singulièrement; tantôt elles sont fétides et couleur de brique, tantôt elles sont troubles, bourbeuses. D'autres fois, elles sont claires, abondantes et limpides. Quelquefois les malades éprouvent des douleurs vagues aux membres, aux cuisses surtout, qui deviennent plus violentes la nuit, comme dans la maladie vénérienne. Chez quelques malades, on observe des tumeurs de la grosseur d'un œuf, qui ont leur siége à la tête, qui disparoissent au bout de deux ou trois jours, et reviennent fréquemment. D'autres fois on remarque des érésipèles, qui paroissent et disparoissent aussi très-fréquemment. On aperçoit aussi aux cuisses, aux jambes, des ulcères très-opiniâtres, où il survient souvent des chairs fongueuses qui empêchent leur réunion. Enfin, on observe encore de fréquens saignemens de nez, des effusions de sang par différentes parties du corps, comme par la bouche, de l'estomac, des intestins. La plupart de ces signes se confondent avec ceux de la vérole ou d'autres maladies semblables. Le médecin observateur doit apporter beaucoup de précaution pour ne pas voir la vérole ou les scrophules partout.

Je n'ai point parlé ici des rhumes, ni des fluxions scorbutiques ; il est bon de savoir, qu'en général, il survient souvent des rhumes à ceux qui sont attaqués du Scorbut, lesquels sont accompagnés de quinte, de toux très-vive et suffoquante. Ces rhumes se renouvellent fréquemment, et sont suivis de toux sèche et de crachats épais, qui semblent souvent purulens. Les fluxions scorbutiques sont aussi très-fréquentes et très-rebelles. Dans ces fluxions, les glandes salivaires sont plus ou moins gonflées et douloureuses; les gencives et les dents sont couvertes d'une espèce de sanie blanchâtre. Lorsque cette fluxion est forte, il survient dans l'intérieur des lèvres, des joues, et au bord de la langue, des aphtes ulcérés qui affectent ces parties, de la même manière qu'elles le font dans la salivation mercurielle. Cette maladie termine ordinairement son cours en huit ou dix jours, et elle s'observe particulièrement en hiver.

Causes.

Le Scorbut reconnoît pour cause l'air froid, humide, des alimens salés, âcres, peu nourrissans, ou de difficile digestion, la suppression

de quelques évacuations ordinaires, le chagrin, la peur, des affections de l'âme qui abattent les forces, et qui tendent à produire le Scorbut ou à l'aggraver. Les habits sales, la malpropreté, le défaut d'exercice, les alimens malsains, l'air renfermé, l'habitation des lieux humides, les vaisseaux, les prisons, etc.; enfin, toutes les causes qui affoiblissent les organes et vicient les humeurs, produisent le Scorbut.

Pronostic.

Plus le Scorbut est ancien, plus il est difficile à guérir. Celui qui est accompagné de la maladie vénérienne est très-rebelle. Le Scorbut constitutionnel ou de terre, qui tire sa source d'une cause légère, peut aisément se dissiper, lorsqu'il est récent. Le Scorbut accidentel ou de mer, se guérit souvent par la cessation des causes qui l ont produit. Le Scorbut mixte ou intermédiaire, n'est pas aussi difficile à guérir que le Scorbut constitutionnel, qui, comme je l'ai dit, est très-rebelle, lorsqu'il est ancien. On ne doit point regarder comme un mauvais présage les taches que l'on remarque sur la peau, si elles ne sont ni livides, ni noires. Lorsque le flux hémorrhoïdal survient dans le Scorbut, on peut regarder ce

signe comme avantageux. Il n'en est pas de même, lorsqu'il y a difficulté dans la respiration. On ne sauroit tirer aucun présage du flux de ventre; il a été funeste aux uns et avantageux aux autres. Les coliques font craindre la gangrène dans les intestins. Les tumeurs, qui paroissent et disparoissent, ne sont pas d'un bon présage. Les ulcères scorbutiques sont souvent très-rebelles. Il n'est point aisé d'arrêter la gangrène, quand elle se manifeste dans cette maladie. Enfin, la dyssenterie, la diarrhée, la paralysie, les foiblesses, la gangrène des intestins, la fièvre, le marasme, l'apoplexie, la phthisie et les convulsions sont souvent les avant-coureurs de la mort.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, on trouve des taches noires très-larges, qui amènent une prompte putridité, et qui forcent à les ouvrir promptement. Un examen attentif fait découvrir de grands désordres dans les viscères abdominaux. Le foie est souvent attaqué, dur, squirreux et tuberculeux. La rate, dans plusieurs malades, est presque cartilagineuse, gonflée, très-grosse, et souvent attaquée de putridité.

Les vaisseaux sanguins de l'abdomen, et surtout les hépatiques et les spléniques sont remplis de concrétions semblables au tartre. Le mésentère est souvent obstrué, squirreux et purulent, et ses vaisseaux variqueux. L'épiploon est aussi attaqué. On observe sur l'estomac, sur les intestins, des taches gangréneuses, et quelquefois dans les viscères de la poitrine. On remarque, sur les os, des épiphèsés brisées, des ligamens qui sont corrodés; quelquefois même les os sont devenus mols et cartilagineux.

CABINET DE ... DRA...

Traitement.

Le cresson, le cochléaria, le raifort et autres plantes anti-scorbutiques, prises à propos, sont souvent avantageuses; mais il est bon de commencer la cure par les délayans, les tempérans, les boissons aqueuses abondantes, l'eau de chicorée, la fumeterre; l'oseille, le suc de limon méritent le premier rang. Le lait, le petit-lait, les eaux minérales froides, les légers amers purgatifs, le quinquina, la rhubarbe, la crême de tartre, ou *acidule tartareux*, le vinaigre, l'esprit de sel sont très-bons pour prévenir ou guérir le Scorbut. Le petit-lait de chèvre, le cèdre, la

poirée, le mol de bière, l'eau de goudron, la décoction de salsepareille, les racines de guimauve, les infusions de petite centaurée, le lierre terrestre, le trèfle d'eau sont encore salutaires. L'eau ferrée peut aussi être employée avec beaucoup d'avantage. Les ulcères des gencives demandent un gargarisme d'eau d'orge miellée. Lorsqu'il n'y a qu'elles qui paroissent affectées, on peut guérir les malades, en leur faisant manger, plusieurs fois par jour, des oranges amères, des citrons, des feuilles d'oseille. Les plantes potagères, prises en quantité, ne sont pas moins utiles dans le traitement du Scorbut confirmé.

Il y a deux espèces d'anti-scorbutiques qui ne peuvent être employés indifféremment : les anti-scorbutiques âcres, et les anti-scorbutiques acides. Les anti-scorbutiques âcres ne conviennent point à tous les estomacs ; les anti-scorbutiques acides occasionnent souvent des agacemens. Il faut alors consulter la nature, et mélanger, suivant les circonstances, ces médicamens, soit âcres, soit acides, avec les adoucissans, les tempérans : tels que la poirée, la laitue, la chicorée sauvage, la patience, la bardane, la fumeterre, etc. Une décoction de grande patience aquatique réussit souvent

contre les douleurs scorbutiques anciennes.

Ces remèdes demandent à être continués pendant long-temps. Dans la fluxion scorbutique, l'oseille et la limonade m'ont singulièrement réussi. On peut gargariser la bouche des malades avec le suc de citron, et leur conseiller de se frotter les gencives avec le miel ou avec la pulpe de citron. Les bains chauds dans plusieurs circonstances, surtout dans l'œdématie, ont conduit les malades à une parfaite guérison. Je ne parle point du camphre, du succin, du sel ammoniac, de l'alun, et d'autres acides minéraux souvent conseillés par les praticiens; je crois que ce sont les circonstances qui doivent déterminer l'application de ces différens remèdes. Le sel ammoniac est un apéritif fébrifuge, qui porte à la transpiration. Son usage doit être très-circonspect. On doit le donner depuis six grains jusqu'à un demi-gros au plus. Je préférerai toujours le suc des plantes à tout autre remède, et particulièrement l'extrait du cochléaria, du cresson de fontaine et de la fumeterre.

Quelques médecins ont conseillé, dans le Scorbut, d'employer le gaz acide carbonique. On peut l'avaler et le boire dans un véhicule

approprié. Sa qualité anti-septique l'a fait appliquer avec succès au Scorbut. Un des moyens les plus avantageux, est de l'injecter en forme de lavemens.

CHAPITRE II.

DES SCROPHULES.

Définition des Scrophules.

On entend par Scrophules, humeurs froides ou écrouelles, des tumeurs dures, souvent indolentes, squirreuses, qui se forment peu à peu dans les glandes conglobées du col, de la gorge, des aisselles, des aines, quelquefois au jarret, au bras, au poignet, aux mammelles. La structure des glandes, et les fonctions qu'elles exercent, expliquent très-naturellement pourquoi le vice scrophuleux se manifeste, pour l'ordinaire, dans les glandes conglobées.

Symptômes.

L'épaississement de la lèvre supérieure, l'ophthalmie ennuyeuse par son obstination, des fluxions opiniâtres qui se jettent insensi-

blement sur les articulations, sans cause manifeste, qui sont suivies d'abcès, de gonflement dans les os, surtout aux apophises et aux épiphises, un œdême particulier, l'épaississement des ligamens, des articulations, l'élargissement et la carie des os, un endurcissement dans les glandes de la mâchoire et du col, des obstructions dans le mésentère, souvent une toux sèche et fatigante sont les symptômes les plus communs des Scrophules. Le vice scrophuleux est, comme le vénérien, souvent caché dans le corps, et compliqué avec d'autres maladies, telles que le scorbut ou la vérole.

Cette maladie est souvent héréditaire, et les individus qui en sont attaqués ont le malheureux pouvoir de la transmettre à leurs descendans.

Signes auxquels on peut reconnoître ou soupçonner les Scrophules.

Ceux qui sont nés de parens affectés de cette maladie, ou qui ont été nourris d'alimens grossiers et visqueux, peuvent être soupçonnés d'être scrophuleux. Dans les personnes entachées de ce vice, on trouve un certain fond de blancheur de la peau, qui contraste avec une

douleur assez vive des joues et la pâleur des lèvres. La peau est, en général, d'un poli, d'une douceur et d'une finesse remarquables. La fibre est bien nourrie; cependant son tissu est mol et relâché, la tête est large, le col est court et gros, la mâchoire inférieure est épaisse et large, la lèvre supérieure est engorgée et épaisse, les lèvres sont grosses, les os de la pommette sont de même plus gros; les ailes du nez et les paupières sont plus épaisses, le visage est plein, les yeux ont quelque chose de hagard; la tête est ordinairement ornée de beaux cheveux; le bas-ventre est plus gros qu'à l'ordinaire, sans être dur; le pouls n'a point la fréquence naturelle aux autres individus, il frappe mollement le doigt; tous les membres paroissent arrondis.

Les enfans scrophuleux se distinguent souvent par leur esprit et leur gentillesse. On remarque beaucoup d'irrégularité dans le développement de leurs facultés physiques et morales. Les scrophuleux sont sujets à des indispositions habituelles, à des saignemens de nez fréquens, à des rhumes, aux enrouemens, à la toux, à des éruptions qui ont quelquefois l'apparence de la gale, à des indigestions fréquentes, aux coliques, aux vents, aux selles

muqueuses, séreuses, vertes, à des accès de fièvre irréguliers, à des tumeurs glanduleuses, à l'œtophie mésentérique.

CABINET DE LECTURE DRARVE RUE DE L'ABREUV.

Nature des Scrophules.

D'après les expériences de *Mascagni*, on sait que les vaisseaux lymphatiques n'ont aucune communication directe avec les vaisseaux capillaires du système sanguin, et que les glandes lymphatiques ne sont qu'une continuation des vaisseaux absorbans. La maladie scrophuleuse est une affection du système lymphatique. Ce système comprend plusieurs classes d'organes. 1°. Les vaisseaux absorbans dispersés dans toutes les parties du corps sans exception, qui forment des circonvolutions infinies; tantôt dilatés, tantôt rétrécis, ils constituent des cellules, des plexus vasculeux, sans admettre aucune communication avec les vaisseaux sanguins, si multipliés dans les glandes conglobées. 2°. Le conduit thorachique. 3°. Un nombre infini de glandes, formées de vaisseaux lymphatiques, de vaisseaux sanguins et de nerfs, et qui varient à l'infini le cours de la lymphe.

Des pores organiques de ces vaisseaux sanguins, découle une humeur séreuse qui

s'épanche dans les interstices du tissu cellulaire des glandes, pour être reprise par les vaisseaux lymphatiques qui s'ouvrent dans ces petites cavités. L'office de cette humeur séreuse consiste à délayer la lymphe, et à favoriser le mélange des différentes liqueurs que les vaisseaux lymphatiques emportent dans les glandes conglobées, pour que la lymphe y acquierre les qualités les plus propres à la nutrition. Dans les Scrophules, la lymphe est plus épaisse et plus visqueuse qu'elle ne le doit être.

Le système lymphatique remplit deux fonctions dans l'économie animale, l'absorbtion et l'assimilation. C'est l'absorbtion qui ramène la lymphe dans le torrent de la circulation; c'est l'assimilation qui prépare les différentes humeurs. C'est dans ce but que notre corps est muni d'une grande multitude de glandes.

Causes des Scrophules.

Les Scrophules reconnoissent pour cause tout ce qui peut relâcher le ton des fibres matrices, tout ce qui altère l'irritabilité et la sensibilité du système lymphatique, tout ce qui peut contribuer à la formation d'un mauvais chyle. Ainsi, l'engorgement des glandes, le spina-bifida, l'ophthalmie, les mauvaises nour-

ritures, l'abus des vomitifs et des purgatifs, les vers, les glaires, une vie trop sédentaire, le défaut d'exercice, la malpropreté des vêtemens, un exercice trop grand des forces de l'esprit, le chagrin, l'onanisme, la crainte contribuent souvent à la formation du vice scrophuleux. Outre ces causes, on en remarque encore d'autres que l'on peut appeler occasionnelles. 1°. L'accroissement du corps. Au période du développement, il se fait un gonflement dans certaines glandes, qu'on nomme nœuds d'accroissement. A l'éruption des troisièmes dents molaires, ou vers l'âge de la puberté, la direction du corps des vertèbres se dérange, et les Scrophules se manifestent. C'est souvent à cette époque que se déclare la phthisie tuberculeuse. 2°. L'influence du printemps. 3°. La suite des ébranlemens violens, des coups, des chutes, des plaies, les maladies éruptives et la maladie vénérienne.

A ces causes, on peut encore en ajouter de prochaines; la réunion d'un certain degré de foiblesse et d'atonie à un état particulier d'action de ces organes, d'où naît une âcreté spécifique de la lymphe. Le siége est dans les parties solides. Les vices de la lymphe et du chyle sont une consistance visqueuse, glaireuse

et terreuse, ou une consistance trop aqueuse de ce fluide, ainsi que du gluten, qui lie les parties solides. De là naît une âcreté scrophuleuse.

Formation et effets du virus scrophuleux.

Il est démontré aujourd'hui que tous les vaisseaux lymphatiques, comme tous les vaisseaux lactés, sont veineux et absorbans, et qu'ils s'ouvrent dans les cavités et sur toutes les surfaces internes ou externes du corps humain. Comment se forment les âcretés du virus scrophuleux ? Les avis sont très-partagés sur ce point ; les uns ont déclaré que l'espèce d'acrimonie scrophuleuse étoit de nature acide ; les autres ont imaginé qu'elle étoit au contraire de nature putride ; une troisième classe admet toutes sortes d'acrimonies dans l'ordre des causes qui donnent naissance aux Scrophules. Personne ne paroît avoir connu la nature particulière du virus, et ne peut par conséquent expliquer comment se forment ces âcretés. Est-ce par une action trop vive ou trop foible des vaisseaux, laquelle donne lieu à des obstructions ? Pour moi, je suis porté à croire que la nature de ce suc influe sur l'état de la lymphe ; que cette liqueur est moins animalisée ; que

l'action des vaisseaux est trop foible. Il se forme alors un engorgement dans les glandes; la qualité des fluides est viciée par la stagnation. La corruption et la décomposition marchent à sa suite. L'âcreté scrophuleuse se développe ; il se fait des congestions dans le tissu cellulaire, d'où résultent des œdèmes, des engorgemens, des tumeurs blanches, des tumeurs lymphatiques, et même le gonflement des os. L'irritation décompose la lymphe; de là naît l'atrophie. Le virus scrophuleux développe dans la lymphe un acide particulier qui caractérise ce virus, qui agit comme un levain. A un très haut degré, l'âcreté scrophuleuse prend un caractère putride. Le vice immédiat des liqueurs paroît donc être, le plus constamment, de nature acide. Cette espèce d'altération dégénère en putridité, suivant les lois de la fermentation subie par la substance animale.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des cadavres, on trouve dans les tumeurs extérieures une matière fluide, un peu rouge, tirant sur le jaune. On voit aux environs une matière comme graisseuse, concrète, charnue, quelquefois assez semblable à

du lard, comme on l'observe à la suite des cancers ou dans les os cariés. Dans le bas-ventre, on trouve des glandes mésentériques plus grandes qu'à l'ordinaire ; quelquefois squirreuses, calleuses, et même d'une extrême dureté; d'autres fois ces glandes renferment une matière sébacée, visqueuse, calleuse ou purulente. On aperçoit sur le tube intestinal des sarcomes polypeux ; le foie, la rate, sont souvent attaqués de putridité. L'épiploon, le pancréas, l'utérus, éprouvent souvent les mêmes dégradations. Le vice scrophuleux exerce aussi son action sur la poitrine, sur les poumons, sur la plèvre, où l'on trouve des tumeurs squirreuses et putrides. Nous ne parlerons point de la carie, de la tumeur des os, ou d'autres accidens que nous avons indiqués.

Traitement.

Le traitement des Scrophules est très-difficile ; il faut remplir deux indications. 1°. Diminuer l'érétisme nerveux ; 2°. rétablir le ton des fibres motrices. Pour remplir la première indication, les bains tièdes, les eaux minérales de Plombières, de Barrège, de Bonne, les anti-spasmodiques, les narcotiques, et

plus encore les résolutifs, la scrophulaire, la cynoglosse, la petite kélidoine, la valériane, la saponaire, les capillaires, le cerfeuil, la germandrie, le chardon à bonnetier, le souci, la digitale, la douce-amère, dont on emploie la tige, la camomille, l'arnica, dont les fleurs sont d'usage, la scammonée, l'extrait de ciguë, et le quinquina, sont d'une efficacité très-reconnue. L'usage de la ciguë donne de l'appétit et fortifie l'estomac. *Fothergill* ne craint pas de dire que le quinquina est un excellent remède. Voici comment il l'administre : Prenez une once de quinquina en poudre, faites-le bouillir dans une pinte d'eau pure, réduite à chopine ; ajoutez sur la fin demi-once de racine de réglisse coupée par petits morceaux. Mêlez dans la colature deux onces d'eau de noix muscade. On peut prendre de ce mélange deux, trois, quatre cuillerées, avec dix, vingt, et jusqu'à soixante gouttes de teinture de gayac.

Cependant, le quinquina, tout efficace qu'il est pour rétablir le ton des fibres motrices, nuit, lorsque les Scrophules sont accompagnées de signes d'inflammation, et il conduit alors à la phthisie confirmée. Pour rétablir le ton des fibres motrices, les mercuriaux, les antimoniaux, les sels alkali, le bois de gayac,

sont extrêmement bons. Les fondans, le savon, les absorbans, sont aussi très-avantageux. Voici, au milieu de l'abondance des remèdes que nous avons sur cette maladie, celui qui me paroît le meilleur.

Après avoir débuté par un émétique, secondé par un ou deux purgatifs, selon le besoin, pour nettoyer les premières voies, on prescrira, pendant huit jours, les apéritifs tempérans, en forme de boisson, d'aposème, de tisanne, de suc; les préparations de mercure, combiné avec les gommes, la ciguë, les alkali, le savon, le sel marin, seront très-bons. On peut faire des pilules composées de savon de Storkey, d'alkali de tartre, de limaille de fer, de sel ammoniac, de saponaire et de fleurs de tilleul. Ces pilules seront depuis quinze grains jusqu'à un gros; elles doivent être répétées une, deux ou trois fois dans la journée. Les effets seront très-prompts, si les malades sont soumis en même temps au pouvoir de l'électricité.

Les cautères sont de très-grands remèdes dans les Scrophules; un ou deux, et quelques purgatifs, placés à de courts intervalles, donnent une libre issue aux humeurs.

Les sudorifiques sont souvent trop négligés

dans le traitement des Scrophules. Le fondant de Rotrou pousse fortement à la peau, et a opéré des cures merveilleuses, parce qu'il a procuré des transpirations soutenues. L'æthiops minéral peut être employé dans les maladies scrophuleuses pour fondre les tumeurs.

Lorsque l'inflammation s'empare des tumeurs, l'usage des fondans et des purgatifs est dangereux; celui du camphre est plus efficace.

Est-il essentiel de seconder par des topiques les effets internes des remèdes anti-spasmodiques? Faut-il exciter ou détourner la suppuration? Est-il nécessaire d'extirper les tumeurs scrophuleuses? Enfin, faut-il ouvrir les abcès scrophuleux? Voici la solution de ces questions. 1°. Nous croyons qu'il faut régler l'emploi des remèdes externes résolutifs, sur les modifications qu'exigent les fondans internes. Un emplâtre de gomme ammoniaque, mêlé avec une partie d'emplâtre vésicatoire, m'a paru un des topiques les plus avantageux. 2°. Il est très-utile d'exciter la suppuration, si l'on peut détourner le virus scrophuleux, et dépurer la lymphe, ou si l'on croit, par l'état et la couleur de cette humeur,

qu'elle tend inévitablement à une suppuration prochaine. Quand on traite des sujets foibles et de complexion délicate, il faut exciter la suppuration, en couvrant les tumeurs avec des suppuratifs relâchans, comme l'onguent de la mer, des feuilles de senecon et de poirée, des cataplasmes de racine de bryone, des semences de moutarde, ou un mélange d'oignons cuits sous la cendre, de poix ou d'onguent basilicum; ce sont là des suppuratifs excellens Cependant, quelques médecins présument qu'on doit empêcher, s'il est possible, les tumeurs de suppurer, et nous sommes de cet avis, lorsque ces tumeurs ne sont point susceptibles d'être amenées à suppuration. 3°. L'extirpation des tumeurs scrophuleuses, recommandée par *Severin* et *Sanctorius*, nous paroît inutile et même dangereuse; elle ne corrige ni ne détruit le vice qui les a produites. 4°. Nous ne croyons pas qu'il soit bon d'ouvrir les abcès scrophuleux. Le contact de l'air, qui nuit singulièrement aux ulcères qui en résultent, doit arrêter un médecin prudent. Une circonstance seule doit décider l'ouverture précoce des tumeurs scrophuleuses; c'est lorsque ces tumeurs sont voisines des os ou de leurs articulations, et que l'on craint la carie.

A ce traitement, nous joignons le régime, qui nous paroît infiniment important; il l'emporte sur les médicamens. Une nourriture légère, substancielle, fortifiante, sans être échauffante et la moins disposée à la formation des acides, nous paroît très-avantageuse. Nous prescrivons aussi l'habitation dans un air pur et sec, le grand air, l'exercice, des frictions avec la flanelle, beaucoup de propreté, des lotions à l'eau froide. Nous ne pouvons dissimuler que, malgré toutes ces indications, la cure des Scrophules est très-difficile, et exige quelquefois plusieurs années. Cependant, la puberté les guérit quelquefois. Lorsqu'elles ne sont point guéries à cette époque, on court grand risque de les voir se manifester, sous divers caractères, pendant tout le cours de la vie.

Nota. 1°. *Dionis* a remarqué que, de cent enfans écrouellés qui se présentent, les trois quarts sont paysans. Suivant *Bordeu*, les Scrophules appartiennent particulièrement aux gens de la campagne, et plus encore aux montagnards. Sur les montagnes, la température est extrêmement inégale; la fraîcheur des nuits, l'humidité du matin et du soir, contrastent avec la chaleur et la sécheresse des

jours. L'eau altérée par des substances minérales acides, par la fonte des neiges, la mauvaise qualité d'un pain de seigle, l'usage des bouillies, des crêpes de sarrazin, des châtaignes, l'insalubrité des habitations, qui agissent puissamment sur les montagnards, tout cela les dispose aux Scrophules.

Les Scrophules se développent communément dans l'intervalle de dix-sept à trente ans; cependant, on les voit quelquefois se développer même après la naissance, dans l'âge adulte, et pendant la vieillesse. M. *Lalouette* cite une famille chez laquelle les Scrophules se déclarèrent à des époques bien différentes; dans une fille âgée de vingt-six ans, sa sœur, âgée de seize ans, et une autre sœur, âgée de quatorze ans. Le père lui-même, à l'âge de soixante-six ans, en fut attaqué par des glandes à la nuque, sous le menton, le long du col, sous les aisselles et sous les jarrets.

Nous pouvons, à côté de ces faits, mettre celui d'un ancien président au parlement de Paris, qui, après une vie menée dans le libertinage, eut, à l'âge de quarante-cinq ans, une fluxion très-rebelle, occasionnée par les Scrophules, et qui ne fut terminée qu'en faisant abcéder les glandes.

Nota. 2°. Les Scrophules dépendent de la congestion et de l'épaisseur de la lymphe dans les glandes et le tissu cellulaire qui les environne. Elles sont occasionnées par des matières acides ou âcres. On ne sauroit donc trop tôt recourir à l'électricité; elle a parfaitement réussi entre les mains de *Mauduyt*, de *Cavello*. Elle ne doit être employée que par bains et rarement par étincelles. *Conier* a guéri une petite fille de six ans par un traitement électrique de trois mois et les bols fondans. *Mauduyt* cite un soldat âgé de vingt-huit ans, dont la maladie avoit résisté à tous les remèdes. *Vic-d'Azir* et lui n'employèrent que l'électricité seule, et les symptômes de la maladie furent dissipés en peu de temps. Un an après, il ne s'étoit rien manifesté qui annonçât le retour du mal. *Sigaud-Delafond* cite le fils d'un tailleur, âgé de quinze ans, auquel l'électricité, employée avec les bouillons apéritifs, les bols fondans, le petit-lait, le sirop des cinq racines, parvinrent à dissiper entièrement les symptômes du vice scrophuleux. Cinq ans après, *Sigaud* le vit parfaitement bien portant. Il cite aussi les effets du traitement heureux de l'électricité sur une jeune demoiselle de dix-huit ans. A la suite d'une suppression, elle fut attaquée d'une

incommodité qui présentoit les principaux caractères d'une affection scrophuleuse ; en vain elle avoit eu recours aux remèdes fondans les plus actifs. L'électricité, le petit-lait, le sirop des cinq racines apéritives et les bols fondans, dissipèrent entièrement la maladie.

MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX.



PARALYSIE.

On entend par Paralysie une maladie qui consiste dans la perte ou la diminution du mouvement et du sentiment d'une ou de plusieurs parties du corps, ou seulement dans la perte de la première de ces facultés. Son nom lui vient du grec παραλυω, je relâche. C'est un relâchement des nerfs, qui prive les parties du corps du mouvement et du sentiment.

La Paralysie se divise en complète et en incomplète. Dans la Paralysie complète, tous les muscles et les nerfs sont affectés, depuis

la tête jusqu'aux pieds. La Paralysie incomplète n'affecte que quelques parties. Lorsque la Paralysie est complète, lorsqu'elle attaque à la fois tout le corps, c'est alors une véritable apoplexie. C'est une Paralysie universelle, lorsque la tête étant libre, la maladie s'étend à toutes les autres parties du corps. C'est une hémiplégie, si elle n'attaque qu'une moitié du corps. Celle qui attaque depuis le diaphragme jusqu'aux pieds, s'appelle aussi hémiplégie. Elle est souvent accompagnée d'incontinence d'urine, de matière fécale, de matière séminale. La Paralysie qui se borne à une seule partie, est une paralysie partielle qui prend différens noms, suivant les parties affectées. La Paralysie du nerf optique est connue sous le nôm de goutte sereine ou amaurose. L'affection des nerfs de l'odorat, privés de sentiment, se nomme anomie; celle de l'ouïe, ou Paralysie du nerf auditif, se nomme surdité; celle des muscles du larynx, aphonie; celle de la vergé, accaféodysa; celle de l'œsophage, aphagie. En un mot, toutes les Paralysies partielles attaquent tantôt le bras, la jambe; tantôt les paupières, la vessie, l'anus, les viscères abdominaux, le cœur, les poumons, l'estomac et autres or-

ganes essentiels à la vie. Il n'y a pas toujours privation de sentiment et de mouvement à la fois ; mais seulement l'une ou l'autre de ces affections. Les Paralysies incomplètes sont très-communes ; plus souvent la sensibilité est perdue, quoique le mouvement reste.

Causes.

La cause formelle et prochaine de cette maladie consiste dans l'interruption plus ou moins grande de l'aflux du fluide nerveux dans les nerfs. La perte des sensasions suppose un défaut presque total du fluide nerveux, au lieu que l'inaptitude au mouvement ne vient que de la diminution de l'aflux du fluide nerveux.

De quelqu'espèce que soit la Paralysie, elle est rarement primitive, et est presque toujours accidentelle, ou la suite de quelqu'autre maladie, ou l'effet de quelque virus.

La Paralysie est souvent accompagnée ou suivie de l'épilepsie. Les hypocondriaques, les apoplectiques, les scorbutiques, les scrophuleux, tous ceux qui ont été attaqués de maladie vénérienne l'éprouvent souvent. Toutes les maladies qui peuvent occasionner des

pressions, occasionnent la Paralysie. Les corps étrangers introduits dans la masse du sang engorgent les muscles ou les nerfs, produisent des compressions, en faisant obstacle au jeu du système nerveux, dans un muscle ou dans une partie du corps. Ceux qui travaillent le mercure ou le plomb éprouvent souvent des convulsions et la Paralysie; les blessures sont aussi suivies souvent de la Paralysie, parce que les nerfs sont coupés ou comprimés. Les enfans nouveaux nés attaqués du spina-bifida, par le défaut d'ossification, ont une tumeur qui comprime les nerfs et leur fait éprouver une Paralysie sur les extrémités inférieures.

Les dyssenteries, la rentrée des éruptions cutanées, la suppression des évacuations ordinaires, le défaut de menstruation, une peur subite, le défaut d'exercice, des boissons trop abondantes de thé, de café, un air trop froid et très-humide, les violentes affections nerveuses, la masturbation, déterminent souvent la Paralysie. *Sauvages* parle de Paralysie, survenue à la suite de fièvre continue. La goutte, le rhumatisme, la passion iliaque sont souvent suivies de Paralysie. Les maladies du cerveau se terminent souvent par la Paralysie. Elle est plus souvent

la suite de la vieillesse. De toutes les parties du corps les yeux sont les plus sujets à la Paralysie.

Pronostic.

La Paralysie accompagnée de fièvre est moins dangereuse que celle qui est sans fièvre. La fièvre est un moyen dont la nature se sert pour expulser l'engorgement de la Paralysie, comme dans l'apoplexie. Des convulsions qui surviennent dans les Paralysies indiquent une apparence de guérison. L'enflure survenant à la Paralysie est d'un mauvais présage. Les membres s'engorgent. Le gonflement amène la gangrène. Celles qui sont accompagnées d'incontinence d'urine, ou de perte de liqueur prolifique, sont de mauvais présage. Dans les fièvres aiguës, les Paralysies locales pronostiquent l'assoupissement et la mort.

L'hémiplégie qui n'est accompagnée d'aucun autre symptôme, qui attaque communément l'œil, la langue, la bouche, est l'espèce de Paralysie la plus commune. Elle n'est point dangereuse; elle n'empêche pas de parvenir à une extrême vieillesse, lorsque le cerveau n'est point endommagé. La Paralysie universelle enlève souvent le malade. Lors-

qu'elle dure plus d'un mois, ce n'est plus qu'une maladie chronique. La Paralysie accompagnée de fourmillement, de tremblement, de picotement, de démangeaison, de douleur, est de bon augure. Celle accompagnée d'atrophie ou de froid est incurable. Si cette maladie, une fois dissipée, reparoît de nouveau, le pronostic est fâcheux. On en a rarement trois attaques. La Paralysie où il n'y a que perte de mouvement se guérit facilement ; celle qui est précédée d'apoplexie ou de quelqu'autre affection du cerveau, est souvent incurable. On peut dire la même chose de celle qui attaque le bas-ventre et les parties inférieures.

La Paralysie ancienne se dissipe quelquefois sans secours. Cet heureux événement est souvent la suite d'une frayeur, d'une colère, d'une passion vive. *Valeriola* rapporte l'histoire d'un paralytique d'Arles qui gardoit le lit depuis plusieurs années ; voyant le feu à sa maison, il eut une si grande frayeur qu'il sortit brusquement de son lit et se retira chez ses voisins. Au feu de l'Hôtel-Dieu à Paris, en 1772, plusieurs paralytiques eurent une si grande frayeur, qu'ils recouvrèrent l'usage de leurs membres paralysés ; mais cet effet

ne fut que momentané. Tout Paris sait qu'un ambassadeur turc, visitant les salles de l'Hôtel-Dieu, causa par la présence de plusieurs esclaves dont il étoit suivi, une telle frayeur à des paralytiques, qu'ils se jetèrent hors de leur lit et s'échappèrent en poussant des cris horribles. Ce fait est cité par *Buchan*, (*Médecine domestique, tome 3, page* 300). *Bartolin* nous a transmis un fait encore plus singulier. Un paralytique souffroit mille mauvais traitemens de sa femme : il fut un jour si transporté de colère, que sa langue se délia, et qu'il eut la force de l'accabler de mille injures.

Qui n'a pas entendu parler du miracle d'un paralytique guéri à une procession du Saint-Sacrement ? Le fait est que ce paralytique, ayant été exposé au milieu de la rue, le peuple, qui suivoit la procession, étoit en si grande affluence, que celui-ci se voyant près d'être foulé aux pieds des assistans, eut une si grande frayeur, qu'il eut la force de se lever du matelas sur lequel il étoit et d'entrer dans une boutique voisine ; mais à peine y fut-il arrivé, que l'usage des jambes qu'il avoit retrouvé, l'abandonna de nouveau sans plus reparoître. D'autres ont été parfaitement guéris sans aucun retour.

Ouverture des cadavres.

A l'ouverture des corps, on trouve la cause de la maladie dans le cerveau, la moëlle allongée ou la moëlle épinière ; les congestions du sang, soit dans le cerveau, soit dans les vaisseaux, soit dans le plexus-choroïde, soit sur la surface interne du cerveau paroissent la cause de la Paralysie. L'affection semble être du côté opposé à celui qui est paralysé. L'entrecroissement des nerfs en paroît la vraie cause. Cela n'arrive pas toujours, mais fréquemment. On trouve aussi diverses purulences dans diverses parties du cerveau, surtout dans les corps striés. La moëlle épinière est aussi quelquefois affectée. On remarque en quelques individus les vertèbres hors de leur vraie situation. On observe dans l'abdomen beaucoup de gonflement, ainsi que dans le canal choledoque, et souvent beaucoup de désordre dans les viscères.

Traitement.

CABINET DE LECTURE DRAVE PCE DE L'ABBAYE. 5.

Un des premiers moyens pour délivrer le cerveau, qui est le siége le plus commun de cette maladie, c'est la saignee, soit du pied,

soit du bras, suivant les circonstances. Elle ne doit avoir lieu que lorsque la Paralysie universelle est récente, et qu'elle attaque des personnes jeunes, d'un tempérament pléthorique, parce qu'elle reconnoît alors pour cause la pléthore. Il faut donc avoir beaucoup d'égard à l'âge, aux forces et à tout ce qui a précédé. La saignée est au moins inutile lorsque la maladie est invétérée. Elle est mortelle, si la maladie a plus de rapport avec l'apoplexie séreuse, comme il arrive chez les vieillards et chez les personnes foibles et délicates. Il est donc nécessaire de connoître quelle est la cause, quels sont les accidens qui ont accompagné ou précédé cette maladie, pour y appliquer le remède convenable.

Les émétiques, les sangsues, les vomitifs, conviennent, lorsque la maladie n'est point accompagnée de spasme. Les vomitifs sont avantageux, surtout lorsque la Paralysie reconnoît pour cause une humeur pituiteuse. Lorsque la Paralysie est universelle, les purgatifs peuvent être efficaces. On doit recourir aussi aux aposêmes purgatifs, aux altérans, aux apéritifs, tels que la racine de patience, la chicorée sauvage, la polipode, la garence, la kelidoine. Les sti-

mulans âcres, les vésicatoires appliqués aux jambes, sur le crâne, à la nuque peuvent quelquefois produire de bons effets. On peut les appliquer plus avantageusement au bras. Les frictions avec la brosse pour la main, ou la main échauffée sont très-avantageux. Le liniment volatil, l'onguent nervin sont des remèdes externes qui ont souvent de très-précieux effets. Un des plus excellens remèdes, qui a eu des succès merveilleux, est l'électricité. Ainsi dans la Paralysie rhumatique, qui est la suite d'un rhumatisme, le malade recevra beaucoup d'avantage de l'électricité, surtout si elle est aidée de l'action des eaux sulfureuses et du laitage. Dans les Paralysies scrophuleuses, les atténuans et l'antimoine associés avec le fluide électrique détruiront la cause de la maladie. La Paralysie occasionnée par une plaie, un ulcère, un coup de feu qui ont détruit les nerfs qui font mouvoir la partie, ou par un virus scorbutique, ne pourra point être guérie par l'électricité, parce qu'elle ne rétablit point les parties détruites. L'hémiplégie syphillitique, suite d'un virus vénérien, se soulage par le lait et les substances oléagineuses, et se guérit par les remèdes anti-syphillitiques, ou l'électricité.

L'hémiplégie arthritique, suite de la goutte, guérit très-bien par l'électricité. L'hémiplégie exauthématique, causée par la suppression de la gale et d'autres efflorescences cutanées, se guérit également bien par l'électricité. L'hémiplégie séreuse, occasionnée par une surabondance de sérosité dans le cerveau, éprouve de grands avantages de l'électricité. Lorsque la maladie est invétérée, il faut commencer le traitement par les remèdes généraux, tels que les émétiques, les cathartiques, les tisanes diurétiques, sudorifiques, les vésicatoires, les douches, une diète sèche, le nervin. Ces remèdes, insuffisans seuls, auront beaucoup de succès réunis avec l'électricité : dans tous les cas, il faut que l'électricité soit fort douce. Elle ne doit être active, que dans le cas où la Paralysie est complète. Dans ce dernier cas particulièrement, les commotions paroissent être nécessaires.

Il est constant que l'électricité accélère les pulsations du pouls; qu'elle fait circuler les fluides dans les tuyaux capillaires, et, par conséquent, dans tous les canaux de l'économie animale; qu'elle augmente la chaleur animale, les forces vitales, la transpiration insensible, et toute espèce d'évacuation.

Il est important que l'on dirige ses vues vers l'électricité : ce remède a eu le plus grand succès entre les mains de *Mazars*, de *Desauvages*, de *Gardane*, de *Cullen* qui assurent avoir guéri plus de cent vingt paralytiques ; de *Haller*, de *Mauduyt*, de *Cavallo*, de l'abbé *Sans*, de *Sigaud-Delafond*, qui ont opéré mille guérisons. On conçoit aisément que la Paralysie qui vient à la suite de la rentrée, comme des dartres, de la gale, de congestions d'humeurs, de suppressions des évacuations accoutumées, et autres causes de Paralysie universelle, doit céder à l'effet de l'électricité. Des physiciens et des médecins, d'un mérite reconnu, ont attesté ses précieux avantages. On doit, dans le traitement de la Paralysie, recourir à ce moyen. Si la Paralysie est une suite du scorbut, il faut y joindre en même temps les remèdes anti-scorbutiques, le suc de cresson, le vin anti-scorbutique. Si elle vient de la goutte, il faut y joindre les remèdes convenables à la goutte. Dans celle qui vient de la vérole, il faut y joindre les remèdes adaptés à la vérole. Dans les paralysies qui ont leur siége seulement dans les muscles, on peut préparer à l'électricité par les bains, les eaux thermales de Bourbonne, de Vichi, du

Mont-d'Or, d'Evaux, de Digne, de Bagnières, de Barèges, de Balaruc, etc. On peut suppléer aussi à ces eaux par le bain de marc de raisin.

Dans l'hémiplégie et les Paralysies partielles, l'électricité sera également très-avantageuse; lorsque la tête est libre, et ce cas n'est pas rare, on doit avoir recours à l'électricité et aux eaux de Bourbonne, de Balaruc, etc.

La goutte sereine est une privation de la vue, accompagnée de la dilatation et de l'inamovibilité de la pupille. Cette maladie est ordinairement l'effet de la Paralysie des corps optiques, qui peut être occasionnée par une multitude de causes, parmi lesquelles je remarque la suppression de quelqu'évacuation sanguine, la répercussion de quelqu'éruption cutanée, les chutes, les coups, les blessures à la tête, la fièvre maligne, l'apoplexie, une impression trop vive de la lumière, une trop grande contention des yeux, différens virus retenus dans les routes de la circulation. Cette maladie peut survenir lentement: c'est ce qui arrive quelquefois, particulièrement dans la vieillesse; alors la maladie est, pour ainsi dire, incurable. Dans tout autre cas, et surtout lorsqu'elle vient d'une cause passagère, elle est imparfaite et curable. Lorsqu'elle est curable,

on ne doit négliger aucuns des moyens propres à la guérir, et qui sont la saignée, le tartrite de potasse antimonié, l'émétique, les purgatifs, les apéritifs, les incisifs, etc. L'électricité est préférable à tous ces moyens; elle est très-avantageuse. L'électrisation a souvent guéri cette maladie; mais quelquefois, malgré toutes les précautions possibles, elle n'a pas réussi. Le malade étant isolé, on tire le fluide électrique, en présentant au-devant de ses yeux une pointe de bois Cette opération doit être de trois ou quatre minutes. Ensuite, sans isoler le malade, on peut faire passer cinq à six commotions très-légères de la tête au front, très-peu au-dessus de l'œil. L'opacité de l'humeur vitrée a quelquefois été dissipée par ce procédé. Si la maladie affecte les deux yeux, on doit répéter l'opération pour chacun en particulier. L'électricité, dit *Wilkinson*, réussit très-bien dans la goutte sereine. *Hay*, chirurgien, a guéri plusieurs fois la goutte sereine par l'électricité. *Westius* rapporte la guérison d'une goutte sereine, d'une date de quatorze ans. M. *Floyer*, chirurgien, a guéri deux fois la goutte sereine par l'électricité. Le physicien *Saussure* a opéré la cure d'une goutte sereine dans la personne de la nommée Noyer. Il l'a

traitée par des commotions appliquées du derrière de la tête au globe de l'œil. Ce traitement est celui indiqué par *Cavallo*. Cependant l'électricité par étincelles est préférable.

La stérilité, chez les femmes, a quelquefois disparu à l'aide de l'électricité; mais il faut bien connoître les causes, pour qu'elle puisse réussir.

La mutité, ou l'impuissance de parler, par suite de la surdité, a disparu avec cette maladie, quoiqu'elle eût pour cause la Paralysie des muscles de la langue, de la luette, du fond du palais, etc. Cette mutité passagère provenant de la convulsion des organes de la voix, comme il arrive chez les femmes hystériques, pourroit disparoître par l'électricité.

Je ne citerai point ici toutes les observations recueillies pour prouver les heureux effets de l'électricité dans les paralysies : il suffit de lire l'ouvrage de M. *Sigaud-Delafond*; il a eu le bon esprit de réunir l'électricité avec les remèdes convenables aux maladies qu'il traitoit. Toutes ses observations sont faites avec soin, et sont autant de traits de lumière qui ne laissent aucune incertitude sur la vérité des faits. Voici une observation importante, sur l'heureux effet de l'électricité,

qui m'est particulière, et que je crois nécessaire de rapporter ici, pour prouver combien il est fâcheux de laisser dans l'oubli un procédé aussi important.

Observation.

Un laboureur, du lieu de la Basson, commune de Pouzange, canton de Feilletin, arrondissement d'Aubusson, âgé de quarante-sept ans, est venu me trouver à la fin de floréal an 9, pour me prier de lui administrer l'électricité. Il étoit paralysé du bras gauche; la Paralysie s'étendoit depuis le col, et affectoit en partie les muscles de la cuisse et de la jambe du même côté. Depuis deux ans, il ne pouvoit point travailler; et depuis un an, il pouvoit à peine marcher. Son bras étoit tellement affecté de Paralysie, qu'il ne pouvoit absolument, depuis sept à huit mois, faire aucun mouvement. Depuis le même temps, il ne pouvoit mettre sa main dans sa poche. On observoit dans le pouce, et dans la plupart des autres doigts de la même main, un tremblement général, qui ne leur permettoit pas de se fixer un instant. Les doigts ne pouvoient s'étendre. La Paralysie avoit commencé depuis environ quinze ans; ses progrès

avoient été lents. Elle étoit survenue à la suite d'un sommeil pris sur la terre, auparavant, pendant le jour. Le malade étoit alors scieur de long. L'ancienneté de sa maladie me fit craindre que le succès ne répondît point à mon attente; cependant, rassuré par le tremblement que j'observai sur plusieurs de ses doigts, et particulièrement dans le pouce, où il étoit plus marqué, je me déterminai à électriser le malade par bains, le 1er. prairial de la même année. Dès la première séance, les pulsations de son pouls qui étoit foible, et qui n'étoient qu'au nombre de quarante-cinq par minutes, furent portées à cinquante-quatre. Le ton de ses fibres parut augmenté sensiblement. Il eut, dès ce moment, des symptômes manifestes qui me donnèrent beaucoup d'espérance. Une moiteur abondante se répandit sur tout son corps, particulièrement à la tête: je le fis coucher. La nuit, il transpira beaucoup; et, le lendemain, il eut des évacuations sensibles par les urines. Dès la deuxième fois, sa main, qui étoit restée constamment presque fermée jusqu'alors, commença à s'ouvrir. Je vis avec plaisir les extenseurs et les fléchisseurs des doigts entrer en action, et dès lors, je présumai que je parviendrois à la guérison parfaite.

Ce malade étoit éloigné de trois à quatre lieues de chez lui. C'étoit dans le moment où la récolte alloit se faire. Il étoit alors cultivateur. Sa présence étoit nécessaire chez lui ; il ne fut donc électrisé que par intervalles : malgré cela, chaque fois que je l'électrisai, j'aperçus des progrès sensibles. Au bout de quinze jours, il élevoit son bras sans aucun secours extérieur, et mettoit sa main sur sa tête, la portoit à sa poche, en tiroit son mouchoir, et retenoit aisément une prise de tabac, ce qu'il n'avoit pu faire depuis long-temps. Il m'avoit promis de se présenter aux exercices publics, pour constater sa guérison aux yeux de toute la ville ; mais, soit timidité, soit occupation, il ne s'y est pas rendu, comme il me l'avoit promis. Mes élèves ont suivi son traitement avec exactitude, et ont été témoins de la rapidité avec laquelle cette guérison s'est opérée. Il est bon d'observer que, pour ne le pas fatiguer, je n'ai employé absolument d'autre remède que l'électricité par bains et par étincelle, et que je ne lui ai fait éprouver que deux commotions. Une fois seulement, comme il avoit été mouillé, et qu'il étoit venu se faire électriser par un temps de pluie, pour rappeler plus particulièrement

la transpiration arrêtée, je lui ordonnai quelques légers sudorifiques, et ensuite je le purgeai avec deux onces de manne. C'est le seul médicament interne que j'aie employé dans cette circonstance.

On a tenté de guérir les paralysies, tant partielles que générales, par le moyen du galvanisme.

Geiger rapporte l'histoire d'un malade paralysé, qui, par l'action du fluide galvanique, parvint à donner les plus grandes espérances d'une parfaite guérison. Le même dit encore avoir eu le plaisir de renvoyer un arthritique, tombé dans cet état par répercussion de gale, après l'avoir totalement guéri par le galvanisme.

Une lettre adressée par un étudiant en médecine, nommé *Opperman*, au citoyen *Husson*, annonce un succès dans une paralysie, plus marqué que ceux obtenus jusqu'ici par le galvanisme.

Le professeur *Paff* a raconté au citoyen *Richerand*, médecin, qu'il avoit tenté ce remède dans le cas d'hémiplégie, et qu'il avoit parfaitement réussi. *Grapeingeisser* a eu, dans le même cas, un semblable succès.

C'est principalement au célèbre et savant

Hallé, de l'institut national, que l'on doit les premières recherches faites à cet égard. Ce médecin a fait ses premiers essais sur un homme paralysé de presque tous les muscles de la joue gauche. Il paroît avoir eu un succès, sinon complet, du moins marqué, dans l'espace de trois mois. *Grapeingeisser* a obtenu la guérison d'une Paralysie sur la jambe, par le moyen du galvanisme. Il a rendu au malade l'usage de ce membre, dont il étoit auparavant privé. Cette cure ne lui laissa aucun doute sur l'efficacité de ce remède en pareil cas. *Bohr* rendit, par ce moyen, l'usage d'un bras paralysé. *Paff* paroît être celui qui, le premier, ait appliqué le galvanisme dans la Paralysie du nerf optique. On en a obtenu des succès constans dans l'amaurose. *Volta* et *Humboldt* l'ont employé avec avantage. *Geiger* a guéri une amaurose occasionnée, chez une femme, par la suppression des menstrues. *Grapeingeisseir* a tiré quelqu'avantage du galvanisme dans la goutte sereine et la foiblesse de la vue. Le docteur *Flies* se trouve aussi cité, pour avoir guéri une goutte sereine naissante à l'œil gauche.

Grapeingeisser s'est encore servi de l'application galvanique dans le traitement de la

surdité. La personne a pu entendre clairement d'une oreille.

Jadelot a obtenu un succès complet du galvanisme dans une paralysie sur la langue, à la suite d'une couche.

Tous ces faits prouvent assez clairement qu'il est temps que la physique s'empare du traitement des maladies. Ses moyens curatifs ont été trop négligés. Les médecins ne réussiront qu'autant qu'ils réuniront les connoissances chimiques, physiques, et celle des divers objets répandus dans la nature. Le galvanisme pourra peut-être devenir un jour un des moyens curatifs les plus étendus. Cependant nous n'avons point encore, sous ce rapport, des expériences assez confirmatives, pour entreprendre de le prescrire à nos collègues, comme un moyen auquel ils doivent s'attacher uniquement; mais nous croyons qu'il est prudent de les engager à faire des tentatives qui pourront, sans doute, un jour faire faire de grands progrès à l'art de guérir.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE.

2°. MALADIES DU THORAX.

3°. MALADIES DU BAS-VENTRE.

MALADIES DES HUMEURS.

MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





